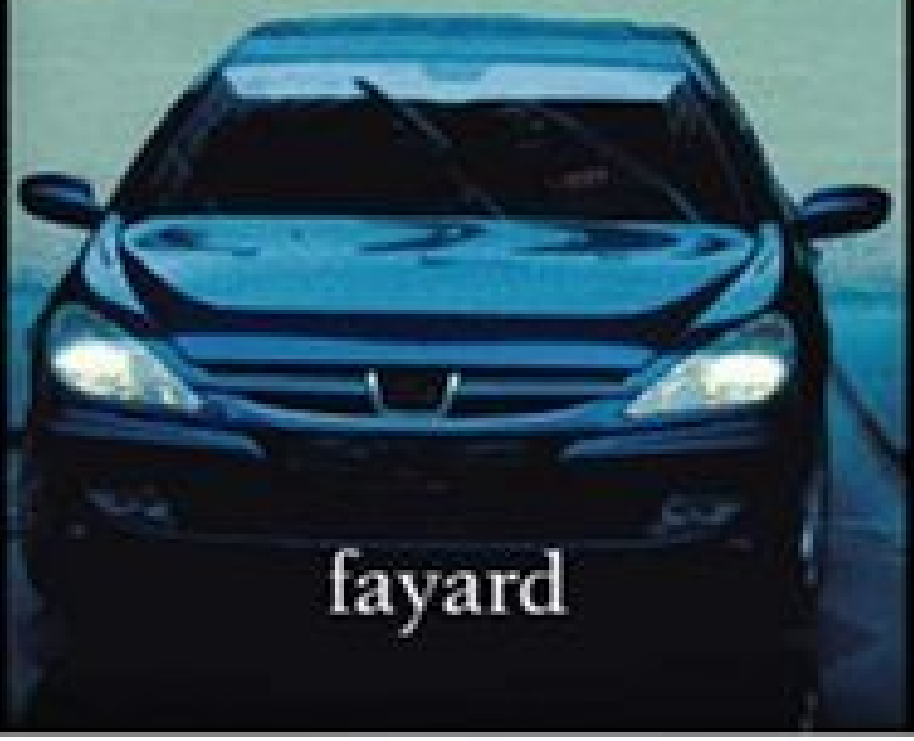
Sophie
Coignard

Alexandre
Wickham

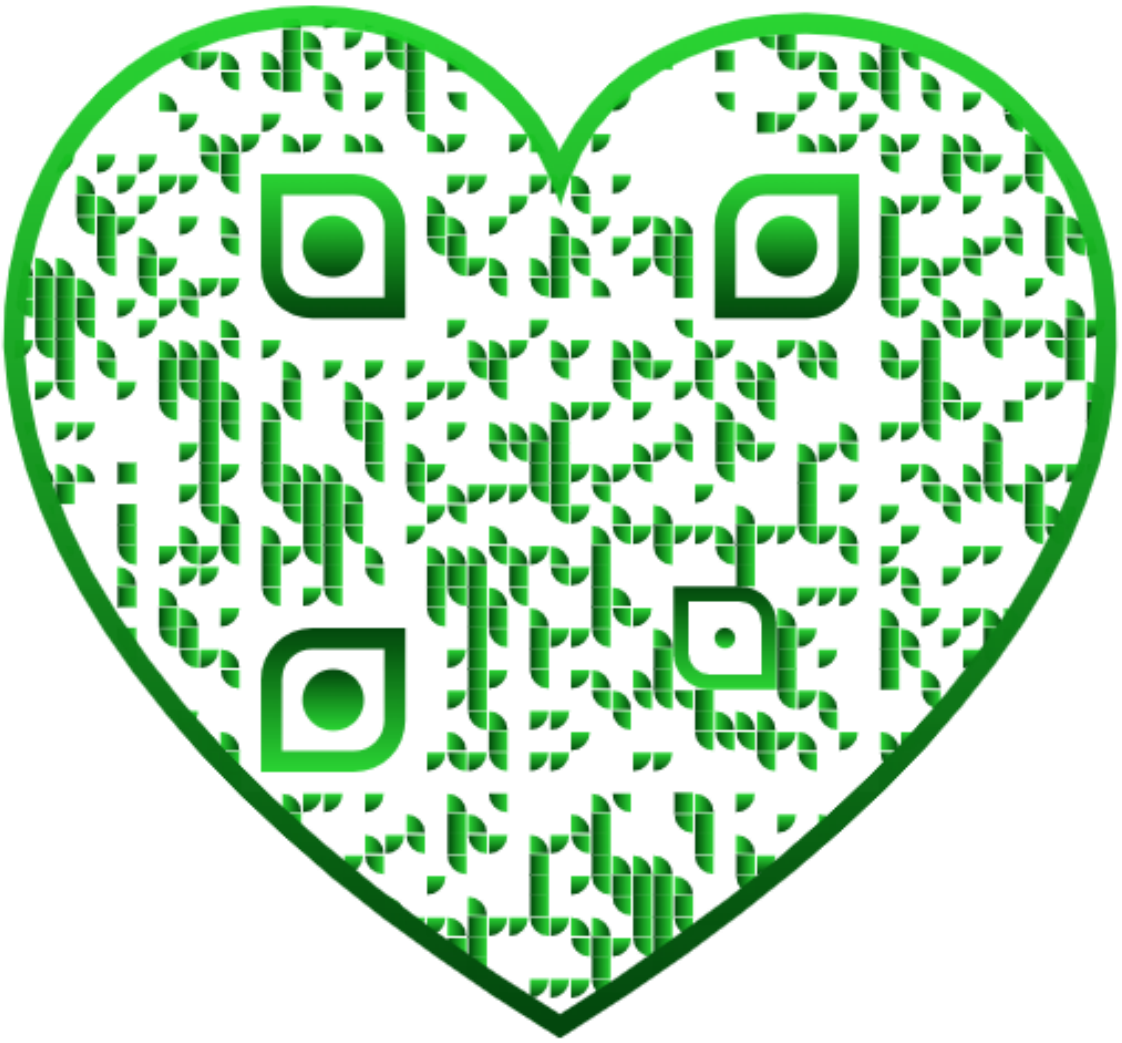
Mafia chic

roman



fayard

SHOUT
SHARE
IT



Sophie Coignard

Alexandre Wickham

MAFIA CHIC

Éditions : Fayard
ISBN:978-2213624860

AVERTISSEMENT

Tout dans ce roman est bien sûr imaginaire, si ce n'est que ces événements se passent aujourd'hui en France.

La fiction n'est-elle pas désormais le dernier moyen de chroniquer l'époque et de laisser s'exprimer le mauvais esprit ?

À Dary, O'Hara, D. Glenn
et à tous leurs amis
S. C.

À mes parents,
À mes ami(e)s qui ont toujours été là
A.W.

CHAPITRE 1

Dans le maquis

Personne ne peut imaginer en quoi consiste en France une campagne présidentielle. Enfin, presque personne. L'homme tonsuré, à l'allure filiforme, qui arrosait ce lundi matin-là le carré potager situé derrière le monastère, était l'un des rares à savoir. Cette science incitait frère Roger à rester toujours sur ses gardes. Il se dirigeait vers l'office au moment où le bruit se fit entendre.

— Je crois qu'on a de la visite, dit-il calmement.

Il posa son arrosoir et interrogea du regard le type aussi large que haut qui se trouvait à ses côtés. Le Serbe, qui se faisait appeler frère Michel, fit une moue d'impuissance :

— Ça peut pas être déjà eux…

Quelques secondes plus tard, on pouvait apercevoir un car qui s'approchait.

Le scénario ne variait jamais. Au cours d'un déplacement dans le coin, un dignitaire empruntait un jour ou l'autre cette sacrée départementale, à peu près aussi sûre que les routes turques des années soixante-dix. Et il se perdait, cet âne. Forcément, puisque aucune indication ne mentionnait l'existence de l'endroit. Il finissait, hélas, par trouver le chemin où on avait fait déverser une pleine benne de cailloux tranchants dans l'espoir de faire reculer les hordes de curieux, et il découvrait le monastère de la Miséricorde. Il protestait

alors vigoureusement contre l'absence de signalisation. Pourquoi cette discrétion exagérée ? Et le panneau indicateur, régulièrement enlevé par frère Michel, revenait. Mais, en dehors de ces accès d'excentricité, l'idée de confier à une communauté de franciscains le soin de redonner vie à ce haut lieu du patrimoine religieux longtemps négligé avait été couronnée de succès. Personne n'avait entendu parler d'eux, mais leur zèle était incontestable.

En un an à peine, ils avaient restauré les bâtiments. La vente de lavande séchée, de miel et de confitures aux baies du maquis semblait faire recette. Des ordinateurs avaient remplacé les antiques classeurs. Frère Roger, qui se chargeait bénévolement de l'administration, expliquait à ceux qui l'interrogeaient que l'informatique permettait de gérer un fichier de quelque mille donateurs. Inutile d'entrer dans les détails.

Aux questions sur les dépenses de restauration, il répondait avec un petit sourire malicieux : « Ne vous inquiétez pas, de bonnes fées veillent sur nous. » D'abord surprises par cette formule, les autorités religieuses s'étaient senties rassurées par ce frère qui semblait connaître les aléas de la vie. D'ailleurs, on ne comptait jamais trop de protecteurs dans cette île sauvage où les *pinsute* venus du continent avaient tout intérêt à se trouver des anges gardiens s'ils tenaient à conduire pacifiquement leurs affaires.

Dans un vacarme pénible, le car se gara devant le bâtiment principal. Frère Michel se dirigea vers le véhicule. Une affichette collée sur l'aile avant proclamait : « Le 23, journée de défense du service public ». Frère Roger lut le texte en souriant. Encore une occasion de fermer la gare de Lupino, la première sur la ligne Bastia-Ajaccio, et d'aller braconner en forêt ce jour-là. Les deux hommes s'apprêtaient à interpeller le chauffeur quand une nuée de vieux très en forme descendit du véhicule.

— Comment tu le sens ? murmura frère Roger à l'oreille du Serbe.

Frère Michel ricana en haussant les épaules :

— On va gentiment leur expliquer que la boutique de souvenirs est fermée.

Joignant le geste à la parole, il s'approcha d'un air hautain d'une femme qui pouvait avoir dans les cinquante ans. La plupart des touristes étaient plus âgés qu'elle.

— Vous ne pouvez pas rester ici, dit-il en détachant les syllabes avec un accent slave prononcé. C'est un lieu de prière où vivent des moines cloîtrés. Et aujourd'hui, en plus, la boutique est fermée.

La personne à qui il s'adressait se retourna vers lui, enthousiaste :

— *Que belîissimo covento, mifiapensare al covento San Marco a Firenze…*

Les deux hommes se regardèrent, effarés. Des Italiens !

Frère Michel, qui avait gardé de son passage dans la milice de Milosevic, le dictateur serbe déchu, une certaine verdeur de langage, se dirigea d'un pas vif vers le chauffeur du car, un grand type baraqué qui venait de descendre lui aussi, accompagné d'une jeune fille qui devait tenir lieu de guide.

— Dis-moi, tu rembarques ton troupeau, l'ami ! Ici c'est un lieu de prière et de recueillement, au cas où t'aurais pas pigé. Vu ? Alors tu…

Une sonnerie interrompit son discours. Avec une dextérité surprenante chez un religieux retiré du monde, frère Roger sortit un portable de l'intérieur de sa soutane. « Ah, c'est toi ? Qu'est-ce qui se passe ? Quoi ? Non ! Parle plus fort… Merde ! » Il regarda d'un air exaspéré frère Michel en faisant un geste d'impuissance :

— Ça a coupé !

L'autre l'interrogea du regard.

— Apparemment, gros problème…

À cet instant, le chauffeur bouscula le Serbe en élevant la voix :

— C’est qu’on me parle pas comme ça, mon gars. Tu connais les Rocca-Serra, bonhomme ? Eh bien, je suis de la famille, figure-toi, alors tu vas devenir bien gentil, d’accord ? Et, pour commencer, tu vas t’excuser, enculé de moinillon, et tout de suite !

Bâti tout en longueur, frère Roger faisait à peu près la même taille que l’ombrageux chauffeur de car. Au loin on entendit le ronronnement caractéristique d’une grosse cylindrée.

— Veuillez excuser frère Michel, murmura frère Roger d’un ton conciliant, il a eu une bien rude journée et il est d’un tempérament vif, comme les aime Notre Seigneur. Ce qu’il voulait vous dire, c’est que nous attendons d’un moment à l’autre une délégation de l’Église orthodoxe russe et que vous ne pouvez pas rester là. Nous sommes sûrs que vous pouvez comprendre les contraintes de l’hospitalité que nous devons à ces gens…

Natif de Cargèse, petit village pittoresque où cohabitaient harmonieusement bergers, gendarmes et assassins de préfet, l’indigène pratiquait peu le clergé local. Mais ceux-là avaient l’air de drôles de paroissiens. Fier, l’homme était décidé à ne pas se montrer obstiné. Mais il lui fallait au préalable venger son honneur bafoué.

— Vos belles paroles, le curé, n’effacent pas les insultes du collègue. D’abord les excuses, après on verra. De toute façon, mes abrutis d’italiens, je vais les récupérer comme ça, fit-il en claquant des doigts.

La sonnerie du portable interrompit de nouveau la conversation. Frère Roger s’écarta de quelques pas et répondit : « Allô, qu’est-ce qui s’est passé exactement ? Tu dis… Un accident… Mais comment… ? Elle a sauté de la voiture ? Tu déconnes, ou quoi ? Bon, écoute, là, je sais que vous êtes tout près… Mais on a une petite difficulté à régler. Vous montrez pas le bout du museau tant que je t’ai pas rappelé, pigé ? » Il remit son appareil dans sa poche tout en fixant le chauffeur du car qui poursuivait sa logorrhée :

— C’est trop facile, on insulte les gens et après on s’en lave les mains ! Et puis, pourquoi c’est interdit de venir ici ?

Depuis quand c'est privé, un monastère ? Et puis qui vous êtes, vous deux ?

Frère Roger, à qui ses anciennes responsabilités au sein du FLNC-Canal historique avaient donné une certaine assurance, arbora le sourire charmeur qu'il réservait autrefois aux commerçants bastiais invités à payer l'« impôt révolutionnaire ». Cet abruti touchait juste involontairement. C'était bien un monastère très privé qu'il dirigeait.

La situation était manifestement bloquée. Le temps pour échanger des amabilités entre gens du monde manquait.

— Ça suffit, les palabres, maintenant tu te barres !

Le ton de frère Roger imposait le respect. Mais le mot « palabres » avait vexé profondément le fier insulaire.

— Hé, mon gars, on t'a jamais appris les bonnes manières, au séminaire ? Eh ben, il est jamais trop tard et…

Le longiligne sexagénaire interrompit l'orateur en lui balançant une gigantesque gifle. La jeune fille qui guidait la colonie de retraités italiens se figea de terreur. Quelques touristes qui s'étaient approchés ouvrirent la bouche sans réussir à proférer une parole. Sous le choc, le chauffeur vacilla, puis lança en avant son bras pour frapper son adversaire. Mais celui-ci avait anticipé son geste et riposta avec une aisance qui aurait comblé d'aise son maître, judoka ceinture noire du neuvième dan, comme lui. Le Corse tomba lourdement par terre. Frère Michel voulut rapprocher les points de vue.

— Bon, ça va comme ça. On a été un peu vifs de part et d'autre, mais c'est fini : on se quitte bons amis, tu reprends ton tas de boue et tu disparais, d'accord ?

Une Range Rover aux vitres teintées immatriculée au Luxembourg surgit à cet instant. Le chauffeur du car détourna la tête une seconde avant de se relever. Il chargea frère Roger comme un sanglier en plein maquis. Celui-ci s'écarta et, avec une rapidité diabolique, sortit de sa soutane un objet qui brilla sous le soleil. Un filet rouge coula sur la joue de l'imprudent. La jeune fille poussa un cri. Frère Michel la prit par le bras et

la reconduisit jusqu'à la porte du car. Les Italiens la suivirent en silence tout en jetant des regards de bêtes traquées vers les deux hommes en noir.

Le 4 X 4 venait de s'immobiliser à quelques mètres d'eux, mais personne n'en sortit.

— Allez, file, gros porc, dit de sa voix douce frère Roger à son nouvel ami, et arrête de m'énerver, sinon je te saigne !

Le type remonta en courant les marches du car en comprimant sa joue. Son agresseur le suivit avant de lui adresser ses dernières recommandations :

— J'ai pris le numéro de ta bétaillère, alors un conseil : pas un mot de cette petite discussion à personne, sinon…

Et il mit sa main à la hauteur de sa gorge pour se faire bien comprendre. Le car redémarra en trombe. Ce n'est que lorsqu'il eut disparu que deux hommes portant une veste noire sur laquelle avaient été cousues deux barrettes dorées sur chaque épaule sortirent de la Range Rover.

Frère Roger s'avança vers eux. Il était d'une pâleur inhabituelle.

— Il est où ?

— On l'a remis dans l'avion qui était sur zone à l'aéroport de Bastia.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

Le fonctionnaire en uniforme soupira d'un air gêné :

— Il y avait cette fête sur le yacht du roi nègre, vous savez. Il est resté un moment, puis il a proposé à une fille d'aller faire un tour dans l'arrière-pays. On est tous montés dans la Range, et c'est là que ça a merdé…

— Mais comment ça a merdé ?

— Ben… il s'est mis à l'aise et… a un peu bousculé la fille. Rien de bien méchant… Mais elle a commencé à s'agiter. Et puis là, il y a eu la boulette…

— Mais quoi, la boulette ? hurla frère Roger.

— Baaaaah, on était dans un virage, on conduisait un peu vite, et là… elle a ouvert la portière et elle a sauté…

— Attendez, vous êtes en train de me dire que le Premier ministre était en train d'essayer de violer une fille dans notre bagnole et que… et que quoi ?… Elle est où ?

Son interlocuteur désigna l'arrière de la voiture d'un air lugubre.

— On ne peut plus grand-chose pour elle.

Il se racla la gorge.

— Il y a autre chose…

— Pardon ?

— Quand on l'a retrouvée, elle avait son portable à la main…

— Et alors ?

— Eh ben… Elle avait essayé de téléphoner, juste avant…

Frère Roger leur tourna le dos, fit quelques pas en direction du monastère avant de consulter du regard frère Michel. L'autre esquissa un hochement de tête.

— Bon, ce qui est fait est fait. Maintenant, venez m'aider. Après, vous filez sur Paris.

CHAPITRE 2

Rue des coups tordus

On peut prendre cette petite rue en débouchant de la rue du Faubourg-Saint-Honoré ou en venant de l'avenue de Marigny, auquel cas il suffit de longer le palais de l'Elysée jusqu'à la place Beauvau et de mettre ensuite le cap sur la rue La Boétie. Plein de couturiers autour, des bistrots, un chinois, deux bars (dont un spécialisé) et quelques hôtels. Cent mètres plus loin, sur la gauche, un immeuble haussmannien.

Au troisième étage du bâtiment, le directeur central des Renseignements généraux, Vincent Polignac, se tenait toujours bien droit dans son fauteuil pour impressionner ses collaborateurs, presque tous plus âgés que lui. Cet énarque avait découvert au fil des mois que la tâche à accomplir était ambitieuse, mais pas irréalisable pour quelqu'un de son envergure. En apprenant sa nomination, les copains s'étaient déchaînés : « Toi, dans cette baraque de miliciens ? Tu vas exploser en vol ! » Stoïque, Polignac avait tenté de s'expliquer. Oui, bien sûr, les RG dataient de Vichy, décret-loi du *23* avril 1941. Mais justement : il était là pour mettre fin aux dérives d'autrefois. Avec ce sens de l'euphémisme inimitable propre à la haute fonction publique française, ce que le directeur central des Renseignements généraux mettait sous cette expression regroupait un ensemble d'affaires contrariantes qui n'avaient pas été traitées de manière satisfaisante depuis les années Giscard : accidents de la vie d'amis politiques, disparitions non élucidées, usage par des

agents d'armes à feu dans des circonstances autres que la légitime défense, chantages…

L'irruption de Maurice Mercurial interrompit sa méditation. Polignac toisa son subordonné.

— Asseyez-vous, mon vieux.

Le flic usé par les ans, le tabac et le pastis était célèbre dans le service pour l'épaisse couche de laque qui recouvrait ses cheveux marron coiffés en paquets de crayons. Coquet à sa façon, Mercurial masquait été comme hiver le pneu de graisse qui entourait sa taille d'un ample imperméable Burberry's en fin de vie. En ce vendredi de février, la neige qui blanchissait les trottoirs ne l'avait pas rebuté. Il avait bravé les éléments jusqu'à la gare RER de Neuilly-Plaisance où il habitait le même pavillon depuis près de trente ans.

Il savait que le directeur ne donnait habituellement pas de rendez-vous à une heure si matinale, surtout par ce temps. L'intérêt supérieur de l'État était donc en cause. Le réveil d'un mouvement islamiste ? Un complot de l'opposition ? Une aventure extraconjugale pimentée dans le premier cercle du pouvoir ? La raison d'être du service, c'était justement de servir l'État adoré, pauvre citadelle assiégée par la petitesse et la calomnie.

Vincent Polignac arbora un large sourire. Mauvais signe.

— Dites-moi, Mercurial, Arnaud Vitale, ça vous dit quelque chose ?

Toujours la même entrée en matière, songea le chef de la section Presse et Mouvements d'opinion, la plus sensible de tout le ministère. Une mission imprévue s'annonçait.

— Absolument rien, dit-il en baissant la voix, selon sa vieille habitude.

Polignac eut un petit sourire dont l'inspecteur se demanda ce qu'il signifiait.

— C'est un magistrat.

— Vous savez bien, monsieur le directeur, que nous ne fichons pas les magistrats, dit le chef de section en esquissant

un sourire entendu. Votre prédécesseur l'a même juré dans la presse, il y a quelques années, quand certains juges avaient cru intelligent de demander collectivement leur fiche en faisant tout un battage médiatique.

Le sourire obséquieux du vieux commissaire agaça son directeur. Il était temps de remettre à sa place ce subalterne disgracieux. D'ailleurs, si on avait fait appel à lui, Polignac, c'était pour rompre avec les méthodes du passé. Dès sa nomination, il avait ainsi ordonné de ne plus faire de dossiers – des « blancs », sans en-tête ni signature – sur les pratiques sexuelles des cibles, journalistes, hauts fonctionnaires, hommes politiques. Plus de ces sordides histoires de maîtresses, d'adultères, de petits garçons, comme les aimaient tant les inspecteurs de base. À son arrivée il s'était plongé avec un frisson d'effroi délicieux dans les archives de la maison. La moindre coucherie du personnel politique y était consignée sur du papier bible, tapée à la machine à interlignes simples. Pour les III^{e} et IV^{e} Républiques, il y avait les Gouin, Blum, Le Troquer, Pleven, Herriot… Mais la V^{e} remplissait des étagères plus longues encore : Boulin, Defferre, Peyrefitte, Hernu et leurs successeurs dans la grande compétition avaient été espionnés, leurs imprudences, réelles ou fantasmées, étaient complaisamment détaillées dans des milliers de « notes blanches » jaunies par les ans. Il était question, par exemple, d'« une longue vie politique pleine d'unité et de dignité, notamment sous l'Occupation, mais qui n'implique pas une vie privée sans fantaisie, bien au contraire : où l'ex-président du Conseil ira-t-il satisfaire ses passions si les maisons closes le sont définitivement ? » Évoquant l'une d'entre elles, située au 26, rue de Miromesnil, la note rapportait comment cette personnalité se faisait passer pour médecin auprès de ses pensionnaires et s'excitait en faisant le simulacre de les ausculter. Suivaient des descriptions d'une précision invraisemblable sur le déroulement des séances.

Mercurial, lui, était toujours là avec son sourire de laquais.

— Mon vieux, réservez, s'il vous plaît, vos traits d'esprit à vos agapes d'initiés ! Nous ne fichons pas les magistrats, c'est exact, mais nous faisons une enquête de moralité sur chaque candidat à l'École nationale de la magistrature, non ? Je ne

peux pas croire que toutes ces informations soient ensuite bêtement laissées en jachère. D'autant que ce monsieur… Vitale officie désormais dans un endroit sensible.

— Ah oui, et où ?

— À la XVII^{e} chambre.

— La Commission de censure ! sourit Mercurial d'un air autosatisfait.

— N'exagérons rien. En tout cas, nous avons reçu une commande délicate, enchaîna son interlocuteur en s'agitant sur son siège. On souhaite avoir un… disons quelques éléments…

Quoique nouveau dans la boutique – il avait été nommé dix mois auparavant -, le patron des Renseignements généraux avait réussi à imposer un vocabulaire neutre, désincarné, rassurant, inconnu jusque-là rue des Saussaies. Plus de ces expressions compromettantes qui donnent l'impression de faire un sale métier. Les vilains mots d'autrefois – écoute, filature, effraction, déstabilisation… – étaient désormais bannis.

La réforme de l'État se faisait discrètement, par petites touches. Aux RG, la novlangue administrative imposée par Polignac n'était pas difficile à assimiler. « On » : le ministre. « Éléments d'information » : un dossier de nature à mettre en condition la cible. En bon français : de la faire chanter. Il y avait aussi le choix de l'adjectif « délicate ». Cela voulait dire que personne n'assumerait la responsabilité de cette glorieuse mission. Et que l'homme de confiance du Premier ministre lui-même ne voulait pas suivre cette affaire de trop près. Après un silence, il dévisagea son interlocuteur.

— Alors ?

— Alors quoi, monsieur le directeur ?

Agent de base passé inspecteur puis commissaire à la suite d'un concours un peu arrangé – il avait eu les sujets de l'écrit, la veille, grâce à un initié de la Fraternelle de la police qui comptait des maçons de toutes obédiences –, Mercurial avait fait toute sa carrière dans les arcanes du ministère. Dont vingt-sept ans dans le service. Presque trois décennies à accomplir

des actes délictueux au nom de l'intérêt général. De quoi aspirer, dès l'été suivant, à une retraite au taux maximal, sans compter le gentil cadeau de départ que les contribuables réservaient à ceux qui avaient bien servi la République tout en tenant leur langue. Ou à ceux qui avaient tenu leur langue, même s'ils avaient mal servi. C'était selon. En tout cas, ses collègues étaient formels : en dessous de quinze mille euros – en liquide, bien entendu –, l'administration ne se grandirait pas. Ce n'était pas le moment d'accepter une mission hasardeuse qui remettrait en cause le pécule destiné à payer cash, comme il l'avait promis à son épouse, un confortable break. Marié sur le tard, Mercurial avait encore deux enfants à charge. Pour tenter d'échapper à la dangereuse corvée qui se profilait, il se décida à bousculer son supérieur :

— Écoutez, franchement, je ne vois pas très bien…

À l'ENA, Polignac avait suivi un cours intéressant : « Notions de psychologie clinique appliquées à la vie administrative ». Il lui sembla que ce vieux fonctionnaire tentait d'échapper *in extremis* aux devoirs de son sacerdoce. Son air d'imbécile bien travaillé, cette méfiance affichée : le doute n'était pas permis. Il prit le ton désinvolte des grands commis de l'État :

— Ne faites pas cette tête ! Quelqu'un au gouvernement veut s'informer, c'est tout.

— Vous pourriez peut-être m'en dire un peu plus ? grinça l'apparatchik.

Le directeur du service s'enfonça dans son fauteuil. Son style différait beaucoup de celui de son prédécesseur. Il connaissait depuis longtemps le Premier ministre, seule raison pour qu'un simple administrateur civil sans expérience en matière de renseignement devienne l'un des personnages les plus redoutés du pays.

— Vous êtes bien curieux, Mercurial. On vous demande une étude d'environnement précise et détaillée, voilà tout. Disons, pour vous mettre sur la piste, que ce magistrat n'est pas sans rapport avec… disons, la sœur la plus influente de Paris.

— Mademoiselle Laure ?

— Ce n’est pas vraiment le moment de faire de l’esprit, mon vieux !

La sœur du Premier ministre avait hérité de ce surnom depuis que la bonne mauricienne, au service de la dynastie depuis toujours, avait accepté de répondre à quelques questions d’un hebdomadaire people indiscret.

— Bon, désolé, monsieur le directeur. Mais quel rapport ?

— Vous avez de drôles de questions, parfois. Eh bien, ça me semble évident, grogna Polignac.

— Autrement dit, « on » souhaite savoir ce qu’il y a entre cette personne et ce juge ?

— Non, on sait déjà.

— Alors, je ne vois pas très bien où vous voulez en venir, répliqua Mercurial qui n’avait plus le moindre doute, mais qui voulait maintenant se l’entendre dire officiellement.

— Cette… relation déplaît assez en haut lieu, semble-t-il. On se demande si ce type n’offre pas des zones de fragilité qui pourraient placer Matignon en situation délicate.

— Ça devient plus clair, grommela le vieux flic en remarquant le ton familier avec lequel son interlocuteur parlait de ce pauvre juge qui venait, sans le savoir, de faire son entrée dans la machine à broyer du service.

— Il faudrait regarder dans différentes directions.

— …

— Sa situation financière, bien sûr, mais aussi ses relations ; s’il a un dossier fiscal, des problèmes familiaux, enfin la routine…

— Je vois. C’est une mission compliquée. Je me demande si je ne serai pas obligé de faire un peu de sous-traitance à l’extérieur, dit le flic d’une voix qu’il voulait conciliante et soumise.

— Faites comme vous le sentez. Vous n’avez qu’une obligation de résultat…

La formule fit à Mercurial l'effet d'une décharge électrique. Une obligation de résultat ? Et pourquoi pas le salaire au mérite, pendant qu'on y était ? Pour ne pas voir s'évanouir prématurément le mirage de la voiture neuve, il fallait frapper fort. Et donner à ce dandy vaniteux quelques sensations extrêmes, lui rappeler que le service, en dépit des apparences, ne lui appartenait pas.

— Vous souhaitez disposer de matériel sonore et visuel, monsieur le directeur ?

— Hein ? demanda Polignac d'un ton qu'il aurait voulu plus assuré.

— Vous voulez des enregistrements ? Je ne suis pas sûr que l'on puisse y parvenir, bien sûr. C'est souvent une affaire de circonstances…

Le directeur central des Renseignements généraux se gratta les phalanges de la main gauche avec frénésie. Il avait contracté cette manie douloureuse au moment de ses concours. Il était sorti du grand oral de l'ENA avec la main en sang, ce qui avait laissé un souvenir assez fort parmi les étudiants de sa promotion. Depuis, à chaque fois qu'il était soumis au stress, c'était la même chose : les croûtes n'avaient pas eu le temps de disparaître que la cicatrisation était interrompue par une nouvelle crise. Avec les années, Polignac était devenu un habitué de la consultation « Dermatologie » de l'hôpital Tarnier. Sa fréquentation était d'autant plus assidue que la mutuelle du ministère couvrait à cent pour cent tous les frais médicaux, quelle que fut leur utilité. Tout en plantant ses ongles dans ce qui restait de sa main gauche, il s'interrogeait avec une certaine anxiété : ce flic essayait-il de le compromettre ? de l'intimider ?

— Cette période est révolue, mon cher Mercurial. Puisqu'il faut tout vous dire, pas question, donc, de cassettes vidéo ringardes ou d'autres facéties. Je vous demande seulement de scanner ce Vitale. Des informations précises et exploitables. C'est clair ?

— Il me faut une garantie de discrétion totale…

— Je vous donne rendez-vous dans une semaine. Avec des éléments.

— Bien, monsieur le directeur.

Mercurial se leva. Son supérieur en fit autant. « Que d'amabilités aujourd'hui », songea le visiteur.

Le téléphone sonna au moment où Polignac s'apprêtait à poser une dernière question.

Mercurial n'entendit pas la voix de la secrétaire, mais comprit qu'un brahmane appelait. Le directeur lui fit signe de rester, revint à son fauteuil et entendit la voix familière du président de la Région.

— Comment vas-tu, ma grande ?

— Je suis en réunion.

— J'espère bien. Je n'en ai que pour une seconde.

— Vraiment…

— En deux mots : Sudilien, ça te dit quelque chose ?

— Rien du tout, mais…

— C'est le nouveau système de circulation des bus en voie autonome qui va être mis en service bientôt entre Paris et la banlieue sud. Une des grandes réalisations de mon mandat. Quand même, ma loute, tu pourrais t'intéresser !

— Il faudrait…

— … s'en occuper. C'est justement l'objet de mon appel. J'ai toute une bande d'excités qui s'agitent pour bloquer les travaux en multipliant artificiellement les contentieux. Leur association bidon s'appelle « Changer par le dialogue », tu vois le genre ?

— Franchement…

— Je savais que tu accepterais de me donner un coup de main. Il s'agit juste de me sortir ce que tu as sur eux. Et ne me raconte pas de conneries, je sais que tu as des billes, ça fait plus de cinq ans qu'ils emmerdent le monde ! Ce sont des cinglés. Je veux tout sur le président ! Un toubib dont on dit

qu'il ne serait pas tout à fait à jour dans ses déclarations fiscales. Et puis, il y a les membres du bureau : un commissaire-priseur, une mémère au foyer et un éditeur, je crois. Mon cabinet te laissera les noms dans la journée. Tu peux me faire ça pour quand ?

Vincent Polignac se redressa sur son large fauteuil d'un air majestueux.

— Disons, vendredi.

— On est vendredi ! Il te faut une semaine pour ouvrir deux ou trois malheureux dossiers ?

— Écoute, je ne peux pas faire mieux que jeudi. Et si tu n'es pas content…

— Oh mais, c'est qu'elle deviendrait méchante ! D'accord pour jeudi, c'est chou. Tu fais passer ce que tu auras trouvé à mon chef de cabinet ?

— Parfait.

— Je vois que tu es très occupé ! Je t'embrasse fort.

— Au revoir, monsieur le président.

Le directeur raccrocha. Il eut une moue pour demander l'indulgence de son interlocuteur. Celui-ci avait compris qu'il assistait à une transaction à l'intérieur de l'immense chambre de compensation qui lubrifiait les rouages fatigués de la société française. Il en avait trop vu pour ne pas reconnaître le guichet de la Grande Banque des Promesses qui venait de s'entrouvrir. Cette banque n'avait ni siège social, ni agence, ni guichets, mais disposait d'une clientèle raffinée qui avait aussi des actions dans l'établissement. Ces gens passaient une part non négligeable de leur temps à échanger services, informations ou créances. La monnaie ne manquait pas, toujours émise au nom de l'intérêt général. Une seule chose était sûre : jamais cette banque-là ne tomberait en faillite.

— Pas de problème, je sais ce que c'est, lâcha d'un air compréhensif le vieux flic.

« Ça m'étonnerait », songea le patron des RG.

— Au fait, rien de particulier, en ce moment ? reprit-il machinalement.

Le policier le regarda d'un air méfiant.

— À quoi pensez-vous ?

— Je ne sais pas. Pas de papiers ou de livres qu'il faudrait signaler ?

— Pas à ma connaissance.

L'homme-lige du Premier ministre se sentit rassuré. Les troupes étaient en état d'alerte maximal. L'État pouvait dormir sur ses deux oreilles.

— Non, parce que, vu le contexte, à moins de trois mois de l'élection, ce serait important de…

— Je vous assure qu'on a fait le tour des éditeurs il y a dix jours, par divers moyens : rien de brûlant à l'horizon.

— C'est sûr ?

— Écoutez, je crois que je connais un peu le milieu, alors s'il y avait quelque chose, je le saurais !

— Ah ! Une dernière chose, Mercurial…

— Oui, monsieur le directeur.

— On me dit que l'avion du Premier ministre est parti plus tôt que prévu de Bastia, le week-end dernier.

— Et alors ?

— Je ne sais pas, mais ça ne lui ressemble pas. Il est toujours en retard partout. J'aimerais bien que vous vous informiez sur ce qui s'est passé…

— Je ne crois pas qu'on trouvera grand-chose, mais je m'en occupe dès cet après-midi.

— Très bien. Je vous raccompagne.

— Ne bougez pas, monsieur le directeur, je connais le chemin.

Le directeur se laissa retomber sur son fauteuil et tira vers lui un tiroir où reposaient les dossiers personnels de ses

collaborateurs. Il chercha celui du fonctionnaire qui l'intéressait. À la lettre M, une chemise cartonnée recouverte de mentions diverses attira son attention. Il l'ouvrit et reconnut, sur la première fiche, plusieurs écritures qui étaient, il le savait, celles de ses prédécesseurs.

CHAPITRE 3

Dîner chez la Reine mère

Cette journée à l'hôtel Drouot l'avait épuisée. Écumer les ventes aux enchères quand on n'a plus les moyens d'y acheter ce qu'on aime est très éprouvant pour les nerfs. Ah, la Belle Époque ! Seuls en subsistaient aujourd'hui de précieux vestiges. Plusieurs lampes de Galée, des vases de Daum, sans oublier la salle à manger Majorelle. Celle-là, elle avait dû batailler ferme pour obtenir de son mari un financement exceptionnel. Enfin, c'était tout de même bien grâce à elle qu'il avait pu recevoir le Tout-Paris dans un immeuble signé Hector Guimard, à deux pas de la Maison de la Radio.

La Reine mère – ce surnom lui avait été donné par les adversaires du clan – était folle d'Art nouveau. Les premiers signes de la maladie étaient apparus lorsqu'elle avait décidé, à quarante ans révolus, de suivre un cycle universitaire d'histoire de l'art. En moins d'un an elle était devenue incollable sur les années 1900. Les noms des artistes, l'inventaire de leurs œuvres prenaient dans sa bouche l'allure de formules magiques. Heureusement, ce coup de foudre avait coïncidé avec l'ascension du Grand Homme à Énergies de France où il avait pantouflé après la préfectorale. Aujourd'hui, l'appartement classé, les meubles, vases et lampes étaient le petit pactole sur lequel la mère de Laure pouvait compter en cas de besoin.

Car un jour, crise cardiaque, Hôpital américain, réanimation, pas d'acharnement thérapeutique : mort. Xavier et Laure avaient reçu leur part d'héritage. Mais, pour elle, rien ou presque. À cette seule idée l'énervement la gagnait.

Laure avait accepté de bon cœur son invitation, deux jours auparavant. Oui, elle allait se libérer. D'accord, c'était important. Depuis le décès du patriarche, deux ans auparavant, leurs relations se limitaient à une semaine de vacances passées en commun à la *Dolce Vita.* Agréable, la villa : la Méditerranée, la piscine, le bateau, les amis des enfants. Et puis Saint-Jean-Cap-Ferrat restait un endroit fréquentable. Elle se sentait revivre un peu dans cette atmosphère de farniente. Même si elle n'était plus vraiment chez elle. Et puis, Laure était une énigme. À la mort de son père, elle avait repris en main les affaires familiales en maternant son frère au-delà du raisonnable. Elle était comme la réincarnation du patriarche : irrésistible et changeante. Chaleureuse, drôle et enjouée, elle pouvait, dans l'instant qui suivait, se montrer impérieuse et cassante. Ses faux airs de régente insupportaient la Reine mère qui avait préféré prendre de la distance et suivre de loin les exploits de ses deux enfants.

Mais, la semaine dernière, elle avait dîné avec Patrick Péricolo. Au début, tout s'était déroulé selon l'usage. Il avait rabâché sa rancune contre Xavier. Comme toujours, elle avait laissé dire sans défendre son fils. Jusqu'au dessert, il lui avait fait la cour, comme au plus beau temps de leur liaison. Mais, au moment des infusions, le ton avait changé quand il lui avait annoncé d'un air faussement détaché qu'il venait de finir un livre. Lui ? Un livre ? Oui, ses Mémoires en quelque sorte. Il voulait la prévenir, car il serait question de son mari, de son fils, forcément. Douze années d'amoureuse complicité clandestine avaient appris à la Reine mère que le fils de plâtrier sicilien disait ce qu'il faisait et faisait ce qu'il disait. C'était un primaire, un vrai. L'instant de l'addition avait marqué le coup de grâce : « Tu sais bien que tu n'as rien à craindre de moi. Quoi qu'il arrive, nos secrets nous appartiennent. Jamais, tu le sais bien, je ne te trahirai ! »

Après une nuit de réflexion, elle avait appelé Laure. Il fallait l'alerter sans l'affoler. D'où le dîner. Mais peut-être sa fille savait-elle déjà. Ce Polignac, un abominable courtisan dont elle entendait parler dans ses dîners de veuves, et dont le vrai nom était Polignac de Bonpain, ce qui était déjà moins chic, l'avait sans doute déjà informée. Et elle, comme d'habitude, passerait pour une idiote.

Il était près de 22 heures lorsque Laure fit enfin irruption, très agitée, drapée dans une impeccable redingote, perchée sur des bottines aux talons interminables. La mère et la fille ne se ressemblaient guère. Elles avaient juste en commun une abondante chevelure, une ligne de sylphide et un port de tête altier. Laure était, de l'avis général, considérée comme une jolie fille mais avec un côté garce qui ne déplaisait pas.

Quand elles s'attablèrent dans la cuisine, la maîtresse de maison hésitait encore : pourquoi ne pas laisser Péricolo mitonner ses petites vengeances, après tout ? Mais Laure était déjà sur elle, déchaînée comme à son habitude :

— Tu vas bien ?

Puis, sans prendre la peine d'attendre la réponse :

— Comment tu as trouvé Xavier, hier soir ?

— À mon avis, il n'a pas été bon sur la grève du 23. Trop mou ! Tu devrais lui conseiller de faire attention. Je t'assure que les gens n'en peuvent plus de ces petits caprices d'employés à vie. C'est toi qui lui conseilles de câliner tout le monde ?

Laure soupira d'un air accablé :

— Cela s'appelle l'exception française, maman. Depuis deux siècles, il est toujours aussi suicidaire de faire la moindre réforme dans ce pays. Alors, on brode !

La Reine mère secouait ses boucles auburn en faisant une moue dubitative. Qui semblait pouvoir se traduire par : « Mes pauvres enfants, si cela vous passionne ! » Son air d'éternelle évaporée, sa minceur préservée moyennant de grands sacrifices alimentaires, ses pantalons fluides de soie claire

portés sur une paire de Tod's en faisaient une authentique représentante de la grande bourgeoisie française.

— Bon, j'ai cru comprendre que tu avais des choses à me dire… Pas trop déprimantes, j'espère, maman ? Parce que là, c'est dur, dit-elle en repensant à ce que son frère lui avait confié le matin en arrivant à Matignon.

Il ne manquait plus que ça ! Heureusement que Roger avait assuré. Elle s'en voulait de ne pas l'avoir accompagné à cette fiesta en Corse. Sur le bateau de M'Ba – ah, le grand ami de la France ! – il y avait toujours de la coke, elle le savait. Elle n'aurait pas dû le laisser seul. Il ne fallait jamais le laisser seul.

— À propos, enchaîna-t-elle, tu ne viens pas samedi soir au monastère ?

Sa mère laissa un instant sa fourchette en suspens : la formulation de la question prouvait qu'il ne s'agissait pas vraiment d'une invitation enthousiaste.

— Pourquoi pas ? Ce sera peut-être amusant. Il y aura qui ?

— Tous ceux qui contribuent à la campagne d'une manière ou d'une autre. Évidemment, ça fait du monde…

— Et vous organisez ça au monastère ? Vous n'avez plus peur de rien ! Bientôt vous laisserez Roger célébrer la messe de minuit à Notre-Dame… Je ne suis pas au courant de tout, loin de là, ma petite chatte, mais je trouve que vous exagérez…

— Ce sera très convenable, maman. Il y aura un concert de musique sacrée donné par un ensemble de bonne réputation, et des invités de qualité : des ministres, quelques hauts fonctionnaires, des intellectuels…

— Le pédophile sera là, j'imagine…

— Si tu pouvais perdre cette habitude… Comme si le fait de succomber à de petites allumeuses très consentantes relevait du pénal ! Je me souviens combien ton hostilité envers Saintenac exaspérait papa. Qu'est-ce qui te déplaît tant chez lui ?

— Disons qu'il a une manière de porter la malhonnêteté en sautoir que je trouve vulgaire. Enfin, avec des invités d'une telle rigueur morale, j'espère qu'à la fin de la cérémonie frère Roger fera communier l'assistance…

— Très spirituelle, ce soir ! grinça Laure dont les ongles vernis commençaient à pianoter sur la table. Tiens, si tu viens, je te présenterai mon fiancé.

— Encore un ? Tu ne crois pas, ma chérie, que « fiancé », de nos jours, ça fait un peu daté ?

— Je ne sais pas, et d'ailleurs je m'en fous. Mais tu devrais cesser de ricaner : je vais me marier avec lui. Au moins, ça fera taire les rumeurs sur mes aventures supposées.

— Te marier ? Tu es sérieuse ? Je le connais ?

— Impossible ! Il s'appelle Arnaud Vitale. Un beau gosse, vraiment très beau, drôle. Et séduisant en plus. Je suis sûre qu'il te plaira beaucoup. Pas un prix Nobel, mais c'est justement ce qu'il me faut.

— Toujours aussi romantique…

Laure se mit à rire.

— Tu ne crois pas si bien dire. On s'est rencontrés d'une manière très romanesque. C'était en week-end chez des amis communs. Il était seul. Moi, j'ai dû enfermer le pauvre garçon qui m'accompagnait dans une chambre pour pouvoir kidnapper Arnaud. Tu sais, je crois que c'est le seul homme que j'ai rencontré depuis des années qui n'a pas eu l'air impressionné par ce que je suis. C'est ça qui m'a électrisée : sa façon de me traiter comme n'importe qui. Gentiment, sans plus. Bon, maintenant, ce n'est plus vraiment la passion, mais je crois que ça fera un mari parfait. En plus, il est très amoureux…

— Et il fait quoi, dans la vie ?

— Il est… dans la magistrature.

— Tu dis qu'il est ma-gis-trat ? Ça, c'est une idée ! Tu as raison, autant qu'ils fassent partie de la famille, c'est plus facile. Magistrat ! Il est au pôle financier, tant qu'on y est ?

Laure s'efforça de garder son calme tout en songeant à l'idée qu'elle avait eue pour la fin de la soirée.

— Non, maman. Il s'occupe des libertés publiques. Il est à la XVII^{e} chambre, à Paris. C'est lui qui juge les journaux et les éditeurs qui passent les bornes…

La Reine mère saisit l'occasion sans réfléchir :

— Eh bien, il va peut-être avoir du travail, prochainement.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? fit Laure en se dressant sur son siège.

— J'ai dîné avec Patrick, vendredi dernier. Il ne m'invite pas très souvent. Voilà : je crois qu'il prépare un livre sur nous. Enfin, sur Xavier, ton père, tout ça…

— Maman, tu plaisantes, non ?

— Pas vraiment.

— Non… il n'oserait pas. Il en a bien profité, lui aussi !

— Je me demande ce qui pourrait le retenir, Laure. Je n'ai toujours pas compris pourquoi ton frère n'a rien fait pour lui quand il a eu ses ennuis fiscaux. Six contrôles en trois ans, ne me dis pas que c'est normal…

— Il l'avait cherché, tu le sais bien ! Xavier s'est renseigné. Le dossier n'était pas du tout *clean.* Intervenir en faveur de Péricolo alors qu'il était ministre de l'Équipement, ç'aurait été très-très *risky,* je t'assure !

La Reine mère ne releva pas ce tic irritant qu'avait pris sa fille de truffer ses phrases d'expressions anglo-saxonnes. Mais, sur l'affaire Péricolo, elle ne lui laisserait pas le dernier mot.

— Patrick ne l'a pas pris comme ça. Il ne pense pas que ton frère ait fait preuve d'un grand esprit de finesse en l'obligeant à se réfugier au Canada pendant trois ans. Il estime juste qu'il a été lâché. Qu'il a sponsorisé ton père, ton frère, toute la famille, et tout ça pour se faire lâcher du jour où un petit inspecteur des impôts a montré les dents.

Laure avait rejeté la tête en arrière et tenait son menton entre le pouce et l'index. Ses longs cheveux bruns et bouclés recouvraient le dossier de la chaise. Ses yeux noisette fixaient un point inconnu derrière le mur laqué rouge de la cuisine. Sa mère avait prononcé la fin de sa phrase en chuchotant presque, comme on le fait lorsqu'on se rend compte que son interlocuteur s'est assoupi. Laure se leva comme une somnambule, se dirigea vers le couloir, saisit une cigarette dans son sac et l'alluma. Elle regagna le salon qui ressemblait à un petit musée et s'écroula sur un fauteuil. Les jambes haut croisées, elle agitait compulsivement sa bottine droite.

— Bon, qu'est-ce qu'il sait exactement ? Tu as essayé de le *débriefer,* au moins ? Tu as une idée de ce qu'il peut raconter ? Après tout, il a beaucoup aidé papa, mais il ne sait pas grand-chose sur Xavier. Hein… ? Qu'est-ce qu'il sait sur Xavier, qu'est-ce qu'il peut raconter ?

— La *Dolce Vita,* le bateau, les amis… Tu es bien placée pour savoir que ces choses-là sont une question de présentation. Et puis il y a Saintenac. Il n'a jamais pu le sentir. Il le soupçonne même d'avoir orienté les contrôles fiscaux. Et, sur Saintenac, que ça te plaise ou non, il y a des choses à dire.

— Par moments je me demande dans quel camp tu es. Maman, si Péricolo fait ça, je te jure qu'il faudra choisir ses couleurs ! En tout cas, tu peux lui faire passer un message, à ton ami Patrick, dit-elle en pointant vers sa mère un doigt accusateur, nous sommes prêts pour la guerre. Qu'il la déclare, si c'est ça qu'il veut !

Pendant qu'elle prononçait ces fortes paroles, Laure songeait aux moyens à mettre en œuvre pour s'emparer au plus vite le manuscrit de Péricolo. Elle ne pouvait laisser faire. En cas d'échec, que deviendrait-elle ? Elle retournerait pointer à Énergies de France où il n'était même pas sûr qu'on lui ait gardé au chaud son emploi fictif ? Elle serait femme de magistrat ? Madame Arnaud Vitale, quel grand destin ! Que lui resterait-il ? Le métro, la queue au guichet de la Sécurité sociale, les poursuites pour délit de grande vitesse ?

Le bruit de la sonnette à l'autre extrémité de l'appartement retentit. Ah, l'invité surprise. On allait enfin s'amuser un peu.

— Mais qui peut venir à une heure pareille ? s'inquiéta la maîtresse de maison.

Laure la suivit, un peu en retrait.

— Qui est-ce ?

Dans l'interphone, une voix grave manifestait un certain embarras :

— Arnaud Vitale, madame. Pardonnez-moi de vous déranger, mais votre fille m'a demandé de passer la chercher…

Médusée, la veuve se retourna vers Laure.

— C'est un nouveau jeu ?

— J'ai pensé que ça pourrait te faire plaisir de faire sa connaissance. Maintenant, si tu ne veux pas, je descends…

— Oh, puisqu'il faudra bien y passer, autant s'y mettre tout de suite.

Elle ouvrit la porte au moment où l'ascenseur s'immobilisait. Vitale en sortit, l'air gêné. La première chose qui la frappa, ce fut sa mèche rebelle. La seconde, cette forme de séduction inexplicable que possèdent certains hommes. Au fond, ce garçon effarouché était peut-être plus intéressant que se l'imaginait sa fille.

CHAPITRE 4

Un vrai truc de ouf

Cette fois, il allait devoir la jouer fine, piloter toutes les petites racailles sans passer pour un bouffon. Ou, pire, un collabo. Des matières trop subtiles pour qu'on les enseigne au collège. Heureusement, car il avait arrêté en quatrième aménagée. Même le CAP, il n'avait pas pu. Mais là, c'était sa survie dans la cité qui allait se jouer en vingt-quatre heures, sur un vrai truc de ouf, de malade des nerfs. L'autre guignol en costard, qui nous parlait comme à des débiles à la télé, il allait venir HABITER dans la téci. HA-BI-TER, oui. Yoooh, l'ami ! Port'nawak. Il voulait aussi apprendre à tirer les portables ? À faire exploser les locaux du commissariat ? Ou alors il préférait peut-être commencer petit, cramer des poubelles, racketter à la sortie de l'école, faire le chouf pour les dealers.

Selim était assis à son bureau dans le local des agents d'ambiance. Son job ? Renseigner les gorilles de la Pollin, la meuf de la mairie. Il y en avait plusieurs, mais celui qu'il voyait tout le temps c'était le petit tout maigre aux airs de comptable qui s'occupait des HLM. Dans la cité on l'appelait le Cave. Allusion à son physique ingrat, à ses costumes en synthétique et à son air perpétuellement terrifié. À vingt-huit ans, Selim ne pouvait se permettre un faux pas. C'était le boulot idéal, agent d'ambiance : payé pour zoner en bas des barres d'immeuble, à jouer le caïd comme si on faisait régner la loi. Et, avec ça, si tu sais rester discret, tu peux continuer à trafiquer gentiment, et avec du personnel que tu choisis toi-

même, mais payé par la municipalité. Un agent d'ambiance par coursive, telle était la consigne. Au total, il en dirigeait maintenant une vingtaine. Pas tout seul, bien sûr. Le secrétaire général de l'office HLM, le Cave, quoi, chapeautait le bazar.

Faut dire qu'ils faisaient les choses bien, pour les recrutements : des CV, des entretiens, un rendez-vous avec le commissaire, un autre avec le procureur. Ces tarlouzes-là auraient préféré quelqu'un de plus présentable. Mais le consultant qui était venu pour la « mission de resocialisation » avait bien insisté : « Afin d'instaurer un climat de communication favorable à l'acceptation de l'autorité par toutes les micro-communautés représentées dans cet espace urbain, il est indispensable que les actions de médiation soient relayées par des figures communautaires issues du quartier. En effet, les jeunes en situation de prémarginalisation sociale et professionnelle n'accepteront le dialogue que s'il est initié par un de leurs pairs. » La lecture du truc, ça l'avait fait marrer. Il paraît qu'il avait pris cher, l'escroc en cravate, avec sa BM de branleur, pour trouver tout ça.

Selim commençait à avoir un CV étoffé, d'un certain point de vue :

• Né à Créteil (94).

• 15 ans : quitte la SEGPA (Section d'enseignement général et professionnel aménagé) en classe de 4e.

• 16 ans : placé sous la responsabilité de la PJJ (Protection judiciaire de la jeunesse) à la suite de douze interpellations pour vol à la tire, dégradation de matériel public, voies de fait, coups et blessures, menaces sur mineur de moins de quinze ans, insultes à agent, détention de stupéfiants.

• 18 ans : condamné à des Travaux d'intérêt général (TIG) pour dégradation de matériel public.

• 19 ans : condamné pour insultes à agent à trois mois avec sursis mais dispensé de peine.

• 20 ans : engagé dans le stage de reconversion « Former les Grands Frères ».

• 21 ans : condamné à six mois avec sursis pour complicité de voies de fait [quelques voitures qui avaient brûlé dans la cité, en guise de représailles envers une bande rivale].

• 22 ans : condamné à dix-huit mois ferme pour recel de frêt aérien.

• 24 ans : condamné à deux ans ferme pour vol en réunion.

• 27 ans : nommé chef des agents d'ambiance à la cité du Buisson d'argent.

Évidemment, il avait pas écrit ça pour décrocher le job. Il avait fait une « lettre de motivation ». Avec plein de jolies expressions : « volonté de réinsertion », « écoute permanente des autres », « me consacrer à faire renaître la cité de mon enfance ». Tout un tas de conneries qu'il avait pas trouvées tout seul, mais que Zombie des HLM lui avait dictées. Ça faisait plusieurs années qu'il rancardait ce minable sur les petites manies des gardiens d'immeuble, ceux qui piquaient un peu dans la caisse, ceux qui battaient leur femme, celui qui buvait, celui qui tripotait les petites dans l'ascenseur. Alors l'autre le remerciait en lui remettant régulièrement des enveloppes marron avec du liquide à l'intérieur. Entre deux séjours en taule, c'était un bon contrat.

Selim et le Cave n'avaient rien, sur le papier, pour s'entendre. D'un côté, 1,90 mètre pour 89 kilos, pantalon large kaki en accordéon sur les baskets, tee-shirt XXL et casquette réglementaire portée visière dans la nuque, évidemment. Un physique à déclencher un contrôle de police. Sauf dans la téci, bien sûr, faut pas déconner. De l'autre, costume bleu marine de cadrillon, pellicules sur les épaules, cravate d'employé des pompes funèbres, le tout sur petit gabarit chétif surmonté d'un visage ordinaire, joues creuses, cheveux raides et rares. Pas de quoi se faire respecter, dans le coin.

Ce binôme improbable était malgré tout soudé par une vague fraternité, jamais exprimée : ils savaient qu'ils étaient l'un comme l'autre des oubliés du système, de pauvres types qui avaient juste le droit de vote.

Selim avait passé un drôle de dimanche après-midi. Réunion à la mairie, le Cave lui avait dit : « Faut être à l'heure, habillé propre, sans tes gars. » Il revoyait la scène avec tous les détails. La Pollin était venue l'accueillir en personne à l'entrée de son bureau. Et puis elle avait parlé, parlé, parlé…

— Bonjour, Selim. Je peux vous appeler Selim ? Je vous remercie d'avoir répondu à mon invitation. Voilà, Selim : je suis vraiment heureuse d'avoir contribué à vous donner une chance. Quand j'ai décidé de vous faire confiance, il y a maintenant…

Le visage poudré de l'élue s'était tourné mécaniquement vers son factotum. L'esclave lui avait soufflé : « Un an. » Le Cave espérait bien que son dévouement, ses dix heures par jour, son ton onctueux, même quand l'autre hystérique l'appelait à six heures du matin, bref, que tout cet investissement sur la maison Pollin serait un jour récompensé par un poste dans un cabinet ministériel, indispensable pour décrocher son rêve : le costume de préfet avec casquette et gants assortis et un autre tout blanc pour l'été ! Certains escrocs bien plus malhonnêtes que lui y étaient arrivés ; alors il n'y avait pas de raison.

— Il y a maintenant un an déjà, beaucoup de gens, y compris parmi mes collaborateurs, m'ont mise en garde…

Elle avait esquissé sa mimique préférée, celle qui avait servi au grand oral de l'ENA comme pendant ses campagnes électorales et lui avait permis de vamper les parrains du parti sans avoir à coucher : un petit hochement de tête pensif accompagné d'un sourire contemplatif qui avait le mérite de faire osciller sa chevelure mi-longue à la géométrie parfaite.

Puis, tout à coup, malaise : ce petit con de beur était en train de l'inspecter de la tête aux pieds. Debout dans ses escarpins gris perle et un tailleur en lin rose pâle qui soulignait sa ligne

parfaite, à quarante et un ans la Pollin était très baisable : voilà à quoi il pensait !

— Et j'ai eu raison de n'écouter que mon intuition et de vous choisir malgré tout. Mais venez vous asseoir, Selim.

À chaque fois qu'elle allait prononcer ce prénom, Véronique Pollin inspirait une courte bouffée d'air comme pour inonder son invité d'une vague d'amour alors qu'elle ignorait la veille encore jusqu'à l'existence de ce beur multirécidiviste. Elle lui avait alors désigné un fauteuil du coin-salon qui occupait la moitié de son bureau ensoleillé et s'était installée sur le canapé tandis que le serf encravaté trottinait pour prendre place à ses côtés, armé de ses indispensables fiches bristol, prêt à dégainer à la moindre difficulté.

— Selim, je vais vous demander de garder la plus grande discrétion sur cette conversation. Enfin, je veux dire qu'il ne faut pas en parler, à personne…

— Oui, madame.

— Voilà : le Buisson d'Argent va connaître un grand événement. Vous savez combien le Premier ministre est préoccupé par tous les phénomènes d'exclusion, par ce qu'il appelle la *déchirure sociale*. Enfin, il s'intéresse aux gens comme vous, Selim. Il veut être, vraiment, le président de tous les Français. Ce n'est pas seulement un slogan…

Une lumière avait clignoté dans le cerveau de Selim. Bien sûr ! L'autre blaireau voulait venir faire le mariole au Buisson pour sa campagne !

— Eh bien, le Premier ministre va nous rendre visite.

— Ah oui…

— Mais pas un simple passage éclair comme les autres, non. Il va venir habiter chez nous.

— Quoi ?

— Oui, enfin, il va passer une nuit dans notre ville. Pour vivre au même rythme que vous tous… hum, que nous tous…

Fonctionnaire contaminée par la politique, Véronique Pollin rêvait de pouvoir se payer trois cents mètres carrés dans le VII^{e}

arrondissement, mais oubliait encore trop souvent qu'elle était censée résider dans la commune du Buisson d'Argent. Une hideuse ville nouvelle qui, dans les années soixante-dix, avait surgi du cerveau malade de quelques architectes post-staliniens. Curieusement, aucun d'entre eux n'habitait un de ces bâtiments d'avant-garde.

Près de trente ans après, le Buisson d'Argent n'avait plus rien d'utopique. La ville était morcelée en ghettos. Le petit village d'origine, à quarante kilomètres de Paris, avec son étang et ses pédalos, ne cessait de se dépeupler. Les barres HLM étaient repeintes tous les deux ans, sans succès : partout la dégradation, le désœuvrement et le vote Front national gagnaient du terrain. Les pavillons individuels dans lesquels les « petits Blancs » avaient élu domicile faisaient la fortune des sociétés de sécurité. Quant aux quelques immeubles « lofts avec piscine et jardins en terrasse » qui avaient fait la couverture de plusieurs magazines, lors de leur construction, pour leur « conception révolutionnaire », ils étaient désormais cernés par un mur d'enceinte, sous la haute surveillance de plusieurs gardiens armés : impossible de pénétrer dans ce périmètre sans que la visite ait été annoncée.

Sans son mari, ancien champion du monde de boxe (catégorie mi-lourds), jamais la Pollin n'aurait remporté la mairie. Et sans son correspondant des RG non plus. Drôle de type, ce vieux flic à moumoute qui pouvait réciter par cœur les scores aux cantonales de son département sur les trente dernières années. Le petit sondage qu'il avait réussi à récupérer l'avait bien aidée, l'année précédente, à enlever le siège de député.

Madame la maire avait eu l'air de soupçonner que ce type – Samir ? Saïd ? – n'avait pas grand-chose sous la casquette. Eh ben qu'elle le prenne pour le parfait taré si ça l'amusait cette grognasse ! Yooo, respect pour Selim la morue !

— Donc… euh…, le succès de ce séjour repose sur vous. J'en ai longuement parlé avec Laure, enfin… avec la sœur du Premier ministre. Il veut vraiment se mêler à la population. Je suis très fière qu'on ait choisi le Buisson d'Argent et qu'on rende ainsi hommage à tout ce que nous avons accompli

ensemble… Vous savez, ils sont jeunes tous les deux… enfin, par rapport… bref, ils comprennent vos… nos problèmes.

Elle s'était interrompue en toussotant. Son petit numéro pour syndicaliste attardé n'avait semblé d'aucun effet sur le grand beur qui continuait d'afficher un encéphalogramme plat. Elle ne pouvait pas lui dire que son avenir de ministre dépendait de lui. C'était pourtant le cas. Six mois qu'elle faisait le forcing auprès de Laure qui réclamait des idées de campagne originales. Mais, quand on faisait des propositions, c'était encore trop ceci, pas assez cela. Il n'y avait jamais assez de revitalisation du tissu social, jamais assez d'essaimage des commerces de proximité, de relocalisations industrielles, de chances égales pour tous, de formations qualifiantes et d'équipements restructurant. Et d'Amour ! Et de FRATERNITÉ !

— … Je ne peux pas vous dire la date exacte de leur venue, mais tout doit être prêt pour le 18 mars. Le Premier ministre est l'invité de l'association des quartiers, et c'est à ce titre que vous serez chargé de son bon accueil. Vous disposez d'à peine quinze jours. Je souhaite que dès demain vous me fassiez des propositions concernant les possibilités d'hébergement, avait-elle ajouté en se tournant vers le Cave. Évidemment, on ne compte pas sur vous pour assurer la protection de nos invités, des professionnels sont là pour ça. Le service de sécurité de Matignon viendra d'ailleurs dès la semaine prochaine en repérage. Mais ce que j'attends de vous, c'est de me garantir une attitude irréprochable de tous les habitants, surtout les jeunes. J'en discutais encore vendredi avec monsieur le procureur et monsieur le commissaire de police, qui vous connaissent bien, je crois, et à plusieurs titres. Eh bien, ils vous tiendront pour personnellement responsable du moindre incident. Je suis bien claire ?

— Oui, madame, avait péniblement articulé Selim, comme à l'école.

La maire s'était levée pour lui faire comprendre que l'entretien s'achevait. Soucieux de se faire bien voir, le jeune homme s'était incliné comme s'il faisait ses premiers pas à la

cour d'Angleterre, et avait serré la main molle qu'elle lui avait tendue. Elle était vraiment trop, celle-là.

Puis il était retourné au local pour réfléchir un peu en contemplant ses Puma Sparko flambant neuves.

Faich', le téléphone. Selim raccrocha dès la première sonnerie sans même porter le combiné à son oreille. Il avait sa dose pour la journée. Mais l'enfoiré insistait vraiment. Merde, on était dimanche, après tout ! Le jour du Seigneur, se marrait Selim. À la huitième tentative, il décrocha.

— Ouais…

— Bonjour, dit une voix féminine trop bien élevée. (Pas du coin, la gonzesse.) Je m'appelle Eloïse Mazurier. J'ai laissé plusieurs messages. Je voudrais vous voir.

C'était la foire aux taspés, aujourd'hui !

— Pour quoi faire ?

Rire gêné à l'autre bout du fil.

— Eh bien, si je vous le dis, vous me promettez de ne pas raccrocher ?

Non mais, qu'est-ce qu'elle cherchait ?

— Je sais que vous n'appréciez pas vraiment… Voilà, je suis journaliste. Mais laissez-moi ma chance… Je crois que le Premier ministre va venir chez vous pendant sa campagne électorale. Moi, je voudrais voir les choses de votre côté, m'installer quelques jours au Buisson d'Argent. Vous pourriez m'aider.

Ils étaient marrants, tous, à vouloir venir crécher dans ce tas de merde.

CHAPITRE 5

La Vallée d'Aoste

Gare Montparnasse, 18 h 07. Le train était à quai. Cinq minutes jusqu'à la gare de Vanves, puis encore dix pour retrouver son autre vie. Celle d'avant Paris, d'avant le concours, d'avant la grande course. Celle qu'il voulait oublier depuis qu'il avait découvert les marches du pouvoir, les intrigues de palais, tout ce petit théâtre où il avait accompli un parcours sans faute : juge d'instruction irréprochable (pas de désaveu de la Chambre de l'instruction, pas de conflit avec la Chancellerie, aucune médiatisation de ses dossiers), puis secrétaire général du Tribunal de Paris donnant satisfaction (proximité avec le président du Tribunal, bonne connaissance des logiciels informatiques tardivement installés dans les bureaux du Palais, maîtrise remarquée de la jurisprudence…), il était devenu à moins de quarante ans le plus jeune vice-président du Tribunal de Paris, affecté à la XVII^{e} chambre.

Arnaud Vitale se cala sur le siège orange. Il renonça à la lecture du journal pour regarder à travers la vitre le décor grisâtre qui lui avait longtemps été familier. Pourquoi la fameuse méritocratie française l'avait-elle choisi entre mille pour rejoindre le monde des Gentils Nantis ? Tous ces gens qu'il fréquentait depuis peu, ses collègues du Palais, d'anciens condisciples devenus avocats, banquiers ou hauts fonctionnaires, sans oublier les amis de Laure dans la mode et le show-business. Eh bien, tous croyaient que pour eux aussi l'ascension avait été dure. Qu'il avait fallu travailler, se battre,

se distinguer pour obtenir sa place au soleil. Les Gentils Nantis ! Jamais passé le périphérique. Jamais imaginé les vacances, l'été, dans la caravane. Pour eux, c'était juste des références kitsch et dépaysantes.

Lui ne serait jamais l'un des leurs. Mais personne ne le savait. Qui aurait pu comprendre ? Il n'y avait rien à comprendre. Pas de secret grandiose. Juste une succession d'abandons, de petits mensonges, de silences.

Vanves, une minute d'arrêt. La gare n'a pas beaucoup changé. Plus triste, peut-être, si c'est possible. Plus que dix minutes avant de retrouver Nicole et Mario Vitale, fiers fondateurs et propriétaires de *La Vallée d'Aoste,* charcuterie-traiteur-spécialités italiennes. Et, surtout, de revoir Léonore. Pour une fois qu'il avait réussi à se libérer de bonne heure, il pouvait aller chercher sa fille qui avait sûrement passé, comme toujours, un mercredi de rêve. À huit ans, jouer à la fée en costume avec Mamie et se goinfrer de friandises sans entendre de récriminations était un programme idéal.

Ses parents, il fallait leur reconnaître ce talent involontaire, avaient eu le bon goût d'installer leur musée de la lasagne près d'un établissement scolaire coté : le lycée Michelet. Ils avaient eu aussi le sens du sacrifice : se consacrer à leur fils unique ; économiser franc après franc de quoi financer ses longues études, découper les pages « orientation scolaire » dans les journaux pour préparer l'avenir du petit, discuter tous les trimestres avec les professeurs de français et de mathématiques, ne jamais perdre l'objectif de vue. Très tôt – il devait être en seconde –, Arnaud s'était obstiné à ne convier personne au paradis du salami. Intuitivement, il ressentait une forme de honte envers ses camarades, fils de médecin, d'ingénieur ou de cadre supérieur. La vraie cassure avait eu lieu lors de son entrée à la faculté de droit d'Assas. Au-delà des quelques excités groupusculaires qui occupaient le terrain, la plupart de ses semblables n'étaient pas ses semblables. Leurs codes, leurs manières, leur aisance insouciante l'avaient d'emblée tétanisé.

En quelques mois, pourtant, il était devenu l'un des leurs. Le loden, Drieu, Nizan, les ministères, les concours, *Le Monde* : il avait tout assimilé. Et puis, qui était incollable comme lui sur la jurisprudence concernant les concessions de service public telles que la Cour de cassation l'avait retracée dans son arrêt du 12 décembre 1976 ? Et le jugement sur les piscines municipales du tribunal administratif de Marseille en 1982 ? Et celui de la cour d'appel de Lyon de 1988 sur le statut social des mariniers, la nature fiscale de leur établissement – la péniche – et le débat sur le caractère de service public donné aux voies navigables en France ? Naturellement, ses copains de fac voyaient dans ces longs textes indigestes des chicaneries sans intérêt. Lui, avait eu le sentiment de lire à travers cette jurisprudence une histoire très particulière, mais éclairante, de la société française.

Cette connaissance de la moindre décision de justice lui avait valu une certaine aura auprès de ses camarades. Il avait voulu pousser, peut-être inutilement, son avantage. Et échafaudé les premiers mensonges : oui, Vitale était un nom italien. Ses grands-parents paternels avaient fui le fascisme, mais il n'en savait pas plus ; on ne voulait jamais parler chez lui de cette période douloureuse. Son père ne s'en était jamais remis et était retourné vivre du côté de Naples où il gérait les reliques de la fortune familiale avec une désespérante incompétence… C'était quand même plus romanesque que Vanves et la charcuterie !

Il avait maintenu cette version avec un aplomb au-dessus de tout éloge quand il était entré dans l'univers de Gilbert Saintenac. L'ancien ministre était alors un avocat fêté. Il avait repéré Arnaud au cours du stage que le jeune homme avait effectué à son cabinet : discret, distingué, érudit, ce débutant avait tout pour remplacer le fils qu'il n'avait pas eu. Le vieux l'avait gentiment poussé dans les bras de sa fille. Mais il avait déçu le père en préférant la magistrature au barreau, et découragé la fille qui ne comprenait pas ses silences. En tout cas, l'héritière l'avait fait entrer de plain-pied dans un petit réseau de jeunes gens bien nés où il avait commencé à se faire remarquer par son physique avantageux et son esprit.

C'était un an plus tôt, lors d'un week-end chez l'un d'eux, qu'il avait séduit Laure. Il faisait froid dans ce manoir du Maine-et-Loire. Une fille moche mais introduite à Paris recevait quelques amis, comme elle disait. Ils étaient tout de même une quarantaine. Laure était accompagnée de sa conquête du moment. Elle paraissait hors d'atteinte. Belle, décidée et courtisée. Elle vivait au cœur du pouvoir en tant que sœur. Pas d'un battu ou d'un mis en examen, non : du Premier ministre de la Grande République française.

Lui, à cette époque, sortait d'une période de fièvre domestique aiguë. C'était son premier week-end sans Léonore depuis près de six mois. Il avait à peine parlé, depuis lors, de son nouvel amour à sa fille. « J'ai faim/ Y a rien à manger, papa, tu pourrais faire la cuisine, quand même/ Il faut que tu m'aides pour mes additions/ Ma game-boy marche plus, viens m'aider/ T'as pas vu mon pull-over noir ?/ Je peux jouer sur ton portable ?/ T'as pas oublié que Mathilde vient dormir à la maison ?/ Et mon argent de poche, tu l'as perdu en Bourse, ou quoi… ? » Difficile, entre ces commentaires charmants, de caser une discussion de fond. Mais peut-être est-ce une excuse facile, se dit Arnaud.

Sa drôle de petite fille vivait avec lui rue Saint-Merri, mais passait ses mercredis et une partie de ses week-ends avec Nicole et Mario qui lui réservaient une chambre au-dessus de *La Vallée d'Aoste*, et retrouvait sa maman, dont Arnaud avait divorcé, pour les vacances dans la banlieue de Chicago où elle était partie enseigner.

Heureusement, les petits stages de sa fille à *La Vallée d'Aoste* permettaient à Arnaud de mener sa vie. Laure, qui n'avait pas d'enfant, ne débordait pas de patience. La fillette devait avoir un sixième sens. L'autre jour, en rentrant chez eux, elle lui avait fait une vraie scène : « D'accord, t'es pas souvent là. Mais si, en plus, quand t'es à la maison, tu réponds pas à mes questions, c'est pas la peine de rentrer ! Pourquoi tu m'écoutes pas ? Pour la peine, je veux dormir dans ton lit ce soir ! » Arnaud lui avait expliqué qu'il avait un nouveau travail… « C'est trop cool, ton travail, tu m'as expliqué. Je vois pas pourquoi elle te prend tant de temps, ta chambre. Tu décides ce que les gens ont le droit de dire ou pas, c'est ça ?

Bah, tu décides en vitesse, c'est tout. De toute façon, ils sont bien obligés de t'obéir. C'est quand même moins compliqué que les soustractions avec retenues ! »

La XVII^{e} chambre correctionnelle de Paris vue par Léonore Vitale n'est pas si éloignée de la réalité, songea Arnaud en apercevant au loin l'enseigne orange et vert de la charcuterie familiale. Après tout, il ne faisait que distribuer bons points et punitions aux médias et aux éditeurs. Les poings serrés dans son duffle-coat marron, il sourit à cette idée.

CHAPITRE 6

Préliminaires

Les responsabilités que les usages faisaient peser sur la tête du secrétaire général du gouvernement dépassaient de loin ce que prévoyaient les textes. L'une d'elles l'empêchait souvent de trouver le sommeil : la gestion des résidences officielles. La Lanterne, un charmant pavillon XVIII^{e}, suscitait ainsi régulièrement de vives discussions qu'il lui fallait trancher, aspect de sa fonction qu'il détestait particulièrement. Laure songea avec une certaine satisfaction à la façon dont elle l'avait emberlificoté. Séminaire, communication, discrétion, espace, consultant étranger, image de la France, et voilà. Pas gratuité, plaisir ou commodité ! Non, ces mots-là n'avaient pas cours aux sommets de l'État, peuplés d'êtres d'exception au service des autres. On se contentait d'y penser très fort, sans jamais y faire allusion. Et tout allait bien.

Ils avaient franchi la grille à 19 h 30 passées. Trop tard pour se promener dans le parc. De toute façon, Laure ne voulait pas louper le 20 heures qu'elle regardait sur deux chaînes à la fois en martyrisant la télécommande. Pendant ce temps, son invité déambulait, silencieux, pour admirer les fresques de Boucher qui décoraient la grande salle du pavillon, celle où se déroulaient les dîners privés du Premier ministre à qui l'endroit était officiellement dévolu. Situé à l'orée du parc de Versailles, ce vestige du Grand Siècle excitait la convoitise de tous les conseillers de Matignon qui n'y avaient jamais accès.

Arnaud Vitale attendait ce moment magique depuis des jours. Elle lui avait présenté cette soirée à la fois comme un jeu et un instant solennel. Elle en avait fixé les règles : pas de place pour les anecdotes, les potins de campagne, les récits du quotidien. Ils rêveraient à leur vie future. C'était le seul thème de conversation autorisé. Pas de doute : elle était amoureuse de lui. Elle allait l'épouser, lui, Arnaud, fils de charcutier sans nom ni fortune. Elle lui avait entrouvert la porte d'un autre monde. Un univers où il n'existait que des solutions. Perfusé de serments éternels, il était ensorcelé depuis un an. Pourtant, depuis qu'elle était passée le chercher avec le retard habituel dans le café où se retrouvait tout le Palais de Justice, ils n'avaient échangé que des propos insignifiants.

La grand-messe du JT terminée, elle s'approcha de lui, l'enlaça et déposa un baiser sur sa nuque.

— Alors, pas de regrets, c'est sûr ? murmura-t-elle.

— Tu es folle. Et toi ?…

Arnaud évitait d'y penser trop, mais il se demandait pourquoi le philtre d'amour fonctionnait autant sur Laure. Depuis le premier instant il ne maîtrisait rien et se contentait de subir la marche de leur idylle. Jamais il n'aurait songé à la courtiser. Mais elle lui était tombée dessus et avait tout piloté. C'était agréable, très gratifiant, conforme à l'idée qu'Arnaud se faisait de son propre rôle dans les relations amoureuses : le moins entreprenant possible. Et puis il avait été étourdi, presque hypnotisé par tant de vitalité et d'énergie. Laure était, au sens premier du terme, l'incarnation du pouvoir. C'était une expérience troublante de se trouver dans son intimité. Le jour où elle lui avait parlé mariage, toujours aux commandes de l'embarcation, il avait acquiescé, flatté mais inquiet : comment gérer ses parents alors qu'il avait servi à Laure les habituelles salades sur son père retiré sur ses terres au fin fond de l'Italie ?

Consécration sociale inespérée, ce mariage lui semblait pourtant irréalisable jusque dans ses moindres détails. Et puis il y avait ce doute lancinant : avait-il envie de vivre avec une femme qu'il connaissait si peu et à laquelle il n'avait jamais rien raconté de lui ? Il dissipa ces vilaines pensées et sourit à Laure qui se débattait avec son téléphone portable.

— Laure, je t'ai posé une question…

— Moi, je suis sûre, mais j'ai si mauvais caractère… De temps en temps, je me fatigue moi-même.

Petite moue charmante. Il était tombé dans ses filets. Tout au fond. Il le savait. Il adorait.

— Si tu es d'accord, j'ai tout décidé. J'ai une date : le 25 juin. Après les élections, ce sera mieux. Un lieu : la *Dolce Vita.* Et une idée très précise du nombre d'invités : quatre. Nos deux témoins et leurs conjoints.

— Qui sera le tien ? demanda prudemment Arnaud, assailli de sentiments contradictoires parmi lesquels dominait le soulagement de voir *La Vallée d'Aoste* exclue d'autorité du périmètre des réjouissances.

— Xavier, évidemment, répondit Laure avec un rire de gorge.

— Et il est d'accord ?

— Je ne lui en ai pas encore parlé. Mais il dira oui. Tu te rends compte, le Président comme témoin ! Et toi, à qui tu penses ?

Arnaud n'avait personne en tête. Ils étaient dix, vingt à pouvoir remplir ce rôle avec excitation : vivre quelques heures dans l'intimité d'un grand de ce monde, et pouvoir le raconter toute une vie ! Mais le seul dont la présence l'aurait rendu vraiment heureux, c'était son ami de toujours, Damien Roussel. Pourquoi ce con s'en était-il pris à lui ? Pourquoi avait-il rendu toute réconciliation impossible ? Il l'avait ridiculisé et ne s'en était jamais excusé.

— Ah, au fait, avant que je n'oublie, dit-elle en rejetant son abondante chevelure noire en arrière, on a rendez-vous chez le notaire mardi matin à 9 heures, c'est dans le VII^{e}, près de la rue Saint-Simon…

— Le notaire ?

— Eh bien oui, pour préparer le contrat. Je t'en ai parlé il y a quinze jours : on était d'accord, non ?

Elle avait fait, une fois, une vague allusion à leurs situations financières respectives. Dit peut-être qu'il faudrait s'en occuper avant. Rien de plus, il en était sûr. Mais le ton de sa voix signifiait clairement : ceci est une décision-qui-ne-peut-plus-être-contestée. Après tout, lui n'avait pas grand-chose. Son appartement du Marais – une location avantageuse – et vingt mille euros en actions. Elle, disposait d'un patrimoine plus substantiel grâce à une généreuse donation-partage : un trois-pièces lumineux situé dans un immeuble bourgeois du boulevard Raspail, plus la « maison provençale » – appellation officielle de la Dolce Vita – et un très beau bateau dont l'usage, lui avait-elle expliqué, revenait en priorité à son frère. C'était de bonne guerre pour publier une déclaration de patrimoine modeste sans avoir formellement recours au mensonge.

— Ça tombe mal : mardi matin, j'ai un rendez-vous important.

— Écoute, il ne pouvait pas, le reste de la semaine. Et ensuite le calendrier de campagne va s'accélérer… Fais un effort !

— Je vais voir si je peux déplacer.

— C'est vraiment important ? Qui est-ce ?

— C'est le président du Tribunal de Paris.

— Et pourquoi tu le vois ?

— Il n'a pas eu le temps de me recevoir depuis ma nomination à la XVII^{e}. Il s'appelle Charvier. Tu connais ?

Lorsque les yeux de sa future femme semblaient s'agrandir, Arnaud Vitale sentait poindre le danger. Ils allèrent s'asseoir à la table où étaient disposés leurs couverts. Il y eut un léger bruit venant de la porte. Deux serveurs firent leur entrée. L'un portait une bouteille de saint-estèphe comme le saint-sacrement, l'autre un carpaccio aux copeaux de truffe blanche en guise d'entrée. Le couple resta silencieux pendant qu'ils tournaient autour d'eux.

Laure tendit le bras pour prendre la main d'Arnaud.

— Tu vois, c'est toi qui viens de violer nos accords. Après ça, tu pourras toujours me reprocher de parler boulot toute la journée. Non, je ne connais pas Charvier. Mais, par contre, il y a une question que je me pose souvent…

— Vas-y.

— Non, tu vas t'énerver…

— Arrête. Tu n'es pas très crédible, dans le numéro de la timide terrorisée…

— Non, c'est juste que… je me suis souvent demandé… Entre ton métier et moi, qu'est-ce que tu choisirais ?

La question parut si saugrenue à Arnaud qu'il fronça les sourcils en signe de perplexité.

— Tu vois, soupira Laure, je savais que tu réagirais mal !

— C'est juste que je ne comprends pas où tu veux en venir…

— Imagine qu'on raconte des horreurs sur ma famille et sur moi, comment tu réagirais ?

Les effets de l'hypnose se dissipèrent brutalement.

— Laure, voyons, si j'avais à juger une affaire te concernant, je me déporterais.

— Tu te quoi ?

— Je choisirais de ne pas siéger dans la formation de jugement. C'est une des règles de base de notre déontologie : être en état de totale impartialité.

La jeune femme lâcha ses couverts un peu vivement et se rembrunit.

— Comme tu es mignon ! Et tu crois que tous tes collègues la respectent, ton impartialité ? Tu crois que la délicieuse présidente qui a récemment fait interdire les Mémoires de l'ancien patron de la DGSE a précisé que son mari avait été au cabinet du ministre de la Défense ? Mais toi, tu as choisi : on pourrait me cracher dessus, tu ne lèverais pas le petit doigt !

— Laure, voyons, je n'ai pas dit ça. Mais il faut que tu fasses la différence entre moi et le magistrat. Je peux me battre à titre personnel pour toi, pas participer à des jugements te concernant.

Il soupira. Cela semblait pourtant si simple. Il voyait maintenant la jambe gauche de Laure battre l'air à un rythme effrayant sous la table. Puis elle parut se reprendre. Elle fit un mouvement brusque qui mit en valeur ses seins et lui caressa la main.

— Tu sais…

— Oui ?

— Je fais mon intéressante, mais je suis très fière de toi.

— Ça me… enfin, ça me touche beaucoup.

Arnaud Vitale sentait qu'il perdait ses moyens.

— En tout cas, tu as beaucoup plu à ma mère. Elle m'a téléphoné rien que pour me parler de toi. Elle t'a vu trois minutes, mais ça lui a fait un effet ! Pourtant, on a eu un dîner difficile. Je n'ai pas voulu t'en parler, pour ne pas t'embêter avec ça, mais elle voulait me voir pour me prévenir qu'un ancien ami de mon père se vante de vouloir publier un livre sur ma famille. À mon avis, il n'osera pas. Mais c'est pour ça que je te pose cette question. Je n'arrête pas d'y penser. Essaie de me comprendre. Tu ne sais pas ce que c'est que de se réveiller tous les jours en redoutant un coup bas… Tous ces salauds n'arrêteront pas tant qu'un magistrat courageux n'interdira pas un de leurs torchons, je t'assure !

Arnaud profita de l'entrée du maître d'hôtel chargé d'un lourd plateau d'argent pour mettre de l'ordre dans ses idées. Il n'avait pas encore une grande expérience de la XVII^{e}, mais il avait vite compris que la loi française ne permet pas d'écrire n'importe quoi. Il faut apporter une preuve « parfaite et corrélative aux diverses imputations formulées, dans toute leur matérialité et leur portée ». Autrement dit, on attend des journalistes, des auteurs, des éditeurs la PERFECTION. Cette exigence avait semblé excessive à Arnaud qui avait appris, dans son cabinet de juge d'instruction, que le droit est une

matière souple qu'il convient d'appliquer avec discernement. On exigeait d'un prévenu, modeste humain, rien de moins que l'excellence.

Il existait toutefois pour tous ces délinquants en puissance une sorte d'oral de rattrapage. Cela s'appelait « la bonne foi ». Une notion qui reposait sur l'accumulation des conditions : une enquête sérieuse, un but légitime, l'absence d'animosité personnelle, et, pour agrémenter le tableau, la prudence dans l'expression. Avec cet arsenal, le jour où on est face à une demande d'interdiction, qu'est-ce qu'on fait ? On considère que le public, troupeau de nains imbéciles, n'a pas le droit de se faire une idée tout seul ? Qu'il est trop niais, trop immature ?

Le serveur les avait quittés, mais chacun poursuivait le cours de ses pensées. Laure revint à la charge :

— Tu ne sais pas ce que ça signifie, de vivre dans la peur de la trahison, de savoir qu'à chaque instant un de ces salopards qui te font des courbettes est prêt à publier les pires insanités sur toi, si cela lui permet de briller. Et puis, tu ne comprends pas que tous ces gens sont des parasites. Qu'ils vivent à nos dépens, qu'ils se nourrissent de nos faiblesses, que, sans nous, ils ne seraient rien. Et toi, tu considères que c'est un combat équitable ? Crois-moi, une bonne interdiction, pour les victimes, c'est le seul moyen d'enrayer la calomnie ! Sinon, plus on dit qu'un livre contient des horreurs, plus les gens vont se ruer pour l'acheter.

— Tu sais, la loi française est très sévère en matière de diffamation. Et je ne te parle pas de l'atteinte à la vie privée. Là, on est les champions du monde de la protection tous azimuts !

— On voit bien que ce n'est pas sur ton dos que les journaux ont fait de l'argent en publiant des photos de toi en Sicile, à New York ou sur une plage corse !

— Toujours en célèbre compagnie, lança Arnaud pour détendre l'atmosphère. Si je me souviens bien, la Sicile, c'était avec ce journaliste… comment, déjà ? Ah oui, Vieilleville. New York, avec le fils du P-DG de la Lyonnaise de Crédit, et

la Corse avec un jeune collègue de ton frère au gouvernement. Avec un type comme moi, la traque devrait s'arrêter !

Arnaud ressentit un picotement familier dans le haut de la colonne vertébrale. Il connaissait bien : c'était le signal d'alarme du doute. Et si son anonymat était sa principale qualité aux yeux de Laure ? Il serait un époux commode. Il songea à la chanson de Jacques Brel : *Beau et con à la fois… Juste une heure, une heure seulement…* J'aime pas Brel !

— Mais tu les as attaqués, ces journaux, non ? Et tu as gagné !

— Trésor, murmura-t-elle d'un ton implorant, mes petites histoires c'était pas bien grave. Là, j'ai peur pour Xavier. Il remonte dans les sondages. Ça arrangerait beaucoup de gens qu'on publie un truc dégueulasse sur nous.

— Mais je te répète qu'on ne peut pas publier n'importe quoi. Ça coûte cher un procès perdu, surtout en période électorale. Les juges tiennent compte des dommages causés. Mais qui est ce type qui veut se venger ?

— Péricolo. Patrick Péricolo, tu connais ? Il nous a un peu aidés à une certaine époque.

— Je le situe à peu près. C'est l'homme d'affaires ? Le type qui s'est dit persécuté par le fisc ?

— Exactement. Il déteste Xavier parce qu'il n'est pas intervenu pour arranger ses ennuis fiscaux. Cela dit, malgré la descente de Bercy, il est encore riche comme Crésus. Donc, il se fout des procès en diffamation, de ce que ça peut lui coûter… Il est même prêt, à mon avis, à garantir qu'il paiera tous les frais de justice. Pour lui, ça ne compte pas ! C'est pour ça que je te dis que le seul moyen de l'empêcher de nuire, c'est d'interdire son livre. Enfin, heureusement, encore faudrait-il qu'il trouve un éditeur suicidaire…

Arnaud se dit qu'il en connaissait au moins un qui serait prêt à le publier. Mais il garda cette réflexion pour lui.

— Mon cœur, implora Laure, tu seras toujours de mon côté, n'est-ce pas ?

— Évidemment, fit-il en se levant, je mettrai mon casque et mon armure, je monterai sur mon cheval et j'irai défier les lâches qui osent s'en prendre à une faible femme. De toute façon, ça ne sert à rien de discuter dans le vide. Tu me fais visiter ?

Ils se levèrent ensemble sans un mot au moment où un serveur faisait son entrée avec les desserts. Pressés de rejoindre l'appartement situé au premier étage du pavillon, ils quittèrent la pièce comme s'il n'existait pas.

CHAPITRE 7

Leçon de censure douce

Là, il les tenait. À la casserole, la sainte famille ! Même Vézelay, le jeune vieillard qui dirigeait les consciences à Paris, et son petit cercle de domestiques auraient du mal à la sauver. Trois cents pages au vitriol. Avec ce qu'il faut d'anecdotes, de choses vues. Et quelques preuves, bienvenues de surcroît. L'auteur n'était pas un horrible plumitif aigri et avide de renommée, mais un ami de la famille, un homme d'affaires, Légion d'honneur, ex-président de la commission sociale du Patronat, bref, une personnalité. Il avait mis deux ans à le convaincre mais, maintenant, le camion bourré d'explosifs était lancé.

D'un geste familier, Damien Roussel astiqua son crâne du plat de la main. Sa femme ne se résignait pas à sa nouvelle apparence, mais il préférait être un tondu actif plutôt qu'un chauve passif. Le directeur littéraire hésita une seconde à se lever. Trop tôt pour le frigo. D'abord le travail, ensuite les douceurs.

Il se remémora le fil des événements. La rencontre avec Péricolo. Les travaux d'approche pour l'inciter à publier. Il avait aussi fallu décider Fréron à signer le contrat. Pas une mince affaire. On appartenait à un groupe. Un grand groupe, même. Avec plein de relations qui prenaient tout mal et téléphonaient au siège, avenue de Wagram, pour signifier leur mécontentement. Les gémissements étaient répercutés à tous

les échelons hiérarchiques et arrivaient jusqu'à Damien, déformés par chaque intermédiaire.

Pour arracher une signature à Fréron, Damien avait dû opérer une habile synthèse dans une note qui ne mentait pas, mais qui omettait certains détails. Son patron lui demandait toujours de se montrer synthétique. « Si vous croyez que j'ai le temps » était sa phrase favorite.

L'autre avait signé les yeux fermés quand Damien lui avait expliqué que Péricolo ne réclamait aucun à-valoir. Pas un centime ! Une vraie fête dans l'édition ! Évidemment, avec l'arrivée du manuscrit, l'ambiance s'était un peu alourdie.

Réfugié dans son bureau sous les combles, au quatrième et dernier étage de l'immeuble situé près de l'église Saint-Germain-des-Prés, Damien avait donné instruction de ne lui passer aucun coup de fil. Il s'était accordé tout ce jeudi pour relire le tout, atténuer les passages les plus scabreux, avant de confier le manuscrit à Me Saint-Veran. Bref, faire le travail d'honnête artisan qu'on était en droit d'attendre de lui. Pendant quelques secondes, il rêva au lancement. Quel moment délicieux ! « Alors, c'est vrai que tu sors un bouquin épouvantable pour Matignon ?… Tu peux me le dire, ce sera off… Pas une ligne, promis ! »

Des passages entiers étaient de sa plume. Comme quelques autres éditeurs à Paris, Roussel corrigeait, ajoutait, brodait autour de ce qu'on lui remettait. Il feuilleta le premier chapitre. Les fonds secrets. Bon sujet. L'argent liquide distribué dans des enveloppes par des types en costard. Comme dans les films sur la Mafia. Sauf que c'était chez nous, en France. Un conseiller de Xavier, un petit universitaire saisi par le démon du jeu et criblé de dettes, avait embarqué près de trois millions de francs en billets. Distrayant. Mais comment faire passer ça auprès du monstre du Loch Ness ? Ce que Saint-Véran voudrait, ce seraient des PREUVES : Où sont les preuves, Damien ? Vous réalisez qui on aura en face de nous ? Pas d'autre solution que de couper la poire en deux. On garderait en tête du chapitre la charmante phrase que le professeur de sciences politiques, amateur de tapis verts, avait prononcée à son arrivée au ministère : « On va enfin pouvoir

s'en mettre plein les poches. » Même dans un mauvais roman, on n'oserait pas imaginer pareille réflexion. Rusé, Péricolo avait réussi à convaincre une ex-attachée de cabinet de témoigner à visage découvert. « Voir attestation ci-jointe », avait-il écrit de sa blanche main. Un atout sérieux.

Il jeta un nouveau regard vers le frigo. Depuis qu'il s'était entiché de diététique, il ne s'autorisait que trois déjeuners par semaine. Les autres jours, il se confectionnait une barquette à base de graines, de légumes frais et de céréales bio. Mais le vrai défi consistait depuis quelque temps à jeûner totalement. Pour tenir le coup, il buvait des litres d'eau de source et parvenait parfois à rapporter la barquette intacte chez lui où il la dégustait, le soir, sous l'œil atterré de son épouse. Cette obsession durait depuis plusieurs mois déjà et s'était renforcée lorsqu'il avait publié un livre signé par deux médecins grassement rétribués par l'industrie agroalimentaire et intitulé *Maigrir en mangeant.* L'ouvrage était resté six mois en tête des meilleures ventes et avait permis à Damien de faire plier Fréron devant d'autres projets plus risqués.

Il poursuivit sa relecture et tomba quelques pages plus loin sur la description de plusieurs méthodes de financement qui auraient pu remporter le concours Lépine de l'escroquerie en col blanc. Notamment le racket aux PME pratiqué localement par l'équipe de Xavier : pas de contribution financière, pas de garanties pour les emprunts, voilà ce qu'entendaient les entrepreneurs de sa région. Tout le monde avait fini par cotiser. Dix ans que durait la combine, d'après Péricolo qui laissait entendre qu'elle avait fait école ailleurs. Il s'appuyait sur une bonne documentation et deux témoignages. Saint-Véran dirait que c'était peu. Mais, hormis à Ramallah, pas si facile de dénicher des candidats au suicide ! Un peu de conditionnel, une allusion aux protestations vertueuses du Premier ministre quand il avait évoqué cette « formule dynamisante pour le tissu économique local » dans la presse : ça suffirait peut-être. On verrait bien…

Damien consulta sa montre : midi et demi. Trop tôt pour ouvrir le frigo. Il fallait tenir. Sa lecture l'aidait à oublier ses crampes d'estomac. N'importe quel roman avait l'air pâlichon, à côté. Le Patriarche s'était tout autorisé du temps de sa

splendeur. À l'époque d'Énergies de France, il avait signé une promesse écrite par laquelle il s'engageait à leur rembourser le financement de ses campagnes sous forme de marchés publics bidons. UNE PROMESSE ÉCRITE ! Le fils avait pris le relais, plus prudemment. Des déjeuners entre amis, des intermédiaires bien élevés, et l'affaire était dans le sac (les billets aussi).

Le gentil candidat n'a jamais volé de sa vie. Parfaitement. D'ailleurs, aujourd'hui, la *Dolce Vita,* magnifique bastide retapée, est au nom de la sœurette. Xavier a l'habitude de l'appeler « notre bicoque ». Sacrée bicoque à quatre millions d'euros, quand même, après travaux, à Saint-Jean-Cap-Ferrat, petit paradis pour émirs bedonnants et patrons gorgés de stock-options. Mais que serait une maison avec vue sur la Grande Bleue sans son indispensable accessoire : le bateau ? Un Bertram Sport. Deux ponts, six cabines, mille chevaux. Du sérieux. Valeur estimée ? deux cent cinquante mille euros. D'où venait l'argent ? De la caverne d'Ali Baba, *as muai.* Merci, Venus Inc., société enregistrée aux îles Caïman. S'il était élu, Xavier serait le premier Président *off shore* ! Là, c'était béton, la maison et le bateau : Péricolo avait gardé les factures. Car, pendant des années, il avait joué les maîtres d'ouvrage et réglé les entrepreneurs quand le Patriarche avait des fins de mois difficiles. C'est-à-dire tous les mois. Et c'était son héritier qui se présentait maintenant pour stopper net la montée des inégalités et le règne de l'argent facile ! Son combat, comme il disait, ne risquait pas d'être une lutte à mort.

Moins âpre, en tout cas, que celle que Damien livrait contre la faim qui le taraudait. Ah ! On n'en avait pas fini, avec le Premier ministre. Il était aussi bibliophile à ses heures. Les beaux livres, rares et chers : une passion qui n'avait jamais été évoquée publiquement. Trois marchands, situés respectivement rue Saint-Sulpice, quai Voltaire et rue Bonaparte se souvenaient pourtant de lui avoir vendu plusieurs pièces de choix pour des montants oscillant entre vingt mille et quatre-vingts mille euros. Depuis longtemps, Xavier ne venait plus en personne, mais des « amis » qui s'étaient recommandés de lui faisaient régulièrement leurs emplettes

dans ces boutiques d'esthètes. Avec une particularité commune : ils payaient en liquide. Péricolo avait suivi le destin de ces œuvres, très vite remises sur le marché, le plus souvent lors de ventes aux enchères. Il en tirait une conclusion originale, mais implacable : Xavier et les siens avaient trouvé là un système de blanchiment quasi infaillible. Toujours la même torture : atténuer ce passage, se montrer allusif. « Mais il faut, écrivit Damien en soulignant, conserver l'esprit de ce récit totalement inédit. »

Restait le plus délicat : l'ancien garde des Sceaux Gilbert Saintenac en personne. Ah, le beau sujet ! Péricolo l'avait toujours détesté. L'enfant de la bourgeoisie du Sud-Ouest et le fils d'immigré. Damien commença à lire : « L'ancien avocat avait transformé la Chancellerie en tour de contrôle chargée de veiller sur toutes les affaires qui pouvaient éclabousser la classe politique, mais aussi toute la nomenklatura. Son directeur adjoint de cabinet, frère de la Grande Loge Unie de France, avait pour seule mission de surveiller tous les parquets de France, de faire déplacer les procureurs trop rétifs et de faire des signalements en temps réel sur les juges incontrôlables. Évidemment, un tel zèle n'était pas gratuit. Le garde des Sceaux ne monnayait pas ses services. Non ! Disons plutôt qu'il acceptait avec gourmandise les cadeaux de ses obligés : un objet d'art coté, un livre ancien, une montre de prix… Toutes les initiatives étaient les bienvenues. »

Quelques pages plus loin, la mention du nom de Vieille-ville acheva Damien. Crapule alimentée par Polignac et ses sbires, ce pseudo-journaliste était un des rares auteurs que son patron, Alain Fréron, gérait en direct. Les livres de Vieilleville (*DST : l'armée de l'ombre. Les RG comme on ne vous les a jamais racontés : des hommes au service d'une nation*, etc.) n'avaient évidemment jamais « rencontré leur public », comme on disait gentiment dans la maison pour parler des bides commerciaux. Mais leur auteur jouait auprès de Fréron le rôle d'indic. Ah, le ravissement du P-DG quand cet escroc au teint cuivré sortait de sa mallette Vuitton quelques procès-verbaux ! Qu'il se sentait important, Fréron, à cet instant, lui qui avait commencé dans la division « Films plastiques » du groupe !

Damien Roussel, qui portait des lunettes sans monture et arborait, été comme hiver, des tenues minimalistes, ne pouvait supporter les costumes de carnaval de Vieilleville. Mais ce que racontait Péricolo était d'une tout autre nature : le journaliste avait joué les intermédiaires entre Saintenac et des personnalités mises en cause dans des affaires judiciaires. Il se faisait fort de régler leur problème grâce à ses réseaux, mais cela coûtait cher et ils avaient dû cotiser sur un compte numéroté à l'étranger. Plusieurs durs à cuire du CAC 40 s'étaient retrouvés entre ses griffes. Ils n'avaient pas eu à le regretter : leurs tourments judiciaires avaient en effet cessé. Problème : Péricolo n'apportait pas la preuve que Saintenac percevait la part la plus importante du butin ; il se contentait de le suggérer. Cette jolie histoire allait vraisemblablement tomber dans les oubliettes de l'édition, songea Damien en consultant sa montre. Bientôt 5 heures et toujours le ventre vide. Il reposa son stylo. Il pensa à son salaire (4 459 euros brut) et se dit qu'il ne l'avait pas volé.

Sa secrétaire entra dans son bureau en lui tendant un papier sans dire un mot, avant de s'enfuir.

Ah ! Des traces écrites, maintenant ! Le sujet devenait brûlant. Le grand manager prêt à relever tous les défis ouvrait brusquement le parapluie. Et il cherchait dans les parages une bonne tête pour porter un sombrero bien large. Il commença la lecture de la note manuscrite rédigée par Fréron en personne.

12/2

AF ⇒ DR

URGENT

Je viens de lire le Pericolo. Tel quel c'est impubliable ! La présentation de Christian Vieilleville doit être entièrement revue ! Sinon clash annoncé. Ce qu'il en dit est d'ailleurs très injuste. L'idéal serait de supprimer le passage. Solution à me proposer d'urgence.

Sur Saintenac c'est aussi très limite. Saint-Réan a-t-il déjà lu le ms ? Plus généralement relisez tout en tenant compte du contexte. Cf page sur le Pt de la BNP (notre banquier !) qui pose aussi de sérieux problèmes. Sur le candidat-Pr. min. dont me paraît gravement diffamatoire : qu'en est-il ? Indiquez-moi aussi tout ce qui pourrait concerner d'autres auteurs (ou bien sûr le groupe lui-même !). Merci.

Il était temps de prendre l'air. Légèrement déprimé, Damien saisit sa veste de cuir noir et dévala l'escalier de l'hôtel particulier qui abritait les éditions. Il sauta sur son scooter, garé juste devant, et se dirigea vers son refuge habituel. Dix minutes plus tard, installé à une table du *Select,* célèbre café de

Montparnasse, il s'attaquait à la lecture du *Monde.* Les OGM, le déficit budgétaire et les critères de convergence européens… Et puis la grève de la SNCF, le 23 mars. Il regretta un instant de n'avoir jamais rien publié de violent sur ces primates et leurs prises d'otages régulières. Tout à coup, il tomba en arrêt sur une brève de la page « Société » : « Justice. Mardi 2 mars, la XVII^{e} chambre correctionnelle du Tribunal de Paris, présidée par Alain Touchard, assisté de deux magistrats récemment nommés à la chambre de la presse, Arnaud Vitale et Catherine Moraillon, a condamné le magazine Télé de France à 5 000 euros d'amende et 10 000 euros de dommages et intérêts pour avoir porté atteinte à la vie privée d'Isabelle Adjani »

Arnaud Vitale. Dix fois, vingt fois, cent fois Damien avait décroché son téléphone pour l'appeler. Une brouille stupide. Il lui manquait tellement ! Ombrageux, son ami avait mal supporté qu'il le traite, dans un moment d'hilarité, de « Rastignac de la salaison ». Bien sûr, ce n'était pas fin, mais Damien n'avait pas admis de le voir s'inventer un passé, une famille, et de l'utiliser, lui, comme caution pour ses mensonges. Désormais, il était trop tard : tout appel de sa part aurait l'air furieusement intéressé.

CHAPITRE 8

Pause récréative

Des incapables. Je suis entouré d'incapables. Ils m'obligent à tout faire moi-même. Comme si j'avais le temps. Il faut que je les surveille toute la journée. Monsieur Bricolage, par exemple, je vais le faire sauter. Quand il faisait rentrer le fric, il servait encore à quelque chose. Mais maintenant qu'il s'occupe de l'intendance et des voyages, c'est juste un boulet. La semaine dernière, il m'a traîné à Aubervilliers. Un coin tranquille, il m'avait promis, ce con. Une usine dont le patron est un militant de longue date. Bon, pourquoi pas ? Puisqu'il faut aller serrer des mains et peloter des culs ! J'étais pas assis à la cantine depuis cinq minutes qu'une bande de demeurés s'approche et commence à m'insulter. Et devant les caméras de France 2, en plus. Comme j'ai dit à Laure : une fois, pas deux. J'ai décroché moi-même le téléphone pour appeler le directeur de l'information, une créature de l'opposition. Eh bien, il s'est mis en frais, celui-là, il a su se paillassonner dans les règles. C'étaient juste deux ou trois plans, on ne pouvait pas faire moins, car vous ni accorderez, Monsieur le Premier ministre, qu'il faut se garder de toute accusation de censure. Surtout que le journaliste présent à Aubervilliers est délégué syndical. Un excité toujours prêt à déclencher une AG… Mais je m'en fous, connard, de tes problèmes de personnel Et puis, arrête avec ton Monsieur le Premier ministre ! Pas la peine de te donner tout ce mal, tu peux déjà préparer tes cartons, espèce de larve ! Bon, cela dit,

ça ne résout pas mon problème avec Monsieur Bricolage. Ils voulaient lui confier l'organisation de ma nuit dans la cité. Ils n'ont pas de cerveau, ou quoi ? Ils m'ont dit : « Mais c'est toi qui l'as nommé, non ? » Tu parles d'une excuse ! Oui, bouge pas, comme ça c'est pas mal. Enfin, il paraît qu'ils vont faire un repérage avec des types sérieux pendant le week-end pour mon petit safari en banlieue. Alors, ça te plaît ? C'est pas interdit de le dire, tu sais ! Bon, où j'en étais ? Ah oui : ne manque plus que l'axe du truc. Le projet, *comme ils disent ! Réconciliation nationale ? Usé. Et puis, ça fait un peu pétainiste. Pas la bonne idée. Le courage de réformer, m'a suggéré Gilbert, le week-end dernier, lui qui n'a jamais osé bouger ne serait-ce qu'un huissier du temps qu'il était ministre. Laure me harcèle avec son Nouveau Président pour un nouveau siècle, ou Nouveau Président pour le siècle, je ne sais plus. Pour être plat, c'est plat. Et puis la nouveauté, les Français rien ont rien à foutre. Ils veulent juste qu'on montre sa belle gueule. Comme ça, ils ne voient plus leurs bourrelets, leurs cernes sous les yeux et leurs dents jaunes. Qu'est-ce que les gens sont moches ! Entre deux campagnes, c'est un truc que j'oublie. Ils sont moches, ils ressemblent à rien. Mais faut surtout pas changer leur petite vie de merde. Voilà le programme idéal : le déclin dans la continuité, ou la continuité dans le déclin, peu importe ! Laure sent bien les choses, mais je dois la calmer sur la modernité. Et pourquoi pas l'éthique ? Et puis l'honnêteté, après ça ? « Un Président honnête pour une France nouvelle », allons-y pendant qu'on y est ! Ça doit être son nouveau soupirant qui exerce une mauvaise influence. Au fait, pas de nouvelles de Polignac. Celui-là, encore un incapable. Il m'adresse tous les jours des rapports sur les coucheries des ministres et des journalistes, des grands patrons et des vedettes de cinéma, mais quand on lui passe une commande précise, on peut toujours attendre. Ah que des emmerdes en ce moment ! Même avec ma sœur. Pourquoi s'est-elle entichée de ce type au point de vouloir l'épouser ? Si elle avait dû les épouser tous, on aurait pu réserver une salle des fêtes à l'année ! ! Bon. J'avais vraiment besoin de ça. Penche-toi un peu, voilà, jusqu'au siège avant. Mais non, le chauffeur ne voit rien ! Et puis, tu sais, il s'en fout, depuis le temps… Aïe, gaffe, ça c'était pas*

indispensable… Tu vas quand même pas te vexer, ma petite Olga ? Tes copains oligarques, ils doivent pas avoir davantage de manières, hein ? Quoi d'autre, encore ? J'espère au moins que la petite fiesta corse de samedi prochain sera réussie. Il sait y faire, Roger. Il sait tenir une maison. L'histoire de la fille, sans lui, c'était la cata assurée. Quelle conne, aussi, de sauter de la Range juste parce que je la tripotais un peu ! Il y en a qui savent pas ce quelles veulent. Au début, j'étais mal, avec cette histoire. Si ça sort je suis cuit ! Mais Laure a été formidable : c'était un accident, elle me l'a dit et répété. C'est vrai, en fait, c'était même un genre de suicide. Quel con j'ai été, quand même, d'aller sur le bateau de ce pourri de M'Ba. Mais il y a toujours des filles superbes et tout ce qui va avec. Et puis, faut bien se détendre, hein, Olga ? En tout cas, sans Roger, je pouvais remballer ma candidature, mes discours et mes affiches. En voilà un, je ne sais pas à quoi il carbure. L'argent ? il en voit passer des tonnes, mais il n'en profite pas. Alors, quoi ? L'ivresse de l'ombre et des petits secrets ? C'est ça qui doit lui plaire. Mais il faut quand même le soigner. Qu'est-ce que je deviendrais, sans lui ? C'est que je suis complètement dépendant de ce bandit, moi, maintenant. Ça, personne n'y pense, et pour cause… Ah, ah, voilà… comme ça, tu sais que, toi, t'es une vraie sa… Qu'est-ce qui m'emmerde encore ? J'aurais dû le couper, j'ai oublié. Allô ? Quoi ? Dans Le Figaro *d'aujourd'hui ? Et il dit quoi, HAN, HAN ; non, rien, j'avais fait tomber quelque chose, alors ? Hein ? Ils font allusion au livre ? Pas de noms ? Ah bon, j'aime mieux ça. Mais même deux lignes dans un coin, c'est trop. Et Saintenac, il en est où ? Il le trouve ou pas, ce putain de manuscrit ? Ça doit pas être sorcier, quand même ! Et ces connards des RG, ils pourraient pas servir à quelque chose, pour une fois ? Bon, vous me rappelez dans la journée. Oui, excuse-moi, mais une campagne, tu sais, ça ne laisse pas beaucoup de temps à soi. C'est pour ça que j'aime bien t'emmener en voiture avec moi. Quoi ? Évidemment que ça m'a plu. Hein ? Ah, t'es une marrante, toi. Eh bien, écoute, ministre peut-être pas, en tout cas pas tout de suite. Mais peut-être, disons : conseiller technique dans un cabinet, ça te conviendrait ? Mais non, je plaisante. On ne gère pas les affaires comme ça. Mais enfin, j'ai apprécié, crois-moi, et…*

Au fait, heu… ça reste entre nous, ce petit rendez-vous, d'accord ? Même Gilbert n'a pas besoin d'être au courant, je crois qu'il t'en voudrait un peu. Marre, de ce portable. Oui ? Oui, c'est moi. Qui voulez-vous que ce soit, espèce d'imbécile ! Je suis au courant, on vient de m'appeler. Là, on est… rue de Rivoli. Ça roule très mal. Mais je devrais arriver d'ici cinq minutes. Organisez tout de suite une réunion avec le nain de jardin. Hein ? Ben, l'avocat, quoi, vous faites la sieste, mon vieux ? Alors, à tout à l'heure. Qu'est-ce que vous dites ? Le sujet ? Eh bien, puisque vous n'avez pas l'air au courant, monsieur le directeur de cabinet, il s'agit de savoir ce que Péricolo va balancer comme saloperies sur moi dans son bouquin de merde destiné à me faire perdre la prochaine élection, voilà de quoi il s'agit. Vous y êtes, maintenant ? Oui, parfait. Ah, au fait, autant vous prévenir : j'attends des résultats rapides de cette réunion, c'est clair pour tout le monde ? Ouf, quel métier. Je te le dis : tous des incapables. Y a que toi qui es une pro, dans ton genre, finalement.

CHAPITRE 9

L’agent Mercurial en action

— P’pa, je peux aller dormir chez Marc, ce soir ? Ouais, demain c’est samedi, sois sympa. Mais fais pas cette tête, p’pa, tu le connais, Marc, c’est le grand qui vient ici des fois. Non, mais fais pas la gueule. J’te dis pas que je vais à une rave, là, j’te dis juste que je veux aller me faire une toile avec Marc. Comme il habite près du cinoche, c’est plus pratique que je reste chez lui après. Hein ? Ce qu’on va voir ? Ben, le dernier Jackie Chan, il est trop bien, y paraît. Ouais, promis, j’appelle demain matin. Ouais, j’s’rai là pour déjeuner. Ouais, ouais, ok. Allez, salut p’pa !

Il était 18 h 15. Maurice Mercurial n’avait jamais été aussi heureux d’entendre les pas de son petit dernier s’éloigner sur les graviers de la cour. Dehors, du balai ! Va voir tes films de bridés si ça t’amuse, mon lapin. Moi, je suis trop vieux pour terminer le travail de dressage, songeait le vieux flic tout en recollant la baguette de bois censée cacher le fil électrique qui courait le long du mur de la cuisine.

Fatigué, Mercurial se sentait fatigué. Il tournait dans son pavillon comme un lion en cage. Il fallait qu’il termine son rapport pour lundi matin, dans deux jours. Il n’en avait pas rédigé une ligne. Il avait prévu d’y passer l’après-midi, au calme chez lui, mais s’était trouvé tous les prétextes pour ne pas s’y mettre : une ampoule à changer, un meuble à caler, les services municipaux à rappeler pour cette histoire de camion-

poubelles qui ne passait plus tous les jours. Et puis, cette baguette qu'il avait promise à sa femme de refixer depuis Noël.

Il jeta un coup d'œil à l'ordinateur portable du service qu'il avait rapporté, et soupira. Depuis le temps qu'il exerçait ses talents au Service de Délation organisée, la seule branche de l'administration française à fonctionner encore à peu près, avec le fisc, il n'aurait pas dû se nouer d'angoisse pour une malheureuse note. Mais voilà, ça durait depuis trente ans, cette maladie : il ne savait jamais comment démarrer la rédaction d'un document important, et pouvait passer des heures à tournicoter autour de la première phrase. Il avait pourtant intérêt à être prêt. Il enverrait la note par message électronique crypté à Polignac. Ça donnerait l'impression favorable qu'un fonctionnaire de police comme lui, même à l'heure de la retraite, n'hésitait pas à sacrifier un week-end au service de l'État. Et puis les e-mails, ça se conservait. Ce serait une preuve, au cas où ça tournerait mal, que Polignac était le commanditaire de sa petite enquête.

Mais la vraie documentation, on ne la mettrait jamais sur informatique. JAMAIS. On se transmettait le savoir-faire de génération en génération. Tu copines avec un journaliste d'investigation, tu bois des coups avec lui dans des bistrots faussement stylés de la rive droite, tu lui donnes des biscuits. Tu le maintiens sous perfusion pendant plusieurs années. Ce naze est trop content d'arriver devant son rédacteur en chef pour lui annoncer qu'il « a des choses ». Qu'on va pouvoir mettre « Exclusif », « Révélations » en tête d'un papier qui a été fabriqué de A à Z dans l'usine à mensonges de l'État. Ce que te raconte le journaliste, en contrepartie, quand tu vas jusqu'à l'inviter à dîner chez toi, et que ce con croit vraiment que vous êtes des vrais copains, eh bien, tu l'écris pour être sûr de ne pas l'oublier. Tu fais remonter, si ça vaut le coup. Mais t'es pas assez lourdaud pour le mettre dans une bécane, non ! La note sur Vitale, elle resterait dans l'armoire aux secrets. Le coffre du service, sans existence officielle. On actualiserait juste le dossier qu'on avait déjà sur lui.

Mercurial se servit un whisky avec de la glace et s'installa dans le rocking-chair en bois exotique trônant sous la véranda

(sa femme disait : « le jardin d'hiver »). Le problème ? Il n'avait pas grand-chose à écrire. Jamais encarté dans aucun parti, le garçon. Pas de déviance sexuelle à signaler. Bien sûr, il avait fait un passage chez Saintenac quand il se préparait à devenir avocat. Avait sauté la fille, aussi. Bon, mais tout ça n'allait pas suffire à rassasier l'autre tordu.

Non, le seul élément qui avait interloqué Mercurial, c'était *La Vallée d'Aoste.* Arnaud Vitale, futur beau-frère du Roi, peut-être, n'était pas fils d'archevêque ou descendant d'une lignée de sommités à la Cour de cassation. Il était fils de charcutier. *Fils-de-char-cu-tier !*

Mercurial n'avait pas eu à chercher beaucoup. Ces braves gens n'avaient pas bougé depuis plus de trente ans. Sa petite virée au premier étage de la boutique était le seul bon souvenir de cette semaine pourrie.

Mario trônait derrière le comptoir quand Mercurial était entré avec son air bonnasse d'amateur de salaisons. Il n'avait fait aucun frais vestimentaire particulier. Une cravate, comme toujours, pour faire respectable. Par-dessus, un gilet de laine bleu fatigué pour faire rassurant. Et l'ample imperméable élimé, pour le côté passe-muraille. Il avait fallu prendre le train de banlieue. Six minutes jusqu'à la gare de Vanves où l'on ne pouvait ignorer l'ire des agents SNCF, placardée sur tous les murs en prévision de la grande journée d'action du 23 mars. « Dans le service, au moins, on n'est jamais en grève », ronchonnait encore le vieux flic au moment où il avait poussé la porte de *La Vallée d'Aoste.* Il n'était pas le seul client. À l'heure du déjeuner, une file de jeunes femmes venaient chercher un plat cuisiné payable en tickets-restaurant. Aujourd'hui, c'était rôti de porc aux épinards ou lasagnes aux légumes de printemps.

Le patron avait un petit mot aimable pour chacun – des habitués : « Mais oui, madame, elles sont cuites à point, mes pâtes, parce que je leur chante des chansons ! », ou encore : « Je vous en mets deux kilos ? Ah non, deux parts seulement, hé hé ! »

Le tour de Maurice Mercurial arriva.

— Et pour monsieur ?

— Non, je regarde pour l'instant, avait répondu le vieux flic.

Mario était passé au client suivant. Au bout d'un quart d'heure de ce manège, à admirer les saucissons et les jambons qui pendaient du plafond, la petite dame trop maquillée qui se tenait à la caisse – « elle a dû être pas mal, il y a vingt ans », se dit le limier – lui avait adressé un sourire commercial.

— Vous êtes sûr, monsieur, qu'on ne peut pas vous aider ?

Tout en hochant la tête, Mercurial avait surpris l'œillade affolée de la charcutière en direction de son mari. Un inspecteur des impôts ? Un fonctionnaire des services sanitaires ? Les hypothèses les plus terribles semblaient se bousculer sous le brushing peroxydé. C'était l'effet voulu. Tout bon flic le sait : il faut commencer par insécuriser le gibier. Le faire travailler du chapeau : qu'est-ce qu'il a à se reprocher ? Lui donner envie, aussi, de se débarrasser du visiteur inattendu. Les gens sont prêts à en dire beaucoup pour avoir la paix.

Alors Mercurial souriait, scrutait les jambons, regardait les paquets de pâtes De Cecco savamment empilés, feignait de lire les notices des sauces toutes préparées. Il avait tout son temps.

À 13 h 30, alors qu'il campait entre la vitrine réfrigérée et les étagères depuis plus d'une demi-heure, Nicole lui annonça d'un air faussement navré :

— Nous allons fermer, monsieur. Vous désirez quelque chose ?

— Oui, vous parler tranquillement, ainsi qu'à votre époux, madame Vitale.

Nicole, surprise, pinça les lèvres et attendit que son mari revienne de l'arrière-boutique.

— Alors, monsieur, on s'est décidé ? demanda Mario d'un ton jovial.

Mercurial fronça les sourcils d'un air important.

— Je souhaite avoir un entretien avec vous. Rien de grave, je vous rassure, et ça ne sera pas long.

— Vous êtes ? répliqua le traiteur.

— Mercurial. Maurice Mercurial, commissaire principal à la Direction générale de la Police nationale, répondit son interlocuteur en posant sa carte sur le dessus de la vitrine transparente.

Ne jamais dire « Renseignements généraux » dans un premier temps. « Direction générale de la Police nationale » pose son homme.

L'effet escompté fut atteint. Mario invita son visiteur à monter à l'étage.

Ce rapiat ne lui proposa même pas l'apéritif. Il ne l'invita pas à prendre un repos bien mérité dans un des fauteuils Chesterfield. Non. Il désigna juste une chaise autour de la table de salle à manger.

— Je vois pas très bien en quoi je puis vous être utile (*vous êtle outile,* disait Mario qui n'avait jamais lâché son fond d'accent italien, au grand regret de son fils unique).

— C'est très simple, monsieur Vitale. Je suis venu vous rendre visite de manière informelle et… très confidentielle (toujours embourber le pigeon avec des adjectifs fumeux et solennels : c'était cela aussi, la méthode Mercurial). Je souhaite que vous-même et votre épouse (Nicole faisait semblant de s'affairer à la cuisine) gardiez cette conversation pour vous. Voilà : votre fils est magistrat. Il occupe un poste sensible pour lequel il peut être l'objet de pressions. J'ai pour mission d'assurer sa protection. Rassurez-vous, rien ne le menace aujourd'hui, mais on ne sait jamais.

Le vieux crapaud était content. Mario était neutralisé. Défenses immunitaires réduites à néant. Il fallait enchaîner.

— Je souhaite donc savoir s'il existe des zones d'ombre dans la vie de votre fils. Des choses sur lesquelles des personnes mal intentionnées pourraient être tentées de jouer.

Air perplexe de Mario.

— Notre fils a toujours eu une vie très normale.

— Il a vécu avec une Américaine, coupa Mercurial qui se foutait de la situation maritale du fils Vitale, mais voulait juste amorcer le dialogue. Ils ont une petite fille, non ?…

— Et alors ? dit Mario d'un air peu avenant. Je vois pas ce qui vous intéresse là-dedans.

— Rien, rien du tout, rassurez-vous. Et il est très rare, je vous rassure, que les enfants de magistrats soient pris pour cibles.

Le gros flic eut honte de lui une seconde. Il venait d'implanter la puce de l'angoisse dans leur cerveau. L'idée que la petite Léonore pût être le moins du monde maltraitée était au-dessus de leur seuil de tolérance.

— Non, vraiment, rassurez-vous. Je ne peux que vous tranquilliser. Je vous laisserai d'ailleurs un numéro de téléphone si vous avez un jour le moindre problème, sourit-il. Vous savez, ça peut toujours servir. Plus sérieusement, votre fils s'est-il fâché avec certaines personnes ? A-t-il des ennemis, à votre connaissance ? Je ne sais pas, moi, certains amis avec lesquels il se serait brouillé, par exemple ?

Mario arborait un visage inexpressif. Pas facile à opérer, celui-là. Heureusement que sa femme déboulait de sa cuisine en s'essuyant nerveusement les mains sur son tablier.

— Vous savez, dit-elle, mon fils est très apprécié. De tout le monde.

— Vous connaissez ses amis, ses relations ?

— Pas vraiment. À part un de ses vieux copains de lycée, mais je crois qu'ils se voient plus.

— Ils sont fâchés ?

— Fâchés, non, je crois pas. C'est la vie, vous savez. Damien est très sympathique, mais il a un métier très prenant. Et Arnaud aussi, alors…

Mario toisait Nicole d'un air mauvais. Elle ne pouvait s'empêcher de faire son intéressante.

— Damien est magistrat, lui aussi ? demanda Mercurial comme s'il parlait à une enfant de maternelle dont il fallait

ménager la sensibilité.

— Non, il est éditeur, claironna Nicole.

— Ah bon, dit Mercurial d'un ton faussement détaché. Mais pas très connu, alors ?

— Damien Roussel, il s'appelle. Vous savez, moi, je ne connais pas très bien ce milieu-là.

Damien Roussel. Ce nom déclencha une petite vibration dans un lobe cérébral de Mercurial. C'était le type qui avait voulu publier un livre sur le grand chanteur ami des puissants et ses liens avec le milieu marseillais. Le service avait eu le synopsis en main, et l'affaire n'avait pas été plus loin. Il ne se souvenait plus des détails. L'affaire remontait à plusieurs années déjà. Mais ce Roussel était classé parmi les nuisibles dans la banque de données personnelle du commissaire.

C'était une bonne nouvelle qu'il ne voie plus Vitale. De quoi donner un frisson au chef. Et le rassurer dans la même phrase.

La conversation se poursuivit encore un moment. Mais il n'y avait plus rien à tirer de ces deux-là. Et dire qu'il faudrait transformer ce moment navrant en rapport confidentiel !

CHAPITRE 10

Mondanités sacrées

Le monastère de la Miséricorde où officiait l'homme qui se faisait appeler frère Roger avait été construit en 1762 par monseigneur Cavalli. À l'époque, ce haut personnage s'était décidé à abandonner sa vie frelatée pour retrouver les origines d'une vocation qu'il avait un peu perdue de vue en montant à la capitale pour y ramasser son manteau de cardinal. Après avoir connu une faveur remarquable dans ce coin aride du nord-ouest de l'île, l'endroit s'était transformé au fil des ans en une ruine inhospitalière. La modeste communauté qui se présentait comme les Franciscains de la repentance, et dont le vice-président du Conseil régional de Haute-Corse chantait les louanges, avait été autorisée à s'installer par bail précaire dans le monastère avec les encouragements de tout ce que la région comptait de notables.

À une trentaine de mètres du sentier bordé de torches du plus bel effet et conduisant au bâtiment central, un parking sommaire avait été aménagé. Beaucoup de voitures immatriculées en Corse, sans doute louées à l'aéroport de Bastia côtoyaient quelques 607 de fonction venant du siège de l'État colonial, sur lesquelles les chauffeurs veillaient avec une visible nervosité. Arnaud Vitale remarqua une Range Rover aux vitres teintées immatriculée au Luxembourg.

Sous les galeries qui encadraient la cour carrée ornée de buis taillés, des tables recouvertes de nappes blanches brodées main

regorgeaient de toutes sortes de mets fins venus de la mer. Des serveurs se tenaient en retrait, prêts à remplir les coupes. Cette abondance contrastait avec l'aspect monacal du lieu. Derrière chaque table, en effet, une fresque représentait l'une des stations du Christ, peinte d'une main guidée par la foi.

Le magistrat se sentait bien seul. Aucun des quelque trois cents convives, à l'évidence, n'avait relevé cette incongruité. Ils n'en avaient pas le loisir. La plupart d'entre eux se connaissaient, à en juger par la façon bruyante dont ils s'interpellaient. On apercevait d'anciens ministres, quelques hauts fonctionnaires en exercice et des personnalités en vue. Parmi elles, Jean de Vézelay, fameux journaliste qui dirigeait l'hebdomadaire des cœurs sensibles et laissait tomber chaque semaine, depuis la guerre d'Algérie qui l'avait hélas épargné, ses opinions sur l'état du monde. Parfois, il condescendait à porter un jugement sur les affaires françaises, minuscules à ses yeux, bien qu'il eût fait ses débuts comme journaliste politique. Il circulait, les mains pleines de petits fours, en prétendant qu'une table affamée l'attendait. Que faisait donc un journaliste à la soirée de remerciements donnée par le Premier ministre pour le lancement de sa campagne ?

Le jeune homme contracta les lèvres. « Et que fait un magistrat dans un tel équipage ? » se dit-il. Sa présence était-elle moins choquante que celle du chroniqueur ? Était-il le mieux placé, désormais, pour distribuer blâmes et bons points en matière de connivence ?

Il but une gorgée de champagne pour chasser ces pensées désagréables. Lui ne connaissait personne et regardait Laure virevolter de groupe en groupe. Les hommes étaient vêtus façon « week-end à Deauville » (pantalon de lainage déstructuré et pull fin en cachemire pour les modernes, blazer bleu marine avec pochette assortie pour les classiques), tandis que les femmes profitaient du climat insulaire exceptionnellement doux en ce début mars pour étrenner une tenue printanière.

Pour se rassurer, il se dit que personne ne le voyait. Dans ces raouts, les esseulés sont transparents. Vous êtes là, mais vous n'existez pas. Cela tombait bien : Arnaud n'avait aucune envie

d'être remarqué. Il passerait donc la soirée à jouer les passe-murailles, puisque Laure semblait si lointaine.

Il se sentit tout à coup bousculé. Un moine, sans doute un des franciscains du monastère, venait de traverser sans ménagement les petits groupes rassemblés autour des canapés fournis par la maison Rohan et Chabot, avant de lui marcher sur le pied sans envisager la moindre excuse. Arnaud Vitale le suivit à bonne distance jusqu'à ce qu'il rencontre une silhouette familière : Laure !

— Ah ! Roger ! Bravo pour cette soirée. Il faut qu'on parle, tous les deux, dit-elle au religieux qu'elle prit familièrement par le bras pour l'entraîner à l'écart.

Depuis qu'ils s'étaient posés à l'aéroport, le matin même, ils avaient à peine échangé quelques mots. Le souvenir de la soirée au pavillon de la Lanterne persistait dans son esprit. Quand ils s'étaient retrouvés dans le salon d'honneur, elle l'avait embrassé, mais avec une distance tangible. Un volumineux dossier l'avait accaparée pendant toute la durée du vol. Encore et toujours cette maudite campagne. Des histoires de panneaux publicitaires réservés depuis longtemps et qui n'étaient plus disponibles. Les meilleurs emplacements ne pouvaient échapper à cette famille qui ne supportait que l'excellence. L'excellence, mais dans l'improvisation, à en juger par la nervosité avec laquelle elle s'attaquait à son PC, rédigeant une vingtaine d'e-mails en moins d'un quart d'heure. Elle travaillait trop, voilà la vérité.

Le visage glabre et sec du moine le frappa : qui était cet homme avec lequel sa future femme entretenait une conversation si animée ? Arnaud songea de nouveau à ce voyage. Avait-il eu raison d'accepter cette invitation ? Était-ce tout à fait déontologique, de prendre un vol « non facturé » – sauf au contribuable – pour le compte du gouvernement-en-mission-chez-les-exclus ?

Le magistrat identifia derrière lui une voix désagréablement familière :

— Très serré, dit-on… pense quoi, dans votre service ? interrogeait un homme à la chevelure argentée et au buste droit

malgré son âge.

Gilbert Saintenac, son premier patron. Ce n'était pas le moment de se montrer.

— … délicat… ne suis pas autorisé à mettre sur la place publique…, répondait son interlocuteur, bel homme, qui pouvait avoir la quarantaine et ne faisait pas une phrase sans l'accompagner d'une grimace solennelle.

Tout en tendant l'oreille vers les deux inconnus, Arnaud Vitale se surprit à jeter un regard circulaire sur les éléments féminins de la compagnie. Un peu endormi, ces derniers mois, par la camisole psychique infligée par Laure, il s'éveillait de nouveau au monde. En vain ! Seule une grande rousse qui semblait servir d'escorte au vieux Saintenac retint son attention. Pas le moment.

— Allons, allons, monsieur le directeur, pérorait justement le septuagénaire en toisant avec suffisance son interlocuteur, ne me racontez pas d'histoires – pas à moi ! La moitié des parasites qui sont ici ont déjà vos chiffres secrets, alors…

Le type se redressa sous l'affront.

— Mon prédécesseur avait, je sais, l'habitude d'organiser des fuites, mais je suis justement en train de changer cela. Donc, n'y voyez pas malice, cher maître, si…

L'autre le coupa :

— Mon cher monsieur Polignac, si vous tenez vraiment au protocole, c'est monsieur le ministre !

Le visage de son interlocuteur se décomposa.

— Excusez-moi, monsieur le ministre…

— Voilà, c'est beaucoup mieux ! Je plaisante, bien entendu. Alors, c'est quoi, la tendance ?

Cette conversation commençait à passionner le magistrat. Il se demandait si Saintenac jouait à l'imbécile ou s'il avait vraiment besoin de ce Polignac pour obtenir des informations. C'était donc lui le grand réformateur des RG dont on lisait souvent le nom dans les journaux.

— Eh bien, l'écart se resserre entre eux. C'est ce qui remonte des synthèses de toutes nos antennes en région…

— Enfin, rien n'est joué, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mais tout de même, cela ressemble à un mouvement de fond en votre faveur.

Saintenac fixa l'apparatchik d'un air supérieur.

— Mais il y a aussi quelques nuages, d'après ce qu'on dit…

— Vous pensez à quoi ?

— Vous le savez très bien. Le livre…

Le fonctionnaire eut un sursaut à peine perceptible.

— Le… livre ? articula-t-il avec difficulté.

— Péricolo, ça ne vous dit rien, bien sûr ?

— Si, évidemment, bredouilla le flic.

— Mais qu'est-ce que vous faites toute la journée ?

— Non, mais si… enfin, j'en ai entendu parler… Vous pensez plus précisément à une affaire ?

— C'est à vous de penser, pas à moi.

Le serviteur de l'État fouillait désespérément dans sa mémoire pour donner le change à son interlocuteur tout en maudissant le nom de Mercurial. On lui ferait sa fête, à celui-là.

— Vous n'avez vraiment pas l'air au courant, reprit l'ancien garde des Sceaux d'un air narquois. Pourtant, tout le monde ne parle que de ce torchon…

— Oui, bien sûr…

— Décidément, les RG ne sont plus ce qu'ils étaient !

Saintenac prit l'air supérieur du type ennuyé par une conversation convenue. Mais qui était ce gommeux incompétent ?

— Nos services traitent ce dossier…

— En plus, vous vous foutez de ma gueule ?

— Vous avez tort de le prendre sur ce ton, monsieur le ministre. Il y a toujours quelque chose à tirer des RG, croyez-moi, dit Polignac avec un vague sourire.

— Ah oui, monsieur le directeur ? Alors, vous savez sûrement ce qu'il y a sur moi dans ce bouquin, hein ?

Polignac cherchait le moyen de se sortir du piège.

— Nous sommes dessus, dit-il en prenant l'air inspiré.

— Parfait, parfait. Eh bien, quand vous saurez quelque chose, je vous suggère de le transmettre à Matignon, parce que nous attendons de vos nouvelles avec impatience.

L'avocat tourna les talons, plantant là le fonctionnaire.

Arnaud Vitale sortit de derrière sa colonne. Ce livre existait donc et ils étaient tous dessus comme des hyènes.

Tout à coup, on entendit des bruits d'instruments, bientôt couverts par le vacarme d'un hélicoptère à l'approche. Celui du Premier ministre, puisque le héros de la fête manquait toujours à 22 heures passées. La *Messe solennelle de Sainte-Cécile* allait démarrer d'un moment à l'autre. Arnaud adorait cette œuvre méconnue de Gounod. Sa programmation, ce soir-là, n'était pas pour rien dans sa venue. Il y avait vu comme un signe encourageant. Le magistrat mélomane se demandait quelle version allait être jouée. Dans l'une, hommage était rendu à l'empereur Napoléon III *(Imperator Napoleonem*), dans l'autre, c'était à la République. Même les plus grands compositeurs savaient se prémunir contre l'alternance.

Avant de chercher un siège, il se mit en quête des toilettes et se dirigea vers le bâtiment principal. Il eut du mal à pousser la lourde porte et se retrouva dans un immense hall. Devant lui, un escalier monumental. La salle à la hauteur de plafond impressionnante et à la destination incertaine donnait, à droite, sur un salon peu meublé au milieu duquel trônait un clavecin apparemment en parfait état.

— … Pas un peu fini les conneries… J'avais dit : pas de ça ici !… Tu as l'air de quoi, avec tes deux gros sacs ? Pas envie de me retrouver devant un juge d'instruction…

Le mur situé sous l'escalier, un peu sur sa gauche, venait de s'ouvrir pour laisser passer deux escogriffes accoutrés en moines. Le premier portait deux sacs de voyage rebondis, le second, celui que Laure avait tout à l'heure appelé Roger, le suivait en criant. Il semblait furieux et n'eut pas le temps d'apercevoir le magistrat avant de tourner sur la droite avec son compagnon pour rejoindre la galerie.

Mais d'où étaient sortis ces deux religieux d'opérette ? Arnaud s'approcha avec curiosité du mur et examina les lambris de chêne qui le recouvraient. Pas la moindre trace d'une poignée ou d'un système d'ouverture. Il palpa le bois, remonta jusqu'à la moulure située à deux mètres de hauteur. Dans l'épaisseur du chêne massif, il effleura un bouton sur lequel, d'instinct, il appuya. Le panneau pivota. Il se sentit à la fois effrayé et excité.

Il s'engagea dans un couloir à peine éclairé par quelques candélabres, où dominait une forte odeur de moisi. L'air frais ne pénétrait pas souvent dans cette partie du bâtiment. La porte en trompe-l'œil se referma derrière lui. Un système hydraulique assurait une fermeture automatique. Son premier mouvement fut de vérifier qu'il pourrait sortir de cet endroit inquiétant. Heureusement, il y avait aussi une poignée de ce côté-ci. Le magistrat hésita, puis se décida à avancer jusqu'à un escalier en colimaçon et descendit les premières marches.

Curieuse ambiance. En surface, prières et champagne, et dans les profondeurs, quoi ? Magie noire ? Loges maçonniques en action ? Soirées très privées ? Arnaud glissa sur une des marches de pierre blanche. En voulant se rattraper, il saisit un objet qui tomba avec un bruit infernal. Une lanterne. Personne ne vint. Il continua à descendre l'escalier faiblement éclairé par des rampes lumineuses situées à la base des murs, et déboucha sur une grande cave voûtée. Des rangées d'armoires métalliques s'alignaient dos à dos dans la pièce. Certaines laissaient apparaître des dossiers suspendus. Des formulaires de restauration à l'intention des Monuments historiques ? Des demandes de fonds soumises à la bienveillante attention des eurocrates ? Le visiteur du soir hésita à y regarder de plus près, puis décida de remonter à l'air libre.

Il s'apprêtait à rejoindre les *happy few* qui s'empiffraient de petits fours au-dessus de sa tête lorsqu'il remarqua, tout au fond, un couloir. Il s'avança à tâtons et chercha un interrupteur. Il se blessa à un clou qui dépassait du mur. Le temps de chercher un mouchoir pour éponger le sang qui coulait de son poignet, ses yeux s'accoutumèrent à la quasi-obscurité qui régnait autour de lui. Il comprit qu'il était arrivé dans une seconde pièce garnie d'étagères en bois comme pour y entreposer des bouteilles. Mais ce n'étaient pas des grands crus qui dormaient là, plutôt des papiers. Il s'approcha lentement pour éviter toute nouvelle mauvaise surprise et s'enfonça dans la pièce en utilisant une rangée d'étagères comme rampe. Tout au bout, il se heurta à une muraille métallique. La lumière s'alluma automatiquement. Il y avait sûrement une cellule dissimulée quelque part. Il se trouvait face à une énorme paroi blindée au centre de laquelle se trouvait une porte qui ressemblait à l'entrée de la salle des coffres dans une banque. D'un côté de la porte il remarqua un digicode ; de l'autre il crut reconnaître un appareil de reconnaissance des empreintes digitales.

Qu'est-ce que les religieux pouvaient bien avoir à cacher ou à protéger pour investir dans une installation digne d'un casino de Las Vegas ? Le cœur d'Arnaud palpitait. Et si l'allumage de la pièce déclenchait aussi des caméras ? Ou une alarme ? À toute allure, il rebroussa chemin, remonta l'escalier en pierre et sortit par le trompe-l'œil.

Dehors, le *Gloria* composé par Gounod retentissait dans la nuit devant un public attentif et sage. « *Miserere nobis, miserere nobis !* », chantaient la soprano, le ténor et la basse, accompagnés par deux cents choristes.

CHAPITRE 11

Ensemble, retissons le lien social !

Vues du ciel, les barres et les tours ressemblaient à un jeu de Lego. Une maquette de la laideur et de l'insignifiance. Une preuve grandeur nature de la désinvolture du pouvoir qui, avec la caution intellectuelle d'urbanistes encartés, avait accepté et financé, trente ans auparavant, cet univers cauchemardesque. Le sommet de l'horreur était cette dalle de béton centrale, exposée à tous vents et percée d'accès aux escalators qui menaient à la station RER.

Bien calé sur son siège, disposant d'une vue panoramique sur le Buisson d'Argent, Jean-Luc Tournet restait en suspension dans les airs. Surtout, ne pas avoir à descendre au milieu des insectes humains lorsque la visite commencerait ! L'événement devait avoir lieu dans quatre jours, le 18 mars exactement. Là, c'était la répétition générale destinée à roder le dispositif. Et, comme d'habitude, cela se passait un dimanche. Pas de jours fériés pour les braves, enchantés d'empocher la prime dominicale – doublement de la rémunération – et les récupérations pour quatre heures de travail.

Le grésillement familier agaça le pilote. Installé à la préfecture, le PC se manifestait :

— PC à Vigile Alpha, vous m'entendez ?

— Vigile Alpha à PC. Je vous reçois cinq sur cinq.

— Attention Vigile Alpha, vérification VBRI immédiatement. Rendez compte. Terminé.

— Bien reçu, PC.

Vérifier l'emplacement des VBRI ! Derrière ces initiales énigmatiques se dissimulait une fameuse trouvaille : des monospaces à l'air pas trop neuf, des voitures pas trop tentantes pour les nique-ta-mère, qui avaient été dopées à l'électronique pour avancer comme des BMW. VBRI, cela signifiait : véhicule banalisé à réaction instantanée.

Le pilote poussa le manche et l'hélicoptère plongea vers la cité. Ne manquait que du Wagner pour donner un peu de souffle à la mission. En s'approchant du carrefour que lui avait indiqué le PC, il aperçut un ballet de monospaces. Il fallait se mettre en contact radio avec les conducteurs. Oui, tous les points de dégagement éventuels étaient balisés. Il pourrait se poser en cas d'urgence à l'un des six carrefours qui avaient été neutralisés pour la répétition générale. Ah ! les VBRI. Quelle invention ! Le patron pouvait toujours expliquer que c'était un progrès fantastique pour le service, Jean-Luc Tournet était sceptique.

Les cerveaux de Matignon avaient inauguré cette nouvelle forme de locomotion, l'année précédente, après une traversée pénible de la ville de Valence. Censé prendre un bain de foule au milieu de ses supporters, le chef du gouvernement avait été accueilli à coups d'œufs pourris et de gaz lacrymogènes par une poignée de beurs en keffieh qui se réclamaient de l'alter-mondialisme et avaient entraîné dans leur sillage une petite armée de prolétaires modernes qui criaient : « Plus jamais exploités !/ Le valet des youpins, dehors !/ Halte au racisme-productivisme ! » Cet accueil surprise avait provoqué des réunions de crise en série : « Le PM a été agressé au milieu d'une rue alors qu'il se rendait, à pied, de l'hôtel de ville à la salle des fêtes pour aller, comme il en a l'habitude, à la rencontre de la population. Le PM n'a bénéficié d'aucune position de repli, AUCUNE », avait assené son directeur de la communication en se tournant d'un air méchant vers le responsable du SSP, convoqué à Matignon. Le Service de

sécurité des personnalités veillait jour et nuit à la quiétude des ministres et de leur entourage. Le conseiller en communication, qui adorait cette abréviation pour désigner le Premier ministre, avait insisté lourdement : « Cette lamentable négligence a laissé le temps aux caméras de le filmer dans une posture humiliante, indigne de ses fonctions et de ce qu'il représente. » Pauvre PM, comme ils disaient à Matignon !

Jean-Luc Tournet avait dû subir plusieurs fois, de la bouche de son patron traumatisé, le récit de la réunion qui avait suivi la débâcle de Valence. Le gourou de Matignon avait fait son numéro. Les RG ? Nuls. Le SSP ? Dépassé par les événements. Le préfet de la Drôme ? Du souci à se faire. Faut dire que ce jour-là, à Valence, il y avait eu bazar médiatique : insultes, jets de légumes, bousculades… Les *beautiful people* avaient été secoués. Au milieu de ce désastre, le type, selon le patron de Jean-Luc Tournet, s'était quand même trouvé un motif de satisfaction – lui-même : « Nous avons heureusement pu éviter, avait-il soupiré, que ces images grotesques soient diffusées sur les chaînes de télévision dont les responsables ont su manifester un sens de l'État qui les honore. Sauf, évidemment, les deux ordures qui ont réussi à faire passer un bout de sujet pour jouer les héros. Ceux-là, ils sont tricards à vie. Et croyez-moi, ils vont souffrir ! » Il paraît que son cou gonflait à mesure qu'il parlait, comme s'il avait été piqué par un scorpion. Échauffé par sa diatribe, il avait conclu, solennel : « Je crains que personne ici, je dis bien personne, n'ait pris la mesure de cette catastrophe. »

Malgré la compréhension bienvenue des médias, l'affaire avait conduit Matignon à revoir entièrement la philosophie des déplacements officiels. Autrefois, en des temps anciens de concorde nationale, un collaborateur partait en repérage pour identifier les lieux qui pourraient faire de jolies images télévisées, tandis que les services de sécurité vérifiaient de manière routinière qu'aucun désagrément (embouteillages possibles, commerces tenus par des opposants notoires, existence d'un conflit de voisinage susceptible de dégénérer…) ne viendrait gâcher la visite au milieu des vrais gens.

Mais, aujourd'hui, en période de guerre civile larvée, il fallait procéder différemment. La cellule « Image et Communication » avait donc mis au centre de tout déplacement officiel ces deux organes essentiels de la préservation du Pouvoir : l'hélicoptère et le VBRI. Éventuellement, en cas d'incident, ils devaient « exfiltrer le PM » juste avant qu'il ne se fasse lyncher. Car les maquisards des zones de non-droit ne respectaient plus rien. Ainsi, dans l'est de la France, trois mois plus tôt, de petits salopards – enfin, des citoyens dignes de respect mais vivant mal leur francité – avaient bombardé le chef du gouvernement de canettes de Coca, fine allusion à une de ses aimables déclarations lors de l'inauguration d'un établissement de la multinationale. Ce jour-là, l'un des VBRI avait été à la tâche. Le chauffeur avait fendu la foule, deux gardes du corps avaient précipité le Premier ministre à l'intérieur du monospace et le sauvetage avait réussi, malgré quelques dégâts collatéraux (trois blessés graves fauchés par la voiture, dont un était en invalidité permanente).

Jusqu'à présent, le scénario totalement noir avait été évité. Autrement dit, l'appel à l'hélicoptère de Tournet n'avait pas été nécessaire. Mais, au moins une fois par semaine, les équipes répétaient en grandeur nature, des pelotons de CRS étant chargés de jouer le rôle des foules hostiles tandis qu'un faux Premier ministre était pris en charge par les VBRI avant de dégager par la voie des airs. Le SSP avait même souhaité que le candidat en personne s'entraîne discrètement. Mais la cellule « Image et Communication » avait mis son veto, redoutant que des photos volées de cet exercice humiliant se retrouvent dans les rédactions.

Le commandant de police Jean-Luc Tournet – c'était son titre officiel depuis que les syndicats de police avaient arraché, à la faveur d'une réforme, de pompeuses appellations jusqu'alors réservées aux militaires – s'apprêtait à atterrir en pleine jungle urbaine. Pour la phase ultime de la répétition générale, une mission spéciale était prévue. Marrant, comme les gros bonnets osaient vraiment tout, désormais. Bon, il allait vendre sa petite salade à l'agent d'ambiance – sacrée ambiance ! –, puisque c'étaient les instructions. Il apercevait

maintenant les marches en arc de cercle qui faisaient face à la Maison du Dialogue, un gros cube bleu turquoise jouxtant les vestiges d'une galerie commerciale. Une version bétonnée du théâtre antique où glandouillaient une dizaine de jeunes espoirs du Pacte républicain. Il devait atterrir sur la pelouse située au-dessus. Enfin, la pelouse : plutôt le terrain vague ! Les motards chargés de garder l'hélicoptère en son absence approchaient. Tout allait bien. L'atterrissage surprise au milieu du territoire ennemi faisait partie du conditionnement. Le pilote abaissa tous les boutons, déverrouilla le système, l'air aussi décontracté que possible. Miguet, le type de la mairie qui gérait toute la logistique, devait assister à l'entretien et l'attendait à l'entrée, escorté d'un grand beur portant des vêtements trop larges, avec une casquette vissée à l'envers.

Tout était dans la présentation. La tenue militarisée que portait Jean-Luc Tournet sembla impressionner le chef des agents d'ambiance, Selim Belkaci, sur qui reposait la paix au Buisson d'Argent. Avec un ange gardien pareil, la cité pouvait dormir tranquille !

Selim les conduisit jusqu'à son local, situé dans un appentis de la Maison du Dialogue. Il déployait des efforts désespérés pour tenter de corriger sa démarche chaloupée habituelle. Il essayait de marcher bien droit, en serrant les fesses, comme le Cave – enfin Miguet, quoi. Bon, pourquoi il s'assoit pas, Robocop ? Il trouve pas les fauteuils en plastique orange assez bien pour son cul, ou quoi ? À côté de lui, le Cave ressemblait vraiment à un nain de jardin. Miguet inspira une grande bouffée d'air avant de prendre la parole avec un pauvre sourire :

— Selim, j'ai tenu à vous présenter ce haut responsable de la police qui fait partie des troupes d'élite chargées de la sécurité des personnalités. Il a terminé son repérage. Tout s'est bien passé ?

— Rien à signaler, répondit sobrement le pilote.

Le Cave se racla la gorge. Cela faisait déjà deux heures qu'il le saoulait. Il avait parlé, tellement parlé que Selim avait vraiment mal à la tête. Il lui rabâchait qu'un keuf venu de Paris

allait se pointer pour le gaver avec la visite. Le ton de ce minus lui mettait les nerfs.

— Donc, félicitations, Selim. Tous vos agents d'ambiance ont bien compris l'enjeu, je crois.

Jean-Luc Tournet se dit qu'il était temps d'en arriver au véritable objet de sa visite.

— Mais soyons précis, voulez-vous. Il y a un détail tout à fait confidentiel que vous devez connaître. Comme vous le savez, le gouvernement s'est lancé dans une vaste opération de restauration des quartiers. Ici même, la plupart des immeubles ont été rénovés. Mais cette politique passe aussi parfois par la destruction de certains bâtiments. Souvent parce qu'ils sont trop dégradés ou trop mal considérés par la population qui y vit. Mais on peut aussi détruire une tour ou une barre pour une autre raison : par exemple, parce qu'elles abritent de mauvais éléments. En cas de pépin, donc, ce n'est pas seulement votre avenir, Selim, qui se trouvera compromis. Il faut que vous compreniez bien que les bâtiments où habitent d'éventuels fauteurs de troubles seront détruits. Au nom de la politique de la Ville, officiellement. Est-ce que j'ai été clair ?

Le jeune beur était médusé : il était sérieux, là, Robocop, ou il se foutait de lui ? En cas de boxon, on détruirait les tours pour punir les familles de récalcitrants ? Comme en Palestine ?

— Mais, m'sieur, c'est pas possible… On est pas à Gaza, là…

— C'est justement parce que nous n'avons pas envie que le Buisson d'Argent ressemble à une zone de guerre que je voulais vous prévenir, reprit le policier. J'ai fait préparer un petit dossier qui raconte comment se passent les explosions. Je vous invite à le regarder de près, car, évidemment, je ne vais pas vous le laisser. Je vous dis tout cela sous le sceau du secret. Et je nierai toujours que cette conversation ait eu lieu. Notre ami ici présent aussi, croyez-moi. J'ai souhaité sa présence pour que vous compreniez bien que je ne plaisante pas.

Jean-Luc Tournet tendit une liasse de documents au jeune homme. Selim avait l'air sonné. Pourtant, il lui faudrait bien

trouver les mots pour expliquer à sa petite bande que les représailles pouvaient dépasser tout ce qu'ils imaginaient. Mais ce cul serré de Miguet avait intérêt à se mettre au vert, après la grande visite, s'il ne voulait pas se retrouver menotté au troisième sous-sol d'un immeuble borgne. Comment disait le Premier ministre sur une de ses affiches ? Ah oui : « Ensemble, retissons le lien social ! »

CHAPITRE 12

Juste pour le plaisir

Le téléphone sonna. C'était encore elle.

— Excusez-moi de vous déranger, mais Damien insiste pour vous voir avant votre déjeuner.

Cette façon qu'avait parfois sa secrétaire d'essayer de lui forcer la main énerva Alain Fréron. Damien Roussel, il le verrait quand il aurait un moment. Ses documents urgents, ses auteurs de choc exigeant des à-valoir insensés, attendraient.

— Dites-lui que je n'ai pas le temps.

— Mais, monsieur, il veut juste…

— Je me fous de ce qu'il veut, vous comprenez ? Au fait, vous avez bien réservé…

— Votre table, comme vous le souhaitiez.

La sensation d'apaisement fut immédiate.

— Bien, bien, merci Karine.

Cette jeune femme remplit de façon à peu près satisfaisante les tâches ordinaires, songea-t-il en raccrochant, mais elle est vraiment trop insistante. Manque de finesse. Si elle ne s'améliore pas rapidement, il faudra aviser. Comme s'il avait du temps à consacrer à ce genre de bêtise.

Le bureau de Fréron n'était pas à plus d'un quart d'heure à pied de l'établissement feutré et hors de prix où il avait ses

habitudes. Situé dans une petite impasse du VI^e^ arrondissement où se concentrait en quelques rues la quasi-totalité de l'édition parisienne, milieu grégaire pour lequel l'Afrique commençait aux guichets du Louvre, le restaurant était la cantine de quelques notables réélus depuis plusieurs décennies, d'une poignée d'hommes d'affaires et de quatre ou cinq patrons de maisons prestigieuses qui aimaient cancaner en observant la salle du coin de l'œil.

Ayant consacré une grande partie de son temps à des activités aussi excitantes que le développement des films plastique ou le recyclage des déchets en Argentine, Fréron s'émerveillait d'avoir pu pénétrer dans cette société secrète. Patron d'une grande maison d'édition à cinquante ans, quel itinéraire ! Lui qui détestait les notes à rédiger dans l'urgence et les réunions de « reporting », entendait bien finir sa carrière dans ce secteur béni. Il en appréciait les rites : cocktails à l'occasion du plus obscur prix littéraire, travail concentré pendant les déjeuners, despotisme sans risque envers les auteurs… À ces privilèges s'ajoutait un style de gestion très original : l'opacité des chiffres de vente réels des ouvrages, les pratiques balbutiantes du contrôle de gestion, l'absence de toute approche marketing et la place reconnue à la « superbe et géniale intuition » permettaient d'éviter la frénésie de projections de transparents et de courbes en tout genre qu'il avait connue dans ses précédentes fonctions, et donc d'appliquer sérieusement, à tous les niveaux de la hiérarchie, les trente-cinq heures.

C'est à ce merveilleux métier que pensait le P-DG en se dirigeant vers son restaurant favori. En ce lundi de mars, le micro-climat du VI^e^ arrondissement rendait agréable cette courte balade à pied. Excité à l'idée de rencontrer pour la première fois en petit comité l'interlocuteur qui l'attendait, il pressa le pas. 13 h 10, il avait un léger retard. L'un de ses auteurs, Christian Vieilleville, avait organisé ce déjeuner au sommet. Ce quinquagénaire coquet, qui portait hiver comme été le même blazer croisé à boutons dorés, s'était glissé dans le cénacle des Précieuses ridicules, groupuscule de cinq à six commentateurs politiques monopolisant les chroniques à la radio, à la télévision et dans les journaux. Cette surexposition

médiatique compensait la faiblesse de ses ventes – à peine 1 200 exemplaires pour *DST : l'armée des ombres.*

Alain Fréron entra dans le restaurant. Un des plus anciens serveurs se précipita sur lui, le débarrassa de son manteau et le conduisit à sa table. Les deux convives l'attendaient, une coupe de champagne devant eux. Pourquoi se priver ?

Vieilleville joua les maîtres de maison :

— Ah, te voilà, Alain. Bon, je vous laisse vous présenter…

— Je suis ravi de faire votre connaissance, monsieur le ministre…

L'ancien avocat, le menton pointu en avant, se tenait très droit, selon l'habitude des hommes de sa génération. Avec ses cheveux blancs soigneusement peignés – on aurait dit qu'il sortait d'un brushing – et son visage de patricien romain façon Cecil B. de Mille, Saintenac en imposait. À côté de lui, le journaliste ressemblait à une sorte de majordome amélioré.

— Appelez-moi Gilbert, protesta-t-il en décochant à Fréron un sourire d'une exquise politesse.

— Très bien, comme vous voudrez. Depuis le temps que nous nous croisons…

— En effet. Où nous sommes-nous rencontrés la dernière fois ? demanda Saintenac d'un air faussement concentré sur l'intérêt du propos.

— À la garden-party de Matignon, dit l'éditeur en s'asseyant, imité par ses deux invités. Vous étiez d'ailleurs accompagné d'une magnifique créature.

— … ?

— Une fort belle femme, continua Fréron, rousse, grande et, comment dire… très engageante.

Depuis longtemps Saintenac ne sortait plus dans Paris avec son épouse. Avec les années, on ne savait même pas si elle était toujours vivante, question qui n'intéressait d'ailleurs personne.

— Ah oui, je vois maintenant, murmura le vieil homme avec gourmandise en songeant à Olga qu'il aimait emmener avec lui dans ce genre de mondanités officielles. C'est une charmante créature, une artiste plasticienne slave dont j'ai fait la connaissance au cours d'un voyage en Russie à l'époque où j'étais aux affaires…

Fréron, que ce mensonge burlesque enchanta, ne voulut pas laisser passer l'occasion de lâcher une petite flagornerie.

— Comme si vous n'y étiez plus…

— Depuis que je le connais, ajouta Vieilleville, Gilbert se présente toujours comme un *has-been.* Cela fait trente ans que ça dure !

Le conseiller du Premier ministre ne sembla guère apprécier cette boutade. Comme si ce déjeuner l'amusait ! Comme s'il n'avait rien de plus important à faire ! Mais Laure avait été formelle : il fallait trouver au plus vite qui allait publier le livre de Péricolo. Sale petit parvenu, celui-là ! Saintenac était donc parti à la pêche aux infos, et ce déjeuner lui semblait, de ce point de vue, prometteur.

Le patron venait de prendre la commande quand Fréron lança :

— Gilbert (Gilbert, Gilbert, comme il aimait appeler tous ces puissants personnages par leur prénom !), vous n'avez jamais pensé à écrire, même pour vous ?

L'ancien ministre n'avait pas prévu ce genre de proposition dans son scénario, mais s'il y avait un petit racket en vue, pourquoi se priver ? Il minauda :

— Oh, mais qui croyez-vous que ça pourrait intéresser aujourd'hui ? Je ne suis pas une vedette de la téléréalité, je n'ai pas changé de sexe, au fond notre ami a raison : je suis peut-être bien un *has-been* !

L'éditeur fut heureusement surpris par ces réserves formulées sans grande conviction.

— Mais vous plaisantez, Gilbert ! Vous incarnez quelque chose pour toute une génération, dit-il avec une fougue

grotesque. Vous avez eu plusieurs vies, ce qui n'est pas donné à tout le monde ! D'abord, il y a votre carrière d'avocat…

L'ami du pouvoir eut une seconde l'air effarouché.

— Oh, je déteste ce mot de carrière…

— Eh bien, parlons… je ne sais pas, moi, de destin, par exemple, oui, c'est bien le mot qui convient, poursuivit Fréron qui ne craignait jamais d'en faire trop. Bref, vous voilà jeune avocat au début de la IV^{e} République, député…

— Conseiller général, corrigea Saintenac avec douceur.

— Si vous voulez. Enfin, vous participez déjà à plusieurs cabinets ministériels…

— Oh, comme grouillot. Edgar Faure ne savait même pas que j'existais…

— Puis vous créez votre société…

— Une boîte de location de camions, rien de très fracassant !

Un instant, Fréron se demanda pourquoi un avocat disposant d'une bonne clientèle s'était lancé dans une telle activité, mais, après tout, ce n'était pas son problème.

— … et, dans les années quatre-vingt, c'est le retour à la politique, ministre à différents postes, puis garde des Sceaux au moment des « affaires ». Vous avez tout vu, finalement.

Vieilleville cherchait depuis un moment l'occasion de justifier sa présence sur la note de frais.

— Il y a aussi le rôle politique de Gilbert, qui est peu connu mais essentiel, je puis en témoigner. Sans vous, dit-il en regardant Saintenac d'un air mielleux, Xavier ne serait pas là où il est, nous le savons tous…

Il y eut tout à coup un silence religieux autour de la table.

— Le slogan des législatives, c'était vous, non ? demanda Fréron.

— J'ai joué mon rôle, rien de plus, murmura Saintenac d'une voix assourdie. Quant au Premier ministre, il n'a nul

besoin de gourou pour savoir ce qu'il doit faire.

Vieilleville se pencha vers l'éditeur.

— Tu sais, Gilbert manie l'*understatement* comme personne. Comme garde des Sceaux, il en a vu passer ! Et de ces procès-verbaux ! Avec plein de noms connus dessus…

— Oh, c'est bien oublié, tout ça, fit Saintenac.

L'éditeur imaginait déjà des piles de livres recouverts d'une bande rouge vif sur fond blanc d'où se détacherait une phrase-choc du genre « La vérité, enfin ! » Et le reste suivrait : apparition sur les listes de best-sellers, invitations dans les talk-shows du moment, et les tapes dans le dos du P-DG au moment de la convention annuelle du groupe.

— Mais… vous pourriez en parler ? fit-il timidement.

— Pourquoi pas ? gloussa l'ancien ministre en lâchant un profond soupir. Il y a prescription, aujourd'hui.

L'éditeur cherchait ses mots. Ce n'était pas le moment de commettre une gaffe.

— Enfin, vous auriez le temps, malgré vos fonctions actuelles, d'écrire seul ce livre ?

Gilbert Saintenac était content de lui. Tout se passait à merveille. Il n'avait pas perdu la main. Pas question de mentionner le nom de Péricolo à ce stade. Si ses informations étaient exactes, la maison de Fréron était un des trois éditeurs susceptibles de publier le brûlot. Il fallait donc appâter sans affoler. Ne restait plus qu'à laisser quelques miettes à cet abruti de Vieilleville qui serait chargé de ramener les filets.

— Pour être honnête avec vous, j'ai déjà rédigé quelques feuillets et j'envisageais de consulter quelques-uns de vos confrères…

— Ah, mon cher Gilbert ! Je compte absolument sur vous pour me laisser au moins une petite longueur d'avance, après tout, nous venons d'en parler ensemble !

— Écoutez, pourquoi pas ? Simplement, il faut que je fasse frapper toutes ces notes, que je les mette en forme… Et j'imagine que vous êtes assez pressé…

Comme il l'espérait, Fréron se tourna alors vers le journaliste.

— Est-ce que Christian pourrait vous donner un coup de main ?

— Vous êtes tout à fait libre, Gilbert…, commença le courtisan.

Saintenac fixa son domestique avec bienveillance.

— C'est vrai, je n'y avais pas pensé, dit-il avec une remarquable candeur. Mais est-ce que cela présente le moindre intérêt pour vous, Christian ?

— Ce serait passionnant et je serais ravi de pouvoir éventuellement vous aider, rétorqua sobrement le journaliste.

— Ce que je vous propose, enchaîna l'éditeur, c'est de préparer un contrat. Il y aura un à-valoir global avec, en blanc, les clés de répartition entre vous, les clauses habituelles, un titre provisoire du genre *Mémoires,* une date de remise du manuscrit et, si ça vous convient, vous me le renvoyez.

— Vous pensez à un montant garanti de quel ordre ? murmura l'ami du Premier ministre du ton du fidèle demandant au curé si l'hostie du jour a bon goût :

Légèrement interloqué, Fréron improvisa :

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que vous souhaiteriez ?

— C'est vous le professionnel, lâcha un peu rudement Saintenac.

— Disons… cinquante mille euros ?

L'ancien ministre lui jeta un regard incrédule.

— Je crois qu'on ne s'est pas bien compris, rétorqua le sexagénaire d'un ton sec. On parle de mes Mémoires, de quarante ans de vie politique, des coulisses d'affaires d'État, de mille choses qui devraient intéresser tous ceux qui ont suivi mon parcours ! Écoutez, restons-en là et quittons-nous bons amis ; j'ai eu en tout cas le plus vif plaisir à vous rencontrer, grâce à mon ami Christian.

Le journaliste assistait, enchanté, au spectacle qu'il appréciait en connaisseur. Fréron avait blêmi.

— Ah, Gilbert, ne me faites pas ce coup-là ! On discute, non ?

— Certes, mais j'ai l'impression que vous ne croyez pas tellement à ce livre…

— Mais si, si, simplement nous sommes obligés d'être prudents, dit Fréron tout en demandant d'un geste l'addition. D'ailleurs, vous savez, ce n'est pas une somme ridicule : si vous voyiez ce que nous accordons en général aux hommes politiques, aujourd'hui…

— Je ne suis pas un homme politique ! fit d'un ton supérieur l'auteur potentiel.

— Je le sais bien, reprit le malheureux qui s'agitait sur son siège. Bon, je fais un effort, je suis prêt à aller jusqu'à cent mille euros. Cela vous va ?

— C'est mieux, rétorqua l'ancien avocat avec un flegme effrayant. Mais j'avoue que j'espérais un peu plus. Écoutez, moi je suis d'accord pour cent cinquante mille euros, ça me semble une proposition raisonnable.

— C'est énorme ! bredouilla l'éditeur qui sentait l'étreinte du vieil homme se resserrer sur lui.

Pauvre petit pigeon qui essaie de résister à la main qui lui tord le cou, pensa Saintenac en observant l'éditeur.

— C'est à prendre ou à laisser, fit-il, sûr d'avoir bien évalué la psychologie de ce faux intellectuel.

— Oui, mais y compris ce que toucherait un éventuel collaborateur, en l'occurrence notre ami ici présent : on est d'accord ?

— Ça me va.

— Parfait. Eh bien, je prépare les contrats et vous passez les signer un jour au bureau ?

— Envoyez-les-moi, dit Saintenac qui ne chercha pas à dissimuler un sourire. Ce sera plus simple, pour moi, de les

lire à tête reposée.

— Je comprends très bien, Gilbert, on fait comme ça…

— Ah, un détail : j'aurai besoin d'un petit budget de frais que je consacrerai à la frappe du manuscrit et à un peu de documentation. Ça viendra en plus de l'à-valoir ?

Espèce d'Harpagon ! pensa Fréron que les exigences de son invité commençaient à énerver.

— C'est tout ? Rien d'autre ? Pas de frais de baby-sitter que vous auriez oubliés ? grinça-t-il avec une ironie appuyée en voyant la rousse flamboyante qui l'accompagnait à Matignon resurgir dans son esprit.

Saintenac éclata de rire.

— Quel esprit, mon cher Alain ! Eh bien non, je vous rassure : pas de supplément ! À une réserve près, toutefois, mais j'imagine qu'elle est superflue : je devrais revenir sur ma parole au cas où votre maison publierait sans me prévenir un livre indigne sur moi ou sur mes amis politiques. Je suis un farouche défenseur de la liberté d'expression, mais je déteste être pris en traître… La moitié de l'à-valoir restant acquis si…

L'éditeur pâlit un peu et esquissa un sourire forcé. Tandis que le serveur lui rendait sa carte de crédit, Saintenac et Vieilleville échangèrent un bref regard. C'est le journaliste qui se lança :

— Eh bien, je suis ravi de cette future collaboration. Je ne m'y attendais pas, mais je pense que ce bouquin fera du bruit. Je te raccompagne, Alain…

Saintenac les quitta au bout de l'impasse. Une superbe Jaguar XJ6 garée en double file l'attendait. Tandis que Vieilleville babillait de contentement à ses côtés, Fréron ne pensait plus qu'au manuscrit de Péricolo. Il devait le passer à l'ancien garde des Sceaux. Sinon, plus de Mémoires, plus de grand amour avec cet important personnage. Avec un peu de finesse, ils pouvaient peut-être devenir AMIS tous les deux. Il allait confier à Vieilleville une copie du manuscrit qu'il avait réussi à arracher à son collaborateur Damien Roussel.

Saintenac ferait ce qu'il voudrait, mais il ne pourrait lui reprocher de l'avoir dupé.

Quand il précéda Vieilleville dans son bureau, Fréron eut une bouffée de contentement : il était un grand stratège.

CHAPITRE 13

La formation d'un juge

Sur le papier, c'était limpide. Respect scrupuleux de la légalité. Prosternation devant la loi de 1881 que le monde entier nous envie. Arbitrage nécessaire entre la liberté d'information et la protection des personnes, notion désormais placée au centre de notre droit. Et, bien sûr, souveraineté du jugement rendu au nom du peuple français, ne l'oublions jamais. Ravi de vous accueillir dans cette maison. Pas trouvé le temps de vous recevoir avant. Oui, beaucoup, beaucoup de travail. Mais toujours tellement heureux de voir des jeunes. Besoin de sang neuf, d'idées nouvelles, d'être bousculé.

Bien évidemment, le maton qui lui faisait face et le saoulait depuis un moment avec son interminable discours de bienvenue arborait une rosette rouge au revers de son veston. Une manière carrée de rappeler à ceux qui auraient pu l'oublier qu'à sa manière il incarnait l'État. La Carrière. La Prudence. Pas l'aspect le plus engageant de sa nouvelle affectation. Arnaud Vitale s'était renseigné sur Jean-François Charvier : il avait été de plusieurs cabinets ministériels du temps de Merlin l'Enchanteur, le surnom dont la presse avait affublé le rival de son futur beau-frère, avant de changer de mangeoire politique lorsque Xavier était arrivé à Matignon. Il y avait gagné le poste de président du Tribunal de Paris qu'il convoitait depuis des années, mais gardait une tendresse pour la XVII^{e} chambre où il avait siégé pendant six ans devant un

public choisi d'éditeurs, de journalistes et de plaignants célèbres qu'il tenait à la merci de ses décisions.

— Comme vous l'avez sûrement déjà remarqué, cher collègue, il est souvent difficile de concilier deux libertés. Celle de la presse, tout d'abord, cette liberté à laquelle nous sommes tous si attachés. Héritage de la Révolution, patrimoine assumé par tous les régimes, édifice symbolisé encore et toujours par la grrrrande loi de 1881 que notre Chambre a fait prospérer en l'enrichissant, en l'adaptant, grâce à une subtile construction – oui, cette jurisprudence que vous connaissez déjà sûrement. Et puis, j'y reviens, cher collègue, l'autre liberté que nous chérissons tant, celle d'être à l'abri de toute diffamation, de ne pas voir son honneur, sa réputation, sa famille, parfois, jetés aux chiens pour que d'aucuns vendent du papier, des livres qui mériteraient parfois de ne pas voir le jour, vous voyez à quoi je pense, je suppose ?

Oh oui, je vois, songeait Arnaud Vitale qui s'était immunisé très tôt contre l'une des maladies chroniques de la magistrature : l'esprit de corps. Je vois un docteur cinq fois puni par la justice pour avoir dit la vérité au moins une fois dans sa vie sur la santé de son illustre malade. Je vois deux journalistes imprudents exécutés en place publique pour avoir prêté de criminelles pensées à deux petits notables méditerranéens innocents comme des agneaux tout juste nés. Je vois des T.'.C.'.F.'. faire rendre gorge à ceux qui dénoncent la maçonnerie alimentaire, protégés par des forces bien plus puissantes que celles du Grand Architecte de l'Univers. Je vois parmi ces Très Chers Frères des magistrats incompétents, à peu près aussi intègres que toi, mon coco. Je vois des syndicats maison prêts à s'immoler si on leur sucre une prime de cinquante euros, mais qui dorment d'un bon sommeil sur les détentions abusives et les écarts déontologiques qui caractérisent notre corps depuis plusieurs décennies. Je vois tout cela, et pourtant je suis là, escalier F, premier étage, palais de justice de Paris.

— Mais vous savez tout cela, cher collègue, je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps. Vous avez déjà eu le temps de vous acclimater, n'est-ce pas ? Encore quelques mots, simplement, pour vous redire l'importance de la fonction.

Vous êtes vice-président du Tribunal de Paris, désormais. Toutes mes félicitations, au passage. Oui, bien sûr, nous sommes une vaste armée mexicaine. C'est vrai, tous les magistrats de la XVII^{e} chambre ont le titre de vice-président. Que voulez-vous ! Encore une conquête syndicale. Au fait, où êtes-vous installé ? Ah ! c'est assez Spartiate, pour rester aimable. Mais, en audience, quel décor, vous ne trouvez pas ? Magnifique, non ? Heureusement qu'aucun des justiciables ne peut imaginer à quoi ressemblent les coulisses. Ce couloir aveugle qui mène à des réduits. Vous êtes deux dans combien ? sept mètres carrés, oui, pas plus. Que voulez-vous, le prestige de la robe compense heureusement ce traitement dégradant. Où en étais-je ? Ah oui : vous verrez, vous êtes en train de découvrir une matière inépuisable. Depuis le temps que je suis ici, je ne me suis jamais lassé. Si je puis vous aider, je le ferai bien sûr avec plaisir. Vous pouvez laisser le projet de décision à mon secrétariat, c'est le bureau 912, couloir H, madame Legendre, une brave femme qui m'est très dévouée, et je vous dirai ce que j'en pense dès le lendemain. Ce qu'il faut, dans un univers d'individualistes comme celui du Palais, c'est pouvoir travailler en équipe : c'est ça, aussi, le service public.

Bon, ça devient plus clair. Plus malin qu'il y paraît, Toutankhamon, derrière son air de buse et ses « cher collègue » sirupeux. Suivre la ligne de la XVII^{e}, analyser les précédents et coller à la doctrine. Pas d'innovation, pas d'initiative intempestive. Créativité juridique non souhaitée. Il y a des rails, une locomotive dessus, des wagons qui suivent, et, tout au fond, un nouveau venu qui a eu la chance d'être admis dans le saint des saints pourvu qu'il prenne la file, qu'il recopie ce qui s'est fait et qu'il n'oublie pas qui sont ses supérieurs. Toujours pas parlé à Laure. Juste laissé un texto, hier, pour confirmer que je ne pouvais pas annuler l'ancêtre pour aller chez le notaire. D'abord tirer au clair cette histoire de monastère transformé en annexe de la Banque de France. Est-ce qu'elle connaît cette salle des coffres enfouie dans les caves ? Peut-être pas. À quoi peut bien servir une installation pareille ? Il faut que je lui parle. Vite.

— Alors, vous siégez les jeudis et vendredis, et parfois le mercredi ? Comment faites-vous pour les déjeuners ? C'est sûr qu'en ouvrant les séances à 13 h 30, une habitude idiote mais indécrottable, on n'a guère le temps de s'alimenter. Ne me demandez pas pourquoi, je n'en ai fichtrement pas la moindre idée. À ce sujet, il faut que vous achetiez auprès du secrétariat général les tickets pour la cantine. C'est la seule solution convenable, les jours d'audience. Elle est au rez-de-chaussée. Le chef réussit très bien le bœuf bourguignon, vous verrez. Personnellement, j'ai aussi un faible pour la blanquette de veau. Il la cuit bien, c'est rare. En plus, c'est un plat qui a complètement disparu des restaurants aujourd'hui, c'est bien malheureux. Le prix du ticket est de trois euros cinquante, ce qui est assez raisonnable. Autrefois, quand j'étais plus jeune, j'allais souvent à la cantine des Finances, rue de Montalembert, dans le VI^e^. Vous ne connaissez pas ? Ah, vous ne savez pas ce que vous avez perdu. En fait, c'était tenu par les Douanes. On se régalait, vous n'imaginez pas ! Qu'est-ce que je disais ? Le bœuf bourguignon, les audiences, ah oui, les habitués ! Pas ceux de la cantine, non, ceux des audiences. Il faut faire attention, avec eux. La plupart ont des relations… enfin, dans tous les milieux, si vous voyez ce que je veux dire.

Il y a les directeurs de journaux : eux ne viennent jamais, bien sûr. Mais leurs avocats, oui. Pas désagréables, pour la plupart. On finit par bien les connaître et ils partagent souvent plus de complicités avec nous qu'avec leur client. Et puis, la plupart d'entre eux défendent un livre un jour, en attaquent un autre le lendemain. Nous avons le gratin, ici, mon cher. Autrefois, j'ai vu comme je vous vois Me Saintenac du temps qu'il défendait… enfin, vous voyez qui ! Ceux dont il faut se méfier, ce sont certains auteurs récidivistes. De vrais voyous. Ils connaissent la procédure par cœur, discutent pendant des heures, nient tout en bloc. Comme les droits communs ! Nous avons redouté il y a quelques années que les extrémistes fassent école. Qu'il y ait de plus en plus de diffamations constituées, flagrantes. Heureusement, j'ai veillé personnellement à y mettre bon ordre en durcissant les condamnations. Il faut que vous compreniez, cher collègue, que les sommes habituelles, cinq mille ou même dix mille euros, les laissent de marbre. Ils ont prévu ça dans leurs

budgets dès le départ. Donc, il faut se montrer plus retors qu'eux. Il convient de les frapper au cœur, c'est-à-dire au portefeuille. Ne soyez pas timide, quand vous prendrez vos premières affaires. Donnez-leur des vingt mille, trente mille même. N'hésitez pas à ordonner des mesures d'exception : l'insertion d'une page supplémentaire dans le tirage disponible en librairie – ça, ça les embête beaucoup ! Qu'est-ce que je pourrais encore vous dire ?

Au revoir : voilà les deux mots que j'aimerais maintenant entendre tomber de ta bouche, Toutankhamon. J'ai cru que tu n'en finirais jamais.

— Ah, un dernier mot… C'est bien Arnaud, votre prénom ? Ça ne vous ennuie pas que… ? Parfait. Donc, dans un premier temps, on ne vous confiera pas les affaires les plus délicates, évidemment. Il faut vous former. Mais, vous verrez, cela arrivera peut-être plus tôt que vous ne l'imaginez. N'hésitez pas, encore une fois, à prendre conseil auprès des anciens : ils sont là pour ça. Oh, je n'avais pas vu l'heure, il faut que je vous laisse. En tout cas, j'ai eu beaucoup de plaisir à vous rencontrer, je sens que vous allez mettre ici un peu de sang neuf. À bientôt, cher collègue.

CHAPITRE 14

À l'hôtel Matignon

Gentiane lui avait dit de se présenter devant le porche d'entrée. Il avait imaginé une forteresse imprenable. En réalité, les portes étaient grandes ouvertes toute la journée à cause du ballet incessant des Velsatis et des 607 de fonction. Si tout se passait bien, les plots de trente centimètres de diamètre installés pour protéger le Premier ministre de féroces attaques terroristes s'abaisseraient. À cet instant précis, il entrerait dans le royaume magique.

À la vue de sa vieille Triumph TR6, une antiquité anglaise achetée deux ans auparavant, le policier de service esquissa un signe du bras dont la signification était limpide. Arnaud Vitale ne se laissa pas intimider. Comme toujours lorsqu'il accomplit un acte à contrecœur, le fonctionnaire français prit son temps pour s'approcher du véhicule.

— Vous ne pouvez pas…

— J'ai rendez-vous avec…

Au prénom, le flic avait déjà compris. Il se redressa avec une brusquerie ridicule et se mit au garde-à-vous.

— Parfait, monsieur. Vous pouvez entrer. Garez-vous là sur la gauche, près de l'entrée, et présentez-vous au poste de contrôle.

— Merci beaucoup, monsieur l'agent, dit-il avec un large sourire en démarrant aussi brutalement que le permettait son

embrayage.

Le policier accusa le coup avant de regagner son morceau de trottoir.

Le visiteur ferma sa voiture et se dirigea vers l'accueil de l'hôtel Matignon. En bon ancien élève du 27, rue Saint-Guillaume, quelques rues plus loin, il connaissait le 57, rue de Varenne : une adresse mythique où aucun ancien élève de Sciences-Po ne pénétrait sans une émotion qu'il mettait un point d'honneur à dissimuler.

Un agent de la force publique se tenait derrière une sorte de guichet. Il semblait d'un meilleur niveau que son collègue. Manifestement, la liste des personnalités admises à rencontrer la sœur du Premier ministre faisait l'objet d'un traitement particulier. Il laissa au planton sa carte d'identité et suivit un autre fonctionnaire. Dans la cour, les chauffeurs des voitures officielles bavardaient. Le travail ne semblait pas être leur principal souci. Il gravit derrière son guide le perron de l'hôtel particulier et fut introduit dans un hall moins impressionnant qu'il ne l'avait imaginé.

— Monsieur Vitale ? s'enquit l'huissier à chaîne.

Le magistrat eut un sourire. Pour les choses insignifiantes, l'administration française fonctionnait à merveille.

— Oui.

Sans même attendre la réponse, l'autre s'était déjà levé. Sa mine rubiconde signalait qu'il n'avait pas encore été sensibilisé par les campagnes gouvernementales contre l'alcoolisme qui se succédaient pourtant à un rythme haletant, enrichissant au passage quelques amis publicitaires de la sainte-famille.

— Si vous voulez bien me suivre…

L'huissier précéda son visiteur dans l'escalier du même pas que s'il allait annoncer l'arrivée du président des États-Unis. Il se retournait à intervalles réguliers comme pour vérifier que l'autre était toujours là. Dans un petit renfoncement, il ouvrit la porte d'une pièce d'où surgit une personne à la silhouette élégante.

— Vous êtes Arnaud Vitale ?

— Et vous, vous êtes Gentiane ?

La secrétaire de Laure, à qui il parlait régulièrement au téléphone depuis plusieurs mois sans l'avoir jamais vue, eut l'air ravie de cette entrée en matière.

— Nous nous rencontrons enfin, dit-elle comme si elle avait toujours espéré ce moment.

Il lui adressa un sourire enjôleur tout en murmurant une approbation aussi chaleureuse que possible.

— Laure s'excuse, mais son agenda a été un peu bousculé aujourd'hui. J'ai laissé un message sur votre téléphone mobile il y a une demi-heure. Vous ne l'avez pas trouvé ? Un rendez-vous imprévu va l'obliger à rester tard. Elle vous propose de prendre un verre après le dîner.

L'assistante paraissait embarrassée.

— Mais, bien sûr, vous pouvez patienter si vous le souhaitez, poursuivit-elle. Je vais lui annoncer votre arrivée, mais je ne peux pas la déranger. Elle est en réunion chez le Premier ministre… Je vous installe dans le petit salon. Il donne à la fois sur mon bureau et sur celui de Laure. Comme ça, vous êtes bien entouré…

Ah ! Si le sort de l'État était en jeu, alors ! Il voulait pourtant avoir au plus vite une explication. Lui parler tranquillement, pas au téléphone, ni entre deux parapheurs et trois visiteurs dans son bureau. C'était urgent, maintenant. C'est pourquoi cette soirée avait fait l'objet d'une méticuleuse préparation : aller la chercher directement à Matignon – c'était la première fois depuis le début de leur relation –, lui laisser le temps de se détendre dans la voiture, se garer avenue de Breteuil, entrer dans le restaurant Maï-Tong, un des meilleurs thaïlandais de la capitale, et là, après avoir commandé, tout déballer. Impossible de l'accompagner, le surlendemain, dans cette équipée au Buisson d'Argent sans avoir eu cette conversation. Ses questions à lui étaient prêtes depuis longtemps.

Plus les jours passaient, plus le souvenir de la soirée au monastère l'obsédait. La chambre forte n'était pas là pour conserver des sachets de lavande et des pots de miel. Alors ? Elle avait une réponse ? Elle savait au moins ce qui se tramait dans cet endroit bizarre où elle faisait la bise aux moines. Forcément. On était mardi soir. L'histoire remontait au week-end précédent, mais ils n'avaient pas eu un moment à eux depuis lors. Ils avaient pris deux avions différents pour rentrer à Paris : elle, celui de son frère ; lui, une ligne régulière dès le matin : il voulait rejoindre Léonore au plus vite. Son arrivée surprise à *La Vallée d'Aoste* en plein déjeuner avait enchanté sa fille et lui avait permis de s'accorder un moment de répit. Pour la première fois depuis longtemps il s'était senti bien dans le décor étriqué de son enfance.

Nicole l'avait attiré à la cuisine : « Un monsieur, un commissaire de police, est venu nous voir, mais ne dis rien à ton père, il m'a interdit de t'en parler. Ce monsieur prenait de grands airs, et il nous a simplement dit qu'il faisait une enquête sur toi. Tu n'as pas d'ennuis, au moins ? » Arnaud avait détesté la sensation qui l'avait envahi : un mélange de fureur et d'impuissance. Pourquoi un flic s'intéressait-il à lui ? Et de quel droit venait-il importuner ses parents ? Certains de ses collègues avaient la conviction d'être surveillés, voire écoutés par les « services », mais il les avait toujours pris pour des paranoïaques. Il avait mis toute son énergie à rassurer sa mère : enquête de routine, fonctionnaires de police qui veulent se rendre intéressants, tous les magistrats y ont droit. Il avait quand même demandé le nom du visiteur : Mercurial, Maurice Mercurial. Ce nom ne lui disait rien.

Cet inconnu aurait achevé de lui pourrir son week-end sans la présence de Léonore. La petite fille avait redoublé d'assauts pour qu'il cède à son plus vieux fantasme : accueillir un chat à la maison. Se disputer avec sa fille chérie sur ce sujet l'avait comblé. Surtout qu'il avait cédé avant la fin de la soirée. « Papa, tu me laisses souvent seule, le soir. J'aimerais tellement avoir un chaton ! Je m'en occuperai bien, tu sais. »

D'un coup, il se rendit compte de l'absurdité de sa situation : sa fille était à la maison avec une baby-sitter, tandis qu'il attendait une femme, sa future femme, dans un petit

salon où son sort n'intéressait personne ! La vie de Laure lui apparut soudain comme un chef-d'œuvre de vanité. Elle quittait son appartement du boulevard Raspail vers sept heures, le matin, tandis que lui-même refusait autant que possible les rendez-vous matinaux pour pouvoir conduire Léo à l'école. Ensuite elle était en général injoignable pendant toute la journée, occupée à faire fonctionner la machine à fabriquer de la bonne propagande.

— Franchement, je pense qu'elle ne va pas tarder, maintenant, dit la secrétaire en passant la tête. Vous avez déjà lu *Le Monde* ?

Non, il n'avait pas encore lu. Il prit l'exemplaire qu'elle lui tendait et la remercia d'un large sourire. Il jeta un coup d'œil sur la Une : « SNCF : pour éviter la grève, le gouvernement négocie secrètement ».

La porte du bureau s'ouvrit brusquement. Il vit Laure foncer vers sa secrétaire.

— Gentiane, il me faudrait… Ah, tu es là ?

L'égérie parut à moitié ravie de l'apercevoir. Le temps d'enregistrer sa réaction, elle avait déjà changé de voix.

— Excuse-moi, on a eu une journée de dingues, je te raconterai, dit-elle, parlant si bas qu'il l'entendit à peine.

Cette fille tenait de la mante religieuse et du caméléon. En une seconde elle pouvait passer de l'énervement à un ton cajoleur auquel il était difficile de résister. Elle lui déposa un baiser rapide sur les lèvres.

— Il paraît que tu es encore en…

— Je n'en ai plus pour très longtemps. Mais, si tu préfères, vas-y. Je t'appellerai en sortant.

Elle n'attendit même pas sa réponse.

— Gentiane…

— Oui ?

— Notre ami est toujours dans l'antichambre ?

— Oui, Laure. Il s'impatiente, d'ailleurs. Il demande à voir le Premier ministre avant de repartir.

— Oui, oui. Rassurez-le, il va le voir.

Laure jeta un regard inquiet en direction d'Arnaud et baissa la voix.

— Hum ! Et le chauffeur qui doit reconduire M. Saintenac est de retour ?

— J'attends René d'une minute à l'autre, mais il va être furieux. Normalement, il termine sa journée à 20 heures précises.

— Débrouillez-vous. M. Saintenac doit repartir au plus vite. Et… arrangez-vous pour qu'il ne croise pas notre visiteur.

Que se passe-t-il donc de si important ? songea le gêneur.

— Je t'expliquerai, lui répéta Laure avant de regagner son bureau d'un pas fébrile.

20 h 30. Déjà trente-cinq minutes qu'il patientait. Passerait-il toujours après les affaires considérables de l'État ? Le cirque politique, la frénésie de la rue de Varenne, l'hystérie de la campagne tiendraient-ils toujours plus de place que lui dans ses préoccupations ? Serait-il lui aussi un jour élevé au rang de priorité nationale ? Dès le début, il lui en avait parlé. Astucieuse, elle l'avait rassuré. Bien sûr, ce serait un peu tendu, vu le contexte, parce qu'il – inutile de le nommer – avait besoin d'elle, mais ils feraient leur vie ensemble, promis-juré. Il y aurait d'abord l'appartement choisi d'un commun accord, naturellement, et puis les meubles, les objets, la décoration. Ce serait drôlement amusant, non ? Et puis, le reste qui allait avec : la maison dans le Midi, surtout pas Saint-Tropez ou Cannes, Xavier déteste ça, le 4 X 4 pour l'hiver, l'écran géant parce que, pour les DVD, c'est le jour et la nuit. Et les enfants ? Ben oui, bien sûr, pourquoi pas, elle allait les oublier !

— Arnaud, j'arrive, amour, encore une minute…

Gentiane fit une moue destinée à l'excuser. Elle essayait de tout bien faire à la fois, qui pouvait lui en vouloir ?

Tout à coup, une autre porte s'ouvrit violemment. Un petit homme rondouillard entra et déposa un pli sur le bureau de la secrétaire.

— Voilà. J'ai mis presque deux heures. La prochaine fois, faudra me prévenir avant ! lâcha-t-il d'un air exaspéré.

— Pardon, René, je suis désolée. Écoutez, le chauffeur de M. Saintenac est souffrant. Vous le raccompagnez, s'il vous plaît, puis vous pouvez rentrer chez vous avec la voiture, dit Gentiane avec un sourire implorant.

— Ouais, j'ai fini ma journée depuis une demi-heure, officiellement. Alors je veux bien rendre service, mais faut pas compter sur moi demain matin : je récupère. Ils auront qu'à prendre le métro !

L'aimable personnage quitta la pièce sans que la secrétaire osât formuler d'objection. Il y avait encore des gens qui exerçaient leur autorité sans trembler au sommet de l'État : les chauffeurs.

La secrétaire appuya sur une touche devant elle.

— La voiture de M. Saintenac est arrivée.

On aurait cru du théâtre de boulevard. Des visiteurs qui entrent et qui sortent, mais ne doivent pas se rencontrer, des portes qui claquent. C'était donc cela, le cœur du pouvoir ? Arnaud n'avait aucune envie de tenir un rôle dans cette mauvaise pièce au scénario incompréhensible. Il se cala dans son fauteuil, mais fut tiré de sa torpeur par l'irruption tonitruante de l'ancien ministre.

— Ah, vous êtes encore là, mademoiselle ! Je suis sauvé : je crois vous avoir confié mon manteau, susurra le vieux beau. Ah, Vitale ! Comme c'est amusant. Bonsoir, jeune homme…

Son ancien collaborateur esquissa un vague salut de la tête. Saintenac semblait excité.

— Il paraît que vous exercez désormais vos talents à la XVII^{e} ? Eh bien, j'espère venir vous y admirer prochainement.

Non, surtout ne vous levez pas, je file, je suis déjà très en retard…

Le vieux roublard du barreau traitait les inférieurs avec une courtoisie bonhomme et primesautière.

Gentiane sortit du bureau en adressant un sourire d'excuse à Arnaud et revint accompagnée d'un quinquagénaire filiforme habillé avec beaucoup de soin qui pénétra dans le bureau en grommelant. Le magistrat sursauta : même sans l'habit, sa tonsure et son allure suffisaient à l'identifier. Frère Roger était de méchante humeur. C'était donc lui, le visiteur mystère ? Arnaud n'y tenait plus.

Une seconde plus tard, Laure était là. Elle trottinait sur ses hautes bottines Prada à la rencontre du pseudo-moine. Elle ouvrit les bras et l'embrassa comme un vieux parent qu'on est ému de revoir. Il sembla à Arnaud qu'elle lui murmurait quelque chose à l'oreille. Frère Roger disparut dans le bureau où elle s'apprêtait à le suivre. Arnaud l'attrapa brutalement par le bras.

— Je peux savoir quel numéro j'ai tiré dans la file d'attente ? lui jeta-t-il. Écoute, Laure, c'est très simple. Cette soirée est très importante pour moi. Alors, soit tu viens tout de suite, là, maintenant, et j'oublie instantanément que je t'attends depuis plus d'une heure. Soit je m'en vais. Mais, dans les deux cas, sois sûre que je m'en souviendrai !

La jeune femme le regarda en se mordillant la lèvre inférieure comme si elle hésitait sur la conduite à tenir.

— Arnaud, je peux te demander une faveur ?

Un sentiment d'importance effleura celui à qui étaient destinées ces paroles prononcées avec une extrême douceur.

— Bien sûr…

— Évite autant que possible de me poser des ultimatums.

Sur ces bonnes paroles, elle tourna les talons.

Le jeune homme eut l'impression que son cerveau marchait brusquement au ralenti. Neurones bloqués, synapses en panne, brouillard partout. Il descendit le grand escalier comme un

somnambule. Dans la cour, la Triumph l'attendait. Il s'installa, hébété, au volant et mit le contact.

CHAPITRE 15

Au service des autres

Qu'ils se démerdent, avec Roger. Il ne manquerait plus qu'il se déballonne, celui-là ! C'est qu'il était presque menaçant, là, dans mon bureau. C'est tout juste s'il n'aurait pas ressorti sa cagoule noire ! Bon, il a apporté la came, c'est l'essentiel. C'est que je consomme sérieux, en ce moment. Bah ! Je réduirai après la victoire, hein. Ce sera pas la première fois qu'il faudra s'imposer un petit sevrage. Il me bassine, Roger, avec ces bruits de chiotte sur une perquisition au monastère. Faut pas qu'il perde ses nerfs dans la dernière ligne droite, ce serait dommage pour tout le monde. Qu'est-ce qu'il a besoin de venir m'emmerder avec ça ? Il y a rien dans ce dossier de fille disparue : pas de corps, pas de traces, pas de mobile… Donc, pas de coupable. Faut pas que je panique. Y a aucune raison. Non, tout va bien se passer, maintenant que Gilbert a trouvé le manuscrit. Il l'a eu hier. Il est fort, quand même. Cette idée de déjeuner avec l'éditeur, de lui faire le grand numéro de l'homme de l'ombre et de récupérer à la fois le texte et un petit pécule pour écrire ses Mémoires, c'est du grand art ! Je n'arrive pas à comprendre pourquoi cet abruti d'éditeur lui a passé le manuscrit si facilement, sans même qu'on le menace. Ah ! l'esprit de collaboration qui fit la grandeur de la France règne toujours ! Il raconte quoi, Péricolo ? Eh bien, oui, on volait, si on veut. Il fallait bien vivre : circuler, manger, s'habiller !

Autrefois, je veux dire dans la période pré-Néandertal des années soixante-dix, quand j'ai commencé à sillonner la région avec papa, ça a commencé par les salles des fêtes. Pas un village de deux cents âmes qui n'ait eu la sienne. Après, il a fallu trouver autre chose. Il y a eu les piscines. Bon rendement électoral, la piscine, et puis, faut bien le dire, avec la compagnie Énergies de France qui s'était spécialisée pour l'occasion dans l'équipement collectif de loisirs, comme ils disaient, on avait trouvé une chouette combine. Il y en a eu, du liquide, transféré des piscines du coin au parti ; c'est qu'il ne chômait pas, à ce moment-là, Roger ! On m'avait dit qu'il ramenait jusqu'à un million de francs en billets à la trésorerie chaque semaine. Tout le monde payait, et de bon cœur, à l'époque. Maçonnerie, décoration, tuyaux, gros œuvre, même les échelles étaient taxées… Quand il y a eu une piscine dans chaque hameau, il a bien fallu trouver autre chose. C'est à ce moment-là qu'on a inventé les palais des congrès. Le manège est reparti. Là, c'était encore mieux. Un palais c'est plus cher, quinze fois plus cher en moyenne. J'ai été un des premiers à donner l'exemple. Le mien a battu tous les records : cent vingt millions de francs. Dont dix-sept pour nous. DIX-SEPT MILLIONS dont les deux tiers en liquide. Après, il y a eu les ronds-points. C'était moins juteux, mais on pouvait en construire plus. Si les Français savaient pourquoi ils ne peuvent plus faire dix kilomètres sans tomber sur un giratoire ! Ça, c'était au moment où j'étais à l'Équipement. C'est bien tombé.

Je me rappelle la tête de mes copines journalistes quand, dans l'intimité, je sortais un paquet de billets de cinq cents francs. Il y en avait peut-être pour quarante mille balles, c'est à peu près ce que j'ai eu toute ma vie en liquide sur moi. En tout cas, jamais moins de vingt mille. C'est papa qui m'a appris ça, tout petit. Il avait toujours des liasses dans sa poche. Évidemment, on n'en parlait jamais en famille. Mais Laure, elle a compris toute seule. Maman se contentait de chuchoter d'un air honteux quand elle réclamait une petite subvention pour aller écumer les salles des ventes. Quelle famille ! Toutes mes petites soubrettes des médias, elles ne posaient pas de questions non plus. C'était même un élément de séduction supplémentaire. Sauf avec Eloïse : je me souviens

comme si c'était hier du jour où j'ai secoué ma liasse de Pascal devant elle. À ce moment-là, elle a changé de tête et elle m'a dit : Mais ça sort d'où ? J'étais en train de payer l'hôtel à l'avance, comme d'habitude, pour le cas où. Où quoi ? Je ne sais pas. Où il faudrait partir d'urgence, sans laisser de traces. Le palais des congrès, tu sais bien, j'ai répliqué avec un grand sourire. J'ai eu tort. Elle était indignée. Elle m'a fait un sermon qui n'en finissait pas. J'étais drôlement embêté. J'avais toujours pensé quelle savait. Il n'y avait qu'à ouvrir les yeux, quand même ! Les gonzesses, on les saute pas qu'avec des promesses sur le tissu social à recoudre ou l'industrie sidérurgique à sauver ; les bagnoles, elles coûtent bonbon : CX, 607, Velsatis, il faut bien les entretenir et les faire rouler. Sans oublier les voyages. Alors là, notre pauvre budget, il explosait en vol, parce que l'avion en business class, *le* Rochester *à Londres, le* Forum *à Rome ou le* Danielli *à Venise, faut assurer, et c'est pas avec ce qu'on gagnait comme député qu'on risquait de s'en sortir !*

Pour calmer Eloïse, je lui ai dit que je plaisantais. J'ai inventé une histoire de vente d'une statuette aztèque à laquelle elle n'a pas cru une seconde, et on est passés à autre chose. Le seul souvenir vraiment pénible, c'est ce qu'elle m'a répondu quand je lui ai demandé si elle allait en parler dans un article : « *T'as vraiment la trouille, pour oser me poser une question aussi nulle », elle a juste lâché d'un air méprisant. La honte. J'ai enchaîné. Elle n'a jamais écrit une ligne. Mais j'ai eu le tort de raconter tout ça à Laure, un soir. J'avais signé son arrêt de mort. C'était il y a combien de temps ? Quatre ans ? Non, cinq. Je l'ai croisée, l'autre jour, sur un plateau de télé où elle était venue représenter son journal, toujours superbe, toujours une chevelure dorée de princesse. Un peu maigre, peut-être, mais quelle classe ! À l'époque, ma chère sœur avait mené tambour battant l'opération répudiation, trop contente de pouvoir évincer la seule femme dont j'étais vraiment tombé amoureux : « Elle est folle, cette fille. Un jour, elle va te balancer. Et toi aussi, tu es fou de t'afficher comme ça avec elle. Je t'en trouverai une autre. Dans les services politiques, ce ne sont pas les coucheuses qui manquent… » Sur ce chapitre elle n'avait pas tort, il faut le reconnaître. Avoir une relation sexuelle avec un ministre, surtout s'il est*

médiatique et prometteur, équivaut pour beaucoup à décrocher le prix Pulitzer. Tiens, on pourrait décerner chaque année le « prix Françoise Giroud du journalisme politique » à la plus méritante ! Laure a pris un verre avec Éloïse. J'ai essayé de renouer en cachette, je lui envoyais des messages, elle n'a jamais répondu. En plus il a fallu que je sorte avec ma femme en public. « Bon pour l'image, répétait Laure. Et puis, dans ces conditions, l'autre aura du mal à publier un bouquin pour raconter sa vie amoureuse avec toi… » Lâcheté ? Oui, bien sûr. Y aurait eu un prix Nobel des lâches, il aurait été pour moi. Attribué sur dossier. Félicitations du jury. D'ailleurs, ce soir, je dîne au restaurant avec ma femme. On n'a plus rien à se dire, mais on le fait en public.

J'espère que ma chère sœur se montrera aussi efficace sur le dossier Péricolo que sur l'affaire Éloïse. Une fois de plus, c'est Gilbert qui a eu la bonne idée, ce soir. Ce petit magistrat qu'elle veut absolument épouser pourrait se révéler plus intéressant que prévu. Dommage quelle l'ait envoyé paître à quelques mètres de mon bureau. Elle a déjà été mieux inspirée. Tant pis pour elle, sa soirée sera bien remplie. Après avoir calmé Roger ; direction la tanière du fiancé. Pour une opération repentance et séduction. Elle n'a pas à se plaindre : c'est toujours mieux que de dîner avec ma femme…

CHAPITRE 16

Tapage nocturne

Léonore avait le sommeil naturellement léger. Ou plutôt, comme elle aimait à le répéter d'un ton théâtral, elle était in-som-nia-que. Mais, ce soir, personne ne l'aidait à rejoindre le pays des songes. Son père était là, d'accord, mais quand il était venu l'embrasser, il arborait encore cet air bizarre, un peu triste, un peu énervé : le même que dimanche, quand il était revenu plus tôt que prévu de son week-end avec la Sorcière. Celle-là, elle la détestait. Arnaud croyait qu'elle ne la connaissait pas ? Pauvre papa ! Léonore avait depuis longtemps peaufiné son dispositif d'espionnage. Premier impératif : surveiller les échanges. « Papa, je peux jouer avec ton portable ? » Après avoir fait une ou deux parties de Snake ou de Tetrix, elle entrait dans le menu « messages » et lisait d'un air dégagé les textos qu'Arnaud échangeait avec Laure. Comme c'était bien, de savoir lire ! Les adultes n'avaient pas encore intégré cette donnée bouleversante : ELLE SAVAIT LIRE, MAINTENANT. Seconde nécessité : disposer d'un poste d'observation privilégié. L'appartement nichait au dernier étage d'un vieil immeuble sur cour, rue Saint-Merri. Il se composait d'une grande pièce un peu sombre débouchant d'un côté sur une cuisine presque aveugle, de l'autre sur la chambre de son père. Contre le mur de la pièce principale, un petit escalier menait à une mezzanine, son royaume. Elle pouvait s'y tenir longtemps couchée à plat ventre et observer, en ôtant quelques livres de la bibliothèque à claire-voie, ce qui

se passait chez les grandes personnes. Les soirs tranquilles, elle regardait son père jouer du piano avec son casque sur la tête, installation destinée à éviter de la réveiller et à ne pas irriter le voisinage. Les nuits fastes, elle ne perdait pas une miette des conversations quand des amis étaient invités à boire un verre ou à dîner. Et, très rarement, elle avait vu cette Laure apparaître dans la grande pièce. Trois ou quatre fois seulement, mais qui lui avaient suffi pour se faire une opinion. L'air méchante, elle parlait, parlait et n'écoutait même pas papa. Mais lui prenait des airs d'amoureux. Qu'il avait l'air idiot, à ce moment-là ! On aurait dit Mowgli hypnotisé par Kaa le serpent.

Mais la petite fille n'avait encore rien vu de comparable à ce qui se passait ce soir-là. Elle avait regardé la montre digitale qu'elle avait reçue pour son huitième anniversaire : celle-ci marquait 22 h 46 quand l'interphone s'était mis à sonner. Léonore avait sauté du lit pour rejoindre sa tour de guet. Son père était debout, face au combiné situé à côté de la porte d'entrée. Il regardait l'objet, mais ne décrochait pas. En fait, il ne faisait rien, à part tourner de temps à autre la tête vers la mezzanine. D'un geste excédé, il avait fini par décrocher l'appareil, mais sans parler. Léonore ne discernait pas ce que disait la voix, en bas, mais elle l'avait reconnue : c'était la Sorcière, elle en était sûre. Elle criait fort, elle hurlait presque.

Au bout d'un moment, la voix disparut. Arnaud eut à peine le temps de se rasseoir sur le tabouret du piano. Maintenant on tambourinait à la porte. Pauvre papa ! Il n'avait pas d'autre issue que d'aller accueillir la vilaine fée. Elle était tout agitée, elle tremblait et faisait sa petite pauvre, comme dans les dessins animés.

— Alors maintenant il faut que ce soit un voisin qui m'ouvre la porte de ton immeuble ! hoqueta le monstre en faisant irruption dans l'appartement d'un pas conquérant.

— Moi aussi, j'ai une faveur à te demander, Laure. Évite autant que possible de te donner en spectacle en faisant du scandale. J'ai horreur de la vulgarité, et surtout, au cas où tu ne t'en souviendrais pas, il y a une petite fille qui dort là-haut et que je n'ai pas l'intention de bousiller à cause de vos histoires

de pouvoir. Alors, je te propose un partage honnête : à toi l'Elysée, à moi la tranquillité.

Il se tenait droit devant la porte de l'appartement qu'il laissait ostensiblement grande ouverte. Mais qu'est-ce qu'il attendait pour la virer ?

— Arnaud, je t'en supplie, referme cette porte. Je te prie de m'excuser pour tout à l'heure, je suis sincèrement désolée. J'étais vraiment débordée. J'ai besoin de toi. Il faut qu'on parle.

La voix de la Sorcière s'était de nouveau faite implorante. Arnaud regarda en direction de la mezzanine, puis s'exécuta de mauvaise grâce. Il n'avait aucune envie d'accéder à ce repentir, mais tenait peut-être enfin l'occasion de l'explication tant désirée.

— OK, mais c'est moi qui mène les débats, pour une fois.

— Ho-ho, déjà la déformation professionnelle ! minauda-t-elle. Je peux fumer ?

C'était bien la première fois qu'elle demandait la permission. Arnaud ne releva même pas. Il resta debout, bras croisés, marquant un temps d'arrêt avant de sortir, d'un souffle, la tirade qu'il avait tant ressassée :

— Laure, tu n'aurais pas dû m'emmener au monastère, samedi soir…

— Désolée, amour, je t'ai un peu délaissé. Pardonne-moi. Mais je t'ai cherché partout, à la fin de la soirée. Où étais-tu passé ? Je t'ai laissé des textos. Pas de réponse. Juste l'annulation au dernier moment de la séance avec le notaire. Et puis, ce rendez-vous que tu as pris directement avec Gentiane en insistant pour venir me chercher au bureau…

— C'était pour être sûr de te trouver, de passer une soirée en paix avec toi. Manifestement, même le fait de venir te cueillir sur ton lieu de travail ne suffit pas.

— Écoute…

— Ne m'interromps pas, s'il te plaît. Je vais te poser plusieurs questions très simples, auxquelles je souhaiterais

obtenir des réponses claires. Un : quelle est l'activité exacte de ce monastère peuplé de faux moines qui portent des sacs de voyage bourrés de quoi : d'armes lourdes ? de billets ? Deux : pourquoi ont-ils besoin d'une chambre forte et d'une porte blindée dignes de la banque Lazard ? Trois : qui est ce frère Roger sur qui je tombe à chaque fois que je fais un pas ?

Oh-la-la, c'est quoi, ce truc ? Léonore commençait à bâiller. Mais de quoi ils parlaient ? La fillette n'y comprenait rien. La seule chose qui lui plaisait, c'est que la marâtre avait l'air embêtée. Comme elle quand la maîtresse l'interrogeait sur les tables de 3 et de 4. Pourquoi 3 fois 8 et 4 fois 6 ça donne le même résultat ?

— Pardonne-moi, chéri, pardonne-moi…, roucoulait l'horrible bonne femme, en bas.

La petite fille se raidit. Allez, faut pas caler, papa, tu as dit que tu voulais des réponses précises !

— J'ai posé trois questions, Laure, trois. Elles sont limpides, je veux des réponses.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Quelle chambre forte ? Quelle porte blindée ? Quant à frère Roger, c'est un vrai moine, un peu spécial mais très fidèle. Il a beaucoup aidé ma famille, dans les moments difficiles…

— Laure, tu me prends pour un zozo, c'est ça ? Si ce Roger est un religieux, je veux bien être l'abbé Pierre ! Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? J'ai besoin de savoir. Je suis un garçon tout simple, tu sais. Pour moi, les monastères sont des lieux de méditation, et les franciscains ne font pas la retape à l'hôtel Matignon !

— Mais de quoi tu parles ? hurla Laure.

— Excuse-moi, mais je n'ai pas rêvé. Ton frère Roger, c'est comme Saintenac, j'ai l'impression de les voir partout, ces deux-là… Et puis, ne me dis pas que tu ne sais rien. C'est trop minable !

— S'il te plaît, pas de leçon de morale. Saintenac, tu l'as bien connu, toi aussi, à une certaine époque, si je me souviens bien, non ?

— Et alors ?

— Alors, rien. Tu n'as rien remarqué, rien vu, rien entendu… Pourtant, tu étais admis dans son intimité… Écoute, Arnaud, on joue gros en ce moment. Il faut bien qu'on mobilise tout le monde. Ce n'est pas toujours une partie de plaisir, ce n'est pas toujours très ragoûtant, mais c'est de la politique, tu comprends ?

— Ça ne m'intéresse pas. Je veux juste que tu me dises ce qui se passe dans ce monastère, et ce que tu en sais.

— Attends, ça va. Il y a peut-être un peu d'argent, là-bas. Tu sais, Roger, il a toujours eu peur de manquer. Il en fait souvent un peu trop ? C'est vrai. Mais comment crois-tu que font les autres ? De toute façon, je n'ai jamais voulu m'occuper de ces histoires de fric.

Arnaud ne répliqua pas, découvrant que ses pires craintes étaient fondées mais ne suscitaient, en face, que légèreté et cynisme.

— Cette journée a été vraiment épouvantable, Arnaud, lâcha Laure en s'affalant sur le canapé minimaliste, un des seuls meubles de cette pièce Spartiate. Elle cacha sa tête dans ses mains, marqua un moment de silence, puis rejeta sa lourde chevelure en arrière. On a eu le bouquin de Péricolo. C'est pire que ce que je pensais. Ignoble ! Ce type est vraiment une ordure.

— Écoute, Laure, vous avez les moyens de vous défendre. Alors, arrête, s'il te plaît. Ce n'est pas le sujet.

La sœur du Premier ministre le regarda avec perplexité.

— Tu ne veux pas comprendre. Mon frère est décrit comme un bandit qui laisse crever les boîtes de sa circonscription, un maître-chanteur, un moins que rien. Mais le pire, c'est que Péricolo s'en prend aussi à papa. Attaquer même les morts, tu te rends compte ?

Le coup du Patriarche ne fonctionna pas comme elle l'avait espéré.

— Ce bouquin, c'est votre problème. Si vous vous estimez injustement diffamés, il faut porter plainte, c'est normal.

Laure fit une moue dubitative.

— Il faudrait au moins être sûr du résultat…

— Ça, ce sera difficile. Tu sais, les vieux juges de la XVII^e racontent dans tous les colloques qu'ils ont horreur d'interdire un livre. Cela ne les a pas empêchés de le faire dans certains cas extrêmes, mais l'issue n'est jamais garantie d'avance…

— Tu parles comme si tu n'étais pas concerné. C'est ta future famille qui est attaquée ! s'indigna Laure.

— Je te répète juste que ce type se fera étriller s'il vous calomnie, tout simplement parce qu'il n'aura pas de preuves…

Il s'approcha de sa fiancée pour la serrer dans ses bras. Elle savoura sa victoire en silence.

Léonore s'était endormie derrière la bibliothèque.

CHAPITRE 17

Sondage privé

— Qu'est-ce que tu penses du gouvernement ?

La jeune femme se redressa.

— Ça veut dire quoi ?

— Tu m'as très bien compris.

La personne à qui s'adressait cette interrogation caressa ses cheveux roux flamboyant comme pour remettre sa coiffure en ordre – pour gagner du temps, en réalité. Elle n'aimait pas passer pour une imbécile et réfléchissait à ce qu'elle allait dire.

— Je sais pas. Je trouve pas qu'il y ait beaucoup de changement…

— Comment peux-tu dire ça ? se récria-t-il avec une indignation qui pouvait paraître naturelle à qui ne le connaissait pas.

Elle se renferma dans un silence réprobateur. Il mit quelques secondes à s'apercevoir qu'elle boudait.

— Excuse-moi ; tu penses ce que tu veux, après tout…

On aurait cru que les anges représentés sur les fresques qu'il apercevait chaque fois qu'il venait allaient se détacher et voleter au-dessus d'eux. Ils en avaient vu passer, du beau monde, ces anges-là, depuis vingt ans !

— Dis-moi simplement…

— Mais non, je suis une idiote, c'est bien connu : alors, pourquoi on me demande mon avis ?

Il se pencha vers elle et sa main frôla son visage. Comme un geste affectueux, pas vraiment une caresse. Elle recula. Mais il n'était pas décidé à lâcher son os.

— Je croyais que tu votais pour nous ? C'est quand même grâce à notre hospitalité que tu as voix au chapitre…

Il s'arrêta net et esquissa une vague moue d'excuse. Cette allusion à son statut n'était pas très élégante. Elle avait acquis la nationalité française une quinzaine d'années plus tôt grâce à une procédure qu'il avait lui-même contribué à accélérer fortement.

— J'ai pas dit le contraire.

— Eh bien, alors ?

Elle le fixa d'un air agacé.

— Eh bien, reprit-elle en imitant sa voix légèrement aiguë lorsqu'il s'énervait, la dernière fois, j'ai voté pour vous au bureau que tu m'avais indiqué et…

Elle laissa sa phrase en suspens. Une vague envie de le provoquer montait en elle.

— Et quoi ?

— Et je me suis fait baiser, comme d'habitude !

— Je t'en prie !

Elle se pencha vers lui jusqu'à le toucher.

— Oh, Monsieur est délicat, Monsieur est choqué !

— Ça suffit !

— Quel autre mot veux-tu que j'utilise ? À chaque fois, c'est pareil. Avant l'élection, c'est la fête. Et puis après, rideau ! Ah, vous faites un beau métier, va !

— On n'a rien fait, pendant toutes ces années ? Ose le dire ! s'exclama-t-il en revenant à la charge.

La fille se leva.

— Oui, j'ose ! Et comment ! Oubliées, les belles promesses ! Reste plus que la taxe foncière et la taxe d'habitation ! Et l'impôt sur le revenu !

Gilbert Saintenac eut un sourire mauvais.

— T'es pas trop écrasée sur ce plan-là, non ?

L'allusion la laissa d'abord interloquée.

— Ça, c'est classe ! siffla-t-elle entre ses dents.

— Je plaisantais, Olga, dit-il en essayant sans succès de lui prendre le bras. Et la prime de rentrée pour les chômeurs ? Et les crèches pour…

— … les gosses que vous laissez dans la nature après votre passage ?

Cette fois, c'est lui qui fit la gueule.

— … et le plan anti-chauffards ? continua-t-il comme s'il n'avait rien entendu.

— Ça va, Rocco, la ramène pas trop. En plus, tu vas me dire que vous ne volez pas plus que les autres, c'est ça ?

— N'essaie pas de faire de l'esprit, ça ne te réussit pas…

— Oh, ça me viendrait pas à l'idée, je comprends rien à rien, tu le sais bien.

Tout en l'écoutant, il la regardait se rhabiller. Elle était ravissante avec son petit tailleur Ungaro, ses hauts talons et ses rangs de perles années cinquante. La parfaite bourgeoise s'apprêtant à sortir faire quelques courses avant le retour du mari.

Il devait comprendre son agressivité : cela lui permettrait peut-être de décrypter pourquoi la cote du Premier ministre venait de perdre deux points à moins de deux mois du scrutin. Ces incapables de la Sofres ne réussissaient pas à identifier l'origine du trou d'air. Mais il avait ses méthodes à lui. Pas scientifiques, non. Mais efficaces. Il s'était constitué au fil des années un panel un peu spécial. Olga en faisait partie depuis longtemps. Il se fiait à ses réactions, parfois primaires mais toujours guidées par le bon sens.

— Justement non, je pense que tu es très maligne. C'est pour ça que je n'aime pas ce que tu me dis. Tu as de l'intuition, et là, tu m'inquiètes. Qu'est-ce que tu dirais de nous aider un peu ?

— Tu veux dire : toi et l'autre obsédé ? Mais, dis-moi, il sniffe ? C'est quoi, cette manie de toujours renifler ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu le fréquentes encore ? Je croyais que c'était fini depuis longtemps, vos petits rendez-vous ? s'enquit le vieil avocat d'un ton un peu trop vif à son goût.

— Naaaan. C'est une copine qui m'a raconté. Elle le voit de temps en temps.

— Quelle copine ?

— Laisse tomber, tu connais pas.

— Tu ferais mieux de me le dire tout de suite.

— Va te faire foutre, avec tes menaces ! Pourquoi tu veux savoir qui c'est ? Tu veux lui faire passer un sale quart d'heure dans les oubliettes de ton monastère en carton-pâte ?

— Allez, ne te fâche pas. Je le saurai de toute façon, dit-il en songeant à Polignac. Mais, dis-moi, tu ne vas pas voter pour eux, quand même ?

Jamais il ne désignait l'opposition autrement que par cette expression lapidaire : « eux ». Il y avait « eux » et « nous ». D'un côté le progrès, la prospérité, la justice ; de l'autre, la réaction, l'idéologie, l'archaïsme. D'un côté la France, l'intérêt général, le bien public, l'amour des Français ; de l'autre le culte du parti, le sectarisme, les luttes de factions, les scandales passés.

— On verra.

ON VERRA. Comment cette rien du tout pouvait-elle oser ? Mais il devait rester calme. Pour l'heure, il avait une petite mission à lui confier. Une mission, c'était beaucoup dire : une idée amusante qui lui avait traversé l'esprit. La mettre dans les pattes de son nouvel ami.

— Ça t'amuserait de te caser ?

— Tu veux m'épouser ? gloussa Olga.

— Moi, non. Mais qu'est-ce que tu dirais d'Alain Fréron ?

Pas de réaction. Cette écervelée n'avait jamais entendu parler de lui. Il allait y avoir du boulot.

— Fréron, tu dis ? Connais pas.

— C'est bien dommage. Fréron, enfin, l'éditeur !

— Un joli nom !

— Ouais. Un joli nom pour un sacré con. Enfin, il dirige une boîte assez importante qui publie quelques saloperies sur nous au milieu d'un paquet de romans illisibles. Il s'est fait plaquer par une petite qu'il a essayé sans succès de lancer dans Paris et qui l'a quitté en même temps qu'elle signait un joli contrat avec la concurrence. Ça fait presque un an maintenant, mais il a eu du mal à s'en remettre. Là, je crois qu'il est à point.

— Tu rigoles ? Pourquoi un éditeur voudrait se maquer avec une fille de l'Est qui a fait hôtesse de luxe pour Énergies de France et qui a failli choper une scoliose à force de porter des valises trop lourdes ?

— Comme tu es complexée ! Je te signale que c'est lui qui m'a parlé de toi. Il en était encore tout retourné.

— Il m'a vue où ?

— À une garden-party où tu m'accompagnais, si j'ai bien compris. Il n'en pouvait plus, rien que de parler de toi : « Une rousse ! »

Saintenac la regardait d'un air satisfait.

— On n'a même pas besoin de te fabriquer un CV : relations publiques, communication… C'est ce que tu as fait toute ta vie, finalement ! Et tu n'as même plus d'accent. Enfin, juste une petite pointe qui fait snob… Tu te souviens : tu as même eu droit à une chronique entière de je ne sais plus quel écrivain, dans un hebdo. Je t'assure, ça va l'émoustiller, la jolie histoire de la petite Russe arrivée à Paris sans le sou il y a vingt ans. Quand on y réfléchit, c'est vrai que tu t'es bien débrouillée…

— En échange, tu me demandes quoi au juste ? demanda Olga qui n'avait pas envie de l'entendre retracer sa carrière.

Il la regarda avec bienveillance.

— Mais rien du tout, ma chérie. Il se trouve qu'il s'apprête à publier un livre contre nous, mais je ne crois pas que tu puisses faire grand-chose. D'ailleurs je pense à quelqu'un d'autre pour nous donner un coup de main. Un garçon que j'ai connu autrefois. Je n'aurais jamais cru qu'il me serait utile un jour…

— Il s'appelle comment ?

— Peu importe.

— Et moi, je suis censée faire quoi ?

— Rien. Peut-être juste avoir un œil sur ton futur mari, tu vois, rien d'important. Mais, si tu es bonne, je t'assure, c'est un beau parti.

— Alors, tu me le présentes quand ?

— Écoute, je dois le voir bientôt pour signer un contrat. Ce bienfaiteur de l'humanité me donne cent cinquante mille euros pour mes Mémoires.

— Tes quoi ?

— Hé oui ! Mes Mémoires ! Cent cinquante mille euros, ça t'étonne, hien ? Tu es libre après-demain à dîner ?

— Et ton gugusse ?

— J'en fais mon affaire.

— OK, ça marche. Bon, je dois dire deux mots à Nina, avant de partir.

Il n'était pas d'usage de s'incruster dans la maison une fois l'heure passée. L'homme attrapa son veston soigneusement posé sur le dossier de la chaise, en face du lit, et la suivit dans le couloir de cet hôtel très particulier. Chez Nina portait le nom de sa fondatrice, une imposante Moscovite débarquée dans les années quatre-vingt et qui avait inventé un nouveau concept : un lieu de rencontres où venaient déjeuner des politiques, des intermédiaires, des envoyés spéciaux de tous les pays de la planète qui négociaient des contrats. Quelques

jolies filles recrutées dans son pays d'origine offraient aux habitués, à la demande, une plage de détente dans une des chambres du deuxième étage. Ce lieu était le boxon aux affaires de la République. Chic, cher et connu des seuls initiés.

— Sérieusement, tu voteras pour nous ? reprit-il tout en lui prenant le bras jusqu'à l'ascenseur.

Elle éclata de rire.

— Crois-moi, il est pas encore élu, ton pote ! Au bistrot, le matin, on parle que de ça, de ses petites affaires…

— Tu sais, la presse…

— Taratata ! Nous prends pas pour des taches ! fit Olga en le poussant devant elle dans le couloir. Et sa grange plaquée or sur la Côte d'Azur ? Me la raconte pas, s'il te plaît ! On sait ce que c'est de gagner sa vie, nous autres ! Alors, faut pas essayer de nous enfler…

— Ne parle pas comme ça, dit-il tout à coup d'un ton presque tendre, comme un vieux mari qui reprend une faute de français.

— Allez, ouvre la porte, je déteste les ascenseurs, tu le sais bien.

— Il n'est pas plus malhonnête que… Enfin, c'est le contexte, il n'y avait pas de lois… Il fallait bien…

— Te fatigue pas, t'es pas à l'Assemblée ! Et t'inquiète : je suis pas seule à voter !

— Non, mais ça m'ennuie que tu penses ça ; franchement, c'est injuste…

— Le principal, c'est que je continue à rendre service, pas que je vote bien, comme toutes les petites vieilles atteintes d'Alzheimer que vous trimballez par cars entiers jusqu'à l'isoloir, pas vrai ? Allez, à vendredi !

Tandis qu'Olga passait de l'autre côté du comptoir de réception pour rejoindre le bureau directorial, Gilbert Saintenac regarda autour de lui. Son chauffeur n'était pas loin. Comme d'habitude, il s'était garé boulevard Pereire, sur la place réservée aux handicapés. La 607 s'arrêta devant lui. Il

s’y engouffra, enfin à l’abri derrière les vitres fumées. À chaque fois c’était le même stress : que quelqu’un le voie sortir de là et le reconnaisse. Oh, pas l’ami Jean de Vézelay, mais ces petits fouilleurs de poubelles de la nouvelle génération, ces frustrés qui ne rêvaient que de forcer les serrures des chambres à coucher.

CHAPITRE 18

Visite du zoo

La porte du bureau de la Maison du Dialogue s'ouvrit brusquement. Une forme monumentale s'avança.

— Selim, faut que tu t'ramènes ! Ya Douab qui s'fait déchire par…

— Bouge de là !

— Mais j'te dis…

— Et moi, j't'ai dit dégage ! Dégage, t'es sourd ?

L'intrus se retira en grommelant.

Comme chef des agents d'ambiance, Selim avait autre chose à faire que jouer les Casques bleus avec ces minables. Encore plein de problèmes pas réglés. Pourtant il n'avait pas ménagé son temps, depuis dix jours. Là, à quelques minutes du débarquement des Martiens, ce jeudi 18 mars, il essayait de passer en revue tout ce qui pourrait foirer. Les fouteurs de merde avaient été mis au vert d'une manière ou d'une autre. Quatre disciples de Joey Starr attendaient sagement dans la résidence François-Mitterrand qu'on vienne les délivrer. Dans la cave, ils pouvaient toujours gueuler, on risquait pas de les entendre. Une dizaine d'autres avait perçu une petite subvention : mille euros chacun en liquide, que lui avait livrés Miguet dans les enveloppes marron qu'on le voyait souvent sortir dans les périodes difficiles. Mille euros pour aller faire leurs courses à Paris. Y avait des portefeuilles qui allaient voir

du pays, aujourd'hui ! Ceux qui restaient ici devaient participer à la fête et faire de la figuration. Selim avait réalisé lui-même le casting. Les réunions s'étaient succédé pour organiser la surveillance du territoire. Tous avaient été équipés de portables dernier cri et s'étaient vu attribuer en urgence, par dotation spéciale de la Délégation interministérielle à la rénovation urbaine (DIRU), un parc de véhicules de fonction : quinze scooters électriques flambant neufs. Rien n'était trop beau pour la pêche aux voix dans la dernière ligne droite.

L'un des policiers des RG infiltrés dans la cité avait eu vent des méthodes employées par Selim pour insuffler à ses troupes l'esprit républicain. En cas de dérapage, suppression de tous les postes, dénonciation des délits commis à la police, punition exemplaire. Donc chômage et, surtout, fin de l'impunité pour les collaborateurs de la mission Selim. Toujours selon les rapports des RG, les agents avaient appliqué à la lettre leur « feuille de route ». Le message qu'ils avaient délivré à leurs ouailles, dans les halls d'immeubles ou les Maisons du Dialogue installées à grands frais par la municipalité dans chaque quartier, brillait par son simplisme déroutant : en cas d'incident pendant la visite du Premier ministre, un cataclysme s'abattrait sur la ville. Ce serait Falloudjah au Buisson d'Argent ! Selim lui-même, malgré ses états de service dans le *middle-management* de la racaille, n'était au fond pas très rassuré. Mais, jusque-là, personne n'avait bougé une oreille, pas même ces connards d'enturbannés qui racolaient d'ordinaire au bas des immeubles.

Il s'était bien amusé, aussi. Il avait trimballé pendant deux jours une journaliste plutôt marrante. Au départ, il avait fait la gueule quand elle lui avait téléphoné, juste après son rendez-vous de ouf chez la meuf de la mairie.

Finalement, elle était plutôt sympa, Eloïse. Yooo man ! C'était une bourge aussi, mais rigolote au moins. Pas du genre qui se la pète. Au début, elle l'avait gavé avec ses questions à la con : et le foulard ? et les tournantes ? et la place des filles dans la téci ? C'est dingue, comme ils s'intéressent tous à ces conne-ries. Bon, c'est vrai qu'il aimerait pas être une meuf, par ici. Mais on choisit pas, hein. Lui, sinon, il aurait pas choisi non plus de vivre dans ce tas de merde. Alors voilà, les

meufs, c'est dur pour elles, quand elles se laissent faire. Mais elles sont pas obligées. Quand il lui avait présenté Samira, ça lui avait fait tout drôle, à la grande blonde. « Tu vas voir, il lui avait dit, ma sœur elle s'est jamais laissé emmerder par personne. Elle porte pas le foulard, sauf des fois pour faire chier quand elle était au bahut. Elle a sa bande à elle, des filles qui ont un groupe de rap : les Pink Ladies, ça s'appelle. Celles-là, elles se laissent pas faire, crois-moi ! »

Elle voulait absolument la liste des invités qui viendraient avec le Bouffon, Eloïse. Elle l'avait saoulé avec ça ! Il avait fini par demander à Miguet, au Cave, quoi, qu'avait pas voulu. Alors Selim la lui avait piqué, à cet enflé. Il en avait plein d'exemplaires. S'en était même pas aperçu, l'autre. Là, ils s'étaient marrés, avec Eloïse. Plein de ministres lâchés en liberté dans le zoo de la téci. Et puis des gens de leurs cabinets. La journaliste lui avait expliqué : C'est des flottes en costard qui triment à ta place et qui te font des courbettes. Selim se disait que, lui aussi, il allait vouloir un « cabinet », si la visite se passait bien. Y avait encore des tas de trucs qu'elle devait lui traduire. Les deux branleurs du… comment déjà ? C'était pas CRS, mais un truc dans le genre. Ah ouais ! CNRS. Attachés de recherche. Ils étaient attachés à quoi, ces connards ? Au radiateur ? « Ces deux sociologues rendront un rapport de synthèse sur la relation à l'autre dans l'agrégat suburbain en partant notamment de l'expérience de terrain du Buisson d'Argent. » Si, si, c'était écrit sur la feuille qu'il avait piquée à Miguet. Même Eloïse était morte de rire. Pas lui. Ses potes partaient en garde à vue pour avoir tiré trois DVD au Leclerc, alors que ces blaireaux étaient payés juste pour les mater comme des singes au zoo. Mais Eloïse, elle, s'en foutait. Ce qui l'avait intéressée, c'était la fin de la liste, marquée : « invités privés ». Privés de quoi ? Là, elle avait eu l'air de le trouver vraiment relou. Puis elle avait expliqué que c'était la famille, les amis, toute la bande qui allait débarquer, quoi.

Bon, mais il était pas là pour glander. LA VISITE DU BOUFFON ! Demain, à la même heure, le cauchemar serait terminé. Il se répétait les consignes du Cave : être à l'heure, garder un œil sur les potes, faire la distribution des boulots. « Le problème, répétait Miguet, c'est dégager les accès. »

L'arrivée du convoi à la gare RER était un des moments critiques du dispositif. Selim regarda sa montre *tombée du camion* : 15 heures. Merde. Plus qu'une demi-heure. Il prit son blouson et enfourcha son scooter de fonction pour une dernière inspection.

Le Premier ministre arborait le sourire fraternel réservé aux compatriotes dans la difficulté. Personne ne regardait, dans ces moments-là, son visage d'assez près. On aurait dit qu'un mors invisible mais trop serré repoussait les commissures de ses lèvres loin vers l'arrière, à la façon d'un cheval trop bridé. Cet étirement faisait étinceler au grand jour une denture parfaite : un alignement d'une blancheur spectaculaire, d'une régularité presque effrayante. De temps à autre, le mors invisible relâchait très lentement son étreinte et les lèvres reprenaient leur place naturelle pour dessiner une sorte de moue de contentement. Les yeux s'étiraient dès que le mors entrait en action, puis s'arrondissaient quand il relâchait son étreinte. Mais, dans les deux positions, le regard semblait comme enflammé de voir un spectacle si enchanteur : l'immense dalle en béton dévitalisé à l'allure funéraire, les fontaines qui crachotaient, les pelouses mitées recouvertes à la hâte de gazon synthétique, tout ce spectacle semblait émerveiller le candidat.

Les rangs des badauds venus accueillir la célébrité étaient si clairsemés que Miguet avait, en catastrophe, raflé tous les employés municipaux : secrétaires, éboueurs, cantonniers, bibliothécaires, tous priés de quitter leur poste de travail pour venir acclamer l'homme au mors invisible.

Et lui qui semblait comblé par cette navrante mise en scène ! Il agitait la main indifféremment en direction des gens, des abribus, des panneaux d'affichage, des poubelles… Il bombait le torse pour mettre en valeur sa stature, et saluait une foule inexistante. Ses services avaient redouté l'émeute, il devait affronter l'indifférence. Il avait pourtant tout fait pour leur montrer combien il était des leurs : pas de cravate, une chemise bleue ouverte sur son cou hâlé, et une veste en jean. EN JEAN !

Arnaud regardait, ahuri, les quelques nique-ta-mère qui tenaient le mur avec leurs baggys dégoulinant sur les chevilles, leurs baskets pas lacées, leurs sweat-shirts descendant jusqu'aux genoux. C'était donc cela, la communication, cette science qui occupait Laure jour et nuit ? Une discipline juste destinée à se convaincre soi-même qu'on est proche des gens ?

Laure avançait juste derrière lui, encadrée par deux agents de sécurité qui parlaient à leur montre toutes les trente secondes. Suivait le cortège : une centaine de personnes que le jeune magistrat voyait pour la première fois. Il semblait transparent à leurs yeux. Un fantôme. Un fonctionnaire de rang intermédiaire, comme eux, pas famélique mais pas flamboyant non plus. Avec 3 254 euros net par mois, impossible de mener la grande vie à moins d'être né sur un tas d'or.

Il assistait pour la première fois de près à une campagne électorale. C'était donc ça, seulement ça, le truc qui permettait de se propulser parmi les grands chefs de la planète ? Enlever sa cravate, faire coucou des mains à la pelouse synthétique, aux abribus vides à cette heure, et sourire aux poteaux EDF ? Quelques cameramen filmaient en plan serré le candidat et sa suite. Une fois de plus, l'imposture ne risquait pas d'apparaître au 20 heures. Les téléspectateurs verraient juste Xavier content d'être parmi ceux qui souffrent. Non, pas content : rayonnant !

Ils souriaient tous, ils avaient l'air enchantés de battre la semelle sur la dalle pouilleuse – pardon, la place des Fontaines du Buisson d'Argent – où débouchaient les escalators qui faisaient le lien avec le RER et la civilisation. Les Gentils Nantis dont il venait de faire la connaissance semblaient sincèrement heureux de se retrouver là. Quelle fête de découvrir toutes ces choses exotiques : la banlieue, les transports en commun !

Car on ne voyageait pas en Velsatis, ce jour-là. Oh non ! À elle seule, l'organisation du trajet en RER avait occupé à temps complet une vingtaine de policiers. Fallait-il fermer la station Austerlitz au public ? Impossible, quand on veut jouer la proximité. Aménager une entrée spéciale pour l'occasion ? Irréalisable en si peu de temps. Alors il avait fallu faire avec le

peuple, heureusement peu concentré dans les couloirs et sur les quais en ce début d'après-midi. La rame que le Premier ministre avait honorée de sa présence avait été totalement nettoyée et repeinte. Mais la grande trouvaille, ç'avait été le train direct pour la zone des opérations. Il ne s'appelait ni ZITA, ni SHANA, ni GRETA, de ces noms poétiques donnés aux rames selon leurs itinéraires. Sur le tableau électronique était simplement inscrit : ATTENTION : CE TRAIN NE PREND PAS DE VOYAGEURS.

Gros mensonge, car des voyageurs il y en avait une centaine. Mais aucun d'entre eux, ou presque, n'aurait su d'emblée comment acheter un ticket et s'y retrouver dans le codage compliqué des noms de trains, des quais et des destinations. On avait fait parvenir à chacun des journalistes qui suivaient cette grande épopée un petit kit de survie comprenant :

• un billet aller-retour ;

• un plan du Buisson d'Argent ;

• les numéros à composer en cas d'urgence.

Conscient de l'importance de l'événement – surtout pour sa future carrière –, le président de la RATP s'était déplacé en personne. Puis, à 15 h 04, le RER était parti vers l'ailleurs, ces terres inconnues qui s'étendent au-delà du périphérique et dont on parle souvent en frissonnant dans les ministères et les salles de rédaction.

Arnaud remarqua une femme assez excitée, vêtue d'un élégant tailleur gris-bleu. Sans doute la maire du coin, dont Laure lui avait parlé. Une arriviste prête à tout pour obtenir un poste qui n'arriverait jamais, paraît-il. « Xavier ! » hurla-t-elle. D'abord pétrifié par l'allure « thé au Plaza » de son agent électoral, l'intéressé réussit, grâce à un vibrant effort de volonté, à lui tomber dans les bras.

Selim regardait lui aussi cette scène touchante qu'enregistraient toutes les caméras. Il se sentait un peu bête, dans la haie d'honneur. Mais comment faire ? Il était bien

obligé de jouer son rôle appris par cœur ; il avait même répété, avec sa sœur Samira. Elle était bien plus belle que cette grognasse de la mairie, se disait-il, tout fier. Elle avait vingt-quatre ans et était une des égéries de la téci, une beurette à poigne qui n'avait jamais voulu se résoudre à choisir entre pute et soumise. Entre deux missions pour une boîte d'intérim, elle dirigeait à la baguette sa petite bande de filles qui rêvaient de la Star Ac.

Selim entrerait tout à l'heure en scène, à 18 heures, pour jouer le parfait petit beur intégré à la Maison du Dialogue du quartier Belledonne. Le Premier ministre devait y écouter les jeunes pendant une heure, après que la bonne femme de la mairie aurait fait les présentations. Miguet lui avait remis une liste de questions-réponses, et ils avaient beaucoup répété. Selim devait attaquer avec : « Monsieur le Premier ministre. Je suis agent d'ambiance, comme plusieurs de mes camarades ici présents. Que pouvons-nous dire aux plus jeunes pour leur donner espoir en l'avenir ? » Il avait honte de se prêter à ce petit numéro. Pour ne pas sombrer seul dans le ridicule, il avait embarqué dans sa galère quelques caïds chargés de poser les questions 2, 3 et 4, à peu près aussi nazes que la première. Puis le Bouffon les interrogerait à son tour sur leur vie, leur parcours. Les réponses qu'ils devaient donner avaient aussi fait l'objet de plusieurs répétitions. Tout était en ordre.

Les guignols venus gratis au zoo étaient tous là. Ils restaient bien groupés, comme pendant les safaris-photos au Kenya. Pas question de s'éloigner du groupe. Les fauves, disent les guides dès l'atterrissage du charter, s'attaquent toujours aux individus isolés ou affaiblis. Donc, exploration en groupe compact !

Le chef des agents d'ambiance portait un badge rouge, celui qui permettait de circuler à peu près partout. Samira n'avait eu droit qu'au bleu, qui l'autorisent à approcher le Premier ministre pendant le « pot de l'amitié » qui solderait la journée dans la salle des fêtes, « en mairie ».

Arnaud commençait à s'amuser. Il imaginait les conversations dans les futurs dîners. Tous raconteraient leur guerre, le RER (pas spécial), la dalle, la promiscuité dangereuse, les cages d'escalier. Non, tout cela, on n'y croyait

pas, mais, sur place, là, on voyait que c'était vrai. Il suivait la farandole de coursive en hall d'immeuble. Le Premier ministre ne lâchait pas son entremetteuse. Celle-ci avait elle-même sélectionné les portes où l'on pouvait frapper, les badauds choisis au hasard avec lesquels on avait un échange détendu. Combien d'enfants ? Cinq ? Mais c'est merveilleux ! Nous allons continuer à aider les familles nombreuses, madame. L'école, ils se font racketter ? Un regard sévère et interrogatif à la Pollin, du genre : c'est bien vrai ce qu'elle dit, la grosse vache ? Madame le maire reprenait la main, racontait les sanctions exemplaires, la rapidité de la police municipale à intervenir, le rôle des Maisons du Dialogue où, une fois par mois, elle venait en personne parler des problèmes de tous les jours. Ah, elle ne pouvait pas venir, la dame, à cause des horaires ? C'était l'heure où elle couchait ses enfants ? Et son mari, alors, il ne pouvait pas prendre un peu la relève ? suggérait le Premier ministre avec un bon sourire. Ah, il n'y avait pas de père… Bon, évidemment, si les pauvres ne font aucun effort… Encore une risette, une petite bise à la grosse, un geste d'amour au niard hurleur en poussette, et c'était reparti.

Arnaud était fasciné par tant d'obscénité. 16 h 30 : le spectacle continuait. L'autre avait déjà bondi vers le bâtiment suivant. Il discutait maintenant avec un zombie non identifié, le responsable de la « Régie de quartier » qui employait apparemment des jeunes désœuvrés à des travaux d'entretien un peu ingrats. Il était parfait, le Premier ministre. Souriant, pas trop. Préoccupé, mais confiant. Le mors invisible régulait l'opération. Laure restait aux aguets. Arnaud lisait sur son visage une passion dans laquelle il n'entrerait jamais. Elle le regardait de temps à autre en souriant avec un regard complice. Et il se disait qu'il l'aimait, malgré tout. Au pied d'un pilier en béton, il remarqua une jeune femme, une très jolie blonde qui collait aux basques d'un grand beur omniprésent depuis le début de la visite. Pas du coin, celle-là.

19 heures : tout se passait bien. Selim respirait mieux. La visite des cages d'escalier : impeccable. La rencontre avec les « Mères pour la paix dans les quartiers » : sans problème. Sa prestation personnelle sur son territoire, à la Maison du

Dialogue de Belledonne : un triomphe. Il ne restait plus qu'à avaler le pot de l'amitié, et l'affaire serait réglée. Flanqué de Miguet, il entrait maintenant dans le hall du 12, square Picasso, pour vérifier les derniers détails. C'est là que le Bouffon allait dormir, ce soir. Au dernier étage, pour qu'on puisse assurer l'évacuation en cas de besoin. Les familles des premier et deuxième étages avaient ordre de ne plus sortir de chez elles après 20 h 30. Un petit couvre-feu dont le respect serait surveillé par la garde de fer du candidat, postée devant chaque palier. Les deux étages supérieurs avaient été « nettoyés » : contre indemnité, leurs occupants avaient été priés d'aller dormir ailleurs. Repeint de frais, meublé de neuf, le trois-pièces où devait dormir le Premier ministre était fin prêt. Des ouvriers habituellement affectés à Matignon avaient travaillé pour ouvrir une trappe donnant directement sur les toits, où quatre gendarmes montaient la garde. À la moindre alerte, évacuation par hélicoptère sous le haut patronage du pilote Jean-Luc Tournet. L'appartement mitoyen était réservé aux gardes du corps. Miracle parmi les miracles : même l'ascenseur fonctionnait. Il suffisait qu'il tienne le coup jusqu'au lendemain matin. D'où la présence du technicien d'Énergies de France spécialement détaché ce jour-là pour éviter tout incident.

— Mes chers amis, vous imaginez combien l'émotion est grande pour moi, attaqua d'une voix tremblotante Véronique Pollin. Nous avons été choisis par le Premier ministre pour l'accueillir dans nos foyers. Oui, dans nos foyers ! Pour mieux s'imprégner de notre vie quotidienne, cet homme qui dirige la France et en orientera demain les destinées est venu nous écouter. Pour rendre ce moment plus authentique, il a tenu à ce que les caméras ne soient pas là, ce soir. La presse nous laissera donc entre nous d'ici un instant. Je voulais juste remercier tous les Buissargentins qui, spontanément, ont donné de leur temps, de leur talent pour faire de ce moment exceptionnel une grande réussite. Bienvenue chez nous, Monsieur le futur Président !

Le guignol s'était rengorgé, avait prononcé quelques paroles convenues. Selim avait lancé un clin d'œil à Eloïse.

La journaliste non plus n'avait rien manqué de la fête. Le visage dissimulé derrière de larges lunettes de soleil, elle ne s'était pas mêlée au troupeau : toujours éviter les confrères, dans ce genre d'occasion. Xavier ne l'avait pas davantage remarquée. Elle faisait fonctionner à plein régime son radar, comme d'habitude. Son attention fut attirée par un beau brun taciturne qui se tenait à l'écart. Qui était ce type ? Jamais vu en photo. Et personne ne le connaissait, apparemment. À suivre, on ne sait jamais… Et si c'était… cet Arnaud Vitale, le magistrat dont lui parlaient depuis plusieurs semaines certains de ses contacts officieux à Matignon parce qu'il allait épouser Laure ? Bien dommage qu'un type aussi séduisant convole avec une mégère pareille, songea Eloïse qui se souviendrait toute sa vie de sa dernière entrevue où l'autre l'avait habilement poussée à la rupture : « Tu n'es qu'une parmi d'autres, pour lui, ne te fais pas d'illusions, lui avait dit la sœur d'un air désolé. Il n'ose pas te le dire, mais ton omniprésence lui pèse. Comme il t'aime bien, malgré tout, il ne veut pas te faire de peine. Mais moi, je préfère te le dire, au moins c'est plus clair. » Elle se souvenait encore de la douleur qu'elle avait ressentie en plein sternum. Puis du dégoût qu'elle avait éprouvé, après coup, pour ce couple frère-sœur chez qui le patron n'était pas celui que l'on croyait.

Les discours terminés, les jus de fruits coulaient à flots. Pas d'alcool, pour ne pas froisser les musulmans. Eloïse observait à la dérobée son ancien amant. Il voletait de groupe en groupe, souriant. Il était à deux pas, discutant avec les jeunes Pink Ladies. Un petit couplet sur le rap, pas si éloigné que ça de la musique classique ; un autre sur la nécessaire réappropriation des arts de la rue par les femmes. « Surtout les jeunes comme vous, qui sont l'avenir de ce pays », insistait-il tandis que le mors était entré en action pour dégager son effarante denture. Sous le regard protecteur de Selim, les Pink sortirent une maquette de leur CD en devenir qu'elles dédicacèrent au héros du jour. « On verra bien si vous pouvez le faire passer sur une radio », gloussa Samira. Eloïse le vit alors glisser quelques mots à l'oreille de la rappeuse, avant de transmettre l'objet à son factotum. Elle sentait que la pochade n'était pas tout à fait terminée. En effet : le candidat s'adressa à son collaborateur d'un ton volubile en la désignant d'un geste désinvolte. Eloïse

profitait du spectacle. La beurette était maintenant en grande conversation avec l'esclave encravaté. Le regard de la journaliste croisa alors celui d'Arnaud Vitale qui n'avait, lui non plus, rien perdu de ce qui venait de se produire. Cela dura à peine une seconde de trop. Il détourna la tête et disparut presque aussitôt. C'était lui, elle en était sûre. Il ressemblait à la description qu'on lui en avait faite. C'est vrai qu'il avait de l'allure, avec sa mèche rebelle qu'il remontait en permanence.

Elle le savait et lui aussi : ce soir, Samira était réquisitionnée au quatrième étage du 12, square Picasso.

CHAPITRE 19

Réveil difficile

Selim Belkaci ne disposait pas seulement d'un scooter électrique de fonction. Il bénéficiait aussi, depuis son embauche par la municipalité du Buisson d'Argent, d'un logement. Oh, bien sûr, le deux-pièces n'avait rien de pharaonique. Mais il pouvait enfin recevoir, activité conviviale dont il s'était jusque-là privé, les séjours en centre fermé, entre deux larcins, ne s'y prêtant guère. Il dormait du sommeil du juste – celui qui cuve son soulagement après le cirque de la veille – quand un vacarme le réveilla. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser que l'on sonnait à sa porte. Il consulta sa montre : 7 h 32. Son réveil n'avait pas sonné. Il aurait dû être debout à 7 heures pour s'occuper des clowns venus de Paris. Heureusement, LA VISITE touchait à sa fin. Deux écoles, trois commerces de proximité et hop, tout le monde dans le RER ! Et bonjour chez vous !

Merde, c'était sûrement le Cave qui venait lui sonner les cloches. Il sauta à la hâte dans son jean et se précipita vers la porte. Sans attendre d'y avoir été invité, le sbire entra dans la pièce principale entièrement décorée à la marocaine à la suite d'un pari hasardeux avec des potes, selon une inspiration, qui aurait surpris n'importe quel ressortissant du Royaume. Tout pâle, il sautait d'un pied sur l'autre et bégayait comme jamais :

— Eli… ell… elle est où, tttta ssscœur ? lâcha-t-il d'un air terrorisé.

— Ma sœur ? Ben, ch'sais pas, m'sieur, pourquoi ? Y a un problème ?

— Écoute, Selim, ttttu me lalala rettttttrouve, llllllà, ttttttout de suite ! C'est sérieux, tu comprends ?

Selim essayait de faire fonctionner son cerveau. Samira était au 12, square Picasso, avec le Bouffon. Ça l'amusait qu'à moitié, mais c'était là qu'elle était. Miguet avait participé à l'opération. Pourquoi il venait le faire chier au petit matin, avec ses histoires ?

— Qu'est-ce qu'elle a, ma sœur ?

— Elle a que… que… qu'elle ddddoit rendddddre qqqqq-quelque chose, voilà. Sisisi tttu veux pas d'ennuis, mmmmmon gars, tututu la ttttrouves…

— Mais elle doit rendre quoi, à qui ? C'est quoi, ces conneries ?

— Jejejeje sssssais pas. Appppelle-moi ssssur mon pppportable qqqqquand tu lalala trouves…

Selim se passa la tête sous l'eau, enfila son blouson, dévala les escaliers jusqu'à son scooter, plantant le Cave au milieu de son F2. Qu'est-ce que cette conne avait fait ? Elle lui avait tiré le portefeuille, au Bouffon ? Il avait réussi à tenir tout son petit monde tranquille, le supplice était presque terminé, et c'était sa sœur qui venait semer la merde ! Le chef des agents d'ambiance bâtissait dans l'urgence son programme de la matinée : retrouver Samira et l'étrangler de ses propres mains ! Cette petite fille gâtée avait toujours fait la loi à la maison. C'était une sale capricieuse à qui on passait tout. Ses parents étaient dépassés depuis longtemps par les événements. Son père, ouvrier dans la même usine qui fabriquait les mêmes chauffe-eau depuis trente-cinq ans, semblait avoir perdu l'usage de la parole. Sa mère, l'intellectuelle de la famille, avait fait sa crise de féminisme et bataillé pour que sa fille ait les mêmes droits que les garçons. Elle ne s'intéressait qu'à Samira, cette dingue. Les deux garçons, elle s'en foutait. Exactement l'inverse de tous les voisins. Résultat : le frère de Selim, carrossier dans un garage, s'était marié et croulait sous les dettes de son pavillon en bordure d'autoroute, un truc à

faire pleurer avec des espèces d'arbustes minables tout autour, comme chez les beaufs. Et lui, il zonait au Buisson d'Argent. Jamais réussi à se tirer de ce trou. Jamais pris l'avion pour aller ailleurs. Juste des virées en bagnole sur la Côte, l'été, histoire de faire valser les portefeuilles et de se payer du bon temps.

Il sonna chez ses parents par surprise : pas de Samira. La tournée des copines ne donna rien non plus. En plus, elles avaient toutes l'air de se foutre de sa gueule. Yooo man, il était pas le mari cocu, lui ! Il s'en foutait, d'où sa sœur allait fourrer son cul ! Juste il voulait pas d'embrouilles. Les premières notes de la *Marche turque* retentirent dans la poche de son blouson. D'habitude, il aimait bien cette sonnerie qu'il avait sélectionnée. Classe, il trouvait. Mais il ne décrocha même pas : à tous coups c'était encore Miguet qui allait le gaver avec ses conneries. Il avait arrêté de bégayer, le Cave. Maintenant, il était passé au stade des menaces. Pauvre tache, il lui faisait pas peur.

Le chef des agents d'ambiance était au bord de la faute professionnelle. Il aurait dû vérifier, dans le quartier de l'école où les gros nazes allaient débarquer, que ses troupes étaient calmes avant l'assaut. Il voyait toujours l'hélicoptère, sûrement celui de l'ami Robocop, qui faisait des gros ronds au-dessus de la téci. Et puis, des tas de Renault Espace un peu cabossées qui se déplaçaient dans les rues interdites à la circulation. Heureusement que ces guignols venaient pas tous les jours par ici !

Selim trouva plus prudent de ne pas se montrer. Il alla se réfugier dans son bureau de la Maison du Dialogue en attendant la fin des festivités. À peine assis dans son fauteuil, il s'endormit profondément. C'était comme ça depuis qu'il était tout petit : quand son père la frappait, puis, plus tard, quand les instits l'engueulaient, puis pendant les gardes à vue, toujours le même truc : dès qu'on lui aboyait dessus, il se mettait à roupiller. De la conseillère d'éducation jusqu'au gardien de la paix, tout le monde pensait : foutage de gueule. Qui aurait pu imaginer autre chose ?

Pendant cette sieste improvisée, la visite continuait avec, autour du Premier ministre, un cortège officiel plus clairsemé que la veille. Comme Arnaud, la moitié de la troupe avait regagné ses pénates la veille au soir. Une rumeur commençait à circuler : une beurette lui aurait volé quelque chose. Quoi ? Secret défense. Mais il fallait le récupérer à n'importe quel prix. Laure voulait parler personnellement à la responsable de cette déplaisante facétie.

Selim fut réveillé en sursaut pour la deuxième fois de la journée. Habillée en battle-dress kaki, les yeux cachés derrière des lunettes de soleil jaune fluo, coiffée d'une casquette à la Doc Gyneco en forme de cocotte-minute retournée, Samira lui administrait de petites claques sur les joues.

— Alors, on me cherche partout ?

— Mais baisse les yeux ! hurla-t-il. Qu'est-ce que t'as chourave au Bouffon, t'es complètement schtarb, ou quoi ? À mon avis, même l'US Army elle te cherche, à l'heure qu'il est… Non mais, pourquoi tu nous as mis dans la merde ? Y vont nous faire sauter le quartier à cause de toi ! Tu sais que t'as de la chance d'avoir un frère comme moi. Je pourrais aussi te faire lapider, te brûler vive pour t'apprendre à te faire tirer par un mec qu'est même pas musulman, en plus de ça. Ouais, il paraît que je pourrais presque te tuer, pour avoir fait la pute. C'est l'imam de la tour carrée qui raconte ça. Et moi, je suis le frère sympa, cool. Tout ça pour que tu nous embrouilles…

— Fais pas chier, Selim. Ça t'arrange bien, de vendre ta sœur de temps en temps, non ? Alors, ta gueule ! Tu vois, tes conneries de te prendre pour le grand caïd, ça nous a tous pris la quiche grave. Alors, avec les copines, on a décidé que le roi de la téci, ce serait celui qui ramènerait un trophée.

— Un quoi ?

— Un trophée, genre les papiers… le carnet de chèques… la carte bleue ou son slip. Ce qu'on veut. Tu vois, Selim, c'était pour le fun. Pour pas leur baiser les babouches, comme toi…

Selim regarda sa sœur avec la mâchoire inférieure pendante. Il avait du mal à y croire.

— Tu lui as chouré… son… slip ?

— Mais non, t'inquiète ! Je lui ai taxé un truc qu'il pourra pas réclamer, ça c'est sûr.

— Mais t'es dingue ! Qu'est-ce qu'il pourra pas réclamer ? Ce naze-là, il a tous les droits, pauvre conne !

Samira sortit de la poche de son battle-dress trois petits sachets en plastique transparent fermés par un nœud. Impossible de se tromper sur la nature du larcin.

— De la poudre ! Et t'as trouvé ça où ?

— Ben, dans ses poches…

— Les poches à qui ?

— Ben, à l'éjaculateur précoce, quoi !

— Ma rolepa ! C'est pas le moment, Samira. T'as tiré de la dope au chef de la France, là, sûr qu'on va te croire ! Et t'as montré ça à qui ?

— Ben, à Fatiha, c'est tout.

— Fatiha ? Chuis passé chez elle, ce matin. T'y étais pas, qu'elle a dit.

— Espèce de bâtard, tu ferais mieux de m'écouter. D'abord, j'ai pas passé la nuit avec le camé, on a juste baisé et je me suis cassée chez Fatiha vers une heure du mat' : c'était prévu comme ça.

— Et il a dit quoi ?

— Bah, rien. J'ai dit : je m'en vais, je dois retourner chez mes parents…

— T'es marrante, toi… T'as quépi la drepou et tu t'es tchavée…

— Ben ouais. Quand l'autre ouf il est parti prendre sa douche – ça a l'air d'un maniaque de la propreté, le type –, j'ai fouillé dans ses poches. Il a rien dedans… Pas un biffeton… pas une carte de crédit. Il avait même pas de phone : juste une espèce de bip comme ils ont à l'hosto. Mais, dans la poche de son pantalon, j'ai trouvé ça.

La tête du chef des agents d'ambiance ! Il roulait des yeux dans toutes les directions tout en poussant des petits cris déchirants.

— Bon, on s'occupera de ton cas après. Mais là, faut aller rendre la dope. Il se charge à l'Ajax vitres si il veut, le Bouffon, j'en ai rien à foutre. Parce que, crois-moi, il se fera jamais serrer, lui. Par contre, la taule, c'est quand tu veux si tu te fais pécho avec les trois tétines dans la fouille.

— Et je les rends à qui, gros malin ? Je vais voir les deux taches qui le quittent pas d'une semelle, qu'ont des tuyaux transparents qui leur sortent des oreilles et qui parlent à leur montre ? Et je leur dis : tiens, salut, les keums, votre boss il a oublié quekchose ?

— Attends, j'appelle Miguet. Toi, tu bouges pas d'ici. Il est quelle heure ?

— Dix heures et demie.

Selim sembla réfléchir puissamment. Puis il dit de son air le plus doux :

— Il faut que tu me trouves vite fait trois sacs comme ceux-là.

— Pourquoi ?

— Pour les empreintes, dit-il en levant les yeux au ciel. Tu les as touchées, les doses. Alors, tu vois, maintenant, y a aussi tes empreintes dessus. Donc, on va changer la poudre de sachets. Tu prends mon scoot, tu me trouves ça, et puis des gants en plastique aussi. Allez, grouille !

Une demi-heure plus tard, ils avaient transvasé la marchandise. Miguet les attendait devant la mairie où Laure souhaitait parler en tête à tête avec l'héroïne du jour.

CHAPITRE 20

L’incendiaire

C’était le seul luxe de l’endroit : quand elle était dans son bain, et à condition d’incliner la tête sur la droite, elle apercevait un morceau de la tour Eiffel. C’est pour cette vue imprenable qu’Éloïse avait acheté à prix d’or cet appartement sous les toits, au sixième étage sans ascenseur. Une salle de bains avec fenêtre et une lucarne sur le ciel de Paris.

La jeune femme réfléchissait dans l’eau brûlante à sa stratégie. Avant dix heures, premier appel à sa victime. Peu de chances de la trouver au Palais un vendredi, mais il fallait essayer. Surtout, ne pas laisser de message. Insister pour lui parler directement. Comme toujours lorsqu’elle approchait une cible, elle éprouvait des sentiments contradictoires. L’excitation d’entamer une nouvelle partie de poker où il allait falloir bluffer, amadouer, terroriser. L’embarras de fouiller où elle ne devait pas, de se montrer intrusive et de se faire éconduire. Et, comme toujours, plus le moment de l’appel approchait, plus l’aspect désagréable de sa mission l’emportait. En plus elle n’était pas certaine de l’identité du beau brun à la mèche rebelle dont elle avait croisé le regard, la veille, au Buisson d’Argent. Mais il fallait essayer. Elle tiendrait alors un vrai sujet. Elle avait d’autant moins de scrupules que la manière dont Xavier avait réquisitionné la sœur de son informateur l’avait dégoûtée. Elle en avait parlé à Selim qui avait lorgné le bout de ses baskets en silence. Elle y avait repensé plus tard dans la soirée, pendant tout le trajet de

retour en RER : comment avait-elle pu être amoureuse d'un type pareil ? Pour se rassurer, elle s'était dit qu'à l'époque il n'était pas encore comme ça…

Son esprit se reporta sur Arnaud Vitale. En cas de succès, restait le gros morceau : publier quelque chose. Aborder trop frontalement la question du fiancé de Laure serait considéré par le journal comme une atteinte intolérable à la vie privée. Pourtant, elle sentait que ce magistrat allait jouer un rôle. En plus, un type qui siégeait à la XVII^{e} ! Pas anodin, ça !

Elle n'avait dû y comparaître qu'une seule fois pour avoir évoqué au détour d'un papier la manière dont un banquier bon chic bon genre était, en réalité, le trésorier occulte du principal parti d'opposition. Elle avait pris la précaution de ne pas citer son nom, ni celui de sa banque. Problème ? Oui. L'honnête homme l'avait poursuivie, affirmant qu'il était reconnaissable par un petit cercle d'initiés. Éloïse avait ri dans un premier temps : certes, il pouvait être reconnu par ceux qui savaient déjà. Mais où était donc le préjudice ? Le tribunal était néanmoins entré en condamnation : cinq mille euros d'amende, dix mille de dommages et intérêts. Elle avait eu droit à une convocation de Jean de Vézelay et à son prêche habituel : « Ma chère, rassurez-vous, je ne vous en veux pas, c'est le métier qui rentre, n'est-ce pas ? » avait-il dit d'un ton qui signifiait nettement : « Une fois, pas deux ! »

Le souvenir de cette désagréable expérience arracha Éloïse au bonheur du bain. Elle se sécha, emballa ses longs cheveux blonds dans une serviette nids-d'abeilles avant de passer sa tenue de combat : un pantalon noir fluide et large, un tee-shirt Gap en coton peigné, et la vieille paire de chaussons de danse qu'elle utilisait en guise de pantoufles. Outre la salle de bains, son appartement se réduisait à une grande pièce en désordre permanent, un recoin faisant office de bureau, une cuisine pour Lilliputiens et une chambre équipée d'un lit, d'un écran plat et d'un immense placard.

L'hebdomadaire des cœurs sensibles avait de nombreux défauts, dont celui d'avoir parqué l'ensemble de ses rédacteurs dans un espace paysager, mais il tolérait, de ce fait, que ceux-ci s'abstiennent certains jours de faire acte de présence.

01 44 32 51 51. Longue sonnerie…

— Tribunal de grande instance, dit une voix lasse à l'autre bout du fil.

— Arnaud Vitale, s'il vous plaît…

Bip… bip… bip… Nouvelle sonnerie. Interminable.

— Huuuummm, fit une voix féminine qui semblait avoir épuisé les charmes du service public.

— Bonjour, madame, je souhaiterais parler à Arnaud Vitale, dit Eloïse en se mordant la lèvre.

C'était là l'instant décisif.

— De la part ?

— C'est personnel.

Depuis la généralisation des téléphones mobiles, la formule destinée à forcer les barrages était hors d'usage : si c'est personnel, ma petite, tu devrais avoir son numéro de portable. Éloïse décida de faire diversion.

— Vous travaillez avec lui ?

— Vous êtes au greffe pénal de la XVII^{e} chambre, madame. Et vous, votre nom, s'il vous plaît ? Je vais voir si M. Vitale est là…

— Je suis désolée, madame, je ne peux pas vous donner mon nom, mais je dois lui parler : c'est très important.

— Vous savez, si on devait passer aux magistrats tous les dingues qui appellent, on n'arrêterait pas !

L'accueil réservé aux usagers de la Justice pouvait encore faire des progrès.

— Écoutez, madame du greffe pénal de la XVII^{e} chambre, je connais bien Arnaud Vitale, j'ai quelques raisons de refuser de vous dire qui je suis, mais je sais une chose que je vous conseille d'écouter avant de me raccrocher au nez comme vous envisagez de le faire : si vous me le passez – parce que je sais qu'il est là, il me l'a dit –, vous risquez beaucoup, beaucoup moins gros que si vous m'envoyez balader !

Eloïse avait honte de ce numéro de mégère, mais, dans ces moments-là, elle suivait son inspiration. Elle entendit la cerbère du service public pousser un soupir exaspéré. Nouvelle sonnerie. Un silence, puis une voix grave, pleine d'autorité :

— Arnaud Vitale.

Très pro, le fiancé… Enfin, si c'était bien lui.

Elle se présenta en quelques secondes. Silence à l'autre bout du fil. Il allait raccrocher ? Déjà enfui du bureau ? Eloïse se lança :

— J'aurais souhaité vous voir assez rapidement. Je ne vous prendrai pas beaucoup de temps.

Elle s'efforçait de garder un ton neutre, un timbre ferme et un débit régulier.

— À quel sujet ?

— Je pense qu'il est préférable de ne pas en parler au téléphone.

— Et pourquoi pas ?

— Parce qu'il s'agit d'un sujet qui vous touche de près.

— Écoutez, je n'ai pas pour habitude de voir les journalistes. J'ai même pour règle de ne jamais les rencontrer. N'y voyez rien de personnel, mais je n'ai jamais dérogé à ce principe. Donc…

— Monsieur Vitale, je comprends votre point de vue, mais je suis obligée d'insister. Il serait préférable que nous arrivions à nous parler, car certaines de mes interrogations ont un caractère personnel…

— Personnel ?

La voix avait imperceptiblement changé.

— Oui, j'envisage de faire un article sur l'entourage proche du Premier ministre. C'est à ce titre que je veux vous voir, car je compte y mentionner votre nom…

— Mon nom ? C'est intéressant. Je ne connais pas le Premier ministre.

— Ah bon. Et à quel titre étiez-vous, hier, au Buisson d'Argent ?

Blanc à l'autre bout de la ligne.

— J'y étais, je vous ai vu, monsieur Vitale. Je suis donc étonnée que vous ne connaissiez pas le Premier ministre.

— Je vous répète que je ne le connais pas.

Quel culot ! se dit-elle. Il la prenait pour une imbécile. Mais il n'avait pas démenti, pour la visite au Buisson d'Argent. Bingo : c'était bien lui.

— Disons alors que vous êtes très proche d'une partie de son entourage familial…

L'autre, dans son bureau, soupira :

— Je trouve que cette conversation prend un ton à la fois désagréable et parfaitement étranger à ce que j'estime être le droit à l'information. Donc, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je ne souhaite pas vous rencontrer, ni d'ailleurs poursuivre cet échange avec vous plus longtemps.

— C'est comme vous voulez. Dans ce cas est-ce que je pourrais juste avoir un numéro de fax où je puisse vous adresser quelques questions ?

— Nous n'avons pas de fax. Comme vous l'écrivez souvent dans vos colonnes, les tribunaux français sont sous-équipés.

— Dans ce cas, je vous enverrai un courrier, en recommandé, bien sûr. Au Palais de Justice ou à une autre adresse ?

— Madame, faites comme vous le souhaitez. Au revoir, ma…

— Juste un instant. Hier, on s'est regardés un court instant, et je crois qu'on pensait à peu près la même chose, non ? Alors je trouve votre réaction… comment dire ? Décevante.

Il ne raccrochait pas. Il ne répondait pas non plus. Il fallait conclure.

— Écoutez, je vous propose de réfléchir. Je vous laisse mon numéro de portable. Vous pouvez me joindre quand vous

voulez. J’espère vraiment que vous m’appellerez.

Éloïse resta un moment recroquevillée contre le mur, son téléphone dans la main. Qu’avait-elle, sur ce type ? Des rumeurs, les confidences de deux ou trois électrons libres branchés sur Matignon. Et puis la visite au Buisson d’Argent. Donc, presque rien. Pourtant, elle exultait.

CHAPITRE 21

Retrouvailles

Sans en avoir une conscience très claire, Arnaud Vitale savait que Paris était une ville étrange. On aurait dit une immense forêt où se côtoyaient toute l'année pompiers et pyromanes. Régulièrement, des feux couvaient sans jamais se déclencher. Un mandarin expédiait pendant des années dans l'autre monde ses patients contaminés par l'infection d'une salle d'opérations, la nouvelle passait inaperçue. Un ministre des Affaires étrangères montait une opération secrète visant à discréditer l'ambassadeur d'un pays européen théoriquement ami : quelques articles repérés par une poignée d'initiés, une ou deux déclarations extravagantes de mauvaise foi du Quai d'Orsay, et l'incident était clos. Un réseau de frères juges dépeçait des boîtes en liquidation et distribuait les morceaux en loge ? Personne ne s'en formalisait. Dans les rédactions, l'atonie ambiante permettait de digérer tout ce qui aurait provoqué un scandale dans n'importe quel autre pays. Dans la patrie de Voltaire désormais assoupie, le cynisme bonhomme régnait. Et puis, à intervalles réguliers, un feu prenait. Un vrai, qui laissait du monde sur le carreau. Pas des personnages de premier plan, non, des lampistes, des obscurs hier encore ignorés du grand public et qui avaient droit à leur quart d'heure de célébrité. En général, les flammes se propageaient à la suite d'un dysfonctionnement minuscule ; les mécanismes de régulation qui permettaient à la classe dirigeante de trouver le sommeil, le soir, lâchaient alors et l'hystérie succédait à la

loi du silence. Et les Gentils Nantis souffraient. Ceux qui, jusque-là, somnolaient se réveillaient en sursaut et versaient en grandes quantités de l'huile sur le feu. La machine devenait folle, nourrie par les ouvriers de la onzième heure et une opinion en manque qui, brusquement, voulait tout savoir. Dans ces moments-là, ne pas se trouver sur la trajectoire de l'incendie relevait du principe de simple survie.

Arnaud devinait qu'un départ de feu menaçait. Pas le moment de paniquer. Il ressentait une étrange impression, faite de gêne et de colère. Et s'ils avaient raison, finalement ? Longtemps les récriminations permanentes de Laure et de sa clique lui avaient semblé ridicules. Mais le magistrat n'était plus aussi catégorique. Peut-être que ces gens ne respectaient rien. Ils forçaient votre porte, s'invitaient dans votre chambre à coucher tout en s'étonnant que vous ne répondiez pas avec plus d'entrain à leurs questions atroces.

Il fallait appeler Laure. Elle avait l'habitude. Elle saurait le conseiller. Ce soir, elle accompagnait son frère pour un grand meeting à Marseille où il avait refusé cette fois de la suivre, mais elle devait encore être à son bureau.

Fidèle au poste, Gentiane répondit. Mais elle ne pouvait pas faire grand-chose : Laure était déjà sur place pour tout préparer. Il fallait la trouver, oui, maintenant, important, urgent, vous savez, Gentiane, que je n'ai pas l'habitude de faire du forcing… Puis il resta prostré, fixant sans but son téléphone écran couleur. Un quart d'heure plus tard – un quart d'heure : une éternité –, elle était en ligne.

— Oui, amour. Je t'écoute.

— Une journaliste m'a appelé. Elle veut me voir pour parler de nous. Elle était hier au Buisson d'Argent.

Il entendit une sorte de râle à l'autre bout du fil. Mais Laure eut tôt fait de reprendre le dessus. Elle l'interrogea nerveusement sur la créature maléfique. Les précisions qu'il lui fournit ne la rassurèrent pas.

— Eloïse Mazurier ? Cette petite pétasse a osé t'approcher ? Et elle t'a demandé quoi ?

Elle avait mis les doigts dans la prise électrique de l'hôtel, ou quoi ? Arnaud chassa cette vilaine pensée et rendit compte de la conversation.

— Évidemment, tu ne lui réponds pas. Tu entends ? Je t'interdis de lui répondre ! Arnaud, cette fille est une petite intrigante qui a essayé de séduire mon frère et que nous avons jetée. Elle essaie de se venger, c'est tout. Alors toi, surtout, tu ne bouges pas ! Tu me laisses m'occuper de son cas. Ne t'inquiète pas, tout se passera bien.

À cet instant, Arnaud crut entendre une autre voix dans le combiné. Il avait saisi le mot « emmerdeur » ou « emmerder ».

— Il y a quelqu'un avec toi ? demanda-t-il.

— Mais non, qu'est-ce que tu racontes ? Allez, fais ce que je te dis, et tout ira bien. *Keep cool.* Bisous, chéri, on se rappelle.

Laure avait interrompu la conversation encore plus grossièrement que d'habitude.

« Tu entends, je t'interdis de répondre ! » Cette injonction résonnait douloureusement dans sa tête. Il était venu demander des conseils, susciter une conversation, pas prendre ses ordres comme un domestique. Il regrettait d'avoir appelé. Et puis, qu'est-ce que c'était que cette voix ? Un type dans la chambre ? Elle le trompait ? Mais avec qui ? Et quand ? Elle était en permanence survoltée, débordée. Il songea à la journaliste. Laure allait « s'occuper » d'elle. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Arnaud se sentait vidé. Et si Laure disait vrai ? Si cette fille avait essayé de vamper son futur beau-frère, n'allait-elle pas tenter à tout prix de se venger du clan, quitte à faire au passage une victime collatérale : lui ?

En même temps que ces questions le torturaient, Arnaud s'était lancé dans une recherche sur Internet. Pages jaunes. Appuyer sur *Rechercher.* Comme un automate, il composa le numéro qui venait de s'afficher.

Le standard de la société lui passa une charmante personne, méfiante mais pleine de bonne volonté. L'éditeur avait quitté son bureau. On lui ferait part de son appel. Il ne restait plus qu'à attendre. Des dossiers en souffrance avaient été empilés à

la hâte devant lui. Mais impossible de se concentrer. Même un rangement aussi ordinaire lui apparut comme un travail herculéen. Son inquiétude grandissait quand le téléphone sonna.

— Arnaud ?

C'était lui. Ils se parlèrent comme s'ils s'étaient quittés la veille, sans la moindre allusion à leur brouille. Il serait toujours temps plus tard, quand l'horizon se serait dégagé. Marié, Damien avait deux enfants. Et toujours sa phobie des microbes à laquelle s'était superposée, expliqua-t-il en riant, une passion pour la diététique.

— Mais tu ne m'appelles pas seulement pour prendre des nouvelles ?

— Écoute, j'ai un gros problème que tu pourrais peut-être m'aider à résoudre, mais il faudrait qu'on en parle de vive voix.

— C'est urgent ?

— Plutôt.

— On peut prendre un verre en fin de journée. Pas trop tard : après, j'ai un dîner.

— Tu ne peux pas avant ?

— Écoute, c'est difficile d'annuler mon déjeuner, mais si tu veux, on se retrouve dans une demi-heure au *Rostand*, ça nous rappellera notre folle jeunesse ! Tu te souviens ? C'est en face du Luxembourg…

— Vraiment…

— Ça va, j'ai pas encore fait grand-chose. Au fait, juste pour savoir… enfin, ton problème, c'est avec qui ?

— La presse.

— Merde !

— Comme tu dis.

La marche dans la fraîcheur de mars apporta à Arnaud un regain de sérénité. Des passants insouciants des enjeux électoraux le croisaient sur le boulevard Saint-Michel. Il s'arrêta à un kiosque pour y acheter l'hebdomadaire de Vézelay. Peut-être sa tortionnaire y avait-elle commis un article… ? Non, apparemment rien sous sa plume. La couverture traitait pourtant le sujet du moment : « Quel président pour la France ? » Ça c'est du journalisme, coco. Il arriva le premier à la terrasse du *Rostand.* Il reconnut la silhouette de Damien qui s'approchait, tout de noir vêtu, jean et gros pull, et la boule à zéro, ce qui lui fit un choc.

— Tu te la joues Yul Brynner ?

— Et toi, fais gaffe ! Encore quelques années et on te confondra avec Pierre Arditi.

Les deux amis éclatèrent de rire.

— Alors, ton problème ? Est-ce que ç'aurait à voir avec ta trépidante vie privée ?

— Mais comment tu sais ça ? fit, estomaqué, le magistrat.

— Ça, ce sont mes petits secrets.

— Damien, juste un préalable. Tout…

— … ce que tu vas me dire reste entre nous, cela va de soi.

— Même…

— … avec ma femme, c'est bien ainsi que je l'entendais.

Son ami n'avait pas changé. Toujours aussi secret lorsqu'il le fallait, et en même temps capable de monter au feu rouge dans la voiture d'une fille et de la baratiner comme il faisait du temps de leur jeunesse. C'était à son contact qu'Arnaud, au lycée, avait perçu les premiers symptômes du « philtre d'amour ». Damien approchait, mais c'était lui, Arnaud, qui concluait.

Il entreprit de raconter à son ami sa rencontre avec Laure et leur histoire. Sa difficulté à tisser une relation normale avec le clan, le projet de mariage et, enfin, l'appel de la journaliste. Damien évita de lui demander comment ses parents étaient inscrits dans ce plan matrimonial, sujet scabreux qui eût

ramené à l'objet de leur fâcherie. Il lui fit rapporter dans le détail sa conversation avec Eloïse.

— L'objet de la consultation, alors ?

— Qu'est-ce que je dois faire ? Voir cette fille ?

— Ça dépend du résultat que tu veux obtenir.

— Tu parles chinois !

— Si tu refuses de la voir, tu bloques le papier à court terme, mais tu excites sa curiosité. Si tu la vois, tu donnes implicitement ton feu vert.

— Mais pas du tout. Zéro feu vert ! Je compte lui rappeler les lois sur la vie privée qui existent en France. Je suis quand même bien placé pour les connaître.

— Oui, j'ai vu que tu officiais désormais dans la maison de correction du Palais !

— Je t'en prie, Damien. Alors, tu la verrais ou pas ?

— Elle a un contentieux avec la famille. Le Premier ministre a eu une histoire avec elle…

— Je sais, Laure m'en a parlé, interrompit Vitale.

— Oui, mais elle ne t'a peut-être pas dit que ç'avait été sérieux entre eux. On raconte qu'il envisageait carrément de quitter sa femme. Et puis, elle s'est fait jeter salement, et je crois que Laure y a été pour beaucoup.

— Tu veux exactement me dire quoi, là ?

— Rien du tout. Je ne connais pas ta fiancée. C'est vrai qu'elle traîne dans Paris une réputation de petite terreur. Visiblement, tu es un des rares êtres humains à ne pas te liquéfier de trouille devant elle. C'est déjà bien, mais je ne sais pas si ça suffira…

— Tu prends l'air de celui qui en sait long et qui ne veut rien dire. Comment es-tu au courant de tout ça ? Bon, après tout, je m'en fous… Alors, je la rappelle ou pas ?

Damien frottait sa calvitie du plat de la main comme s'il cherchait une formule mathématique.

— Ce qui est sûr, c'est qu'elle avance en terrain mouvant, un terrain que je connais bien : celui de la frontière…

— … entre vie publique et vie privée ! s'exclama Arnaud avec un sourire grimaçant. Mais imagine qu'elle s'en foute. Qu'est-ce que je fais ? Je lui colle un procès ? J'aurais l'air malin : le magistrat de la Chambre de la presse qui attaque un journal pour atteinte à son intimité !

— Pourquoi pas, Arnaud, pourquoi pas ? Regarde Eva Joly : elle est assez procédurière, si tu vas par là. Elle attaque en justice les livres qui lui déplaisent. Et elle gagne souvent. Jusqu'ici, ça n'a pas nui à son image dans l'opinion. Non, ce qui m'étonne, dans ton histoire, c'est que le journal de cette fille n'est pas du genre à s'attaquer à la vie privée. Vézelay rappelle régulièrement, dans ses admirables éditos, que, lui vivant, la ligne jaune ne sera jamais franchie. Donc, je ne le vois pas publier un truc à scandale sur le thème : « La sœur du Premier ministre s'envoie en l'air – excuse-moi ! – avec un juge rouge… »

— Oh, ça va !

Adolescents, Arnaud et Damien avaient, comme il se doit, décidé de changer le monde. Le premier serait secrétaire général de l'ONU et ferait disparaître dans des délais raisonnables la misère dans le monde. Le second allait devenir un lointain petit cousin d'Albert Londres et redonner enfin au journalisme français l'étoffe qui lui manquait. Pour ouvrir la voie, Arnaud militait à la Ligue communiste révolutionnaire, couveuse trotskiste des futures élites et bras armé, à l'époque, de la Révolution en marche. Quant à Damien, il s'était inscrit au PS, engagement petit-bourgeois qui lui avait valu les quolibets de ses copains. En y repensant, Arnaud avait l'impression que ces événements se déroulaient au Moyen Âge.

— Conclusion ? Que je réfléchisse un peu, dit l'éditeur. Si tu l'envoies bouler, elle va se braquer. Sans prendre trop de risques, elle peut facilement balancer ton nom dans un papier. Il y a tout un langage codé qui permet d'informer le microcosme sans se taper de procès, tu sais…

— Tu n’as pas changé : tu en fais toujours un peu trop.

— Si tu savais ! Ce vocabulaire subliminal, c’est largement moi qui l’ai mis au point.

Arnaud retrouvait, intact, un autre trait de caractère de son ami d’enfance : son peu de familiarité avec la modestie.

— Toi ?

— C’était ça ou la porte, au rythme où vous distribuez les condamnations !

— Je n’y suis pas encore pour grand-chose !

— Dans son article, elle pourrait donc te qualifier de proche toujours disponible, ou signaler que vous dînez souvent aux chandelles dans tel ou tel restaurant. Au détour d’un paragraphe, si possible après avoir glissé le nom de quelques-uns de ses « ex », elle pourrait aussi raconter qu’on la voit de plus en plus, à la veille de l’échéance, avec un magistrat qui joue un grand rôle dans sa vie. Pour peu qu’elle connaisse une ou deux de vos adresses de prédilection, ou l’histoire d’un menu incident survenu entre vous, le tour est joué !

Arnaud paraissait sincèrement indigné.

— Mais c’est dégueulasse !

— Et cette loi de 1970 qui considère que tout ce qui est gênant relève du domaine de la vie privée, elle est comment ? Tu reçois des enveloppes, mais tu les refiles à ta maîtresse, comme ça s’est vu ces dernières années ? Vie privée ! Tu as une fille dépressive dont les cures sont payées par un potentat africain pourri et protégé par la France depuis quarante ans ? Vie privée ! Tu nommes la nénette que tu baises au Conseil supérieur de la magistrature ? Vie privée encore ! Tout est privé, chez nous ! Et j’oublie les vacances de nos grands hommes ! Qui raque les hôtels à trente mille balles la nuit pour ces messieurs-dames ? Toi et moi. Et leurs croisières sur les bateaux des amis ? Des amis en contrat avec la Mairie ou le Département, oui ! C’est quoi ? Eh oui, de la vie privée, toujours. Maintenant, si tu considères qu’on est trop laxiste en France, t’auras qu’à durcir la loi quand tu seras…

— … quand je ne serai rien du tout, mon vieux ! N'empêche que t'es pas très créatif, sur ce dossier !

— Plus j'y pense, plus il me semble que tu dois voir cette fille. Pour essayer de l'amadouer, lui montrer que tu te trouves embringué par hasard dans cette histoire, toi, l'obscur magistrat irréprochable. Mais attention : pas de précipitation ! Attends qu'elle te rappelle. On est vendredi. À mon avis, c'est trop tard pour le numéro de la semaine prochaine. On a donc quelques jours devant nous. Écoute, je vais l'appeler pour l'inviter à déjeuner.

— Tu la connais ?

— Non, mais il serait logique qu'un jour ou l'autre je lui propose de faire un livre chez nous. Je prends une date avec elle. Après, on verra bien. Au fait, le mariage est pour quand ?

— On voudrait faire ça en juin, dans la plus stricte intimité.

— Tu es sûr de toi ?

— Je crois que oui. Mais mon métier va constituer un problème, c'est sûr !

— Ils t'ont déjà demandé quelque chose ?

Arnaud esquissa une grimace cocasse.

— Non, tout de même pas ! Mais je sens des demandes informulées qui planent.

— Pas facile, comme situation. Tu vis ça comment ?

— De moins en moins bien.

— Fais gaffe !

Vitale afficha le sourire entendu de qui sait naviguer. Damien secoua la tête.

— Non, non, non, tu n'y es pas !

— Ça va, j'ai très bien survécu jusqu'ici.

— Je crois que tu n'as aucune idée de ce qu'ils sont capables de faire. Leur seule devise, c'est : *no limit.*

— Qu'est-ce qu'ils peuvent contre moi ? Magistrat inamovible…

— Je crois que tu n'as pas bien compris ce que veut dire, à Paris, *faire plonger* quelqu'un.

Des noms, des visages défilaient dans la tête de Damien. Des magistrats qui s'étaient retrouvés à leur tour devant la justice parce que leur curiosité dérangeait et qu'on avait monté un dossier contre eux. Des contrôleurs des Armées qui étaient passés en conseil de discipline pour avoir dénoncé la corruption sévissant dans certains arsenaux. Des policiers qui s'étaient retrouvés mutés du jour au lendemain dans des bourgades d'Afrique centrale pour avoir refusé d'arrêter une enquête sur des suicidés pas déprimés du tout. Tous ces gens, Roussel les connaissait bien. Et pour cause : quelque temps après leur mésaventure, certains d'entre eux l'appelaient, insistaient pour le voir, lui racontaient leur histoire, la plupart du temps impubliable à cause des procès.

Arnaud suivait de son côté le cours de ses pensées. Sans trop réfléchir, il lança :

— Il y a autre chose…

Il ne savait comment évoquer les caves du monastère et leur mystérieuse chambre forte. Pourtant, il fallait qu'il en parle.

— Le monastère de la Miséricorde, ça te dit quelque chose ?

Au moment même où il posait la question, il sentit une présence dans son dos et un poids sur le dossier de son fauteuil en rotin.

— Ah ! Les éditeurs et leurs lieux de travail ! Comment va monsieur Roussel ? Non, ne vous dérangez pas, cher ami. Je voulais juste vous saluer. Je déjeune ici avec ma fille qui est étudiante dans la grande maison d'en face. Nous nous voyons cet après-midi, je crois ?

Arnaud se retourna pour voir qui osait les interrompre sur ce ton satisfait. L'homme rubicond dont le cou de taureau était enserré, tel un œuf de Pâques, dans un ridicule nœud papillon rouge et blanc ne lui était pas inconnu.

— Oh-oh ! fit le personnage en avançant sa lèvre supérieure comme s'il s'apprêtait à attaquer un air de flûte à bec, mais c'est bien à monsieur Vitale que j'ai l'honneur ? Enchanté,

monsieur le juge. Jacques Saint-Véran : j'ai eu l'occasion de plaider – oh, une affaire minuscule, insignifiante – devant vous, il y a quelques semaines. Eh bien, enchanté, vraiment enchanté de vous avoir croisé tous les deux.

Tandis que l'intrus s'éloignait, Arnaud interrogea son ami du regard. Damien avait l'air effondré.

— Saint-Véran, notre avocat. Mauvaise pioche !

CHAPITRE 22

Tractations

À soixante-sept ans, Jacques Saint-Veran avait ses habitudes. Propriétaire d'un hôtel particulier sis rue de Tournon, il habitait ce lieu magique du VI^e^ arrondissement où souffle l'esprit saint. Spécialiste incontesté de la diffamation et du droit de la propriété intellectuelle, il était l'avocat, notamment, des plus prestigieuses maisons d'édition et d'une multinationale du disque. Là où circulaient pouvoir et argent. Ce veuf, amateur de grands crus, tenait à ses principes plus encore qu'à la déontologie. L'un des plus intangibles consistait à se déplacer le moins possible et à recevoir dans ses bureaux, installés au rez-de-chaussée et au premier étage, tandis que le second était destiné à ses appartements privés. Lorsqu'ils étaient embauchés, ses jeunes collaborateurs avaient la surprise de voir le grand homme sortir de l'ascenseur descendu du ciel, boudiné dans une robe de chambre en velours grenat, les pieds emmitouflés dans de fines pantoufles de chevreau ornées d'un petit écusson doré. Seul le nœud papillon bouffant et bicolore rappelait qu'on était dans un bureau, et non dans l'antichambre d'un pair du royaume.

Me Saint-Véran avait eu, à la fin des années soixante, un coup de génie en comprenant que la diffamation et le respect de la vie privée représentaient deux mines d'or potentielles. Son père, un imprimeur, lui avait présenté, à ses débuts au Palais, un de ses clients, un éditeur autodidacte et très économe. « Vous me paierez quand vous pourrez », lui avait

dit, magnanime, le jeune espoir du barreau. L'autre était resté muet de bonheur et de surprise. Pour un éditeur, toute dépense remise au lendemain est source de joie sans mélange. C'est ainsi que l'avocat s'était glissé dans le petit monde littéraire qui l'avait d'abord accueilli avec le scepticisme d'usage. D'abord rares, les plaintes contre la presse et les maisons d'édition s'étaient multipliées. Au début des années quatre-vingt-dix, la rage de laver son honneur devant la XVII^e^ chambre avait pris une ampleur inespérée. La reproduction photographique non autorisée d'une péniche, quelque interrogation sur un passé de résistant transformé en fonds de commerce, des allusions à une bonne amie recyclée aux frais du contribuable devenaient des occasions de s'enrichir en dormant. Pour les plaignants, mais aussi pour les avocats. Ce qui était vraiment satisfaisant, sur le plan intellectuel, pour Jacques Saint-Véran, c'était la double clientèle : les éditeurs d'un côté, de l'autre tous les personnages à la susceptibilité maladive que malmenaient ces livres cyniques et imprudents. Toutes des putes, songeait Saint-Véran, le soir, en s'installant dans son salon aux boiseries rares couvertes de livres anciens. Il avait en même temps, dans ces moments-là, une pensée attendrie pour les bons gros clients : les banques, les sociétés du CAC 40, toutes ces belles bureaucraties qu'il suffisait de circonvenir une fois pour obtenir un fort lucratif contrat à vie. Pauvres grands groupes ! Eux aussi devaient se défendre sur tous les fronts : des livres qui attaquaient leurs méthodes de gestion, qui s'en prenaient à leurs caisses noires, des articles qui révélaient à l'avance les charrettes en préparation. Non, vraiment, la vie quotidienne n'était pas facile pour ces managers qui avaient dédié leur vie à la création de valeur, autrement dit à la hausse programmée et attendue des cours de Bourse, laquelle gonflait d'autant le montant de leurs stock-options. Pour les défendre, heureusement, Me Saint-Véran se tenait toujours prêt. Et, depuis peu, la propriété intellectuelle apportait un complément financier appréciable : de jolis termes pour désigner, par exemple, les textes de chansons pour trisomiques qui cartonnaient dans les top 50 !

L'impression que produisait sur le visiteur le superbe bâtiment XVII^e^ dessiné par Mansart, dont l'achat avait été financé grâce à tous ces contentieux, faisait partie du décorum.

Épater le client, lui suggérer de façon subliminale qu'on n'avait pas besoin de lui pour vivre, qu'on lui faisait presque une faveur en massacrant son portefeuille.

Damien Roussel s'obligeait à traiter par le mépris cet étalage d'argent lorsqu'il venait se faire sermonner une fois par mois environ. Plus le temps passait, plus ces séances lui semblaient pénibles : négocier mot à mot le contenu d'un manuscrit était un sport dont il avait fini par se lasser. Il se doutait bien que Saint-Véran ne tenait pas son patron, le peu subtil Alain Fréron, en grande estime : bavard, spécialiste du *name-dropping,* arc-bouté sur sa cassette tout en affichant des opinions progressistes assez décalées chez un mercenaire de grand groupe, ces traits n'étaient pas pour plaire à l'avocat qui devait régulièrement se plier à une renégociation de ses honoraires aussi tendues que le rééchelonnement de la dette russe. Mais ce manque de complicité entre les deux hommes était compensé par l'intérêt bien compris.

Le directeur littéraire sonna à l'interphone équipé d'un système vidéo : « Damien Roussel, pour Me Saint-Véran ». La vieille à la chevelure teinte et crantée comme dans les réclames des années cinquante fit mine, comme d'habitude, de ne pas le reconnaître.

— J'ai rendez-vous avec Me Saint-Véran, répéta le visiteur.

— Qui dois-je annoncer ? grommela l'ancêtre d'une sombre voix d'automate tout en entrouvrant la lourde porte de l'hôtel particulier.

— Damien Roussel.

— Quelle société ?

— Arrêtez, vous savez très bien qui je suis…

Elle le toisa.

— Ce n'est pas écrit sur votre front, monsieur !

Le bureau du maître des lieux était très convenable : cent mètres carrés avec vue sur jardin et lambris en merisier jusqu'au plafond. Il y flottait en permanence une odeur de tabac blond. Saint-Véran fumait ses deux paquets de Rothmans par jour avec ce geste horripilant consistant à tenir

sa cigarette entre le majeur et l'annulaire. La porte du saint des saints était ouverte. Le pachyderme gisait dans son fauteuil Empire, engoncé dans un vilain costume lie-de-vin d'où jaillissait l'inévitable nœud papillon – gris perle et vert émeraude, aujourd'hui.

— Vous ne vous êtes pas perdu, mon cher Damien ?

Roussel releva cette fine allusion à son retard par un léger sourire.

— Alors, comment se porte notre chevalier blanc ? poursuivit Saint-Veran avec un petit rire qui déplut à son visiteur.

L'avocat chaussa ses lunettes demi-lune et le pria silencieusement de prendre place dans un des fauteuils tendus de soie verte qui faisaient face à son bureau.

— Alors, mon petit Damien, on y va ?

L'autre fit la grimace. Ce ton paternaliste faussement amical avait le don de l'agacer.

— Allons-y, maître.

Le sexagénaire se dirigea jusqu'à une table de travail couverte de chemises roses rebondies, et d'autres, bleues, nettement plus maigres. Le rose était la couleur réservée aux dossiers contentieux qui iraient jusqu'au procès. Le bleu, aux manuscrits en cours de relecture, qui allaient s'alléger de leurs passages les plus intéressants afin d'éviter qu'ils ne se transforment en une myriade de chemises roses. Damien fut alerté par le nombre de papiers adhésifs jaunes qui dépassaient du manuscrit Péricolo. Chacune de ces petites marques signalait un problème – un nom à supprimer, une phrase à reformuler, un passage à couper… Et il y en avait des dizaines ! L'auxiliaire de justice allait procéder comme à son habitude : d'abord pousser les petits poissons, feindre de les défendre, les laisser finalement dévorer. Et puis sortir les gros requins qu'il avait ordre de sauver.

— Quel salopard, tout de même, ce Péricolo ! s'exclama le vieux maquignon du barreau. Se payer le fils de son vieil ami défunt juste avant la présidentielle où il est candidat :

franchement, vous trouvez ça correct, vous ? Quel ramassis de rumeurs et de ragots malveillants, sans parler des propos carrément diffamatoires que vous avez laissés passer ! Je n'ai encore rien dit à Fréron, mais je m'y verrai obligé si nous ne mettons pas un peu plus de rigueur dans ces racontars, car tout cela n'est pas très professionnel.

Damien était étonné. L'autre attaquait plus fort que prévu. Il riposta :

— Voyons ce qui pose problème sur le plan juridique. Le reste, je m'en charge. Comme vous le savez, nous sommes déjà presque hors délais.

— Sincèrement, je pense que la prudence autant que l'éthique nous commanderaient de sortir ce livre – à supposer qu'il puisse être publié – après la présidentielle.

— L'éthique ? Ainsi, maître, vous pensez qu'il est préférable d'informer les gens après le vote plutôt qu'avant, c'est ça ?

— Toujours aussi amusant ! Non, mais voyez-vous, il me semble juste qu'un minimum de déontologie serait bienvenu.

Damien sursauta.

— Le sens de l'honneur, en somme ?

— Si vous voulez…

— Comme en Sicile, c'est ça ?

— Bon, je constate que vous en êtes toujours au même stade. Un jour, vous verrez, mon cher, comme on évolue. Vous apprendrez la sagesse. Vous comprendrez, mais peut-être trop tard, que la transparence est souvent une tyrannie ridicule, et que chaque être humain a droit à son petit tas de secrets. Publier ce livre maintenant serait à mes yeux une faute. Mais là n'est pas la question. Je me contente de vous mettre amicalement en garde.

Enflure ! L'amitié, c'est tout à fait ton truc ! Ton genre, ce serait plutôt le chèque que le groupe te signe chaque mois. Amicalement ! Et qui me dit que tu n'en as pas discuté avec Saintenac, par exemple ? Ce que tu veux, c'est jouer la

montre, m'avoir à l'usure, badiner à n'en plus finir. Mais ça ne marchera pas.

— Écoutez, je pense que nous devrions commencer par les points les plus sensibles, suggéra Roussel en souriant. Nous sommes jeudi. Le manuscrit part en fabrication lundi prochain. Il faut donc aller vite. On a déjà un mois de retard sur le calendrier prévu. Si on loupe le créneau de lundi, entre les RTT de la fab', le report des corrections et les vacances scolaires, on peut s'accrocher pour tenir les délais. Dissipons tout de suite un malentendu : ce sont les passages sur votre ami Saintenac qui vous chagrinent ?

Le sexagénaire se redressa, piqué au vif.

— Un : ça n'est pas mon ami. On s'est affrontés dans des affaires que vous ne connaissez pas à une époque où vous n'étiez pas né, mon garçon !

Damien avait visé juste. Le double menton de Saint-Véran semblait encore plus proéminent quand il virait au carmin.

— Très bien, je vous crois, il n'y a pas…

— Vous me croyez ? Vous êtes trop aimable ! Ah, vous auriez bien aimé ça, hein : les deux vieux du barreau qui s'entendent dans votre dos pour vous censurer ! Ça vous plairait ? Eh bien non, désolé !

— Détrompez-vous, fit Roussel en passant le plat de la main sur son crâne chauve, comme il le faisait dès qu'il avait besoin de se donner du courage. Je suis ravi d'apprendre que Saintenac ne pose pas de problème.

— Je n'ai pas dit ça, mon garçon. Sur l'essentiel, je n'ai pas de difficultés. Cela étant, le passage relatif au fait qu'il détruisait des notes sur les dossiers sensibles est un peu rude, mais, après tout, ça n'a rien d'illégal : c'est même le privilège d'un ministre. Qu'il se soit fait communiquer des procès-verbaux à propos d'affaires dans lesquelles il pouvait être impliqué m'embête un peu plus.

— Et pourquoi ? grinça l'éditeur.

— Dans le contexte, on comprend qu'il intervenait dans des affaires délicates, qu'il s'agisse de financements occultes ou

de mœurs. D'ailleurs, Péricolo indique quelque part qu'il téléphonait aux procureurs…

— Rien n'empêche un ministre de transmettre des recommandations.

— Certes, mais il n'est pas supposé étouffer les affaires gênantes. Là, il trahit l'esprit dans lequel il est censé exercer ses fonctions…

— Et ce serait vraiment incroyable, n'est-ce pas ?

Saint-Véran haussa les sourcils.

— Mon petit, le problème n'est pas ce que vous pensez, ou ce que croit pouvoir écrire Péricolo. C'est : est-ce qu'on peut le publier ou non ? C'est tout. Pour le reste, je n'ai jamais connu en quarante ans de barreau un garde des Sceaux qui se soit privé d'intervenir, mais encore faut-il le prouver !

— Mais enfin, c'est Saintenac lui-même qui le lui a dit !

— C'est ce que prétend l'auteur.

— D'accord, d'accord… Donc, en gros, on ne peut rien raconter, pas même ce qu'on a soi-même vécu !

— Allez faire vos beaux discours devant les magistrats de la XVII^{e}…

Ces gens se ressemblent, au bout du compte, songeait le directeur littéraire. Saint-Véran était dans leur camp. Mieux : il leur appartenait, il les protégeait lui aussi, à sa façon. Bien sûr, officiellement, il était là pour l'aider. Mais, lorsqu'on travaillait avec lui comme le faisait depuis des années Roussel, on découvrait les critères qui guidaient l'avocat.

Il existait en France un petit code pénal Saint-Véran qui mélangeait le droit et le pouvoir, la jurisprudence et les rapports de force :

Article premier : ne pas diffamer les procéduriers. Les autres, pourquoi pas, puisqu'ils n'attaqueraient sans doute pas. Mais Colonna, le présumé meurtrier innocent, Delon, le mari doux comme un agneau, Lang, le phare de la pensée progressiste, Charasse, l'ancien ministre du Budget qui n'avait jamais déclenché de contrôle fiscal, Pasqua, l'angelot qui

n'avait connu aucun mafieux ni en Afrique ni en Corse, tous ceux-là pratiquaient depuis longtemps la dissuasion. Deux ou trois jugements de la XVII^e^ brandis régulièrement les faisaient passer pour invincibles.

Le code non publié de l'avocat comportait aussi un article 2 qui prolongeait, sans le recouper, le précédent. Diffamations possibles à l'égard du bas peuple, mais vivement déconseillées envers la France de tout en haut. Cet article immunisait la classe politique dans son ensemble ainsi que trois catégories de patrons – membres du CAC 40, P-DG de multinationales pharmaceutiques ou de l'agroalimentaire disposant de moyens quasi illimités pour alimenter une guérilla judiciaire, et bien entendu patrons de groupes possédant des médias.

Article 3 : diffamations interdites envers les amis de la maison. Valable pour les éditeurs, mais aussi pour certains journaux tels que celui de Vézelay. Dans le cas de l'employeur de Damien, cette petite famille était composée de six sous-catégories : 1) les auteurs dont les trois derniers livres s'étaient vendus en moyenne à plus de cinquante mille exemplaires et qui étaient toujours sous contrat (par extension, relevaient aussi de cet article les auteurs passés à la concurrence, mais que Fréron avait bon espoir de ramener au bercail) ; 2) les actionnaires du groupe ; 3) les amis personnels d'Alain Fréron ; 4) les professions juridiques proches de l'édition (magistrats, y compris ceux de la XVII^e^ chambre, et avocats, hors DOM-TOM) ; 5) la liste des clients de Me Saint-Veran, à laquelle il fallait ajouter celle de ses amis, notablement plus restreinte ; 6) les chefs de rubrique littéraire des organes de presse écrite ou audiovisuelle, et bien sûr les patrons de rédaction avec lesquels on négociait le lancement des gros tirages.

Hors ces quelques restrictions, on était entièrement libre de publier ce qu'on voulait.

— Vous êtes là, Damien ?

Le collaborateur de Fréron cherchait mentalement quel pouvait bien être l'article 4 du code Saint-Véran.

— Mais oui, pourquoi ?

— À propos de Saintenac, il y a plus ennuyeux.

— … ?

— Les allusions à sa vie privée : ça ne passera pas. D'ailleurs, vous voulez que je vous dise ? Ce bouquin est une merde.

Le dispositif d'autocensure de la maison reposait largement sur le dénigrement par l'avocat lui-même des manuscrits qui déplaisaient. L'intimidation pratiquée avec grossièreté ajoutait à l'exercice une petite touche de fantaisie.

— Oh ! mais je vois que vous êtes particulièrement en verve, aujourd'hui !

Saint-Véran se souleva de son fauteuil en soufflant comme une chaudière et se pencha vers son visiteur.

— Toujours plus que vous ! Quand vous aurez pris vingt mille euros dans la gueule, sans compter les frais judiciaires, on en reparlera…

— Attendez, le coupa Roussel qui frictionnait maintenant avec frénésie son crâne dégarni. On a quand même des éléments !

— Des éléments, des éléments ! Mais les preuves, où sont-elles ?

— Vous voulez quoi exactement ? Une séance d'aveux filmés ?

Pour toute réponse, l'avocat se remit à feuilleter le manuscrit et en sortit une page qu'il tendit à son interlocuteur. De son beau stylo à plume en or, il avait rayé les vingt lignes qui racontaient le coup de fil scabreux de Saintenac à un procureur. Puis il lui passa un autre feuillet, et un autre encore. Entièrement coupés. Restait une petite phrase lénifiante que l'avocat avait notée de son écriture sautillante.

Damien Roussel se leva.

— Je crois que je vais y aller, dit-il d'une voix blanche.

— Calmez-vous, mon cher Damien. Sur le fond, vous savez que tout ça ne m'amuse pas plus que vous !

Toujours debout, l'éditeur lâcha ce qu'il avait depuis longtemps sur le cœur :

— Avec vous, le problème, c'est qu'on n'a pas de procès, mais qu'on n'a plus de livre non plus.

— Mais non, tout est dit, avec une formulation plus prudente, c'est tout…

— Ah, bien sûr ! Plus de parties fines, plus de filles mineures, plus de plaintes au pénal, plus de magistrats couchés, plus de pressions sur la justice. Mais le lecteur rétablira de lui-même, évidemment ! Moi, je crois juste que vous vous foutez de ma gueule…

L'avocat sourit.

— Mais vous le sous-estimez, le lecteur : il comprend très bien, le lecteur, il est intelligent, qu'est-ce que vous croyez ?

Damien se dirigea sans un mot vers la porte. Il traversait le hall de marbre rose où la vieille était plantée, bras croisés, lorsqu'il entendit derrière lui la voix de Saint-Veran :

— Je vous préviens, en plus de mon rapport, je vais me faire un plaisir de raconter à Fréron ce qui s'est passé !

Au moins, c'était clair.

CHAPITRE 23

Discussion entre professionnels

Le manoir de la Moussinière est un des plus anciens du Perche. Le lourd portail en chêne clouté était ouvert, dessinant une trouée dans le mur d'enceinte rehaussé d'une tourelle de guet à chaque angle. Dans la cour carrée, des buis taillés s'étiraient devant le corps de logis principal : une haute construction austère de deux étages, agrémentée en façade d'une magnifique tour d'escalier octogonale sur laquelle s'accrochaient quelques chimères sculptées aux formes émoussées par les ans. De grandes fenêtres à meneaux protégées par des grilles de fer forgé et quelques meurtrières faisaient de la bâtisse une véritable forteresse.

Damien gara sa Volvo break sous un vaste auvent à côté d'une Audi étincelante. Alors qu'il ouvrait la portière, une bruyante escouade de jars et d'oies l'entourèrent, menaçants. Il s'enferma, paniqué, dans sa voiture. Il avait réussi à grand mal à se faire à la campagne sous l'impulsion de sa femme. Il pouvait désormais, grâce à divers traitements homéopathiques, espérer fouler de l'herbe sans éternuer pendant des heures. Mais il ne s'habituerait jamais à tous ces animaux repoussants qu'on était obligé d'y croiser. Le bouquet, c'était Fréron jouant au rural : l'éditeur avait racheté la propriété à un industriel en faillite, trois ans auparavant, grâce au paquet de stock-options qu'avait généreusement accordé le groupe aux dirigeants méritants comme lui. Ce conglomérat qui le nourrissait depuis vingt-quatre ans avait une cohérence invisible au profane

puisque ses activités allaient de la production de tuyaux d'adduction d'eau à la fabrication de chanteuses de rap en passant par le lancement d'ouvrages à hautes prétentions littéraires. C'était sûrement dans un stage de management organisé par le groupe que son patron avait appris à impressionner ses collaborateurs avec l'aimable concours d'animaux domestiques parfaits dans le rôle de DRH campagnards.

Le maître de maison arriva en prenant son temps. Presque hilare, Fréron invita d'un geste sa petite armée à se disperser.

— Pardon, Damien, pour cet accueil un peu rustique. Mais, vous savez, même nos campagnes ne sont plus sûres, de nos jours… Allez, venez, je vous offre un thé.

Damien le suivit dans la tour, descendit quatre marches et se retrouva dans une immense pièce où trônait une cheminée monumentale. Son patron lui désigna une sorte de banc inconfortable posé devant le feu.

— Nous serons tranquilles pour un moment. Mon amie est allée persécuter les antiquaires de la région, elle adore ça. Vous êtes venu facilement ?

L'allusion à l'« amie » amusa un instant l'éditeur. Dans son ascension mondaine, Fréron souffrait de son statut d'éternel amoureux éconduit qui fournissait dans les couloirs un sujet de plaisanterie fréquent. Une nouvelle candidate était donc sur les rangs.

— Bon, alors, le Péricolo ! J'ai lu ce matin les observations de Saint-Véran, dit Fréron en tendant le sucrier à Damien sans le regarder dans les yeux.

Il y eut un silence. Le P-DG adorait ce genre de piège. D'ordinaire, l'interlocuteur se lançait à l'eau avant d'être sèchement interrompu par un homme plus cassant que jamais : « Je n'ai pas fini. » Il sembla un instant déçu par la prudence du directeur littéraire. Damien souhaitait expédier au plus vite cette corvée qui lui gâchait son week-end. Sa femme s'était énervée à l'idée de devoir annuler au dernier moment la visite de l'exposition « Les gays, de la Mésopotamie au XXI^{e}

siècle » organisée à grands frais par la région Ile-de-France. Fréron repartit à l'assaut :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas averti vous-même ?

Damien Roussel connaissait bien la mauvaise foi de son patron.

— Mais enfin, je vous ai dit dès le début…

— … que vous vous apprêtiez à faire sauter la maison ! Bravo, Damien, l'opération a failli réussir. À ceci près que je ne suis pas aussi stupide que vous le pensez.

— Je vous en prie, Alain. Vous savez combien Saint-Véran est devenu craintif depuis que notre bouquin sur les imposteurs de la Résistance a été interdit. Et vous savez aussi, je vous l'ai dit depuis le début, que Péricolo n'acceptera pas n'importe quelles coupes. Il faut trouver un juste milieu… et, franchement, je crois qu'on y est.

— Ah ça, on y est… au bord du précipice ! Je suis plus qu'inquiet sur ce livre, et sur votre comportement. À vrai dire, je regrette de vous avoir laissé autant d'autonomie, mon petit Damien.

À trente-sept ans, l'âge de Roussel, on était considéré dans l'édition parisienne, dominée par une poignée de seigneurs aux cheveux gris, comme une sorte d'adolescent prolongé. Ce statut se traduisait en période de crise par l'utilisation d'un ton condescendant pénible à supporter. Les seigneurs parlaient onctueusement, sans forcer la voix, avec des mots choisis, à leurs serfs qui leur répondaient bien poliment. Tous ces gens que l'on prenait pour des intellectuels n'en étaient évidemment pas. Rien ne les ennuyait plus que de lire. Ce qu'ils aimaient, c'était déjeuner. Et dîner. Avec des amis, des auteurs, des vedettes, des journalistes. Et à la rigueur, quand on ne pouvait vraiment faire autrement, avec des écrivains. En revanche, se taper de gros manuscrits parsemés de fautes de frappe, non merci !

— J'ai de bonnes raisons de penser que nous risquons une interdiction préventive. Je crois que quelqu'un s'est procuré le manuscrit…

L'interdiction préventive ! Le cauchemar de tout éditeur. Des milliers d'exemplaires mis au pilon, une ruineuse campagne de déjeuners totalement gaspillée, et, en prime, les ricanements des confrères. L'HORREUR !

— Ça m'étonnerait beaucoup. On a pris encore plus de précautions que d'habitude. Seuls Saint-Veran, vous et moi en détenons un exemplaire…

Fréron regarda à travers Roussel comme s'il était devenu transparent.

— Et Péricolo ? On est sûr de lui ?

— On ne voit pas bien l'intérêt qu'il aurait à faire ça.

— Les RG, alors ?

— Impossible. Ils se procurent les épreuves soit directement à l'imprimerie, soit auprès du service de presse. Mais il n'y a pas d'épreuves, puisque le livre ne part en fabrication que lundi.

— Ça, ça reste à voir…

— Pardonnez mon indiscrétion, mais d'où tenez-vous qu'il va y avoir un référé préventif ?

— J'ai mes sources, moi aussi !

Roussel réfléchissait en observant son patron au regard fuyant. Avait-il osé faire passer le manuscrit à Saintenac ? Ou même à Matignon ? Invraisemblable ? Non !

— On doit être en fabrication lundi si on veut sortir dans les délais. Et puis, de toute façon, pas d'affolement : personne n'a ce manuscrit.

— Écoutez, je vous ai toujours protégé. Mais, là, on va droit dans le mur !

Toujours protégé ? Ah, le valeureux chevalier ! Toujours prêt à dégainer son stylo et à pétitionner aux côtés des BHL ou des José Bové, le Fréron. Toujours disponible pour les coups d'éclat sans risque entre deux cuillerées de la bonne gamelle du groupe ! Mais qui est ce mec, pour me faire la morale toute la journée ? Pute de luxe, c'est ça, sa vraie fonction, dans

l'organigramme ! Racoler les intellos à coups d'à-valoir délirants, de petits cocktails à la Maison de l'Amérique latine. « Bonjour, Alain. – Bonjour, Pierre. Et ta pièce ? Et la rentrée littéraire ? Et les sans-papiers ? Et LA FAIM DANS LE MONDE ? »

Damien ne répondit rien. Fréron prit ce silence pour une reculade.

— En tout cas, s'il y a procès, qui passera encore au tribunal ? Qui sera mis en examen ? Péricolo ? Vous ? Non, ce sera moi, comme d'habitude ! Alors, vos petits scandales, ils commencent à me fatiguer !

— Vous ne m'avez pas embauché pour publier des bouquins de jardinage…

Fréron se leva, se dirigea vers un grand coffre en bois et saisit une bûche qu'il jeta rageusement dans la cheminée.

— Ça suffit ! Ce n'est pas vous qui dirigez la maison ! Vous voulez absolument publier ce livre ? OK, allons-y. Mais vous prenez vos responsabilités.

— C'est-à-dire ?

— Vous savez très bien ce que ça veut dire. Si vous voulez jouer quitte ou double, c'est votre problème, Damien. Mais parlez-en quand même avec votre femme…

— Je crois que j'ai compris, lâcha le directeur littéraire en se levant.

Fréron parut décontenancé. Il reconduisit son visiteur en silence sous l'auvent. Voilà une mission agréable pour la fin de mon week-end, songea Damien. Il allait inviter Péricolo, soixante-dix printemps cette année et une solide réputation de dur à cuire, à boire un pot au bar d'un grand hôtel. Ah, au fait, votre manuscrit, vous savez quoi ? Vous devinez pas, gros bêta ? Eh bien, vos révélations sur les sponsors du Premier ministre depuis vingt ans, faudra vous en passer ! Et ce n'est pas tout. L'entourage, on va aussi le ménager, figurez-vous. Qu'est-ce qu'il restera ? Pas grand-chose, c'est vrai, juste de quoi alimenter le *off* des déjeuners en ville de la semaine et les articles codés des journaux. Vous n'êtes pas content ? C'est

tout à fait normal. Vous voulez aller vous faire publier ailleurs ? Faudrait qu'on veuille bien. Relisez votre contrat : l'éditeur est libre de demander à l'auteur les modifications qu'il jugera nécessaires ou qui sont de nature à le protéger contre toute action en justice. Oui, c'est écrit à l'article 2 : faut bien lire, avant de signer. Conclusion ? Eh bien, nous proposons de supprimer les pages 82 à 84, 112 à 118, 140 à 146 et 221 à 223, ainsi que dix-huit passages du chapitre 7...

Le bruit d'une Jeep Cherokee surprit Roussel au moment où il atteignait sa Volvo. Au volant, une rousse flamboyante souriait de toutes ses dents.

— Ah ! Voilà Olga. Bon retour, mon cher Damien, lança Fréron d'un ton aimable.

Damien monta dans sa voiture sans répondre.

CHAPITRE 24

La table à secousses

Ils savent que c'est dimanche, aujourd'hui ? Ils respectent même pas le repos des honnêtes gens, les encravatés ! Qu'est-ce qui va encore me tomber dessus, là ? Yoo, la galère ! C'est que je flippe, moi. Je dis à mes gars que tout va bien, que la ballade à Thoiry c'est fini. Et puis ils remettent ça. Des dingues. D'accord, la Samira, elle a un peu déconné, mais faut pas pousser. C'est quand même pas elle qui se balade avec de la coke dans son soutif. Merde, à la fin. Y vont venir tous les dimanches comme ça jouer les cow-boys ? Y croient que ça va pas finir par foutre le bordel ? Et moi, je passe pour qui ? Pour un ripou de collabo !

Selim faisait le planton devant la Maison du Dialogue. Une « personnalité » voulait, paraît-il, lui parler. Une personnalité, tu parles ! Le Cave était tout mielleux depuis le fameux incident, ce qui ne lui inspirait pas confiance. Mais alors, pas du tout. Miguet essayait de savoir ce qui s'était passé dans le petit nid d'amour du square Picasso. Mais personne ne comprenait rien à cette histoire. Tout le petit marigot municipal se rongeait les sangs depuis deux jours.

Selim, lui, jouait à l'abruti. C'était sa seule chance de survie. Il avait placé les trois sachets de poudre, désormais vides, en lieu sûr, et avait envoyé Samira chez des cousins, à Garges-lès-Gonesse, avec interdiction de sortir. Et maintenant il fallait attendre les nouveaux messagers venus du ciel. Ils allaient lui

annoncer quoi ? La destruction de son immeuble ? L'envoi au gnouf par les keufs ? Selim passait son temps à quadriller la cité pour ne rien perdre de ce qui se racontait. Apparemment, l'affaire était passée inaperçue. Il aurait juste voulu être plus vieux de six mois. Pour s'assurer qu'il serait toujours vivant et libre, à ce moment-là. Juste un petit saut dans le temps.

Il entendit le bruit de l'hélicoptère qui approchait. Deux hommes en descendirent. Le premier, il le reconnaissait : c'était Robocop, habillé exactement comme la dernière fois. Mais l'autre, le vieux très grand et tout maigre, avec une sale gueule, habillé en costard de mafieux, jamais vu sa tête ni au Buisson d'Argent ni à la télé.

Jean-Luc Tournet s'avança vers lui et lui serra la main d'un air renfrogné.

— Bonjour. Je suis juste là pour assurer le transport. Je vous présente M. Roger. Est-ce que je pourrais trouver un endroit tranquille pour téléphoner ?

Le flic du Service de sécurité des personnalités venait de vivre les deux jours les plus cauchemardesques de sa carrière. Les trois réunions de crise qui s'étaient tenues à Matignon avaient dépassé en burlesque celles auxquelles il avait assisté après l'incident de Valence. Car ils ne s'étaient même pas vraiment fait engueuler. Non, il avait juste été question d'un document secret que le Premier ministre aurait perdu – et qui aurait pu lui être dérobé – lors de sa virée au Buisson d'Argent. L'État était passé en alerte rouge. Il avait fallu mettre sous surveillance permanente ces deux petits beurs. Filature rapprochée, écoute de leurs portables, le grand jeu. Dans tout ce cirque, assez habituel, il y avait un détail qui chiffonnait le numéro deux du SSP : que faisait le candidat avec un document ultra-confidentiel pendant une visite dans une zone de non-droit ? Le gourou de la communication leur avait expliqué qu'il avait emporté quelques dossiers à étudier. En plus, on les prenait pour des ânes, lui et ses collègues !

Le passager mystérieux, lui, était au bord de la crise de nerfs. Quand Laure l'avait appelé au monastère, l'avant-veille, sur la ligne cryptée, il était en plein déménagement. Ces rumeurs sur une perquisition l'inquiétaient énormément. Il

avait décidé de nettoyer les lieux à titre préventif. Les fourgons de Corsa Securita, la société tenue par les amis nationalistes, étaient déjà dans la cour pour emporter le fric. Au début, ils l'avaient entreposé dans des cartons. Mais il y en avait tellement qu'il avait fallu passer aux sacs-poubelles. Et un autre problème urgent était apparu : les archives à évacuer. Celles du candidat, celles d'anciens rivaux dans le parti et de quelques autres figures politiques. À l'occasion d'un deuxième voyage, ils feraient aussi disparaître les ordinateurs. Pas question de laisser un quelconque fouineur trouver des traces de virement sur un compte de l'île de Man ou du Vanuatu. Frère Nicolas, récemment converti à la comptabilité après avoir rejoint le monastère pour échapper à un mandat d'arrêt international lancé contre lui pour blanchiment, était formel : même Van Ruymbeke ne pourrait s'y retrouver dans les montages faits pour planquer l'argent de la drogue et de la corruption transitant par le lieu de prière. Mais Roger préférait les bonnes vieilles méthodes : on transfère tout dans la bergerie située sur les hauteurs de Nonza, et on attend que l'orage passe.

L'orage, en l'espèce, prenait la forme d'une plainte en justice : « Enlèvement et séquestration », rien que ça. La fille du yacht avait une famille. Et la famille s'était agitée après sa disparition. Enquête préliminaire, ouverture d'une information. Grâce au portable, on l'avait localisée à proximité du monastère, seul lieu habité dans les environs. Tout ça à cause de l'autre obsédé sexuel. L'enquête avait établi que le dernier endroit où on l'avait vue vivante, c'était sur le yacht de… comment, déjà ? M'Ba. Ah ! ministre, grand ministre de la Guinée occidentale ! Alors on avait pensé à une petite combine qui avait déjà fait ses preuves : le classement « secret-défense », en l'occurrence celui du rafiot du roi nègre. Intérêt supérieur de la Nation, défense de fouiller. Impossible, donc, de retrouver les témoins. Impossible de remonter jusqu'au Premier ministre. Tout aurait marché s'il n'y avait eu ce foutu portable !

Alors, quand Laure l'avait dérangé en plein déménagement pour régler une vaseuse histoire de cocaïne dans une banlieue pourrie, il avait été tenté de l'envoyer au diable. Il en avait

plus qu'assez de cette famille ! Banquier occulte, nervi de luxe et dealer attitré, il avait tout fait. Mais maintenant, marre ! En même temps, sans le Patriarche, il aurait autrefois croupi en prison pour une connerie de fausses factures à grande échelle. Il s'était quand même payé trois mois de préventive. Et sur le continent, en plus ! Il en avait retiré une certitude, une seule : plus jamais il ne retournerait derrière les barreaux. Jamais ! Et, pour la garantie-liberté, le candidat-toxico de Matignon était encore sa meilleure carte.

Et voilà pourquoi, à la demande pressante de Laure, il débarquait maintenant au Buisson d'Argent. Il ne prit même pas la peine de saluer Selim. Juste un hochement de tête et un ordre donné sèchement :

— On reste dehors, on sera mieux pour parler, petit.

Selim hallucinait : on ne lui avait plus dit « petit » depuis le CE2, et il avait mis ce jour-là un coup de boule au surveillant de la cantine pour ne pas paraître minable devant les autres. Et là, le vieux à sale gueule, eh ben, il osait pas lui faire sa fête. Il était pas très rassuré. Le type ressemblait vraiment au méchant dans les films avec Bruce Willis.

— Tu sais, ça m'amuse pas de venir de Corse pour te remettre dans le droit chemin. J'aurais jamais foutu les pieds dans ton quartier de merde que je m'en serais pas plus mal porté. Mais voilà, c'est la vie. Toute mon existence, j'ai fait mon devoir, petit. J'ai tué des hommes pour faire mon devoir. Je les ai tués parce qu'ils n'avaient pas compris mes avertissements. J'ai jamais tué personne avant sommation. Tu sais ce que c'est, petit, une sommation ? Ça veut dire : prévenir. Alors je suis là pour ça, pour prévenir.

Mais c'est quoi, cet accent à la con ? se demandait Selim, de plus en plus inquiet. Hé, il se croit dans James Bond, le vieux ? Mais, dans le doute, il préférait se taire. C'était peut-être VRAIMENT un assassin.

— Tu vois, ta sœur, elle a fait une bêtise. Une grosse-grosse bêtise. Mais nous, les chrétiens, on sait pardonner. Alors on vous pardonne, à ta sœur et à toi. Seulement, il faudra vous montrer dignes de ce pardon, tu comprends, petit ?

— Oui, m'sieur, répondit Selim comme à l'école.

— Donc, on est bien d'accord, cette histoire regrettable, vous la racontez à personne. Tu peux même pas avoir idée de ce que c'est, une campagne électorale. C'est pas possible de tenir sans un petit coup de pouce. Alors, on est bien d'accord ? Tu sais rien, t'as rien vu, et on reste bons copains. De toute façon, si vous parlez, toi ou ta petite sœur, on le saura.

Selim contemplait ses Puma en laissant ses poings dans ses poches. Heureusement qu'il avait mis Samira à l'abri !

— Même dans dix ans, on vous surveillera encore, continuait l'envoyé spécial. Maintenant, toute la vie on vous aura à l'œil. Tout ce que vous direz, tout ce que vous ferez, on le saura. D'ailleurs, tu peux aller rechercher ta sœur. C'est comment, l'adresse, déjà ? Ah oui : 8, avenue Pablo Neruda, bâtiment Azur, escalier B, 4e gauche, à Garges-lès-Gonesse, c'est bien ça ? C'est pas la peine de se cacher, ça sert à rien…

Maintenant, Selim était à cran. Comment il savait ?

— Voilà, petit. Maintenant, il va falloir se tenir à carreau. Si tu mérites notre pardon, tout ira bien. J'ai insisté pour que tu gardes ta place, pour que tu puisses manger et que tu sois pas tenté de faire des bêtises, mais j'ai un dernier conseil avant de partir : surveille bien ta petite sœur. Surveille-la comme le lait sur le feu, parce qu'à la moindre connerie elle se volatilisera !

Il claqua dans ses doigts à la manière de David Copperfield.

— Et, crois-moi, ce sera même pas la peine de la rechercher, compris ?

— Vous touchez pas à Samira, murmura Selim dans un souffle.

— Petit, attention : là, tu dérapes. On touche qui on veut, quand on veut. C'est comme ça, c'est tout. Et tu peux même mettre ton armée de petits enculés en tenue de combat, on vous écrasera comme de la vermine. Alors, surveille ton langage. Et surtout, surveille ta sœur.

Roger avait prononcé les trois derniers mots en chuchotant à l'oreille de Selim. Plus une parole ne fut prononcée avant que l'hélicoptère ne s'éloigne du Buisson d'Argent.

CHAPITRE 25

Conférence de rédaction

— Quelqu'un pourrait ouvrir la fenêtre ?

Deux journalistes s'étaient aussitôt précipités pour exaucer le vœu du directeur de la rédaction. Connu pour fustiger l'esprit courtisan régnant autour des palais de la République, Jean de Vézelay aimait, de son côté, entretenir une petite escouade de fidèles empressés à satisfaire ses moindres désirs. Une allure de seigneur de la Renaissance poudré et perruqué dans un corps fatigué : telle était l'impression que donnait le patron du célèbre hebdomadaire à ceux qui le rencontraient pour la première fois. Ils ne manquaient pas d'être impressionnés par sa particule (fausse), sa prestance (réelle) et sa situation (flatteuse) à Paris : directeur des consciences.

— Bon, quel est le menu ?

Une vingtaine de personnes pour la plupart de mauvaise humeur, mais plus par snobisme que par tempérament, se préparaient à assister au spectacle. Ils étaient réunis au sixième et dernier étage d'un immeuble moderne de la rive gauche, dans le bureau du maître aux murs tapissés de photographies tournant autour d'un thème unique – Jean de Vézelay : Jean de Vézelay et Paul VI (un homme admirable), Jean de Vézelay et Jean-Paul II (un ami), Jean de Vézelay et John Kennedy (un interlocuteur attentif), Jean de Vézelay et Gorbatchev (un type bien), Jean de Vézelay et Nelson Mandela (un frère), Jean de Vézelay et mère Teresa (une amie du journal).

À peu près au même moment, dans Paris, ceux qui fabriquaient les hebdomadaires se retrouvaient pour décider du contenu du prochain numéro. C'était le moment suprême et délicieux où les participants échangeaient toutes les informations piquantes qui ne figureraient jamais dans leur journal. Ils avaient à cet instant le sentiment de pratiquer ce journalisme de haut niveau qui leur avait demandé tant de sacrifices. Au milieu du murmure ambiant, on procédait aux arbitrages décisifs : la *cover* Spécial Immobilier contre celle sur le Sexe au bureau ? « Les placements qui résistent à la crise » ou « Le nouveau guide des vins du terroir » ? « Francs-maçons : l'éternel retour » contre « Ceux qui veulent quitter la ville » ? Et puis, exceptionnellement, on acceptait quelques sujets d'investigation maison, à condition qu'ils ne fissent pas de mal à une mouche.

Un homme aux tempes argentées, d'une soixantaine d'années – autant dire un bambin dans cette rédaction qui avait résisté à toutes les alternances et à toutes les crises de la presse depuis trente ans –, se lança, une feuille largement annotée à portée de main :

— En ouverture, on aurait un premier bilan de la campagne… Jean-Marc fait un truc assez amusant sur la manière dont on s'est débarrassé des outsiders… Et puis, les portraits fouillés des deux principaux candidats…

On était en pleine campagne présidentielle et les idées originales fusaient donc à un rythme soutenu !

— Pas très excitant, interrompit Vézelay en grimaçant.

Il dévisagea les journalistes présents, réalisant non sans surprise qu'il n'avait pas engagé lui-même une partie d'entre eux. Qui était ce rondouillard en train de somnoler, au fond ? Il identifia en revanche instantanément la spectaculaire chevelure blonde d'Éloïse Mazurier.

Le bambin grisonnant se rebiffa, geste exceptionnel chez lui. Complice plus qu'ami de Vézelay depuis qu'ils s'étaient rencontrés à vingt-cinq ans sur les bancs de la Sorbonne – section humanités –, il dirigeait le service politique tout en occupant la fonction occulte de numéro deux du journal.

C’était en vérité le gentil animateur de cette armée mexicaine vieillissante qui venait chaque jour se distraire dans ces bureaux tenant à la fois de la maison de retraite et du thé dansant.

— Jean, t’es vraiment pénible ! Une campagne, c’est une campagne. On ne peut pas y couper. Quand même, les programmes, les meetings, ça existe. Tu veux qu’on fasse quoi ? Qu’on accompagne les femmes des candidats dans les magasins de lingerie fine ? On a déjà fait des trucs nouveaux. Le suivi du panel d’électeurs, la semaine dernière, c’était pas mal, non ?

Vézelay se redressa, telle la statue du Commandeur.

— On n’est pas bons, en ce moment. Vraiment pas du tout ! On n’a rien sorti depuis des semaines, le journal n’est pas repris. Tu n’écoutes pas les revues de presse ?

Le visage du numéro deux s’était empourpré tandis qu’il tordait les branches de ses lunettes en tous sens. Nul n’osait relever la tête. Chacun essayait de se faire oublier en attendant que l’orage passe. Seule Eloïse s’agitait sur sa chaise pliante, privilège réservé aux retardataires ou aux moins de cinquante ans. Elle se sermonna : inutile de bousculer avant l’heure le panier de crabes.

— Mais, Jean, il me semble…

Vézelay ignora l’interruption :

— Au point où on en est, si par miracle quelqu’un a une idée géniale, qu’il n’hésite pas à nous en faire profiter !

Silence de mort.

— Etienne, tu en penses quoi, toi ?

La question s’adressait à un trentenaire bien mis qui sursauta de terreur. Etienne de Vézelay, quoique doté du QI d’une huître, était depuis peu titulaire de la rubrique « médias », petite cellule diplomatique chargée de relayer rumeurs et ragots du milieu, dont son père savait faire le meilleur usage. La combinaison de son arrogance et de son effarante mollesse lui valait une popularité médiocre dans la rédaction.

— C'est vrai que ce qui me revient sur le journal en ce moment n'est pas fameux.

Tête des autres.

— J'veux dire… euh… la politique… euh… enfin, il faudrait peut-être en parler autrement… euh… on voit toujours les mêmes têtes… euh… on pourrait s'intéresser… j'veux dire… aux nouvelles générations.

Il y eut un brouhaha. Personne n'était disposé à écouter plus longtemps les divagations de Junior. Tout le monde avait à l'esprit la même chose : la succession de démentis qui s'abattaient sur le journal chaque fois que ce récent titulaire d'une carte de presse sortait de sa torpeur pour essayer d'écrire un article.

Éloïse regardait ses confrères. Allez, il fallait se lancer.

— J'ai bien une idée, mais je ne suis pas sûre qu'elle vous plaise, dit-elle avec un sourire en coin.

Le numéro deux fixa, horrifié, cette jolie fille qu'il avait lui-même engagée dans l'espoir qu'elle lui servirait de factotum, ce qui en disait long sur ses capacités de jugement. Jean de Vézelay toisa l'impertinente avec un mélange d'étonnement et de curiosité qui avait valu à certains une brillante carrière, à d'autres un départ précipité.

— Une conférence de rédaction, ça sert à quoi, à votre avis ? clama-t-il en prenant la pose de sénateur romain qu'il affectionnait tant.

— Je me demandais simplement, fit-elle d'un air faussement modeste, si on ne pouvait pas trouver un angle plus *people*...

Un concert de vociférations l'interrompit. On y discernait les mots : caniveau, poubelle, triste d'en arriver là, de mon temps, trompée de journal…

— Ma chère, soupira Vézelay d'un ton pontifiant, je crains que le mot soit mal choisi ; ce n'est pas vraiment le style de la maison…

— Écoutez, monsieur…

— Jean, s'il vous plaît, Éloïse, dit-il en prenant tout à coup un air bienveillant. Vous connaissez un peu le journal, maintenant ?

Mais oui, papy, je le connais, ton journal de croulants. Il faut un an pour avoir le droit à la parole, comme chez les francs-macs, deux ans pour passer un papier de plus d'une page, et trois pour avoir le privilège d'être salué par toi dans les couloirs ! Après, les ennuis commencent. Tu nous kidnappes dans ton bureau pour nous saouler avec ton influence mondiale, la façon dont tu as accéléré de façon décisive la décolonisation, le rôle que tu as joué pour éviter la guerre nucléaire entre Khrouchtchev et Kennedy, comment tu as manipulé Gorbatchev pour provoquer la chute du Mur… Maintenant, là, tu vois, tu ne vas pas m'arrêter.

— On n'a pas assez montré que le Premier ministre n'est pas que le chic gars qu'on décrit à longueur de colonnes. Il a l'air d'un brave type, mais, en fait, c'est plutôt une sorte de Concini contemporain…

Deux journalistes se concertèrent pour arriver à la conclusion qu'il y avait peut-être un rapport avec l'ancien président de la Commission, à Bruxelles. Personne dans l'assistance ne savait au juste qui était ou avait été cet Italien. À l'exception de Vézelay. Pour une fois que son DESS d'histoire lui servait à quelque chose, songea la journaliste. La période de la succession d'Henri IV, avec l'improbable tandem de Marie de Médicis et de son amant Concini, ne lui avait pourtant pas laissé, sur le moment, de souvenirs impérissables.

— Bon. Et alors ? s'impatientait déjà Vézelay.

— Et alors ? répéta Eloïse sans se laisser démonter. Eh bien, c'est simple…

— Si vous le dites !

Vézelay se caressa la joue avec tendresse comme à chaque fois qu'il se trouvait bon, vieille habitude qui faisait sourire dans Paris.

— Je pense qu'un récit des vingt-quatre heures qu'il a passées au Buisson d'Argent… vous savez, la cité modèle…

peut montrer l'arnaque de ces opérations de com…

Comment utiliser ce qu'elle avait vu l'autre jour ? Il fallait raconter cette démagogie dans la mise en scène de la banlieue à laquelle s'était prêté Xavier, souligner l'extrême pauvreté de son programme. Les lecteurs aimaient ce genre de choses. En théorie, ils y avaient droit. C'est ce que proclamait d'ailleurs la charte du journal qui prônait expressément la publication d'informations inédites. Sous quelques petites réserves, toutefois : pas d'atteinte à la vie privée, pas d'atteinte à la présomption d'innocence, pas d'atteinte à la sensibilité des personnes…

— Tout ça n'est pas bouleversant, mon petit !

Il fallait abattre son joker. Tant pis pour Arnaud Vitale !

— Et si on racontait qu'au milieu du cortège il y avait un magistrat qui siège à la XVII^{e} chambre et qui est le futur beau-frère du candidat ?

Un murmure d'intérêt parcourut les rangs.

— … un type qui juge la presse et qui va épouser la sœur et principale conseillère du favori à la présidentielle…

L'étonnement de Vézelay fit plaisir à plusieurs de ses collaborateurs. La phrase qu'il leur infligeait habituellement tenait en effet en trois mots : Je le savais. Il jeta un coup d'œil au supérieur d'Éloïse.

— C'est ce qu'on raconte, en effet, fit l'ancien condisciple de la Sorbonne qui dirigeait le service politique. Mais ce n'est qu'une rumeur…

— Plus depuis jeudi dernier où je les ai vus ensemble, répondit la jeune journaliste avec un sourire amical on ne peut plus travailler.

Jean de Vézelay sursauta.

— Ils sont vraiment ensemble ? Comment en êtes-vous sûre ?

— Écoutez, j'ai appelé le magistrat. On ne peut pas vraiment dire qu'il ait démenti.

Crucifié, le chef de service chercha à éloigner à tout prix le spectre qui menaçait tout apparatchik de la presse : LE PAPIER À EMMERDES :

— Jean, si je peux encore donner mon avis, ce genre de révélations au rabais sur la vie privée, ça n'est pas digne de nous !

Pauvre bambin grisonnant ! Ça n'était pas son jour. L'intrépide Éloïse avait décidé de passer en force.

— Quand le juge en question fait partie de la délégation officielle qui suit le candidat en campagne, je ne suis pas sûre qu'on soit tout à fait dans le domaine de la vie privée. Ça vaut le coup d'enquêter, non ?

Il y eut tout à coup un malaise perceptible parmi cette assemblée qui incarnait ce que la presse française comptait de plus distingué. Enquêter ! Autant dire passer des coups de fil en cascade, interviewer des professionnels du mensonge, rappeler les gens pour les placer face à leurs contradictions, vérifier les informations recueillies, les recouper, se faire une opinion pour étayer l'article, se procurer une note ou un rapport, le lire, en retenir la substance, en rendre compte à son chef de service, revenir à son bureau, être obligé d'annuler un bon déjeuner payé par un idiot de dircom ou d'éditeur, rédiger six mille signes (quatre feuillets, quand même), se faire retoquer plusieurs parties du papier sous prétexte qu'il manquait de « nervosité », reporter des corrections absurdes – mais, bon, si ça peut leur faire plaisir –, retourner voir le chef, puis suivre la maquette pour s'assurer qu'ils ne vont pas mettre une photo de Jimmy Carter à Camp David pour illustrer la crise de la vache folle, et relire les pages *in extremis* pour vérifier qu'aucun correcteur n'a changé le sens d'une phrase pour justifier son salaire.

Alors oui, l'enquête n'était pas très bien vue, dans les rédactions parisiennes. Celle de Vézelay ne faisait pas exception.

— Et alors, à quoi ressemble l'heureux élu ? demanda le directeur avec le ton faussement détaché qu'il adoptait quand

il entrait en phase de collecte de ragots recyclables dans les dîners.

— Il est brun, les cheveux coiffés en arrière, grand, les yeux très noirs. Assez beau mec.

— C'est curieux, parce que j'étais il y a quelque temps à une soirée… enfin, une réunion assez fermée en Corse…

— En Corse ? questionna machinalement Eloïse.

— Oui, dans le nord de l'île, un monastère où beaucoup de gens font retraite.

« Beaucoup de gens » : l'expression favorite de Jean de Vézelay pour désigner les grands de ce monde dont il était le seul familier parmi ces manants. *Damned !* Le malheur allait se produire : monologue interminable en vue. On connaissait dans l'assistance ses obsessions névrotiques : « qu'est-ce qui fait un homme ? », « un humanisme est-il encore possible ? », « gérer les hommes sous le regard de Dieu »…

Tout le monde avait décroché depuis longtemps quand il se tut. Réalisant le déficit d'attention de son auditoire, Vézelay jugea de son devoir de relancer la machine :

— D'autres idées ?

Un journaliste appartenant aux basses castes de l'hebdomadaire – le service Économie, en l'occurrence – voulut se rendre utile :

— Il y a aussi le livre de Péricolo. Il paraît qu'il déballe sec sur les affaires du clan, ses trafics… À mon avis, ça va faire du bruit.

Le numéro deux du journal connaissait l'existence du manuscrit, mais, après une rapide discussion dans le hall d'entrée de l'hebdomadaire avec Vézelay, quelques jours plus tôt, il avait été convenu d'attendre avant d'en informer les foules.

— De quoi s'agit-il ? fit le directeur comme s'il n'avait, de sa vie, jamais entendu ce nom inconnu du grand public, mais qui alimentait depuis des années les conversations dans l'establishment.

— Oh, je n'ai pas tous les détails, rétorqua le journaliste, selon une formule en vogue dans la profession qui suggérait l'existence de sources multiples et croisées selon des méthodes on ne peut plus rigoureuses. Mais je crois qu'il y a justement un référé, demain, pour demander l'interdiction du bouquin.

— Mais il est déjà en librairie ? Mais je ne l'ai pas ! s'affola Vézelay qui ne pouvait imaginer un monde où des clients allaient acheter un livre qu'il n'avait pas déjà reçu gratuitement, si possible avec une dédicace rendant hommage à ses quarante ans de carrière au service de l'information.

— Non, justement, et c'est ça qui est intéressant, répondit le journaliste, tout ému de jouer la vedette. C'est Saintenac qui attaque avant même que le bouquin soit en librairie, d'après ce que j'ai compris. Mais je peux en savoir davantage. À moins que le service politique ne veuille s'en charger… ?

Comme dans la quasi-totalité des rédactions, le service Économie, auquel appartenait l'audacieux, jugeait sévèrement les confrères en charge de la politique, suspectés d'entretenir des relations un peu trop amicales avec leurs « clients ». Face aux critiques émanant de l'extérieur, on serrait les rangs comme une bonne légion romaine, mais, à l'abri des oreilles indiscrètes, on sortait les poignards – en plastique, il est vrai, pour ne pas se blesser.

L'ambiance avait changé dans la salle où montait comme une envie de lynchage.

Connu pour avoir le pied marin, ce qui n'était pas difficile, étant donné la taille des yachts sur lesquels il croisait en Méditerranée chaque été, Jean de Vézelay n'était pas maladroit dans l'art de surfer sur la vague.

— Eh bien, ça prend forme ! On compose le dossier là-dessus. Le Politique fait un papier sur la campagne pour montrer qu'on rame dans le brouillard à Matignon ; l'Éco nous fait une page *à l'exclu* sur le bouquin de Péricolo : ce qu'il y a dedans, ce qui fait peur à… enfin, au candidat. Eloïse nous raconte sa visite dans la cité modèle, et va aussi loin qu'elle peut sur la liaison secrète qui va émoustiller le Tout-Paris. Ah, on pourrait aussi prévoir un ou deux tableaux sur l'explosion

du chômage en deux ans, et le gouffre du déficit budgétaire. Et puis, tiens, pourquoi on ne demanderait pas un point de vue à un correspondant étranger, pour échapper au débat franco-français ?

Cette intervention était un petit chef-d'œuvre. D'abord, Vézelay punissait les mauvais esprits en leur donnant du travail. Un article sur un sujet très délicat, à boucler en trois jours, pour Eloïse Mazurier, et un autre pas plus facile à torcher pour le petit malin du service Éco.

Il apparaissait une fois de plus comme le *deus ex machina,* l'homme irremplaçable, capable de faire la synthèse entre les générations et excellant dans l'art de fixer des objectifs ambitieux. Tout cela n'était d'ailleurs pas tout à fait faux. Ce qui expliquait son excellente humeur lorsqu'il leva la séance.

À cet instant, le jeune journaliste du service Économie dit d'une voix lugubre à Éloïse dont il venait de se rapprocher dans le couloir qui les ramenait vers leurs bureaux respectifs :

— On aurait peut-être mieux fait de se taire, non ?

Elle le regarda avec un bon sourire.

— Au fait, le référé, c'est bien devant la XVII^{e} chambre ?

— Oui, c'est demain après-midi, je crois, répondit l'autre qui ne voyait pas venir le coup.

Quelques années plus tôt, il avait publié une biographie non autorisée du roi du BTP sous la houlette de Damien Roussel. L'éditeur, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis des mois, l'avait appelé, le matin même, pour l'inviter à déjeuner, et lui avait raconté l'affaire Péricolo. Il n'aurait jamais imaginé que cette information banale lui aurait permis d'accéder à son quart d'heure de célébrité devant Jean de Vézelay.

Éloïse n'y croyait pas ! Un livre sur Xavier et sa famille, menacé d'interdiction à la veille de l'élection ! Trop bon, ça ! Et la querelle arbitrée par un magistrat de la XVII^{e}. Si c'était Arnaud Vitale, elle tiendrait un coup formidable ! Encore fallait-il que les Néandertals qui lui tenaient lieu de chefs veuillent bien suivre ! Elle planta là le spécialiste des pelleteuses et du bitume pour se précipiter sur son téléphone

qui sonnait avec insistance. Elle entendit une voix qu'elle reconnut d'emblée :

— Éloïse ? T'es bien Éloïse ? Bon, c'est Selim, là. Tu te rappelles ?

L'agent d'ambiance n'avait pas l'air en forme.

— Faudrait qu'on se voie, là. Mais m'appelle pas sur mon phone, je veux dire sur mon portable. Là, j'suis dans une cabine. Je peux venir te voir à Paris ? On se retrouve où ?

Elle lui proposa un rendez-vous pour le lendemain matin.

— Non, là, c'est pas possible, j'ai une réunion avec les nazes de la Pollin. Demain après-midi, tu peux ?

Non, elle ne pouvait pas. Selim accepta à regret de patienter jusqu'au mercredi matin.

— OK, OK. Mais tu la boucles, là, promis ? Je risque ma peau, moi, je t'expliquerai, yooo !

CHAPITRE 26

Mon ambition pour la France

L'épreuve approche. Personne n'imagine ce que ça peut représenter. Alors, c'est facile de nous accuser d'être des gangsters, des profiteurs, de ne pas savoir gérer l'État, de nommer des amis dans des sinécures – mais si ce n'est pas eux, alors qui ? Et qui s'est tapé pendant vingt ans le sale boulot ? les rillettes de la Sarthe ? les crêpes aux pruneaux – oui, aux pruneaux, c'est humain, ça ? – de La Trinité-sur-Mer ? la bouillabaisse au parmesan – ça existe ! – des quartiers sud de Marseille ? Bibi, toujours lui ! En fait, ce cauchemar ne se déroule pas qu'une fois par an. Non, il a lieu tous les mois, toutes les semaines, tous les jours, même, en campagne électorale. Avant chaque meeting, faut bien voir du militant. Le type qui s'est cassé le cul à coller des affiches et à tracter pour vous propulser au sommet. Donc, il considère qu'il a des droits sur vous. Et quand vous visitez la section du Parti, il a organisé un casse-croûte, le militant. Oh, deux fois rien. Un bon petit vin du coin, en réalité un infâme picrate qu'il faut avaler en s'extasiant. Et puis, il vous ressert d'office, cet emmerdeur. Ah ! Faut plus me parler du terroir. Et après ils s'étonnent que je me tape la cloche dans les quatre-étoiles. Je rêve ! D'abord, les chefs, je les connais personnellement, ensuite ils ont l'élégance de m'inviter, en général, donc ça ne coûte rien au contribuable : alors, faudrait arrêter de me bassiner avec le « gaspillage de l'argent public ». Vu ce qu'on est payé, de toute façon, ce serait pas du luxe.

Pourquoi se donner tant de mal ? Parce que le seul poste où on bouffe normalement en politique, c'est Président, tiens ! Un vrai chef à l'Élysée, des réceptions aux petits oignons à l'étranger, des dîners qui ne détruisent pas l'estomac en province, la belle vie. C'est le Premier ministre qui se coltine la galère des catastrophes quotidiennes, et je suis bien placé pour savoir que ça n'a pas de prix. En plus, là, on fait enfin vraiment ce qu'on veut. Pas un pays au monde où on est plus tranquille. Aux États-Unis, le type qui est à la Maison-Blanche est à la merci du Congrès, de la presse, de son propre parti, même. En Italie, en Allemagne, c'est le Parlement qui commande. Le Chancelier s'en plaignait encore au cours de notre dernier dîner. Chez nous, c'est beaucoup mieux. Tu te démerdes pour tenir le Conseil constitutionnel, c'est pas si difficile, vu le paquet d'obligés que tu as fait nommer. Les députés, tu leur pisses dessus. Tu ajoutes une poignée d'artisans sérieux dans les journaux, dont la moitié que tu as baisée parce que ce sont des gonzesses et que t'as commencé par ça dans le métier, et la vie est belle ! À une condition, évidemment : ne toucher à rien. Ni au SMIC ni au statut des agents de la SNCF Ils font grève demain, le 23 mars ? Eh bien, je vais tout lâcher. Et va pour la prime de congé ! Pourquoi tu serais pas récompensé pour pas bosser ?

Je suis content du meeting d'hier. Sympas, ces gens du Nord, ils mettent de l'ambiance. Bon, le truc sur la sécurité routière, ça les a pas emballés, mais la tirade sur la lutte contre les ravages de la drogue, ils ont aimé. Pan sur les dealers, pan sur les cartels, pan sur la complaisance ! Encore, encore ! Des peines plus lourdes, même pour les consommateurs ! Et en route pour la répression ! Faut que je force mon tempérament. C'est le Parti qui va gueuler. Tant pis. Le plus marrant, quand même, c'est qu'à chaque fois je me suis fait élire sur le Grand Changement. Combattre enfin ces inégalités installées par les méchants d'en face, se mettre en communion avec Dame Nature, bazarder les centrales nucléaires ! Vite, l'énergie solaire, les éoliennes rue de Rivoli ! Il fallait bien ça pour neutraliser la grande folle du Conseil régional. Elle m'énerve, celle-là, à se raconter que les Français veulent absolument un président homo. Et puis, cette façon de draguer tout le monde ! Polignac et lui, par exemple, sont cul et chemise.

Surtout cul, d'ailleurs. Manquerait plus que Polignac joue double jeu ! Faut que j'en parle à Laure. La tuile, c'est qu'il est honnête, ce con. Évidemment, à part le Conseil régional, il s'est fait battre partout. Dans ces conditions, c'est facile de pas avoir les juges aux fesses. Et encore, il serait capable de tomber sur un magistrat membre de la grande fraternelle gay ! D'ailleurs, tiens, ça me revient : le jour où j'ai demandé à Polignac de faire un petit dossier sur lui, il est monté sur ses grands chevaux. Ceux de l'éthique, naturellement. « *C'est le précédent gouvernement auquel vous apparteniez, monsieur le Premier ministre, qui a fait voter une loi interdisant la collecte d'informations liées aux préférences sexuelles », m'a-t-il dit d'un petit ton solennel. Bien sûr qu'on l'avait fait, encore une connerie qui figurait dans mon programme : et alors ? Pourtant, frère Roger m'avait dit à l'époque qu'il fallait chercher du côté d'une loge de pédés nuisibles nichée rue des Francs-Bourgeois. Enfin, pas tout à fait une loge, disons les back-rooms d'une boîte confidentielle où le Tout-État tarlouze venait, paraît-il, se faire enfiler à la queue leu leu. Dans quel monde on vit ! C'est Olga que je devrais nommer à la place de Polignac, elle saurait y faire, elle, aux RG ! Il faudra que je pense à quelque chose pour elle, après, si on les baise tous. D'abord la nommer au tour extérieur à l'inspection d'un ministère genre… Affaires sociales, par exemple. Ensuite, un cabinet ministériel, et puis, un jour, on sait jamais, je pourrais la mettre à un poste utile. Tiens, membre du CSA : ce serait commode ! On verra. On n'en est pas encore là. Plus que cinq semaines avant le premier tour. C'est quoi, le programme de demain ?*

CHAPITRE 27

Au fond du trou

Donc, il y était. Tout au fond. Dans le trou. Ou presque. Mais, en prison, il n'y retournerait jamais.

Nom, prénom ? Facile, jusque-là.

Profession ? Il avait fait la réponse qui ne mangeait pas de pain : intendant.

Intendant de l'association La Fraternité nouvelle. Revenus ? Trois mille deux cents euros nets. Depuis ? Trois ans, madame le juge. Respect pour la justice. Celle-là, Saintenac n'avait pas l'air de la connaître. Pourtant, on était à Paris, au Palais de Justice. C'était son fief, non ? Elle pouvait avoir dans les trente-cinq ans, miss Torquemada, mais elle faisait plus jeune. Donc, le plan, c'était amabilité totale envers la représentante de la Justice du continent. Pas question de peuple corse bâillonné, d'État colonial et tout le bazar, pour le moment. Juste le grand sourire du gentil diacre retiré dans son monastère au milieu du maquis, qui se retrouve PAR ERREUR en garde à vue, qui a passé sa nuit au dépôt mais qui considère que ça va s'arranger. Forcément, entre gens honnêtes !

— Est-il exact que vous vous faites appeler frère Roger ?

Elle avait posé la question sur un ton doucereux, l'air de ne pas y toucher. Et le Corse tout mignon, qui se croyait préparé au pire, était resté muet. Comment elle avait dit ? Oh, tout bêtement : « Est-il exact que vous vous faites appeler frère

Roger ? » Et là, la panique. Le trou. Dans le rôle du talentueux avocat de la défense qui découvre le dossier en catastrophe, Saintenac n'avait pas l'air plus malin. Deux, trois secondes. Impossible d'attendre plus longtemps.

— Euh, c'est-à-dire que… non, madame le juge.

Et puis le silence. Plus rien ne sortait du gosier de Roger Santelli. Il avait tenu le coup devant les gendarmes de la brigade de recherche de Paris qui l'avaient cuisiné pendant tout l'après-midi et la soirée après leur atterrissage en provenance de Bastia. Mais là, cette petite dame aux longs cheveux châtains, avec ses faux airs de baba cool, lui mettait les nerfs en pelote.

— Enfin, je vis dans un lieu de prière, au milieu de moines. Nous sommes quelques civils, mais plus personne ne fait la différence, au bout d'un moment.

— Certains témoins assurent que vous portez quelquefois l'habit religieux. Me le confirmez-vous ?

Nouveau blanc. Évidemment que, dans son petit coffre-fort entouré d'allées de buis, Roger se baladait en soutane. Rien de plus efficace pour donner le change. Qui aurait pu reconnaître, derrière sa robe de bure, l'ancien collecteur de l'impôt révolutionnaire, le plus zélé de tous, passé doucement du nationalisme à l'extorsion de fonds, avant d'être récupéré par ces messieurs de la grande politique parisienne qui lui avaient fait porter des valises, recouvrer des créances auprès d'industriels ingrats ? Personne. Personne non plus n'aurait pu suspecter tout le reste. Une organisation en or qui venait de s'écrouler à cause d'un petit con. Un petit con Premier ministre, mais un petit con quand même. Voilà ce que frère Roger se répétait depuis la veille quand, à 7 heures du matin, alors qu'il arrosait ses carrés de potager, trois voitures avaient déboulé dans le chemin remblayé de mauvais cailloux. La petite baba cool s'était fait ouvrir la portière par un gendarme, un type qu'il ne connaissait pas. Évidemment, ils venaient tous du continent.

Roger avait d'abord cru qu'il avait été balancé par un fournisseur. La petite dame avait juste exhibé sa carte et avait

demandé à voir Roger Santelli. Dans son malheur, le faux moine avait remercié la Sainte Vierge d'avoir été en première ligne pour le comité d'accueil. Les quinze minutes durant lesquelles il avait retenu son petit monde devant l'entrée avaient suffi à frère Michel et aux autres pour fermer les écoutilles et prévenir Paris de la catastrophe naturelle qui venait de s'abattre sur la boîte noire du régime.

Cinq heures de perquisition. Roger avait tenté de s'interposer sur le thème : un lieu de méditation inviolable, accord nécessaire de la haute hiérarchie ecclésiastique. Mais ces chasseurs de scalps ne respectaient rien. Miss Torquemada avait porté un soin personnel à la fouille de l'endroit. Et là, Michel avait manqué de vigilance. Mais comment aurait-il pu savoir que Roger, qui était de la vieille école, gardait trois millions en grosses coupures dans sa chambre ? C'est un gendarme qui, en tournant autour, était tombé sur le magot dissimulé dans le double fond d'un coffre ancien en chêne massif calé au pied du lit.

Roger avait évité les menottes. C'était le principal. Pas de journalistes non plus. Le transfert à Paris s'était passé gentiment. Le seul moment agréable de cette garde à vue ? Quand la juge lui avait demandé, à la fin de l'interrogatoire d'identité, tandis que sa grosse greffière à lunettes était dans les starting-blocks pour taper sur son clavier : « Déjà condamné ? – Non, jamais condamné », avait-il répondu.

Maintenant il allait falloir parler du fond. Bon, les trois millions en liquide, on s'en débrouillerait. Les disques durs, c'était déjà plus emmerdant. Les gendarmes avaient exploré la salle informatique. On retrouvait les traces de virements à l'étranger ? De grosses sommes ? Ça, c'était moche. De sales mecs avaient dû pirater le système et abuser de leur bonne foi. Le seul motif de soulagement, dans ce cauchemar, le seul, c'est qu'ils n'avaient pas trouvé le labo. Il avait eu raison de faire creuser un bunker dans la colline, auquel on accédait par un ancien souterrain dont l'entrée était dissimulée derrière le retable de la chapelle. On avait commencé petit pour servir la demande locale et dégager un peu de cash. Ça avait aussi permis de fournir Xavier. Il commençait déjà à être bien accro, à l'époque. La connerie, c'était de ne pas avoir su rester petit.

La Brise de Mer l'avait mal vécu. Ils tenaient le business d'une main de fer. On avait commencé à avoir Toussaint Canova sur le dos. Heureusement qu'il en avait pris pour huit ans, celui-là ! Le labo crachait tellement qu'on empilait des liasses dans la chambre forte et que toutes les mouches à miel venaient se servir. Saintenac et ses copines. Et puis Xavier, bien sûr. Ils ne savaient pas tout, loin de là. Pour le labo, ni le frère ni la sœur n'étaient vraiment au courant. En fait, ils s'étaient toujours gardés de se montrer curieux sur le sujet.

Finalement, c'était quand même à cause de ce petit con qu'il se retrouvait là. Il allait les avoir tous sur le dos, maintenant. La parfaite chèvre de Monsieur Seguin. Il n'avait jamais aimé cette histoire.

La magistrate lui avait posé une question. Mais, pas de chance, Roger n'avait pas entendu. Elle brandissait une photo.

— Connaissez-vous cette jeune femme ?

— Non.

Un vrai non catégorique. Un non de bonne foi. L'avocat marron derrière lui, c'était autre chose. Hé, miss Torquemada, si tu lui posais la question, à lui, pour voir ? Saintenac ressemblait à un habitant de Pompéi après l'éruption du Vésuve. Rien n'indiquait qu'il était encore vivant, à part son souffle rauque qu'on pouvait distinctement entendre.

— Vraiment jamais vue ? Vous êtes sûr, cette fois ? Ça n'est pas comme pour votre surnom, vous n'avez aucun doute ?

Roger pensait à toutes les minettes que le vieux amenait au monastère de temps en temps, et il trouvait la vie injuste. Saintenac arrivait en avion privé à Bastia avec ses copains et les filles. On envoyait simplement frère Michel les récupérer, il embarquait tout le monde dans la Range Rover et ils descendaient directement dans les dépendances. Une seule fois il était tombé par hasard sur une petite qui cherchait de la poudre. « Vous êtes dans un lieu de recueillement, mon enfant », lui avait-il assené d'un air sévère, avant de lui intimer du regard l'ordre de retourner d'où elle venait.

Il n'avait jamais pu sentir ce Saintenac, mais le vieux salopard s'était présenté spontanément au bout de la première heure de garde à vue. Laure avait dû l'alerter. Roger percevait de manière instinctive que l'avocat était là en service commandé. Dans l'intérêt supérieur de la Mafia chic qui se confondait naturellement avec celui de l'État.

— Cette jeune femme a disparu. Elle était en Corse, tout près de votre euh… monastère. Nous avons pu le déterminer avec certitude grâce au dernier appel qu'elle a passé à sa sœur depuis son téléphone mobile. Elle n'a pas laissé de message. Au bout de plusieurs jours sans nouvelles, sa sœur a lancé une recherche dans l'intérêt des familles. Sans succès. Elle était intermittente du spectacle. Elle avait vingt-deux ans. Personne ne l'a vue reparaître. J'aimerais ne pas parler d'elle au passé, mais, de l'avis des enquêteurs, il y a peu de chances qu'on la retrouve vivante. Où étiez-vous, monsieur Santelli, ce jour-là ?

— J'étais au monastère, madame le juge, je n'en suis pas sorti.

— J'imagine que vos compagnons sont prêts à en témoigner ?

— Je ne vois pas ce qu'ils pourraient dire d'autre. Je crains de ne pas vous être très utile. Je n'ai jamais vu cette jeune femme de ma vie.

Roger Santelli savait que la piste du bateau avait été abandonnée. Toutes les traces du passage du yacht avaient été effacées, son nom sur les registres du port, modifié. Le bateau était devenu intraçable. Les brigades de Vincent Polignac avaient pour une fois fait du bon travail. Le juge et ses enquêteurs n'avaient donc plus que le monastère à quoi s'accrocher. Roger Santelli réalisa tout à coup à quel point il représentait le bouc émissaire idéal.

— Monsieur Santelli, pourquoi vivez-vous ainsi retiré dans un monastère ?

— Madame le juge, j'ai eu une vie assez mouvementée, vous le savez peut-être déjà. J'ai défendu dans ma jeunesse un idéal, l'indépendance de la Corse, qui m'a fait connaître l'engrenage de la violence. J'ai voulu me retirer de ce monde,

tout en étant utile à une communauté. Je vis en paix depuis plusieurs années dans ce monastère. Et j'aspire à ce que rien ne change.

— Avez-vous reçu de la visite, le jour de la disparition ?

— Non, madame le juge. Pas que je sache, du moins.

— Vous ne savez pas quand vous avez des visiteurs ?

Roger commençait à s'échauffer. Cet échange lui rappelait de pénibles souvenirs. Des années plus tôt, dans ce même Palais de Justice. Un magistrat excité qui lui avait fait comprendre qu'il avait le choix entre lâcher des noms ou dormir en prison. À l'époque, il aurait préféré se faire découper en rondelles plutôt que de collaborer avec la Justice coloniale. Il n'était pas un homme d'honneur pour rien. Il avait tout fait, et dans la dignité. Porté des valises bourrées de billets d'un côté et de l'autre des Alpes sans jamais les ouvrir pour se servir au passage. Organisé des opérations d'intimidation musclée sur commande sans jamais demander d'explications. Toutes ces compétences si rares avaient un prix. Saintenac était le mieux placé pour le savoir, puisqu'il avait arrangé sa libération après trois mois de préventive. Et en plus à la Santé, même pas dans le quartier VIP. Il s'en souviendrait toute sa vie. C'est après son sauvetage que le Patriarche lui avait demandé de monter l'opération Monastère : un lieu retiré du monde, situé dans l'ancien fief de Roger, qui servirait de base arrière pour les opérations grises. L'argent avait coulé à flots pour restaurer la bâtisse en ruine. L'évêché était aux anges. Au fil des ans, Roger en avait fait une start-up hyper rentable, derrière la couverture des sachets de lavande, du miel et de la confiture de figues.

— Des visiteurs ? reprit frère Roger d'une voix rocailleuse. On en reçoit beaucoup. Des touristes qui viennent acheter les produits artisanaux que nous fabriquons, mais aussi des spécialistes du patrimoine, et, bien sûr, des religieux de passage que nous hébergeons.

Les joues empourprées de la magistrate indiquaient l'évolution de son état d'esprit.

— Monsieur Santelli, nous allons tenter de faire ensemble la liste de vos visiteurs depuis deux mois. En laissant de côté les touristes, les amoureux de belles pierres et les moines, si vous le voulez bien.

— Eh bien, vous savez, on ne tient pas de registre des visiteurs. La Fraternité nouvelle est un groupe de catholiques engagés qui organise des pèlerinages dans la région, des rencontres.

— Le dernier pèlerinage ?

— Oh ! Il faudrait demander au responsable des affaires culturelles de l'association, madame le juge.

— Et la dernière rencontre ?

— Là aussi, il faudrait voir avec le responsable.

— Qui finance les activités de l'association ?

— Eh bien, les cotisations des adhérents.

— Nous n'avons pas trouvé de fichier d'adhérents.

Le vieux Saintenac, qui semblait assoupi sur sa chaise fatiguée, un peu en retrait, se redressa soudain.

— Madame le juge, il n'est pas illégal de ne pas tenir à jour un fichier d'adhérents pour une modeste association. Mais je suis sûr que nous pourrions en dresser un assez rapidement.

— Les trois millions d'euros que nous avons retrouvés dans votre chambre, monsieur Santelli, d'où proviennent-ils ? Je vous demande de bien réfléchir avant de répondre à cette question. Je dois vous préciser que j'ai demandé au parquet un réquisitoire supplétif pour blanchiment, complicité et recel.

Frère Roger se tourna vers son avocat. Celui-ci fixait les taches d'humidité qui ravageaient le mur, lequel avait dû être blanc avant guerre. Il pinça imperceptiblement les lèvres. L'honorable membre du barreau n'était là que pour contrôler qu'il ne balancerait rien. Il allait le laisser couler à pic, sans un regard.

— Madame le juge, je suis très étonné par le montant que vous m'indiquez, dit frère Roger en détachant chaque mot. En

tant qu'intendant, je reçois des dons de personnes privées qui ne veulent pas apparaître et qui versent donc des sommes en liquide. Je conserve ces espèces à l'abri par précaution, c'est tout. Elles servent à l'entretien du monastère et de ses occupants. J'avoue que je pioche dedans sans tenir de comptabilité.

— Vous êtes conscient que trois millions d'euros sont une somme sans rapport avec les besoins d'une aussi petite association ?

Un silence s'installa. La dame attendait, immobile. Jusqu'au moment où elle se tourna vers sa greffière.

— Veuillez noter que le comparant refuse de répondre à la question. Reprenons au sujet de vos visiteurs. N'avez-vous pas récemment organisé une grande réception au monastère ? Est-ce que ces espèces ont à voir avec cette soirée ?

Saintenac sortit de sa torpeur.

— Je ne vois pas le rapport avec le dossier, madame le juge. Je ne pense pas que mon client doive répondre à cette question.

— Le rapport, maître, existerait si l'argent que nous avons découvert avait eu un lien avec la soirée en question. Monsieur Santelli, est-ce que Me Saintenac s'est déjà rendu au monastère ?

Frère Roger répondit immédiatement, comme pour prendre de vitesse l'avocat :

— Oui, madame le juge.

Saintenac se tourna vers son client comme s'il se découvrait en compagnie d'un malade mental. La juge, elle, avait compris.

— Il est venu plusieurs fois ?

— Oui, madame le juge.

— Et que venait-il y faire ?

— Je crois qu'il avait des amis dans la région.

Le petit bureau ressemblait à une scène de théâtre. L'avocat faisait des moulinets qui mettaient toute sa robe en mouvement. On aurait dit un épouvantail dans la tempête : scandaleux, questions hors procédure, respect des droits de la défense, loi de 1926 sur les avocats intouchables pendant les interrogatoires ! Le bâtonnier, le procureur de Paris, le garde des Sceaux, tout le monde allait entendre parler des méthodes iniques de madame le juge ! Saintenac ne se tut que pour lancer à frère Roger une œillade qui signifiait : « Nous, on réglera nos comptes après. »

Frère Roger, lui, était lancé. Cet avocat marron l'avait toujours laissé partir au front en restant planqué. Il lui avait même piqué Olga et l'avait toujours dénigré auprès du Patriarche et de son idiot de fils.

— Nous allons donner satisfaction à Me Saintenac, dit la magistrate en se tournant vers sa greffière. Retirez les dernières questions et les réponses, bien entendu. Monsieur Santelli, est-il exact que la petite… enfin, la grande fête qui a été donnée au monastère, le samedi 13 mars, s'est tenue en présence du Premier ministre ?

— Oui, madame le juge. Il est arrivé très tard et n'est pas resté longtemps, mais il est passé, c'est exact.

— Quel était l'objet exact de cette soirée ?

— Remercier tous ceux qui ont, d'une manière ou d'une autre, participé à sa campagne.

— C'est un des objets sociaux de la Fraternité nouvelle ?

— Je connais la famille du Premier ministre depuis très longtemps. C'est pour cette raison que j'ai, après accord de mes compagnons, accepté exceptionnellement de mettre le monastère à la disposition de son équipe pour une soirée.

— Par qui les frais ont-ils été réglés ?

— Par nous pour une petite partie, par son état-major pour le reste.

— Était-ce la première fois que le Premier ministre se rendait au monastère ?

— Je crois que oui, bafouilla frère Roger d'un air faussement hésitant.

— Vous croyez, ou vous êtes sûr ?

— Je crois, madame le juge.

La magistrate croisa les bras d'un air satisfait, le torse bombé par la fierté. Et elle toisa Saintenac. Elle la tenait peut-être, sa grosse affaire. Le lien entre Matignon et le monastère existait maintenant sur procès-verbal.

La suite ne fut que formalités. Roger sortit libre. Mis en examen, mais libre. Il salua la juge d'un signe de tête et quitta le cabinet d'instruction sans attendre Gilbert Saintenac qui, hagard, rangeait ses dossiers éparpillés dans un silence glacial.

CHAPITRE 28

Le référé

Le banc des prévenus était le seul ornement de la galerie de l'instruction du Palais de Justice de Paris. Ce meuble d'apparence ordinaire avait accueilli pendant des années toutes sortes de puissants dans la déroute : P-DG en détention provisoire, banquiers mis en examen pour blanchiment, anciens ministres soupçonnés d'indélicatesses (oh ! trois fois rien : quelques centaines de millions prélevés sur les donations annuelles des contribuables). Tous ces gens étaient confrontés à une expérience tout à fait nouvelle : attendre. Dans leur vie quotidienne, le maximum qu'ils toléraient variait, selon les caractères, entre trente secondes et cinq minutes. C'est dire si cette épreuve, là, sur ce banc, représentait souvent un tournant dans leur vie. Elle leur permettait de réfléchir à des thèmes qu'ils avaient un peu négligés jusque-là : les abus de détention provisoire (pour Selim et ses amis, cela ne les avait jamais empêchés de dormir), les INDIGNES conditions de vie dans les prisons, et l'inestimable préjudice causé par une mise en examen… Désormais, ils allaient souffrir dans une annexe spécialisée appelée en toute simplicité « Pôle financier ». Au Palais de Justice les autres délinquants, braqueurs, trafiquants de drogue, et, bien sûr, diffamateurs professionnels.

C'était à l'un d'eux que Gilbert Saintenac réclamait des comptes par voie de justice. Dans l'éternelle lutte entre le Bien et le Mal, Gilbert Saintenac se rangeait dans le premier camp. Par la procédure d'urgence qu'il avait lancée, le référé d'heure

à heure, il espérait bien faire endosser à Patrick Péricolo les habits du Grand Satan. On était le 23 mars. À un mois de la présidentielle. Évidemment, Xavier avait son petit problème d'élection. Pour lui, il suffisait que le livre ne paraisse pas avant le scrutin. Après, on s'en foutait ! Depuis qu'il avait lu le manuscrit, l'ancien garde des Sceaux, lui, ne voyait pas tout à fait les choses ainsi. De son point de vue, il fallait enterrer définitivement ce gros tas de boue. Et ça se passait là, aujourd'hui, dans la petite salle d'audience du rez-de-chaussée. Pour mener à bien cette opération délicate, il avait trouvé le pigeon idéal : Vitale Arnaud, magistrat qu'il avait connu tout bébé comme sous-fifre dans son cabinet. Il avait convaincu sans difficulté le frère Charvier, ancien vénérable de la loge Les Illuminés, dans laquelle ils se rencontraient régulièrement, de renoncer à présider l'audience au profit de son jeune collègue.

Le support de cette brillante stratégie était campé sur une paire de bottes en daim à talons aiguilles, vibrionnante dans sa robe noire à jabot : Me Lajeunesse l'attendait en faisant les cent pas. Le défenseur de frère Roger embrassa son avocate avec ostentation, ravi de suggérer une relation qui n'existait pas.

Arnaud Vitale était déjà installé sur son estrade. Seul face à l'adversité, il présidait l'audience en référé la plus importante de l'année. Pour la première fois en France, une élection pouvait dépendre d'un livre : un truc imprimé de trois cents pages, vendu dix-huit euros n'importe où, et que lui, le fils de Mario, avait le pouvoir d'interdire ou d'autoriser. Un truc qui contenait un monceau d'horreurs que personne ne publiait en général. Ou alors, plusieurs années après le décès des protagonistes. Mais là, s'il le décidait, tout le monde allait découvrir l'imposture totale : comment une dynastie avait fabriqué un présidentiable en carton-pâte, comment les journalistes politiques s'étaient vautrés à ses pieds, comment toute l'aventure avait été financée de A à Z par des délits en tout genre. De quoi faire réfléchir les électeurs, surtout à un mois du scrutin.

Gilbert Saintenac n'avait pas aimé le contenu, mais ce qui avait dû vraiment l'énerver, c'était le titre : *Les Rongeurs de la*

République. Lui, grand officier de la Légion d'honneur, titulaire de la médaille des Évadés, du Mérite de l'ordre équestre du Saint-Sépulcre, membre de l'Association des chevaliers pontificaux, ancien frère des Écoles chrétiennes, lui, le grand avocat, l'ancien ministre, le chargé de mission à l'hôtel Matignon, être traité de rongeur !

Les Rongeurs de la République : ça n'est pas si mal trouvé, songea Arnaud tandis que tous les acteurs prenaient place dans la modeste salle. En les voyant, il repensa à sa nuit blanche. Il se sentait en petite forme et craignait que ça se voie.

Il n'en était pas encore revenu d'avoir été convoqué en catastrophe, la veille, par Jean-François Charvier. D'habitude, le président du Tribunal de Paris dirigeait en personne les débats portant sur les affaires classées « très sensibles ». Mais voilà, pas de chance : le grand homme était indisponible. C'était vraiment trop dommage. Et il avait pensé à lui, Arnaud Vitale, pour le remplacer. Plus qu'une chance, c'était un honneur pour lequel tous ses collègues se seraient battus. Seul problème : Vitale jugeait tout simplement burlesque cette proposition. Mais il ne pouvait le dire en ces termes. Il avait donc décliné cette faveur. En jargon maison, cela s'appelait « se déporter ». C'était ce que devait faire tout magistrat dès lors que son impartialité pouvait être mise en cause, par exemple s'il était lié d'une manière ou d'une autre à l'une des parties. Or, justement, Arnaud n'avait que l'embarras du choix : il avait travaillé plusieurs mois, dans sa jeunesse, au cabinet du plaignant ; il était l'ami de l'éditeur du livre ; il couchait accessoirement avec la sœur du Premier ministre, honorable candidat à la présidence de la République.

Il n'avait exposé au président du Tribunal que les deux premiers motifs, espérant que le troisième resterait dans l'ombre jusqu'au mariage. Son supérieur lui avait jeté un regard presque attendri : « Vous déclinez donc cette extraordinaire opportunité ? Est-ce que vous refuseriez l'obstacle ? Je vous assure, se trouver, à moins de quarante ans, en situation d'arbitrer un conflit de ce niveau constitue une chance à laquelle beaucoup n'osent même pas rêver ! » Puis il lui avait infligé un interminable sermon en brassant beaucoup d'air : « Je suis frappé par le manque d'audace,

pardonnez-moi, qui caractérise la jeune génération. Par ce côté scolaire, aussi. Vous savez, mon cher collègue, il ne faut pas s'en tenir à la lettre de la loi, mais examiner son esprit. Le fait que vous connaissiez les deux parties, bien loin pour moi d'aggraver votre partialité, en annule en quelque sorte les effets. Est-ce que je suis clair ? Je vous exhorte donc à ne pas fuir la difficulté, mais à l'affronter avec courage et lucidité. Nous avons besoin d'un homme comme vous, à la fois bon technicien du droit et capable de se maîtriser. En outre, votre habileté, dont on commence à parler au Palais, ne nuira pas dans une affaire qui va se trouver sous surveillance médiatique. »

« Surveillance médiatique ». L'expression avait fait surgir une image dans le cerveau d'Arnaud : celle d'Éloïse. Elle n'allait pas manquer de raconter l'envers du décor si, par malheur, elle entendait parler de l'audience.

Toutankhamon ne pouvait plus s'arrêter. Décision très délicate. Suivie en haut lieu. Jurisprudence claire à interpréter. Ne pas laisser des trublions perturber une élection. Protéger la grande démocratie française. Attention à la formulation des attendus… Voilà, il n'avait pas le choix. Dans le dialecte de la haute magistrature, le message était très clair : soit il acceptait la mission, soit il entrait dans LE GRAND PLACARD.

Le jeune magistrat était sorti de l'entretien abasourdi. Il lui tardait de rentrer chez lui pour lire en paix le Péricolo dont Charvier venait de lui confier un exemplaire. Et dire que Damien ne lui en avait même pas parlé lors de leurs retrouvailles ! Plutôt élégant, en fait. Ou malin…

— Monsieur le président, nous sommes tous prêts !

Mais c'était qui, cette fausse reine de beauté à la voix nasillarde ? Quand on parle comme une poissonnière, on évite de choisir le barreau ! Elle se croit chez elle, ou quoi ? Ses petits apartés avec Saintenac, ses clins d'œil d'allumeuse sur le retour à Saint-Véran ? Elle pense qu'elle va diriger les débats, aussi, Madame Sans-Gêne ? Non, en fait, elle pense qu'elle a déjà gagné. Eh bien, on va voir ça.

Et puis Saintenac : cette façon de le regarder avec un petit sourire suffisant. La traduction n'était pas compliquée : « Petit con, tu as préféré la dingue de Matignon à ma fille, tu m'as pris de haut, je n'oublie pas. Alors, fais gaffe ! »

Faire gaffe, il était marrant, lui. Depuis la veille, Laure l'avait appelé onze fois. Onze fois. Il ne l'avait prise qu'une fois au téléphone, juste le temps de faire baisser un peu la pression. Naturellement qu'il était conscient de l'enjeu ! Oui, il l'aimait autant qu'elle l'aimait. Bien sûr que ça n'était pas une raison pour pénaliser Xavier. Évidemment qu'il avait bien fait de ne pas se déporter. Pourquoi renoncer dès la première difficulté ? Sous prétexte qu'ils couchaient ensemble ? Et puis quoi encore ! Leur vie privée ne regardait personne ! Pas leur affaire, à tous ces voyeurs, ces poujadistes qui fouillaient sous les lits pour gribouiller leurs articles ou leurs livres ! Oui, bien sûr, l'interdiction pure et simple était peut-être un peu brutale, mais il fallait, pour la démocratie, retarder la publication au moins à l'automne, après l'élection. Sinon, le jeu électoral serait irrémédiablement faussé, n'est-ce pas, amour ?

— Vous ne m'écoutez pas, monsieur le président ?

C'était Saint-Véran, cette fois. Le défenseur des opprimés à deux mille euros de l'heure. Arnaud avait un instant perdu le fil de l'audience. Au lycée, il avait déjà des problèmes pour se concentrer.

— Naturellement si, maître.

— Alors, quelle est votre décision ?

Merde ! Il avait manqué un épisode du feuilleton Péricolo contre le reste du monde. Comment se sortir de là ? Le gros avocat à nœud papillon s'agitait devant lui. Lui faire répéter ? Impossible. Pas d'assesseur, cette fois-ci, pour redresser la situation. Il regretta le principe de la collégialité, assez utile finalement. Il ne restait plus qu'à improviser.

— Je suis désolé, maître, mais je ne peux accéder à votre demande.

Il y eut un murmure dans la petite salle.

— Mais… je n'ai pas fait de demande, monsieur le président.

Vitale détesta le coup d'œil de Saint-Véran. Genre : c'est l'idiot du village qu'ils ont choisi ?

— Soyez plus clair dans vos formulations, maître, fit le jeune magistrat en élevant la voix.

L'avocat le regardait maintenant comme s'il n'avait plus toute sa tête. S'il continuait, celui-là, il allait se prendre une sacrée dérouillée.

— Je vous interrogeais seulement sur le temps dont je dispose pour plaider, monsieur le président. Je sais bien que je fais ce que je veux, mais je souhaitais faciliter le déroulement de l'audience…

Ce n'était que cela : le temps qu'il voulait, cet âne !

— Je ne souhaite vous imposer aucune contrainte particulière, maître, dit Vitale en essayant de soigner son sourire.

— C'est parfait, monsieur le président. Alors, je vais tout d'abord être obligé de soulever un point de procédure. En effet, ma cliente n'a pas été assignée dans les formes…

Sa cliente ? Ah, la maison d'édition : la voilà, sa cliente ! Il doit représenter ce Fréron et sa boutique.

Saint-Véran était déjà bien lancé lorsque l'agitée du barreau se leva.

— Monsieur le président, hurla Me Lajeunesse, on ne plaide pas les nullités de forme dans un référé ! Maître Saint-Véran le sait parfaitement, depuis le temps qu'il fréquente le Palais ! Ce procédé est incroyable, je n'ai jamais vu ça en vingt ans de barreau…

Où allait-on, là ? C'était quoi, ce truc de nullités ? Il y avait bien un cours là-dessus à l'École nationale de la magistrature, mais tout le monde le séchait. Bon, on va les laisser s'étriper pour y voir plus clair.

Saint-Véran s'était tourné vers son adversaire. Il s'adressa à elle comme s'il parlait à une attardée mentale.

— Je ne vous ferai pas l'injure, chère consœur, d'imaginer que vous ignorez la jurisprudence récente de la Cour de cassation, arrêt Duhamel contre Albin Michel, dans lequel il est dit qu'une assignation défectueuse d'une des parties n'est pas de nature à vicier une procédure d'urgence au titre de la loi de 1881, sauf si elle a mis celle-ci dans l'impossibilité de se défendre.

— Et alors ? couina Me Lajeunesse.

— Eh bien, nous sommes justement dans ce cas. M. Péricolo n'a pas été avisé de l'existence de ce référé à son domicile personnel…

— Évidemment, il se cache !

— Ma chère consœur, je ne voudrais pas être contraint de vous rappeler aux obligations de votre serment qui comporte la courtoisie envers l'adversaire, quels que soient les griefs…

— Ça vous va bien !

— Je vous mets au défi de prouver ce que vous venez de dire ! lança vivement Saint-Véran que l'arrogance du clan Saintenac commençait à agacer.

— Quoi qu'il en soit, cet arrêt que vous sortez de votre chapeau n'a rien à voir avec notre affaire…

— Pardon, chère consœur, mais je ne suis pas de votre avis. Car non seulement, disais-je avant que vous ne m'interrompiez, mon client n'a pas été assigné dans les formes prévues par la loi de 1881 et la jurisprudence constante des tribunaux, mais ma cliente non plus !

— Et pour cause ! glapit l'avocate de Saintenac. Le standard de l'éditeur refuse tout pli adressé aux auteurs ou aux responsables de la maison ! Même M. Damien Roussel ne daigne pas prendre les courriers qui lui sont portés par huissier à son bureau…

— Et alors, maître ? demanda froidement Saint-Véran.

— Quel toupet ! Vous n'avez peur de rien, vous ! Vous organisez des manœuvres dilatoires pour contourner l'esprit de la loi, et vous venez dire ensuite au tribunal, la gueu… enfin,

je veux dire… la… bouche en cœur : Regardez, mes clients n'ont rien reçu, donc cette procédure est viciée et doit être déclarée telle. Heureusement, je suis sûre que ces manœuvres n'auront aucun effet sur le tribunal. C'est… c'est… c'est… de l'enfumage !

D'où sort ce truc de la Cour de cassation auquel s'accroche cette folle ? Jamais entendu parler. On ne nous dit rien. Que fait le greffe de la XVII^{e} ? On ne va quand même pas aller spontanément à la bibliothèque du Palais pour surveiller ce que font les vieux kroumirs de la Cour de cass' ! Qu'est-ce que je suis censé faire, maintenant ? Trancher entre la harpie maquillée comme une voiture d'occasion et l'homme de main de l'édition ?

— Alors, monsieur le président ? demandait Saint-Véran.

Cette petite histoire de lettre non reçue aurait pu être une issue de secours. Mais plus question de se dégonfler. On allait devoir trancher, maintenant. En relevant la tête, il la vit, assise au fond de la salle, en train de prendre des notes : Éloïse Mazurier ! Elle était venue assister à la mise à mort d'un livre et, peut-être, à celle d'un jeune magistrat. Arnaud inspira une grande bouffée d'air comme lorsqu'il plongeait dans la piscine de Saintenac, au temps où il était invité dans la villa d'Antibes.

— Maître, dit Vitale en se tournant vers Saint-Véran, ce n'est pas au tribunal de se prononcer aujourd'hui sur cette question. Nous sommes, je vous le rappelle, dans une procédure d'urgence. Alors, je vous en prie, avançons…

Bonne réaction. De l'autorité, voilà ce qu'il leur fallait !

La parole revenait maintenant à l'attaquant. Me Lajeunesse commença sa plaidoirie dont Arnaud ne remarqua que les désagréables intonations aiguës : Livre infâme. Basse petite vengeance. Rumeurs infondées.

Pas sympathique, cette bonne femme.

— … on me dira peut-être que ce livre se justifie par le contexte électoral, poursuivait l'avocate de Saintenac sans reprendre son souffle. C'est évidemment faux. Si M. Péricolo voulait écrire, il pouvait le faire il y a un an. Ou dans deux ans.

Il connaît le Premier ministre et sa famille depuis longtemps, il me semble… Combien ? Vingt ans ? Trente ans ? Non, trente-deux exactement…

Elle s'enfonçait dans un tunnel. Impossible de stopper le convoi. Il fallait subir jusqu'au bout le point de vue du malheureux diffamé.

— … et puis, il y a ce ton systématiquement sarcastique, hostile. Il dénonce le train de vie de mon client comme si celui-ci n'avait pas les moyens de se payer un appartement convenable avec, c'est vrai, vue sur la Seine. Et alors ? J'en viens maintenant aux mœurs que ce monsieur prête à Gilbert Saintenac. Là, vraiment, il n'est même pas nécessaire d'argumenter, monsieur le président. Comment laisser à la vente un livre qui, par allusion certes, laisse entendre des choses épouvantables sur mon client ? Une fois lu, il aura produit ses effets qu'aucune somme ne pourra réparer. Or, les insinuations de l'auteur sur de prétendues soirées fines qui se seraient tenues dans un faux monastère et en Corse, bien sûr, pour ajouter encore un peu de piment, sont grotesques. Elles ne s'appuient sur rien, à part deux témoignages de personnes ayant été en conflit privé avec mon client. Et puis, il y a bien sûr l'inévitable développement sur l'appartenance présumée de Gilbert Saintenac à la franc-maçonnerie, qui, en matière de délation, rappelle les heures les plus noires de notre histoire. Inutile de lasser la patience du tribunal en prolongeant cette liste à la Prévert… Toute l'opération – car c'est bien à une opération soigneusement montée que nous avons affaire – vise, à travers un style ordurier, à discréditer un honnête homme qui n'a eu que le tort de réussir dans tout ce qu'il a entrepris. Peut-être M. Péricolo, qui fut autrefois mis en examen dans une affaire de marchés publics et qui a subi un contrôle approfondi de la Direction nationale des vérifications fiscales, a-t-il développé une forme d'aigreur à laquelle il a voulu donner un débouché littéraire et, faut-il le dire, financier. Pour récapituler, je demande l'interdiction à la vente de ce livre qui déshonore l'édition…

Encore quelques envolées sur les terribles dangers que l'excès de transparence faisait peser sur la société française, et la plaidoirie s'acheva enfin. Quarante minutes. Une éternité

pour une telle procédure. Arnaud Vitale jeta un regard sur Saintenac, très droit sur son banc, en contrebas. Moins de trois mètres séparaient les deux hommes. L'ancien ministre avait un léger sourire aux lèvres. Celui de la connivence, de la main tendue. Il fit un signe, prenant la posture du Commandeur :

— Puis-je avoir brièvement la parole ?

D'un geste, Arnaud Vitale l'invita à se lever. Son ancien patron ne le quittait pas des yeux.

— … il n'est bien sûr pas facile de trancher pour celui qui doit être insoupçonnable comme, à Rome, la femme de César. Chacun de nous a ses amitiés, ses liaisons, dangereuses ou non, ses liens avec de vieux maîtres qui pourraient faire pencher la balance de la Justice d'un côté plutôt que de l'autre. Nous savons la difficulté et la grandeur de la fonction de juge, nous n'ignorons pas qu'il est un homme parmi les hommes. Mais nous avons confiance en lui et, d'avance, nous acceptons sa décision, quelle qu'elle soit.

Quel toupet ! Le vieux pourri venait de lui lancer un message on ne peut plus clair. Comme dans les arrière-salles de bistrot réservées aux mafieux, il lui rappelait qu'il appartenait au clan et qu'il devait s'en souvenir. Arnaud regarda vers le fond et constata avec inquiétude que la journaliste noircissait les pages de son carnet sans relever la tête. Pour elle, c'était fête. Saintenac se rassit, l'air cérémonieux.

Entre le président du tribunal et les parties se tenait en France la société. L'institution qui l'incarnait portait le joli nom de « parquet ». Pour résumer beaucoup, le parquet c'était l'État, donc les honnêtes gens, ceux d'en bas, mais représentés par des magistrats d'en haut. Il était incarné par un petit bonhomme déplumé qui truffait ses phrases de « euh… » hésitants, mais qui eut le bon goût de faire court et de s'en remettre à la sagesse du tribunal.

C'était maintenant au tour de Saint-Véran. Vitale connaissait par cœur son couplet : jurisprudence constante, liberté de la presse déjà menacée, bon sens du tribunal – la contre-attaque de la partie adverse se déployait. Le magistrat s'obligea à la

plus grande attention, celle que sont en droit d'attendre les justiciables lorsqu'ils ont affaire à la sublime machine à rendre des jugements impartiaux. On devinait les années de métier derrière les comparaisons et l'argumentation de l'avocat. Puis le zélateur de la liberté d'informer s'insurgea contre l'extension permanente de la notion de vie privée : en quoi l'achat d'un bateau, puisque sa consœur avait relevé cet exemple, avait-il à voir avec l'intimité ? Vint enfin un dégagement sur les livres interdits par la justice depuis cinquante ans, dont la nature n'avait rien de commun avec celle de l'ouvrage dont il était question aujourd'hui.

Il était presque 19 heures. Sur le fond, une seule chose avait surpris Arnaud. L'auteur massacrait joyeusement l'ensemble du clan, à une seule exception notable : nulle part le nom de Laure n'apparaissait. Le magistrat se demandait pourquoi.

Il ne restait plus qu'à lever la séance. Et à annoncer que la décision serait rendue d'ici le lendemain matin 10 heures. Il lui serait difficile de trouver le sommeil d'ici là.

CHAPITRE 29

L’aut’ enculé d’sa race

« OK pour un RV. Ne pas m’appeler. Donner lieu et heure par SMS. AV ». Le texto était arrivé sur son portable la veille à 23 heures, alors qu’elle dînait avec sa bande d’amateurs de plongée sous-marine qui avaient passé toute la soirée à se repasser en boucle leurs histoires de mérous, de baracudas et de poulpes géants – elle associait désormais cette dernière espèce à l’avocat de la défense entrevu dans l’après-midi à la XVII^{e} chambre. Elle envoya aussitôt la réponse : « Ds 1/2h. Ouvouvoulé. E ». Son mobile vibra à nouveau trente secondes plus tard : « Kfé Lindbergh. Rue Cerny ».

Elle avait quitté ses copains palmés sous les lazzi et traversé la Seine par le Pont-Neuf comme une gamine, en courant. Il était déjà là, assis sur la banquette fatiguée, au milieu des buveurs de nuit, la mine sombre, devant une tasse de café. Ils n’avaient passé qu’une heure ensemble. Le temps de se confier l’essentiel. Lui n’avait rien camouflé de ses relations avec Laure, de leur état chaotique. Et il lui avait raconté dans le détail sa désignation de dernière minute par Charvier, avant de se lâcher : « Ils ont tort, vraiment tort. Je ne ferai pas interdire ce livre. Plus maintenant. » Puis il avait précisé : « Si vous écrivez une ligne de tout ça, je suis mort… Mais je suis déjà mort… » Elle lui avait posé des questions avant d’essayer de le réconforter. Pas facile. D’autant que son désarroi la troublait. Il avait continué de se livrer d’une manière surprenante, jusqu’au moment où il s’était levé brusquement :

« Je suis désolé. Ma fille est seule à la maison. Les pressions, vous ne les imaginez même pas. Ils lui ont téléphoné. Ils ont osé lui dire que son papa devait être plus prudent, qu'il risquait des ennuis… À une gamine de huit ans ! Surtout, ne m'appelez pas. Je vous ferai signe demain. Bonne nuit. »

Bonne nuit ! Quelle conclusion décevante ! Une minute auparavant, il lui racontait sa vie comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Elle avait écouté. Et, pour une fois, ça l'avait intéressée, touchée même. Elle comprenait mieux, maintenant, pourquoi Laure était tombée sous le charme de ce magistrat : sa voix, son regard, ses silences, même… Elle n'avait pas fermé l'œil, ou presque. Elle se demandait si elle n'était pas tombée sur un grand manipulateur derrière ses airs de victime romantique. Elle s'était repassé, dans le noir, leur dialogue. Et n'était pas parvenue à trancher.

Elle devait maintenant boucler son enquête. Et ce n'était pas le plus facile dans ce contexte. Elle aurait tout juste le temps de rejoindre ensuite au pas de course son rendez-vous avec un ancien magistrat qui acceptait de la rencontrer off pour lui livrer quelques histoires de censure. Pour arriver à l'heure, il allait falloir cadrer son prochain interlocuteur. Le voilà qui arrivait, justement : la casquette vissée à l'envers sur la tête, le joli sweat-shirt Bob Marley tombant presque jusqu'aux pieds, Selim se déhanchait dans les allées du café Beaubourg, haut lieu de la sous-intelligentsia branchée du Marais. Il semblait évaluer d'un air gourmand les portefeuilles des lecteurs dynamiques du *Herald,* et de *Libération* qui peuplaient l'endroit. L'air affairé, le caïd du Buisson d'Argent s'assit en face d'Éloïse.

— Bon, là, c'est vraiment la merde grave. Ils vont nous exploser !

Qu'est-ce qu'ils avaient tous, ces dernières heures, à vouloir lui confier leurs dernières volontés ?

— Bon, poursuivit Selim en jetant un regard suspicieux autour de lui, je peux te faire confiance ? De toute façon, j'ai pas le choix, tellement ça craint. D'habitude, quand on sent les

crasses arriver, on va se mettre au vert, on part chez un oncle ou chez des potes. Mais là, c'est pire : ça sert à rien. Y vont nous retrouver, de toute façon. C'est des vrais graves tordus.

La journaliste lui commanda un café puis lui demanda de qui il parlait exactement.

— Bon, là, faut que j'te raconte l'histoire. Faut que tu donnes ta parole d'honneur que tu l'écris pas dans ton journal, mais que tu mets ça quelque part, dans une enveloppe : tu marques la date, et si j'ai des emmerdes, tu balances tout !

Éloïse acquiesça. Jusque-là, ça ne coûtait pas cher.

— Tu vois ma sœur Samira ?

Nouvel acquiescement silencieux.

— Tu sais où elle a passé la nuit quand le toubab en costard s'est pointé dans la téci ?

— J'ai ma petite idée.

— C'est Miguet, tu sais, le Cave, il l'a chopée, il l'a emmenée jusqu'à l'appart' où le Bouffon créchait, non mais on est chez les oufs ?

Éloïse serrait sa tasse : il avait voulu son grand dossier sur la campagne, Vézelay ? Il allait l'avoir !

— Et alors ? demanda-t-elle d'un air dégagé.

— Et alors, tu trouves pas ça grave, toi, d'obliger les meufs des técis à jouer les putes avec un empaffé qui les kiffe même pas ?

— Si, je trouve ça grave, mais bon, tu sais, il est pas tout seul, dit-elle en soupirant. C'est quand même pas ça qui te fait peur ?

— Non mais ! J'ai pas la polio d'la tête, là… Ma sœur, pendant la nuit, elle en a profité pour fouiller dans les affaires de l'aut' enculé d'sa race. T'sais, juste pour la marade, quoi. Pour lui péta un quetru, pas du gen-ar, non, un machin plus perso… De t'te façon, de la maille, il en avait même pas sur lui, le Bouffon… Par contre, de la poudre, ça il en avait, de quoi allumer la tête à toute la téci.

Éloïse le regarda, stupéfaite.

— Non, là, tu dis n'importe quoi !

Pendant sa romance avec Xavier, Eloïse ne l'avait jamais vu avec de la cocaïne. Elle-même ne consommait pas et considérait avec un certain mépris tous ceux – ils étaient nombreux dans son entourage – qui croyaient obligatoire de se charger pour avoir l'air créatifs. Elle avait donc répliqué avec plus de vivacité qu'elle ne l'aurait souhaité. Selim s'était immédiatement raidi comme pour signifier : « Je rêve, ou elle me traite de menteur ? »

— Non, je voulais dire que ce sont des accusations très graves, et que tu n'as pas de preuves, reprit-elle d'un ton conciliant. Tu es en train de me dire que le Premier ministre est un toxico de première, c'est ça ?

— J'en ai, des preuves. C'est même pour ça que je suis ici.

Il prit une mine de conspirateur et sortit par le bout des ongles un petit sachet de plastique transparent d'une enveloppe kraft.

— Tu vois, j'en ai plusieurs comme ça, que j'ai mis dans différents endroits. Il y a encore des traces de poudre à l'intérieur, et là, y a les empreintes du toubab dessus…

— Comment tu le sais ?

— Dans la téci, y a un Noiche…

— Un quoi ? dit-elle en ouvrant des yeux comme des soucoupes.

— Ben, un Chinois, quoi ! C'est un boss en sciences… un vrai intello… Il sait faire plein de trucs et je lui ai apporté les sachets pour lui demander si on pouvait trouver les empreintes. Il m'a demandé une demi-journée et m'a dit qu'oui, mais que j'devais lui trouver un modèle des empreintes. J'pouvais, j'ai dit. Alors y m'a donné un produit et là, j'ai été dans l'appart' où il créchait, l'Bouffon…

La façon dont Selim désignait Xavier avait d'abord surpris Eloïse – chacune de ses formules invraisemblables, qu'elle mettait un moment à assimiler, la choquait d'abord un peu.

Après tout, c'était il y a longtemps, certes, mais ils avaient eu une liaison et ça laissait des souvenirs. Et puis, il était quand même Premier ministre. Mais, au fond d'elle-même, cette insolence naturelle l'enchantait. Qui pouvait imaginer à Matignon qu'on parlait ainsi du gouvernement et de son chef ? Que savait-on, dans ce qui restait de l'État français, de la vie des gens ?

— J'avais peur que le Cave, il ait pensé à effacer toutes les empreintes, poursuivit le chef des agents d'ambiance. Mais non, les cons, ils avaient tout laissé. J'ai passé le produit un peu partout et je suis retourné chez le Noiche. Il a trouvé les empreintes de l'autre clown, les mêmes que sur les sachets. Et voilà.

Eloïse n'en revenait pas. Ce garçon était beaucoup plus futé qu'il n'en avait l'air.

— Mais ils se sont bien aperçus, à un moment donné, qu'elle avait piqué la coke ?

— Ben, ouais. Le Cave est venu me secouer, le lendemain matin. Il cherchait ma sœur partout. Il bégayait et il tremblait, t'aurais vu ça ! Mais celle qui nous a vraiment mis la rage, c'est la sœur de l'autre empaffé ! Tu la connais, celle-là ? Elle a vraiment fait flipper Samira. Elle lui a dit qu'elle allait la faire surveiller toute sa vie ! Et qu'elle fasse vraiment gaffe, quand elle traverserait dans les clous ! Et puis, à la fin, elle est devenue toute gentille, en expliquant que si Samira se tenait à carreau, tout irait bien…

Eloïse se mordait l'intérieur des joues. L'excellente Laure était sur tous les fronts. Pas étonnant qu'elle néglige son fiancé ! On se demandait quand elle dormait. Elle se chargeait, elle aussi ?

— Et maintenant ?

— Ben, j'ai peur qu'ils explosent la tour où y crèchent, mes darons…

— Tes quoi ?

— Mes vieux, quoi. Tu sais, y a une espèce de Robocop qui est descendu de son hélicoptère, un genre de superkeuf, il

m'avait bien dit que si la visite se passait mal, ils feraient tout exploser : les tours et les barres d'immeubles…

Éloïse ne regrettait pas d'être venue sur le terrain. Quelle bonne journée !

— Selim, dit-elle avec la voix du prof de ZEP qui essaie de maintenir le dialogue, on explose les immeubles quand on ne peut plus faire autrement. C'est ce qu'on appelle la politique de la Ville. On reloge les gens dans des endroits mieux. On fait pas ça pour les punir, au contraire…

Selim fit une moue d'enfant incompris.

— Voilà, j'étais sûr que tu me croirais pas. Je suis qu'une petite racaille, alors pourquoi tu me croirais plutôt que tous les caïds que tu vois toute la journée ?

Selim reprit l'enveloppe sur la table et commença à se lever comme pour prendre congé. Éloïse le retint.

— Non, rassieds-toi. Mais, tu comprends, ton histoire est incroyable. Tu viens d'arriver, et là, tu me balances tranquillement que le Premier ministre qui n'arrête pas de faire des discours anti-drogues est un toxico limite accro. Je veux bien, mais laisse-moi le temps de m'habituer ! Quant à l'explosion des immeubles, c'est n'importe quoi ; ils ont juste cherché à te faire peur. Et, apparemment, ils ont réussi…

Selim secoua la tête d'un air réprobateur :

— Et puis, dimanche, y a un tueur qu'est venu me voir en hélicoptère…

Éloïse se força à ne pas réagir.

— … un dingue qui m'a expliqué qu'il avait tué des gens juste parce qu'ils avaient pas écouté ses conseils… Y m'a donné l'adresse à mon oncle où j'avais planqué Samira, et y m'a dit : C'est pas la peine de vous casser le cul, on vous retrouvera partout… Et que lui, tuer les gens, ça lui faisait pas peur, même qu'il l'avait fait plein de fois.

— Il s'appelle comment ?

— Monsieur Roger, je croîs. Y m'a juste dit qu'il venait de Corse. Il tchatchait avec un accent zarbi qui fait vraiment peur.

C’est après lui que j’ai décidé de t’appeler. J’ai peur qu’ils nous butent. Tu comprends, si toi tu sais tout ça aussi, c’est plus pareil !

— Et comment ils sauront que tu m’as parlé ?

— Ben, pasque j’vais l’dire au Cave, là.

Éloïse tressaillit. « Merci d’avoir pensé à moi, c’est vraiment trop gentil ! »

— Écoute, on va pas faire comme ça. OK, je vais sortir mon carnet, tu vas tout me raconter en détail. Et puis, si tu veux, tu me donnes aussi le sachet. Mais tu dis pas que c’est moi qui l’ai. Sinon, ça ne sert à rien. Je suis encore moins difficile à emmerder que vous, dans un sens. Donc, tu vas dire à ton type – tu l’appelles comment, déjà ? le Cave ? – que tu as pris tes précautions, que tu as remis des traces de tout ça à des gens de confiance. Mais, Selim, au moindre faux pas, je ne marche plus, tu comprends ?

Il se contenta de cligner des paupières en signe d’acquiescement. Éloïse sortit non seulement son calepin, mais aussi le petit dictaphone qui ne la quittait jamais. Elle allait bien s’amuser. La sainte famille devait se préparer à dérouiller. Et, avec un peu chance, elle pourrait sortir Vitale de leurs griffes. Mais, si elle ratait son coup, tout le monde plongerait.

CHAPITRE 30

Des hommes de bonne volonté

Toutes sortes de pensées s'entrechoquaient dans sa tête. Celle qui prenait la plus grande place tenait, comme d'habitude, à la meilleure façon de protéger ses intérêts. Jamais il n'aurait dû laisser Roger Santelli occuper un tel rôle. L'intégralité du liquide passait par lui. Sans parler du reste !

Le serveur dont la veste n'avait pas dû voir un pressing depuis longtemps se tenait devant lui. Quel endroit ! Mais Rossetti avait insisté. Il avait ses habitudes dans ce bistrot, *Le Chat Noir,* situé juste derrière la place de La Bastille. Saintenac expliqua qu'il attendait quelqu'un. Le garçon tourna les talons avec un haussement d'épaules.

Si le faux moine s'allongeait devant la juge, ils étaient tous cuits. Il imaginait le tollé. Ces hommes entièrement dévoués à l'intérêt général ne pensaient donc qu'à l'argent et au sexe ? Leur irrésistible envie de combler les mille milliards d'euros de dettes de l'État, les quarante milliards de déficit de la Sécu, les cinquante milliards annuels du trou du Budget, n'était donc que mirages et subterfuges ? C'était trop triste. La petite caravane des médiocres se lâcherait en commentaires navrés. Tous ces gens bien nourris depuis trente ans feraient semblant de découvrir un formidable secret qu'ils connaissaient depuis toujours. Et dont certains profitaient. Ah, le beau spectacle que celui des éditos indignés de Serge Duhamel ou d'Alain July ! Quoi, malgré les lois de moralisation, malgré les juges, malgré

les discours, malgré les serments, tout avait continué comme autrefois ? Trahison ! Indignité nationale ! Forfaiture ! hurlerait le chœur des accrédités.

Comme c'était petit. Comme c'était moche. Saintenac souriait en imaginant ces magnifiques articles. D'autant que, même si personne ne faisait allusion aux parties fines, ça n'arrangerait pas sa situation. Bien sûr, tout le monde dans le microcosme était plus ou moins au courant. Il y avait eu des rumeurs, et même des plaintes, heureusement vite classées, mais là, ce serait un homme à eux qui cracherait le morceau. Ce serait sa fin. On le dépècerait vivant. On le ridiculiserait pendant des mois et des mois. Laure le lâcherait. Oh, il suffirait de pas grand-chose. Quelques confidences *off* sur ce pauvre Gilbert qu'on aimait tant, qu'on respectait comme ami, comme homme, mais qui avait complètement perdu les pédales. La curée commencerait et ne s'achèverait qu'une fois sa réputation anéantie.

Tout ça à cause de ce Corse teigneux à qui il avait piqué Olga, quinze ans auparavant. Enfin, on parlait tout de même d'une fille de l'Est, rien de plus, mais ce transfert de propriété avait ouvert les hostilités entre Roger et lui. Constamment l'un ou l'autre remontait jusqu'au Patriarche pour obtenir un arbitrage.

Saintenac avait bien profité du système. Roger était retiré dans son monastère où il faisait fonctionner la planche à billets – Tout allait pour le mieux, jusqu'à cet accident idiot. Cette pauvre fille qui avait sauté de la Range Rover en marche. Pas très malin. Il avait fallu arranger ça pour Xavier qui avait perdu tous ses moyens. Terrifié, incapable de réagir, son comportement n'avait pas inspiré confiance au cas où il se retrouverait un jour à l'Elysée ! Alors le Corse et sa clique s'étaient chargés de tout.

Affaire classée.

Jusqu'à l'audition. Là, Saintenac l'avait senti prêt à planter les vieux amis pour sauver sa peau. Avouer à la juge que Xavier était venu au monastère ! Fallait être dingue ! Ou chercher les ennuis.

— Ça fait plaisir de te revoir.

L'homme qui se tenait en face de lui n'avait guère changé depuis leur dernière rencontre. C'était cinq ans plus tôt, juste avant sa mise en examen pour racket et extorsion de fonds. Trapu, élégamment vêtu d'un costume en flanelle à fines rayures, Ange Rossetti présentait tous les signes de la respectabilité. Actionnaire important d'un des grands groupes du CAC 40 – spécialité pharmacie et chimie fine –, il siégeait dans plusieurs conseils d'administration et avait même reçu la Légion d'honneur des mains de son vieux complice à la grande époque du ministère de la Justice. Tout un programme ! Quoique Corse, il présentait aux yeux de Gilbert une qualité : il aimait bien rendre service aux amis du continent. C'est ce trait de caractère qui lui avait valu ses ennuis avec la justice de l'État colonial. Garde des Sceaux à l'époque, Gilbert avait obtenu du procureur de Bastia que les charges les plus graves soient retirées. N'avait subsisté qu'une petite affaire d'abus de biens sociaux. Six mois de prison avec sursis et trente mille euros d'amende, c'était un tarif de faveur, Rossetti en était conscient.

Les deux hommes se connaissaient trop bien pour gaspiller leur salive. Saintenac se contenta donc de quelques questions sur la famille de son ancien condisciple du temps de la guerre d'Algérie où ils avaient tous deux servi dans le 3e régiment d'artillerie, l'un des plus prestigieux de l'armée française. Les nouvelles étaient bonnes : les gosses avaient du travail, les copains se portaient bien – autrement dit, les affaires de la Brise de mer prospéraient – et il n'y avait pas de flicaille à l'horizon. À part un haut responsable de la lutte contre le grand banditisme qui prenait plaisir à pêcher la bonite sur le bateau d'Ange Rossetti.

À son tour, le Corse s'informa. Saintenac se fit rassurant. Tout allait au mieux. Xavier serait sans doute le prochain président. Lui-même irait à l'Elysée. Aucun problème financier en vue : la Bourse flambait, il avait gagné 28 % sur son portefeuille l'année passée. La psychothérapie de sa femme laissait penser qu'elle remontait la pente. Et Olga ?

Elle s'endormait un peu sur l'argent qu'elle avait gagné, mais comment lui en vouloir ? Elle avait passé la quarantaine. On était en train de la caser avec un idiot utile, Fréron, un des pontes de l'édition. Le truc partait bien jusqu'ici.

— Alors, pourquoi tu voulais me voir ? grogna Rossetti d'une voix caverneuse. Pour me parler de tes performances au pieu ?

— On a un problème.

— Je le connais ?

— Plutôt, fit Saintenac avec un rictus ironique. Santelli, Roger Santelli…

Le parrain corse sursauta. Le nom de l'exécuteur de son neveu était maudit. Comme le petit avait donné quelques noms pendant une garde à vue, Rossetti avait renoncé à la vendetta. Roger était dans son droit, d'une certaine manière. Il faisait respecter l'ordre établi dans l'île. Mais le petit était le préféré de Rossetti qui l'avait beaucoup pleuré. Il avait attendu secrètement son heure.

— Tiens donc…

— J'ai pensé que tu pouvais avoir des idées pour nous donner un coup de main.

— C'est quoi, l'histoire ?

— Il s'apprête à balancer le monastère aux juges…

— Le pognon ?

Ça, évidemment.

— Le labo ?

— Je crois qu'il évitera. Il en a toujours eu honte. Mais nos petites soirées, j'ai bien peur qu'il n'hésite pas…

— Je vois. Embêtant.

— Comme tu dis. Surtout qu'on a eu un pépin, il y a quelque temps.

— La fille du bateau ?

— Hein ?

Rossetti regarda Saintenac avec un sourire rassurant.

— Te bile pas, je suis au courant.

— Mais…

— Je sais, c'était un accident, un vrai. La gonzesse qui saute en marche de la Range, c'est pas de bol.

— Comment… ?

— Attends, c'est mon secteur. Si je savais pas ces trucs-là, faudrait que je prenne ma retraite !

L'ancien ministre eut l'air soucieux.

— Te fais pas de mouron, reprit le Corse, c'est pas parce que je suis au parfum que c'est sur la place publique. C'est juste mon boulot. Mais, finalement, ça s'est pas arrangé ?

— Si on veut, soupira Saintenac d'un air las. Écoute, Ange, la juge s'apprêtait à classer, mais elle a tout de même fait une perquisition au monastère par acquit de conscience, et là elle a mis Roger en garde à vue.

— Comment tu as su qu'il y avait une couille ?

— J'étais son avocat, figure-toi, grommela l'ancien ministre qui remarqua le sourire de son interlocuteur. Et à un moment donné… je ne sais pas ce qui lui a pris, je crois qu'il a eu peur de porter le chapeau, et il a lâché Xavier…

— Ah, là, ça devient sérieux.

— Voilà. Bon, j'ai pas envie de m'étendre sur les détails, mais enfin… Bref, notre frère Roger ne nous inspire plus confiance.

— Ça peut se comprendre.

— Et on se demandait si… comment régler notre problème.

Rossetti ne répondit pas. Il tentait de contrôler l'excitation qui montait en lui.

— L'idée, c'est de lui faire peur ? dit-il d'une voix douce où perçait une pointe de délectation.

Saintenac le regarda fixement.

— Un peu plus que ça.

Les deux hommes parlaient couramment ce langage codé.

— Ah bon…

Gilbert Saintenac cherchait ses mots.

— Tu pourrais…

— Non, je suis un vieux, maintenant, qu'est-ce que tu crois ? rétorqua vivement l'homme d'affaires. D'ailleurs, ça fait longtemps que je ne m'occupe plus directement de ce genre de chose. Ce qu'il faudrait, c'est trouver un gars bien, qui soit libre…

— Écoute, là, c'est ton rayon.

— T'inquiète pas, mon coco. Il entendra jamais parler de toi… ni de moi, d'ailleurs. Pauvre Roger, ça me fait de la peine pour lui. Non, c'est vrai, ça, un garçon si paisible…

— Tu crois pas si bien dire. Quand je pense qu'on dit que l'habit ne fait pas le moine ! Eh bien, dans son cas, si : il n'y avait pas plus tranquille en apparence que ce type. Mais attention, il est sur ses gardes et c'est un mauvais. Il est parti furieux du cabinet de la juge. J'ai cru qu'il allait m'étrangler !

Rossetti se frappa le front dans un geste spectaculaire.

— Toussaint !

— C'est quoi, ça ?

— Toussaint Canova. C'est un ami à nous. Il est tombé pour une histoire de stups. Il a déjà tiré trois ans, je crois.

— Et alors ?

— Il est en dette avec moi. Je m'occupe de sa famille. Il a une fille qui a deux gamins et qui fait n'importe quoi. Alors, j'arrange ses conneries à chaque fois. Et c'est pas toujours donné, crois-moi. Il sait pas y faire, Toussaint…

— S'il accepte…

— Il acceptera, crois-moi. Et ce pauvre Roger regrettera d'être sorti du ventre de sa mère. Il y a juste un petit détail…

— On peut s'arranger ?

— C’est vraiment pas grand-chose.

— Vas-y.

— Ben, il est encore en taule. Et il a encore deux ans à tirer.

— Tiens donc ! Un détail, comme tu dis.

— T’es bien placé pour savoir que Borgo, c’est pas Alcatraz ! T’inquiète pas, on va organiser une gentille arnaque qu’on a déjà utilisée. Dis, Gilbert, on en a fait de plus compliquées, toi et moi !

— Tout de même…

— Rien du tout ! On va le faire sortir.

Saintenac leva les yeux au ciel.

— Écoute, moi je te laisse faire…

— Je te connais, Gilbert ! Te bile pas. T’as rien à voir dans ce bazar. Y a un fils de pute qu’avait donné du souci à beaucoup de monde et qui s’est fait rattraper par la justice immanente, c’est tout. Le reste c’est que des racontars de pinsutes !

Saintenac regarda sa montre.

— Va, t’as l’air pressé, fit le Corse en saisissant fermement le bras de son complice. J’ai été bien content de te causer. T’as l’air d’un jeune homme, tiens !

— T’exagères…

— Non. Je te jure, fit Rossetti qui avait juste deux ans de moins que Saintenac. Bon, faut venir nous voir, la prochaine fois que t’es au pays. Tu sais, j’ai fait quelques travaux, dans ma baraque de Centuri. On te soignera.

— J’ai pas beaucoup de temps en ce moment, mais j’essaierai.

— On ira chasser le sanglier et on fera une bouffe avec les copains. Allez, porte-toi bien.

— Toi aussi. On s’appelle ?

Rossetti regarda Saintenac s’éloigner. L’avenir se présentait bien. Si Xavier gagnait le gros lot, il pourrait dormir sur ses

deux oreilles pour longtemps. Ça le changerait.

CHAPITRE 31

Pauvre Roger !

Laure se voulait très professionnelle en toute chose. Le nom donné à l'état-major de campagne, tout comme le choix de son emplacement, avait surgi d'une longue réflexion. On avait évoqué au début l'idée de s'implanter en banlieue, dans un quartier défavorisé. On s'était finalement rabattu sur une série de pavillons ouvriers du XIX^{e} arrondissement qui avaient été reliés par un système de couloirs-vérandas. Tout cela, à l'usage, se révélait kafkaïen, mais rompait avec l'imagerie habituelle des palais nationaux et des immeubles haussmanniens abritant les élites au travail comme en famille.

L'aménagement avait coûté fort cher. Afin de ne pas alourdir le montant officiel des dépenses de campagne, les entrepreneurs amis chargés d'aménager cette annexe du parti, acquise six mois auparavant, avaient estimé au plus juste le montant des travaux et accepté, en compensation, des subsides provenant des réserves du monastère de la Miséricorde. Une fois terminée, cette structure biscornue avait été baptisée « Carrefour de l'Espoir » par les créatifs qui tournaient en essaim serré autour de Laure. L'égérie était fière de cette trouvaille. Elle régnait elle-même sur un pavillon en meulière de deux étages baptisé « L'écho de l'Espoir », tandis que la maison centrale, dédiée au candidat qui n'y mettait presque jamais les pieds, se nommait bien naturellement « Le Cœur de l'Espoir ».

En pénétrant pour la première fois à l'intérieur du sanctuaire réservé aux initiés et aux militants qui avaient bousillé leur vie de famille pour le parti, Vincent Polignac ne put s'empêcher de sourire. Tous les ingrédients de la conquête de l'Ouest y étaient : le siège de campagne en guise de campement des pionniers, les cars de CRS formant le cercle des chariots ; ne manquaient que les Indiens. Mais on devinait leur présence dans les cours des cités environnantes d'où on entendait monter leurs cris, leurs imprécations, leurs morceaux de rap préférés. Le jour de l'attaque, que tout le monde redoutait au Carrefour de l'Espoir, n'était pas encore fixé, mais les assiégés se préparaient.

Le patron des RG passa sans encombre le premier barrage sur simple présentation de sa carte. Il était inquiet pour son bilan. La réunion de ce soir était l'occasion de remonter la pente. L'ordre du jour n'avait pas été communiqué aux participants. Polignac avait cependant une idée assez précise des thèmes qui seraient abordés. Problème : aucun d'entre eux ne le mettrait à son avantage. Le manuscrit Péricolo ? Les services de cette grosse vache laquée de Mercurial avaient été incapables de donner l'alerte, encore moins de mettre la main sur le contenu que Saintenac s'était, lui, procuré comme par enchantement. Le juge Vitale ? Encore un dossier suivi par Mercurial ! Ce Bidochon adipeux pouvait s'asseoir sur sa prime départ en retraite ! Ah, il avait fait le malin, avec ses formules de flic homophobe : « J'ai mis la pression au maximum, monsieur le directeur, excusez mon langage, mais on va lui mettre bien profond, à ce petit Rital qui se croit futé. » pourquoi Mercurial parlait-il de ce qu'il ne connaissait pas ? Il n'avait jamais dû inspirer le moindre désir à personne, ce tas de graisse. La pression au maximum ! Lui mettre bien profond ! Il le provoquait en connaissance de cause, ce primate, on verrait si ça lui porterait chance. Il se vantait même de s'en être pris à la gamine du juge. N'importe quoi ! On pourrait peut-être utiliser ces coups de fil contre lui, tiens. Le flic qui dérape, la barbouze époque Pasqua qui se réveille à l'orée de la retraite ! Ce serait l'occasion de distraire l'opinion et d'occuper les grands journalistes d'investigation, toujours prêts à remuer la queue quand il s'agissait des RG.

La perspective de cette mise à mort professionnelle redonna meilleur moral à Vincent Polignac.

Le directeur central des Renseignements généraux recouvra encore un peu de sa vitalité en observant les pancartes qui signalaient le nom donné à chacune des maisonnettes. Son chauffeur, qui avait toutes les indications, gloussait au volant. Il fallait maintenant trouver « L'Écho de l'Espoir » ! « Z'auraient pas pu mettre des numéros, comme tout le monde, devant leurs baraques ? »

Polignac attendit qu'il ait fait le tour de la Velsatis bleu nuit et lui ait ouvert la portière pour descendre. Il savourait le plus infime signe de son pouvoir.

Il présenta de nouveau sa carte au gendarme qui montait la garde devant un portail en fer forgé, puis prit soin d'enfiler ses gants de chevreau avant de toucher la poignée de porte afin d'éviter tout contact, même indirect, avec les miasmes des militants. Il sautilla de dalle en dalle pour éviter de salir ses mocassins en agneau du Népal, puis gravit les quelques marches du perron sur lequel étaient posées deux rangées de pots de pétunias. Des pétunias ! Et pourquoi pas un nain de jardin sur la pelouse, tant qu'ils y étaient ? Cette Laure était vraiment une femelle encore plus maléfique que les autres. Polignac détestait devoir jouer à l'homme séduit. Et pourtant, il faudrait bien.

À l'entrée, une hôtesse et un garde du corps se tenaient derrière un petit comptoir. La cage d'escalier, le salon transformé en salle d'attente, tout donnait une impression factice. En réponse aux critiques de l'opposition qui dénonçait des dépenses somptuaires pour un lieu par nature aussi éphémère, Xavier avait annoncé, la veille, que le Carrefour de l'Espoir serait donné, en cas de victoire, à l'Assistance publique pour en faire une unité de pointe en matière de soins palliatifs. Le visiteur souhaita par avance bon courage aux brancardiers et aux infirmières qui devraient s'habituer à cet enchevêtrement d'escaliers et de couloirs impraticables.

Sur le palier du premier étage se tenait une silhouette familière de grand oiseau déplumé. Christian Gérin était le préposé à la sécurité du Premier ministre. Un titre passe-

partout pour désigner une fonction où l'on côtoyait dans la même journée conseillers d'État et barbouzes. Cela tombait bien, car l'alchimie politico-administrative de la patrie des droits de l'homme transformait parfois les poseurs de bretelles d'écoutes téléphoniques en hauts fonctionnaires veillant sur le respect de l'État de droit. Les deux hommes se connaissaient depuis près de vingt ans et s'étaient très tôt ralliés à Xavier.

— C'est ici, dit Gérin de sa voix nasillarde tout en ouvrant la porte de la salle de réunion. L'ordre du jour a l'air chargé. J'espère pour toi que tu n'es pas pris à dîner.

Elle était installée dans un fauteuil Knoll aux formes surprenantes, les pieds ramenés sous les fesses, la jupe remontée à mi-cuisses, en grande conversation téléphonique : il était question de traîtres qu'il fallait abattre et d'incompétents qu'il convenait d'écarter au plus vite. Laure fit signe aux deux nouveaux arrivants de s'installer autour d'une grande table ovale en verre.

L'assistance rassemblait un professeur de sciences politiques, un masseur, le président du Tribunal de Paris, le patron de la Police politique, un préfet conseiller du Premier ministre, une chaise vide et une femme, théoriquement sans poste officiel dans l'État, qui présidait. Sans connaître sa composition exacte, la presse appelait ce petit groupe : le Cabinet noir. Elle n'avait pas tort. Car les réunions plénières n'étaient convoquées que pour aborder des sujets très délicats que ces personnes traitaient avec des méthodes originales. Karl, le masseur, était, au moment de l'arrivée de Polignac, en grande conversation avec le président Charvier, le supérieur d'Arnaud Vitale. Kinésithérapeute de son état, spécialiste du portage de lourdes valises susceptibles d'entraîner une scoliose, garde rapproché du candidat et de ses proches dans des circonstances semi-publiques, Karl le masseur savait tout faire. Tout comme le président Charvier en d'autres domaines. C'était d'ailleurs ce qui les rapprochait. Silencieux, le professeur de sciences politiques, Bertrand Carbonne, semblait, lui, moins à l'aise.

La sœur du Premier ministre se leva de son fauteuil pour rejoindre la table ovale et ouvrit la séance :

— On va commencer tout de suite, malgré l'absence de Gilbert qui vient d'appeler pour m'aviser de son retard. Nous allons aborder ce soir des sujets ultraconfidentiels. Je vous demanderai donc de ne pas prendre de notes. Nous sommes là pour être efficaces, OK ? Au fait, vous trouvez ça comment ? dit-elle en esquissant de la main un geste circulaire.

Profond silence. Seul Karl semblait à l'aise.

— Le Carrefour de l'Espoir, dit-il d'un air bienveillant, comme pour encourager la discussion, c'est quand même géant, non ?

Les courtisans échangèrent un regard effaré : d'où sortait ce grotesque conseiller au physique de vigile ?

— Karl, coupa Laure en renvoyant ses cheveux en arrière d'un geste élégant, tu peux nous apporter à boire ? Et puis, ça ne t'ennuie pas de fermer la fenêtre ?

Son regard se durcit quand elle se tourna vers les autres participants.

— Le président Charvier nous fait l'amitié d'être des nôtres aujourd'hui à titre tout à fait privé. Il vient de me donner le résultat du référé Péricolo. C'est consternant. Le juge n'a même pas osé interdire ce torchon.

— L'éditeur ne peut quand même pas le publier tel quel ! s'exclama le professeur Carbonne d'un ton indigné.

— En pratique, si. À l'exception de quelques coupes très symboliques sur la vie privée de Gilbert. Mais le résultat, c'est quand même que le livre sera sûrement en librairie dès la semaine prochaine. Nous sommes le 24 mars. Cela leur laisse un mois de vente, d'ici le deuxième tour, pour nous couler. Il faut faire bouger les lignes. D'où le brain-storming de ce soir.

— Tout de même, les sondages montrent une certaine avance…, hasarda le professeur d'université.

— Vous vous bercez d'illusions ! Les sondages, ça change d'un jour sur l'autre !

Peu habitué à se faire ainsi rabrouer, le grand spécialiste de la coopération bilatérale avec les pays du tiers monde parut

très contrarié.

Vincent Polignac tenta sa chance :

— Je ne serais pas aussi pessimiste. Je parierais même qu'avec un minimum d'« accompagnement » de notre part, aucun journaliste n'osera être le premier à en parler…

— Écoutez, Vincent, vous feriez mieux de faire *low profile.* Un : vous ne nous avez même pas alerté sur l'existence de ce truc. Deux : vous avez été infoutu de trouver l'éditeur. Trois : c'est Gilbert qui a fini par se procurer le manuscrit, et si on comptait sur vous, on attendrait encore ! Je peux vous dire que Xavier était très remonté et que vous devriez me remercier d'avoir minimisé l'affaire devant lui.

Le malheureux se labourait déjà la main gauche depuis un moment sous la table. En entendant la sœur du Premier ministre, il redoubla d'ardeur. La pauvre main aurait eu besoin d'urgence des services de l'hôpital Tarnier. Elle faisait peine à voir, discrètement emmaillotée dans un mouchoir destiné à dissimuler les petites hémorragies qui s'aggravaient au fil des démangeaisons. Ce spectacle inattendu aurait attendri les détracteurs les plus acharnés des RG.

Laure marqua une pause et soupira d'un air las.

— Bon, enfin, de toute façon, il faut bien faire avec ce qu'on a. Nous devons étouffer dans l'œuf ce bouquin. J'imagine que vous avez tous des idées sur la manière d'opérer ? dit-elle en continuant de fixer Polignac.

Christian Gérin toussota.

— Il me semblerait utile de communiquer sur la vraie nature de Péricolo. Nous disposons de quelques documents qui pourraient intéresser la presse. J'ai fait un rapide pointage avant de venir : il y a tout d'abord les problèmes fiscaux de ce monsieur. Il a quand même accepté de payer neuf millions d'euros de redressement.

— Christian, entendez-vous avec Polignac sur la médiatisation de ce truc. De toute façon, ce qu'il faut, c'est qu'on se répartisse les journaux, qu'on les contacte tous pour bien leur faire comprendre qu'ils n'ont rien à gagner à parler

de ce torchon. Le message doit être clair : ceux qui le feront, on s'en souviendra après l'élection. Et puis, bien laisser entendre aussi qu'il y aura des procès, qu'on ne se laissera pas traîner dans la boue comme on l'a fait trop souvent jusqu'ici. On attaquera et on demandera cher. Bien leur montrer qu'on leur pourrira la vie par tous les moyens. Je sais pas, moi ? Plus de dérogation pour que leurs mômes aillent à Louis-le-Grand ou à Condorcet, des petits contrôles fiscaux pour aider à se comporter en bons citoyens ceux qui auraient oublié de déclarer leurs droits d'auteur ou leurs ménages… Et puis, allons-y, des radars automatiques en bas de chez eux…

La chute de l'exposé provoqua quelques rires dans l'assistance.

— Et vous pouvez aussi leur dire que je peux aller leur péter la gueule…, lança Karl, plein de bonne volonté.

Les rires redoublèrent, sauf du côté de Laure.

— Les méthodes de Karl pour gérer la presse sont un peu musclées, sourit-elle avec gêne.

— Malheureusement, il n'y a pas que Péricolo. Vincent, on en est où sur cette histoire du Buisson d'Argent ?

Polignac jeta un regard affolé sur sa main gauche : des taches rouges maculaient presque entièrement le mouchoir. Mais il ne put s'empêcher de poursuivre sa besogne de manière compulsive. Christian Gérin, à qui le manège n'avait pas échappé, s'écartait de plus en plus du directeur des RG en essayant de masquer son dégoût.

— Le frère et la sœur sont tous les deux sous surveillance. Tout va bien…

— Façon de parler ! Toujours aussi optimiste, railla Laure.

— … Je voulais dire qu'on contrôle la situation. D'ailleurs, on sait que Belkad a rencontré une journaliste hier matin à Paris…

— Et c'est maintenant que vous me le dites ! hurla la sœur du Premier ministre. Quelle journaliste ?

— … Je savais qu'on se voyait aujourd'hui… enfin… Je ne voulais pas vous déranger pour ça. Nous avons identifié cette personne. Elle s'appelle Eloïse Mazurier et elle travaille…

— On sait qui c'est. Enchaînez…

Polignac se vengea compulsivement sur son moignon.

— Mais rassurez-vous, je pense que ça n'a pas de rapport direct avec l'affaire du vol et de la sœur. Ils se sont rencontrés au Buisson d'Argent…

Laure avait recouvré son calme.

— Je viens de faire une grande découverte, monsieur Polignac… En fait, vous n'êtes absolument pas fait pour ce poste. Vous ne comprenez vraiment rien à rien. On se fout de savoir depuis combien de temps ces deux-là se connaissent. Vous pensez qu'une journaliste parisienne prend son petit déjeuner avec un beur illettré juste pour le plaisir ? Heureusement pour vous que Gilbert est très ami avec Jean de Vézelay, ce qui nous donne une petite chance de nous en sortir.

— Vous voulez qu'on renvoie quelqu'un en hélico au Buisson d'Argent pour faire pression ?

— Mon pauvre, on n'en est plus là. On lui a déjà envoyé Roger Santelli, on peut difficilement faire pire. Parlons-en, d'ailleurs, de notre ami Roger. Je suis très inquiète pour lui. Je crois que tous, autour de cette table, vous avez eu l'occasion de rencontrer ce fidèle parmi les fidèles. Il a été placé en garde à vue, puis mis en examen pour une affaire de droit commun, une histoire de disparition dans les environs du monastère qui n'a rien à voir avec la politique. Mais Roger, il faut le savoir, est déjà allé en prison et…

Laure prit une longue inspiration, comme pour signifier combien l'énoncé de ce qui allait suivre la peinait.

— … et l'idée d'y retourner un jour lui fait perdre les pédales. Heureusement, Gilbert est son avocat, je crois que personne ne pourrait faire mieux que lui. Mais Roger est très déprimé en ce moment. J'ai peur qu'il perde la tête. Il semble prêt à tout.

L'auditoire inclina la tête d'un même mouvement comme lors d'une oraison funèbre. Pauvre Roger ! Christian Gérin ne l'avait jamais rencontré, mais il connaissait par chœur la petite chanson qu'il venait d'entendre : le pauvre ami qui ne va pas très bien, qui n'a plus toute sa tête et qui pourrait faire une bêtise. Il redoutait, comme ses voisins, de se voir un jour de disgrâce tailler sur mesure le costume du dépressif incurable.

— Monsieur Polignac, vous occupez décidément un poste bien exposé, reprit la présidente de séance. J'imagine que Santelli fait l'objet d'une surveillance sérieuse ?

Le directeur des RG se demanda à cet instant s'il existait un service de nuit à l'hôpital Tarnier. Il répondit machinalement que tout était en place, ce qui n'avait aucun rapport avec la réalité. Il serait toujours temps de passer un coup de fil tout à l'heure, depuis l'hôpital.

— Au fait, président Charvier, qu'est-ce qu'on fait avec ce référé ? On fait appel ?

Charvier se racla la gorge, tapissée d'un triple menton.

— Il est possible de faire appel, mais les délais sont tels que le livre, je le crains, pourra tout de même sortir.

Laure grimaça et ouvrit la bouche, mais Charvier avait déjà repris sa logorrhée :

— Le tribunal n'a ordonné que la suppression de cinq passages, minuscules au demeurant, ainsi que l'ajout d'un avertissement au lecteur situé en début de volume, indiquant que les affirmations de l'auteur sont susceptibles d'être attaquées en justice et qu'il convient de les prendre avec toute la distance nécessaire. Mais il faut bien dire que ces restrictions n'imposent aucune contrainte technique à l'éditeur, qui pourra se mettre en règle en moins de vingt-quatre heures.

Gilbert Saintenac venait d'arriver à pas de velours.

— Excusez mon retard.

Puis, se tournant vers Laure, d'un air entendu :

— C'était pour la bonne cause.

Le conseil de guerre tirait à sa fin.

Laure se leva avec un petit sourire mécanique, les doigts aux ongles vernis de rouge plantés sur la table ovale, et prit congé de l'assemblée à l'exception de Saintenac. Karl, qui tenait à se comporter en maître de maison, raccompagna chacun jusqu'à sa voiture en lui indiquant le chemin du retour.

Saintenac attaqua doucement :

— Laure, je vais m'occuper personnellement de ce petit Vitale. On devrait l'envoyer à Hazebrouck ou à Saint-Pierre-et-Miquelon. Je vois Charvier demain, on va lui coller une enquête disciplinaire sur le dos. Après tout, personne ne l'obligeait à juger cette affaire, vu sa position.

Laure eut l'air un peu surprise.

— S'il te plaît, Gilbert, ne sois pas trop dur, après tout c'est nous qui…

— Taratata, c'est écrit où, ça ? Non, ce type a commis à l'évidence une faute professionnelle qu'une enquête interne devrait arriver à démontrer sans trop de difficulté… Mais d'ici là, le mieux serait de ne pas le braquer. Je sais que ce ne sera pas facile pour toi mais essaie de faire le maximum. De toute façon, ça ne durera pas très longtemps.

— Tu es bien gentil, Gilbert, mais c'est quand même un peu mon problème. Et puis il y a plus grave… J'ai un mauvais *feeling,* comme si tout était en train de s'écrouler…

— Plus grave ?

— Hier on a eu un problème.

— Ah bon ?

— À cause de la grève SNCF, Xavier était à cran. Il a pris beaucoup de trucs, je crois. Et il n'a pas pu recevoir le président de la Banque centrale européenne tellement il était agité. En crise, quoi. On a dit au type qu'il négociait avec les syndicats, que ça s'était prolongé. En fait, Xavier était allongé, complètement amorphe après la piqûre qu'on avait dû lui faire pour le calmer.

— C'est quand même emmerdant…

— Tout ça pour te dire qu'il ne faut jamais le laisser seul. L'histoire de la fille du bateau doit nous servir de leçon, Gilbert. Il faut qu'il y ait toujours quelqu'un avec lui. J'essaie d'être présente, mais vingt-quatre heures sur vingt-quatre c'est impossible. Il faut que tu prennes ta part aussi.

— Ne t'inquiète pas. Au fait, je crois que ce pauvre Roger file un mauvais coton, dit simplement le vieil avocat, qui raconta son entrevue dans le bistrot, en omettant juste de préciser qu'Ange Rossetti savait tout sur la fille disparue. Ça, c'était son assurance-vie à lui.

— Assure-toi juste que tout est en ordre au monastère, répondit Laure, le regard perdu vers un point inaccessible. Je ne te raccompagne pas.

Gilbert Saintenac croisa Karl qui remontait l'escalier. Il eut un sourire bienveillant en voyant Laure se jeter sur le masseur-kinésithérapeute.

CHAPITRE 32

Kenavo, le pinsute

— Et les petiots, y vont bien ?

Oui, la maîtresse disait qu'ils iraient loin. Et l'aîné avait été admis à suivre sa première chasse à la bécasse. Pas encore tout à fait autorisée en cette période de l'année, mais bon, ces dates d'ouverture, c'était bon pour les continentaux. Toussaint Canova se sentait satisfait de la vie. Il s'inquiétait souvent, surtout pour ses petits-fils. Leur mère semblait toujours occupée à s'amuser et à sortir le soir. Comme s'il y avait tellement mieux à faire à Bastia que de veiller sur sa famille. Pourtant, il avait essayé de l'élever avec des principes, sa fille. Mais les jeunes, aujourd'hui, c'est pas facile. Quel âge elle avait ? Trente et un ? Non, trente-deux. Et les gamins, quatre et sept ans.

Le type s'approcha et fit un geste. Il parlait trop fort, c'est ça ? Les pinsutes à la cervelle d'oiseau ! Quand est-ce qu'ils comprendraient qu'ils n'étaient pas chez eux, ici ? Qu'on les tolérait, mais à condition qu'ils la ramènent pas. Toussaint lui tourna le dos ostensiblement. Assis à son bureau, le type fit mine de se lever. Un signe menaçant du Corse, toujours agrippé à son portable, l'en dissuada.

— Hein ? Excuse-moi, chérie, un emmerdeur…

L'autre fit semblant de ne pas entendre. Il fallait environ huit jours en moyenne pour les mater. Là, c'était en bonne voie. Toussaint monta l'escalier pour rejoindre ses quartiers.

— Quoi, la campagne ? J'en sais rien et je m'en fous ! Quelle différence ça fera, tu peux me dire ? Attends une seconde…

Le Corse prit l'appel sur l'autre ligne.

— Oui ? Ah, c'est toi, Ange ! Oui, oui, ça va doucement, ici. Écoute, là je parle avec ma femme, je te rappelle. Quoi ? Il va se passer quelque chose bientôt ? Mais tu veux dire quoi ? Bon, écoute, on se parle dès que j'ai fini avec elle. Laisse ton truc branché, d'accord ? Parfait.

Toussaint reprit la conversation avec sa femme. Tout à coup, il aperçut une silhouette derrière lui. L'autre clown l'avait suivi à l'étage. Mais on leur apprenait pas les bonnes manières, à l'école ?

— Monsieur Canova, excusez-moi, mais vous aviez dit deux minutes ; c'est une tolérance, vous le savez bien. Déjà, vous n'avez pas droit à un portable, ça pourrait me valoir des ennuis. Alors, je vous demande maintenant…

— Une seconde encore, chérie, juste un détail à régler.

Toussaint Canova se retourna brusquement et alla à pas comptés vers le gardien d'un air buté. Il appuya son index sur le sternum du type avec toute la force dont il était capable.

— Toi, petit, ouvre bien tes oreilles, parce que je vais pas me répéter. Mon téléphone, je l'ai payé, je crois, et c'est pas donné. Deux mille euros, c'est ça ? Dis-moi, la fraîche, tu l'as bien prise, petit ?

Le maton se tassa sur lui-même.

— D'accord, mais on avait bien dit…

Le caïd laissait son doigt enfoncé dans les côtes du maton.

— Tu la boucles, maintenant (dans la bouche du Corse, cela donnait : boucleuuu mainnntenant) ! Écoute (écou-teuuuu), tu veux pas de salades avec le directeur, non ? Tu veux que ta Mégane elle reste roulante (roulaannnnteuuu), hein ? Pas de pneus crevés toutes les semaines, comme ton collègue du soir ? T'as pas envie que ta petite greluche (grelluucheuuu) elle ait des soucis à la Poste ? Tu sais qu'on a des relations…

— Je sais, monsieur Canova. C'était pour vous que je disais ça. Au cas où…

— Où rien du tout. Allez, tu dégages et tu me parles plus jamais sur ce ton. C'est quoi, ton nom ?

— Kevin.

— Kevin ! C'est bien frennncéééé, ça ! Écoute, Kevin, moi j'emmmbêteuuuu personne et j'aideuuu les gens que j'aimeuuu bien. Toi, t'as de la veine, je t'aimeuuu bien. Mais faut pas me casser les couilleuuu, tu comprends ça… Kevin ?

— Oui, monsieur.

— Monsieur Canova…

— Oui, monsieur Canova.

— Allez, fileuuu.

Le gardien esquissa un sourire qui ressemblait plutôt à un rictus, et disparut.

— Chérie, tu es toujours là ? reprit le détenu 23 950. Oui, oh rienghhh : un nouveau à qui il faut expliquer que Borgo c'est pas la Sahnnnté, et qu'ici c'est plutôt nous qu'on gardeuuu le personnel ! Ça me fait marrer, ils comprennent pas vite, les pinnnchoutes. Quoi ? Mais non, je les brusque pas, qu'est-ce que tu vas chercher ? Bon, faut que je te laisse, parce que j'ai eu un appel du vieux singe… tu vois qui ? Je t'embrasse, ma poule, t'es mignonne d'avoir appelé !

Le patron du bar *La Barque Dorée,* un établissement prospère du quai Defferre, dans le centre historique de Bastia, raccrocha et attendit l'appel de Rossetti. Ah, les bons souvenirs ! Les machines à sous dans les années quatre-vingt ! D'accord, elles avaient fini par lui coûter cher…

Le gardien s'approcha de nouveau.

— Toi…

— Non, monsieur Canova, c'est pas pour ça, fit le type, terrorisé. C'est juste que monsieur le directeur souhaiterait vous voir.

Que se passait-il aujourd'hui ? Habituellement, ses journées se déroulaient plus calmement.

— Écoute, fous-moi la paix : j'attends un appel…

— Excusez-moi d'insister, mais…

Toussaint Canova soupira avant de refermer son portable. Autant éviter les provocations. Il fit un signe de tête au jeune homme avant de le suivre. Ils descendirent l'escalier et prirent à gauche le couloir qui menait à la direction de la prison. Au fond, une grille leur barrait le chemin. Elle était actionnée par un digicode tombé en panne quelques jours après l'inauguration. À la place, une chaîne munie d'un petit cadenas était censée assurer la sécurité maximale des lieux. Ils croisèrent en chemin un vieil homme à la crinière blanche, qui s'inclina.

— Oh, Toussingue ! Comment vas-tu ?

— Biennnnngue, Jean-Jé, et toi ?

— Oh, ça va, plus que quinze ans à tirer !

Les deux hommes éclatèrent de rire.

— Tiens ! J'ai eu Ange au fil, tout à l'heure. Il doit me rappeler. Tu as un message ?

— La biseuuu !

Le détenu 23 950 s'éloigna en adressant un signe amical au soldat de son vieil ami Rossetti. Jean-Jé avait pris vingt ans pour trois « exécutions » : deux malhonnêtes qui volaient la caisse de la discothèque *Le Diable Rose,* et un malveillant qui avait descendu un oncle, au début des années quatre-vingt-dix, en pleine guerre civile. En fait, à sa connaissance, ce petit vieux à l'air inoffensif avait bien refroidi trente à trente-cinq personnes au moins pour le compte du clan Rossetti. Le tribunal le savait et en avait tenu compte en lui collant le maximum. C'était dégueulasse, mais les continentaux étaient prêts à foutre la merde sur l'île à la moindre occasion. Marre du racisme anti-corse !

En descendant l'escalier principal conduisant au rez-de-chaussée, Toussaint reconnut l'homme qui occupait la place du

gardien dans le poste de contrôle. Il s'arrêta.

— Hé, Roland, qu'est-ce que tu fais là ?

— Tu vois, j'assure la sécurité dans le cadre du programme de réinsertion, dit un quadragénaire portant beau qui posa devant lui l'exemplaire *d'U Ribombu* qu'il était en train de lire. Je fais ça tous les jours en sortant de l'atelier de poterie. En ce moment, tu sais, je suis sur un vase qui aura de la gueule. Passe me voir, je te montrerai mes œuvres, et si quelque chose te plaît, ça me fera plaisir de te l'offrir.

À chaque rencontre entre notables du lieu, le gardien s'écartait discrètement. Il n'était pas d'usage, à la prison de Borgo, établissement-pilote de Haute-Corse inauguré en 1993, de s'immiscer dans les conversations privées entre détenus. Pour faciliter la communication entre résidents, les cellules étaient ouvertes dans la journée. Attention ! Dans la journée SEULEMENT ! Et les détenus mettaient beaucoup de bonne volonté, lors des visites ministérielles, à se plier aux simulacres de la captivité : ces jours-là, les serrures étaient bouclées à double tour tandis que les gardiens étaient priés de composer le code de la grille de manière à faire croire aux visiteurs que l'appareil fonctionnait. Les ministres, de leur côté, s'accommodaient fort bien de cette mascarade.

Du temps qu'il était place Vendôme, Gilbert Saintenac avait résolu la question en se déplaçant le moins possible. « Pour ne pas mesurer l'étendue de mon impuissance », avait-il déclaré un jour à une délégation syndicale, en plaisantant. Car aucun ministre n'avait jamais osé s'attaquer au régime très spécial des prisons corses : libre circulation des détenus, tentatives d'évasion impunies par peur des représailles, portables pour les parrains, parloir aménagé où l'on pouvait câliner gentiment sa copine, sorties libres le week-end en oubliant de consulter le juge d'application des peines, menus trafics en tous genres tolérés par le personnel pénitentiaire qui prélevait sa commission dont une part était ristournée au syndicat local, l'Union des Corses au travail (UCT) dont l'organe central du nationalisme, l'hebdomadaire *U Ribombu*, célébrait à chaque occasion l'intégrité.

Une seule fois l'administration avait tiqué et dépêché une mission pour enquêter sur place. Vivement encouragés par leur hiérarchie, les inspecteurs avaient conclu à l'existence de quelques dysfonctionnements (absence d'Internet haut débit, manque de personnel qualifié, difficulté du passage aux trente-cinq heures, motivation insuffisante de certaines catégories d'agents, etc.). C'était beau, l'administration française. Et surtout, d'une prudence à toute épreuve.

Le Corse aperçut tout à coup, dans la cour intérieure, le directeur de la prison qui avait quitté son bureau pour venir l'accueillir. Un peu de respect dans ce monde de sauvages, ça faisait quand même du bien.

— Comment allons-nous, monsieur Canova ?

— Très bien, monsieur le directeur, très bien.

— Parfait. J'ai des nouvelles pour vous… Vous pouvez nous laisser, Kevin.

— Mais je croyais que…

— Je vous dis que c'est bon, Kevin, fit le directeur en forçant sa voix de fausset. Nous connaissons bien monsieur Canova, il n'y a pas de problèmes.

Le jeune gardien haussa les épaules avant de s'éloigner. Le directeur invita d'un geste respectueux son visiteur à entrer dans le bureau et à s'installer à son aise.

— Ah, ces jeunes qui font du zèle, monsieur Canova !

— On connaît ça dans tous les milieux. Mais ils finissent toujours par se calmer. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur, monsieur le directeur ?

— De bonnes nouvelles, monsieur Canova.

Le fonctionnaire lui tendit un papier en souriant. Le résident prit le fax et commença à le lire. Il s'agissait d'un ordre de libération signé par un vice-président du tribunal d'Ajaccio qu'il connaissait de nom. Un juge qui avait la main lourde pour les gens comme lui. En haut figurait bien l'en-tête du papier à lettres officiel. Et puis les formules habituelles et, à la

fin, son nom à lui : Canova Toussaint. Libérable ce jour, mardi 30 mars, par la belle République française. Toussaint relut le document. C'était quoi, cette connerie ? Il prit un air détaché en reposant le papier. Il toisa son interlocuteur d'un air suspicieux.

— Vous devez être content, dit le fonctionnaire en le fixant à son tour.

Il hésitait sur la conduite à tenir, cet idiot de pinsute, c'était visible. Pas le moment de planter la combine.

— Oh, vous savez, j'étais pas mal chez vous, lâcha le détenu en prenant l'air philosophe de qui a beaucoup lu les Anciens.

— Tout de même, quelqu'un de dynamique comme vous, monsieur Canova, préfère le grand air, non ?

Toussaint insista : non, il n'était pas malheureux dans cet endroit, il aurait encore pu y séjourner un moment. Mais, puisque les juges en avaient décidé autrement, il allait se soumettre, bien sûr.

Le représentant de l'État colonial, comme disaient ces abrutis de nationalistes, lui demanda s'il avait des récriminations à formuler. Peut-être les horaires… 8 h 30 pour le réveil matinal, c'était un peu tôt, en effet, de l'avis de Toussaint.

— Partout ailleurs sur le continent, répliqua l'autre, c'est 7 heures.

Où voulait-il en venir avec cette conversation filandreuse ?

— Vous vous y attendiez, monsieur Canova ?

— Hein ? À quoi ? Ah, à ma libération, c'est ça ?

— C'est exactement ça.

— Je savais que mes avocats avaient déposé une demande, ils le font régulièrement. Mais je leur avais dit de ne plus m'en parler, pour ne pas être déçu chaque fois. Il n'y a rien de pire qu'attendre quelque chose qui ne vient jamais, monsieur le directeur.

— Certainement, certainement…

Il y eut un silence. Le fonctionnaire réfléchissait à la situation et son visiteur à la façon de se comporter aussi normalement que possible.

— Vous savez ce que je pense, monsieur Canova ?

— Non, mais avec un peu de chance, vous allez me le dire, monsieur le directeur.

Il transpirait, ce con. Il suait de peur, en vérité. Et il essayait de le cacher.

— Je pense que je vais vous libérer.

— J'en suis très heureux, monsieur le directeur.

— Oh, attention, pas à cause de ce fax…

Cette fois, ce fut au tour du Corse de marquer le coup.

— Parce que, voyez-vous, il ne m'inspire pas très confiance, ce fax.

— Ah… ?

Ne pas réagir. Le laisser s'avancer à découvert.

— D'abord, il n'y a pas de formulaire de libération. La procédure prévoit un ordre formel de la Chancellerie, accompagné par ailleurs d'un document de confirmation du juge. Donc, la forme est bizarre…

Face au silence prudent de son interlocuteur, le directeur de la prison-pilote poursuivit sa démonstration.

— Ensuite, en général, je dirais même presque toujours, je reçois un coup de fil du parquet qui m'annonce l'envoi. Or, là, rien. Deuxième mystère…

Canova se sentit mal. Ce guignol allait le garder. Merde ! Il paierait cher cet excès de zèle.

— Troisième anomalie : le tampon. Le papier, ça va, rien à signaler, du travail bien fait. Mais le tampon ! Une sorte de faux en écriture publique, quoi.

Le directeur posa la main sur le téléphone.

— Vous voyez… il me suffirait de décrocher et d'appeler le parquet pour en avoir le cœur net.

Emprisonné depuis bientôt trois ans, Toussaint Canova avait été condamné à huit. Donc, encore une grosse année à tirer avant de bénéficier de la conditionnelle et des remises de peine. Pourtant, il avait espéré, quand il avait lu le papier.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Canova ?

Il allait bientôt jouir, ce malade, à force de le faire lanterner.

— Rien, monsieur le directeur, je vous écoute et c'est très intéressant.

— Eh bien, je ne vais pas le faire…

Toussaint ferma les yeux. Il aurait un crédit en sa faveur, celui-là.

— Et vous savez pourquoi ?

— Non.

— Tout simplement parce que j'en ai marre, de diriger cette taule, figurez-vous. Si ce fax est un faux, ça fera un gros scandale et ils me muteront d'office. J'aime beaucoup la Corse, monsieur Canova, mais, parmi vos compatriotes, il y a quand même pas mal de dingues, si vous voyez ce que je veux dire…

— Dans tous les milieux, monsieur le directeur. Peut-être un peu plus chez nous, c'est possible.

— Il me semble, en effet ! Du côté d'un certain café de Bastia, par exemple, ça ne manque pas. Mais, apparemment, au gouvernement, on n'est pas pressé de leur appliquer la loi, alors moi je ne vais pas innover, hein ? L'avantage, en tout cas, c'est que ce fax n'est pas mal fait… C'est pas très glorieux pour moi, mais la bêtise n'a jamais été une faute professionnelle, dans l'administration du moins…

— Si vous le dites, grogna Canova que l'allusion du fonctionnaire à son appartenance au gang de la Brise de Mer sidérait.

— D'autant – et c'est ma deuxième raison de prendre ce document au sérieux – qu'il n'est pas exclu que son existence soit… disons : connue en haut lieu. Peut-être vos puissants amis ne vous ont-ils pas oublié, finalement ? Et si je fais mon

boulot, qui devrait être d'essayer de vous garder parmi nous, il se pourrait qu'il m'arrive des ennuis, à moi. Pas inscrit à l'avancement, pas d'affectation prestigieuse, pas de prime : ça s'est déjà vu. Alors, pas de zèle !

— Vous en savez, des choses, monsieur le directeur.

— Ne plaisantez pas, Canova ! J'ai tout le temps été correct avec vous, il me semble, non ?

— Absolument, monsieur le directeur.

— Parce qu'on sait ce qui se passe quand vous êtes mécontent. Les voitures qu'on retrouve vandalisées au matin, les coups de téléphone anonymes qui parlent du trajet des enfants pour se rendre à l'école…

— Monsieur le directeur ! protesta le Corse en posant les deux mains à plat sur le bureau.

— Je ne parle pas pour vous, mais ça arrive tous les jours, ce n'est pas à vous que je vais l'apprendre. Donc, moi, je ne veux pas d'ennuis, c'est clair ?

— Parfaitement.

— Je suis réglo dans cette histoire, et j'entends qu'on le soit avec moi.

— Tout à fait, monsieur le directeur.

— Bien.

Le fonctionnaire attrapa une feuille placée à côté de lui et la signa. Il appuya sur l'interphone placé devant lui.

— Monsieur Canova vient de faire l'objet d'une mesure de libération. Qu'on prépare tout de suite sa sortie.

Le directeur se leva, suivi par le résident de l'établissement.

— Bonne chance !

— Merci.

Au moment de disparaître, Toussaint Canova se retourna.

— Ah, une dernière chose…

— Oui ?

— Si vous avez un problème, ici ou à l'extérieur, ou qu'on vous parle mal, n'hésitez pas, appelez-moi. Je serai toujours là pour vous.

— J'y penserai. Je suis sensible à votre proposition. Mais je ne vous dis pas à bientôt.

— Moi non plus. Juste *kenavo,* comme disent les Bretons.

— Alors, *kenavo* !

La silhouette du parrain corse avait disparu lorsque le directeur songea à la tempête médiatique qui allait bientôt se lever.

CHAPITRE 33

La rencontre

Tandis que Toussaint Canova était prématurément rendu à la société, Éloïse déambulait dans ses trente-deux mètres carrés. Elle s'était posé mille questions sur la manière de recevoir son invité. Il ne fallait pas donner l'impression d'avoir préparé le déjeuner du siècle. Elle avait fait les courses, disposé avec soin quelques tranches de jambon de Parme, des tomates à la mozzarella, et acheté des fraises.

Depuis leur brève rencontre, le mercredi précédent, elle n'avait pas reparlé à Arnaud. Ils avaient juste échangé quelques textos, car elle avait passé cinq jours en reportage sur un thème folichon : les candidats et leurs racines. Elle s'était débarrassée de la corvée et avait filé au Buisson d'Argent pour recueillir directement le témoignage de Samira qui avait perdu beaucoup de sa superbe. Elle se trouvait maintenant dans la dernière ligne droite avant de rédiger le papier qui allait fâcher. Mais, avant toute autre chose, elle voulait revoir ce magistrat qui l'intriguait tant.

Au journal, l'ambiance était au plus bas. Le processus de fabrication du vide se déroulait selon les règles en vigueur dans la profession. Il y avait eu la conférence du lundi avec de jolis plans de bataille tournant autour d'idées originales et de révélations sur la campagne en cours. Puis les rouages du journalisme parisien s'étaient mis en branle : tractations de couloir, mises en garde des chefs de service, dégonflage des

sujets (« Ça intéresse personne », « C'est pas pour nos lecteurs », « Les gens en ont rien à foutre », axiomes de base, parmi d'autres, de la doctrine médiologique dominante)… Le numéro qui allait sortir n'avait pas grand-chose à voir avec ce qui avait fait l'objet de grands débats au cours de la conférence de la semaine précédente. Jean de Vézelay avait tranché. Ce serait : « La France que nous aimons, la France que nous voulons ! », grande œuvre collective signée par huit intellectuels, dont trois appartenant à l'écurie Fréron. Sur les dix pages consacrées à ce thème audacieux, pas une où seraient imprimés les mots qui fâchent : pas « corruption », pas « impunité », pas « manipulations », pas « pauvreté », pas « révolte ». Non. Rien que de la « mixité sociale », de l'« intégration », de l'« exception culturelle », de la « construction européenne ». L'affaire du manuscrit Péricolo était abordée en brève : une colonne derrière les pages « Indiscrétions » qui relayaient toutes les semaines les informations que les « entourages » respectifs des candidats souhaitaient voir publier. Éloïse avait eu droit à 1 350 signes, pas un de plus, pour relater l'audience du référé. L'élection avait lieu dans un mois. D'ici là l'affaire serait enterrée.

Mais pour ce qu'elle concoctait, elle avait choisi l'effet de surprise. Elle arriverait tôt, le lundi suivant, avec son cadeau qu'elle déposerait directement sur le bureau de Vézelay. Il serait bien obligé d'affronter la pénible perspective : publier un article contenant des informations. La semaine commencerait mal pour lui, mais c'est le genre de risque qu'on court quand on dirige un journal. Toute la difficulté consistait à faire un bon papier sans nuire à Arnaud. Ce type lui plaisait. Et peut-être même un peu plus. Elle l'avait épargné, cette semaine-là, en ne faisant aucune allusion à ses relations avec Laure ni à sa présence au Buisson d'Argent. Elle n'avait pas même mentionné son nom. Mais il faudrait bien y revenir dans le numéro suivant.

13 h 30 et il n'était toujours pas là. Eloïse s'étonnait de se sentir plus inquiète que furieuse. Et s'il lui était arrivé quelque chose ? Non, impossible. Il avait dû oublier. Sinon… Eh bien, il serait toujours temps de l'assassiner dans un portrait au vitriol.

On frappa à la porte. Elle se leva brusquement pour baisser le son du *Salve Regina* de Pergolèse. La cravate en bataille, le veston gris froissé, échevelé, Arnaud donnait l'impression de sortir d'une garde à vue. Même sa mèche rebelle semblait en berne. Il écarta les mains en signe d'excuse et resta muet de confusion. Eloïse n'aurait su dire si elle allait éclater de rire ou fondre en larmes. D'un geste qu'elle se repasserait mille fois en souvenir, elle le saisit par la manche, le tira à l'intérieur de son appartement et claqua vivement la porte.

Ce geste inattendu surprit le magistrat qui trébucha et se raccrocha par réflexe au pull noir d'Éloïse. Leur étreinte dura une seconde de plus qu'il n'aurait fallu. La journaliste recula d'un pas, passa la main dans ses longs cheveux blonds qu'elle n'avait pas attachés et s'excusa en riant :

— Pardon, je ne sais pas ce qui m'a pris. Désolée.

Arnaud sentit la pression ininterrompue depuis des heures retomber brusquement. Il explora avec curiosité l'endroit rempli de livres, de petites boîtes, d'objets hétéroclites chinés dans des brocantes. Tout cela lui plaisait.

— Vous voulez vous asseoir ? Je vais vous chercher un peu de thé glacé.

Éloïse fonça dans sa cuisine miniature pour reprendre ses esprits. Il était devenu aphasique, le beau fiancé de la Sorcière ? Quand elle revint dans le petit salon, il était assis sur le lit d'appoint qu'elle avait transformé en sofa de lecture. Il la regarda avec un sourire équivoque.

— Écoutez, je suis venu quand même, mais je pense que vous allez perdre votre temps avec moi…

— Je vous trouve bien modeste, tout à coup ! Pourquoi me dites-vous ça ?

— À part « Portrait d'un raté », je ne vois pas très bien ce que vous pourriez écrire sur moi… Je ne suis pas sûr que vos lecteurs trouvent ça très excitant.

— C'est joliment essayé, répliqua Éloïse en lui versant du thé, mais ça ne marche pas. Vous avez tenté en une seule et même fois les deux stratégies les plus employées par les gens

qui ne veulent pas qu'on ne parle pas d'eux dans les journaux : copiner avec le journaliste et essayer de démontrer qu'il n'y a pas de sujet. Quand ces deux-là ne fonctionnent pas, on sort en général le joker.

Arnaud l'écoutait d'un air amusé. C'était son premier instant distrayant depuis des jours. Il l'interrogea du regard.

— Vous me décevez, reprit-elle avec un petit sourire goguenard. Pas la moindre petite menace, même enrobée ? Vous ne connaissez pas mon patron ? Pas d'ami de vingt ans à la rédaction en chef ?

— C'est quoi, ce numéro ?

— Et vous, c'est quoi, le vôtre ? On se retrouve dans un bar pourri au beau milieu de la nuit, vous me parlez comme à votre psy, alors qu'on ne se connaît pas, vous me racontez que vous êtes menacé, et quarante-huit heures plus tard vous me dites que, tout bien réfléchi, votre histoire ne présente finalement aucun intérêt !

Éloïse s'arrêta brusquement et soupira. Elle n'avait aucun sens de la manipulation. C'est du moins ce qu'elle se reprochait souvent. Elle aurait dû jouer les confidentes, les séductrices, le mettre en confiance, s'apitoyer sur son cas. Pas l'engueuler !

— Excusez-moi, poursuivit-elle. Mais je ne m'attendais pas à vous voir déballer ce genre d'arguments.

— Sauf qu'il n'y a pas d'arguments… Il y a zéro stratégie, malheureusement. Vous ne comprenez pas que je suis coincé ? Si je vous parle, je me grille ; si je la boucle, vous m'allumez. Vous croyez que c'est drôle, comme alternative ? Et puis, la situation a évolué depuis la dernière fois…

— Le référé ?

— Quelle perspicacité ! Vous pensez vraiment que mon jugement était celui qu'ils attendaient ? Figurez-vous qu'ils avaient déjà écrit le scénario : interdiction du livre avant le scrutin.

— Mais alors, pourquoi avoir accepté de présider cette audience ?

— Je n'ai pas accepté ! Je suis allé voir Charvier, je lui ai expliqué que j'avais deux bonnes raisons de ne pas être impartial : Saintenac a été mon patron lorsque j'étais avocat stagiaire, et Damien Roussel, l'éditeur de Péricolo, est un ami d'enfance…

— Vous avez oublié une troisième raison, murmura-t-elle.

— C'est vrai, mais vous auriez fait quoi, à ma place ?

Arnaud Vitale était debout, maintenant, et marchait de long en large dans la pièce dont l'exiguïté l'obligeait à des allers et retours incessants.

— Charvier était sûrement au courant, pour Laure et moi. En tout cas, il a refusé que je me déporte…

— Et vous avez cédé.

— Je n'avais pas le choix.

On a toujours le choix ! faillit répliquer Eloïse avant de mesurer combien cette réflexion était ridicule. Pourtant, elle en était convaincue, Arnaud Vitale était allé tout seul au-devant des ennuis. Assise sur un pouf au milieu de la pièce, elle le regardait avec sympathie.

— Ou plutôt si, je pouvais refuser, c'est vrai. Mais ils me l'auraient fait payer. Et puis, l'occasion se serait présentée à nouveau, et qu'est-ce que j'aurais fait ?

— Quand vous êtes entré dans la salle d'audience, vous aviez déjà pris une décision ?

— Pas vraiment. Je savais juste que je ne ferais pas interdire ce bouquin. Il fallait qu'ils comprennent, et c'était l'occasion rêvée.

— Vous parlez de votre belle-famille d'une manière bizarre !

— Ça va, les petites vannes sur ma belle-famille ! Ç'a été aussi un peu la vôtre, non ?

Éloïse accusa le coup en avalant une grande rasade de thé glacé. Il fallait l'entraîner sur un autre terrain, et vite. Mais l'envie de se justifier l'emporta.

— Non, ce clan n'a jamais été ma famille. Moi, je n'ai jamais fait de visite officielle dans le cortège du Premier ministre !

— C'est bien pratique, quand on est journaliste, on peut suivre incognito… Bon, écoutez, vous écrirez ce que vous voulez sur moi : je m'en fous, je ne suis plus à ça près…

Il remit sa mèche en place d'un geste très énervé et se dirigea vers la porte.

— Ne partez pas, dit-elle en lui prenant le bras. Moi aussi, j'ai des choses à vous dire.

Il fallait qu'elle retienne ce type. Elle avait besoin de lui pour son papier. Mais, surtout, elle voulait qu'il reste. C'était une situation qu'elle avait toujours réussi à éviter : l'informateur et la journaliste, *love story.* Elle se rappelait un trait d'esprit du fondateur de son hebdomadaire qui avait écrit à propos d'un célèbre journal de l'entre-deux-guerres : « À *Paris-Soir,* il y avait un quart de pédérastes, un quart de lesbiennes, et le reste couchait ensemble. »

Depuis Mai 68, la vie sexuelle des médias parisiens avait quelque peu évolué. Bien sûr, il y avait toujours les collègues. Mais c'était trop facile et ça ne menait à rien. Les supérieurs ? Des complications assurées. L'idéal, ç'avait longtemps été de tromper un collègue avec un informateur. Au fil du temps, les informateurs avaient pris le dessus en devenant ministres, P-DG ou producteurs à succès. Au bout de quinze ou vingt ans de carrière, il restait donc à gérer intelligemment le commerce avec les « ex », à entretenir avec eux des liens très privilégiés, à veiller à ce qu'ils soient bien traités par le journal, et à éviter que les plus goujats se répandent dans les dîners en ville sur vos piètres performances. Tout le monde éprouvait ainsi de la compassion, dans le milieu, pour une grande bringue d'éditorialiste dont l'ancien amant commentait à qui voulait l'entendre la maladresse et la frigidité. Quand il était témoin de ce genre de propos, Jean de Vézelay s'indignait avant d'éclater de rire en citant son grand homme, Camus, lequel aimait expliquer qu'il n'avait jamais couché avec la femme d'un ami puisque celui-ci n'était plus un ami lorsque cela se produisait !

Éloïse avait appartenu à ce petit monde, du temps de sa liaison avec Xavier. Mais l'expérience l'avait vaccinée à jamais contre cette misérable vie de cour.

Elle le conduisit en douceur vers le canapé.

— Asseyez-vous là à côté de moi. Je crois vraiment qu'on a des choses à se dire. Et, pour commencer, on va se tutoyer.

— Bonne idée. De toute façon, je crois que j'ai vraiment besoin de parler à quelqu'un.

— Qu'est-ce qui se passe ? Ça n'a pas l'air d'aller très fort…

— Oh, trois fois rien. J'ai dû déménager mes affaires en catastrophe, ce matin, parce qu'on m'a retiré mon bureau.

— Bon, d'accord : c'est dur, mais…

— Je sais : je conserve mon poste, mon salaire, mon petit statut. Mais, au Palais, c'est un signal qui ne trompe pas, crois-moi…

— Tu n'exagères pas un petit peu ?

— Non, ils ne me lâcheront plus. Tu te souviens du fameux procureur dans le Midi ?

— Évidemment…

— Eh bien, ça fait bientôt dix ans qu'ils en ont après lui, et ils lui ont tout fait : des inspections en série, une enquête pour violation du secret de l'instruction, des écoutes téléphoniques, tout le cirque habituel…

— On peut le raconter… Ça te rendrait service ? hasarda-t-elle.

Arnaud Vitale éclata de rire.

— Tu délires ? Je serais carbonisé une fois pour toutes… Tout le monde saurait que ça vient de moi…

— Tu m'as parlé de pressions, l'autre soir. C'était quoi ?

— Ces ordures ont appelé ma fille de huit ans pendant mon absence. Il y a un sale type qui coupe quand je prends la communication, et qui lui fait peur quand elle est seule.

— Elle reste seule à huit ans ?

Éloïse n'avait pas d'enfant, mais elle ne s'imaginait pas laisser une fillette livrée à elle-même dans un appartement parisien.

— Non, elle est avec sa nounou, mais quand le téléphone sonne, c'est Léo qui décroche.

— Elle a l'air de savoir ce qu'elle veut.

Arnaud sourit.

— C'est une petite personne assez décidée.

— Et qu'est-ce que lui raconte le type ?

— Il lui dit qu'il est un de mes amis, que j'ai des ennuis dans mon travail et qu'il pourrait m'aider. Il lui demande si elle est au courant. Puis il lui dit de faire très attention, parce que des gens sont en colère contre moi…

— Et comment elle réagit ?

— Bah, elle fait la brave devant moi, mais elle est très angoissée. Elle exige de dormir avec moi, la nuit, et elle me téléphone dix fois par jour pour savoir si je vais bien…

— Tu as une idée de qui est derrière tout ça ?

— La clique habituelle des RG, sans doute, mais ils ne feraient pas ça sans ordre.

Éloïse n'allait pas laisser passer l'occasion.

— Laure ?

— Elle est sûrement au courant ! J'ai été en dessous de tout dans cette histoire. Et depuis le début : elle m'avait collé le rôle du parfait connard de mari décoratif et surtout docile. C'est vrai que, quand je l'ai rencontrée, cette fille m'a bluffé. Tu sais, ça s'est passé d'une façon assez bizarre…

— On était en week-end chez des amis communs. Moi, j'étais venu seul ; elle, avec le fils Templier, tu sais, le grand gourou de la pub à Paris. J'ai appris plus tard qu'elle avait eu une histoire avec le père avant de passer au fils. Pendant le dîner, je l'ai beaucoup amusée, je crois. Et là, elle s'est

arrangée pour faire boire son mec. Avant le dessert, il était dans un état semi-comateux. Elle l'a sorti de table et m'a soufflé en passant derrière moi : « Je vais le coucher, je reviens. »

— Quelle pute !

— Elle a enfermé le pauvre type dans une chambre, tout en haut de la maison, elle a pris la clé, elle est passée d'autorité prendre mes affaires dans ma chambre, elle a tout mis dans sa voiture et m'a embarqué.

— Très romantique, tout ça !

— Écoute, franchement, ça avait de la gueule !

— Mais… tu lui as parlé, depuis le référé ?

— Non.

— Tu vas le faire ?

— Je n'ai plus envie. Elle a été vraiment trop salope. Parce qu'il n'y a pas que moi qui paie, dans cette histoire. Mes parents aussi… Ils ont un commerce à Vanves. Ils ont eu la visite d'un flic dégénéré et j'ai peur que ça ne s'arrange pas…

Arnaud resta un moment silencieux.

— Évidemment, dans ce contexte, mon papier…

— Tu comptes écrire quoi exactement ?

— Au départ, je voulais montrer tout le côté bidon d'une visite officielle. Bon, mais j'ai mieux que ça. Je peux te faire confiance ?

— À ce stade, entre nous…

— Tu te souviens, au pot de l'amitié, de la beurette qui a été réquisitionnée pour coucher ?

— Évidemment.

— Avec son frère, ils ont mis la main sur des sachets de coke que l'autre avait dans les poches.

— Qui ça ?

— Le jeune Premier ministre de la France ! Celui qui lutte jour après jour pour recoudre le tissu social…

— Tu vas écrire ça ?

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Écoute, là, c'est pas moi qui prends les risques, mais, au point où on en est, il faut y aller. Tu as des preuves, du solide ?

— Figure-toi que oui. Jusqu'aux empreintes de ses petites mimines !

— Vas-y. Si tu veux de l'aide, tu sais où t'adresser. Je commence à avoir de l'expérience en matière d'autodéfense… Et, à mon avis, ce n'est qu'un début. Bon, il va falloir que j'y aille : c'est pas le moment d'arriver en retard pour chercher Léo. On se revoit quand ?

— Demain, c'est possible ? Tu passes me prendre dans la soirée ? Comme ça, on aura le temps de parler.

CHAPITRE 34

Un saboteur

Alain Fréron avait ôté ses chaussures. Il était persuadé que ces coûteux mocassins marron à glands étaient, auprès de la gent féminine, un incomparable instrument de séduction. Dans son milieu, c'était un choix esthétique assez rare qui faisait sourire quelques-uns de ses auteurs. Comme il les avait achetés en solde, il n'avait pu choisir la bonne taille. Ce souci d'économie lui valait donc une gêne permanente qui l'incitait à se déchausser sous la table le plus souvent possible. Cette manie, ajoutée à sa carrière de manager d'un grand groupe parachuté à Saint-Germain-des-Prés, n'avait rien fait pour améliorer son image auprès de ses confrères éditeurs du quartier. Il ne s'en rendait pas compte, mais il n'appartiendrait jamais au CLUB. Pour en être, il fallait d'abord n'avoir jamais exercé aucun autre métier. On n'était pas vendeur de film plastique, tour-opérateur, puis éditeur. Non, on était E-DI-TEUR jour et nuit, de la crèche au cimetière. Éditeur n'était pas un métier, une carrière, un moyen de gagner sa vie. C'était tout autre chose : une vocation, un destin. Il était ensuite nécessaire d'inspirer le respect. Comment ? Ah, voilà la grande affaire ! Ce savoir-là ne s'apprenait pas dans les écoles de commerce, mais résultait de l'intimité avec de hauts personnages, ministres en exercice, anciens conseillers à l'Elysée, romanciers tiers-mondistes à la réputation planétaire, etc. Et puis, il fallait cultiver le mystère autour de son propre personnage. Fréron n'avait jamais compris cela. Il se montrait

affable pendant les déjeuners au lieu de se contenter d'onomatopées marmonnées sur un ton de conspirateur. Il manifestait de l'enthousiasme quand il aurait fallu soupirer d'un air blasé. Il évoquait avec simplicité les questions d'argent alors que les membres du CLUB prenaient un air dégoûté quand on abordait ce sujet trivial : les subalternes n'étaient-ils pas là pour régler ce genre de détails sordides ?

Comme il n'avait jamais compris les règles codées du milieu, Alain Fréron avait l'illusion d'en faire partie. Pour lui, avoir décroché les Mémoires de Saintenac, même pour un prix exorbitant, était une confirmation supplémentaire de son statut : grand parmi les grands. Et machiavélique, avec ça : ce trait de génie d'avoir balancé le manuscrit Péricolo à l'ancien ministre ! Sans ce petit con de magistrat, son stratagème aurait été couronné d'une réussite totale. L'interdiction judiciaire aurait permis de ne pas publier le bouquin sans passer pour un dégonflé. Et, cerise sur le gâteau, ce fiasco organisé serait retombé sur Damien Roussel qu'il aurait pu dégager en douceur.

Mais le petit magistrat avait tout gâché. Durant la morne semaine qui venait de s'écouler, où rien n'avait, du moins en apparence, modifié le cours de la campagne, Roussel s'était démené en tous sens pour sortir le livre au plus vite. Au train où allaient les choses, il serait disponible sous huitaine. On était le 1er avril. Il était temps d'actionner le plan B.

Fréron composa le numéro de poste de sa secrétaire. Pas de réponse. Elle le rappela quelques secondes plus tard.

— Karine, qu'est-ce que vous trafiquiez encore ? Vous n'êtes jamais là quand j'ai besoin de vous.

— Je classais un dossier, monsieur.

— Bon, bon, appelez-moi Amaury.

Le directeur commercial, un sympathique marquis désargenté, le surprit comme toujours par son flegme qui pouvait, à tort, passer pour de la nonchalance.

— Alain, comment allez-vous ?

— Bien, bien…

— Vous avez eu les chiffres de *Maigrir en mangeant* ?

— Non, mais écoutez…

— On en a sorti encore 1 800 hier, ce qui fait qu'on doit en être à…340 000. C'est fantastique ! Damien a quand même eu du nez, avec ce truc-là.

La simple évocation en termes positifs de l'éditeur responsable du Péricolo agaça Fréron.

— Roussel n'y est pas pour grand-chose. Vous ignorez que je connais l'auteur depuis des années ?

— Excusez-moi, je ne savais pas.

— Eh bien, maintenant, vous êtes au courant, grogna Fréron. Mais je ne vous ai pas appelé pour ça. On a un vrai problème : qu'est-ce qu'on avait prévu comme mise en place, pour le Péricolo ?

— Attendez une seconde… 35 000.

— 35 000 ! Mais d'où sort ce chiffre délirant ?

— On l'a fixé ensemble lors de la dernière réunion commerciale.

— D'accord, mais il s'est passé des choses, depuis.

— Le procès ? Mais on l'a gagné !

— Écoutez, Amaury, c'est plus compliqué que ça… Vous n'avez pas tous les éléments en main. Roussel non plus, et il ne veut rien entendre. Moi, j'ai la responsabilité de cette maison et je ne peux pas me permettre de faire n'importe quoi. Donc, ce sera 7 000 exemplaires, et pas un mot. À personne, compris ?

— Vous êtes sûr ? Vous savez, 7 000 exemplaires, c'est le plantage commercial assuré.

— Eh bien, c'est exactement… enfin, je crois qu'il est impossible de prendre ce genre de risque en ce moment. Entendons-nous bien : on parle ici de quelque chose de très sérieux, suivi au plus haut niveau dans le groupe, et qui peut avoir des conséquences fâcheuses pour tout le monde…

— OK : c’est plus clair, dit comme ça.

— Ah ! faut vraiment tout vous expliquer, à vous !

— Oui, en effet, je préfère.

Fréron raccrocha sans formule de politesse. Il était déjà très énervé alors qu’il n’avait mené à bien que la première phase de l’opération. Il fallait en terminer pour avoir l’esprit libre : le lendemain soir aurait lieu le premier dîner au cours duquel il recevrait avec Olga. Et Saintenac serait de la fête !

Un jeudi matin à 11 heures, Nadine Durocher devait quand même avoir fini par arriver au bureau. Il appela directement la directrice du service de presse et lui demanda d’un petit ton sec, pour la mettre en condition, de passer le voir. Il esquissa un vague rangement en l’attendant et tomba sur une note qu’il n’avait pas remarquée jusque-là.

Confidentiel

D Roussel à
A Fréron

Le 25/03

Objet : MS P. P.

D'après une rumeur persistante, nous envisagerions de renoncer à la publication du manuscrit de Patrick Péricolo pour des raisons qui ne m'apparaissent pas clairement après le résultat du référé. Dans ce contexte, renoncer serait d'abord se priver d'un succès commercial. Cette attitude pourrait de surcroît être interprétée à l'extérieur comme une autocensure qui offrirait un thème de lancement à un concurrent mal intentionné à qui Péricolo ne manquerait pas de proposer son manuscrit. Il est même possible qu'il ait déjà pris des contacts en ce sens. L'image de la maison pourrait, me semble-t-il, se trouver durablement affectée si les médias s'emparaient de l'affaire.

Il m'apparaît donc qu'une réflexion plus approfondie s'impose avant de trancher définitivement cette question.

Mais il se prenait pour qui, cet emmerdeur de chauve ? Il n'avait pas compris que ce serait lui qui sauterait, en cas de problème ? Le P-DG n'avait pas encore eu le temps de renfiler ses mocassins que la porte du bureau sembla comme arrachée par le souffle d'une explosion. Tellement nature, Nadine… Cette quadragénaire volubile ressemblait à une invitée vedette de Jean-Luc Delarue dans un « Ça se discute » sur le thème « Je suis obèse et j'aime ça ». Fréron prit sur lui et s'astreignit à regarder avec neutralité la masse impressionnante de l'attachée de presse, sa longue jupe virevoltante, ses lunettes à monture rouge fichées dans sa chevelure noire crépue en guise de serre-tête.

— Asseyez-vous, Nadine. Tout ce qu'on va se dire ne doit pas sortir de cette pièce, d'accord ?

— Si vous y tenez, répondit-elle en grognant.

Nadine détestait les petits complots de son patron.

— Je voulais avoir votre sentiment. Vous savez que Saintenac a produit le manuscrit de Péricolo pour son référé, mardi dernier ?

— Oui, oui…

— Je suis très ennuyé. À votre avis, comment se l'est-il procuré ?

— Je ne sais pas. Moi-même, je ne l'ai jamais eu en main.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Damien lui avait fait passer quelques extraits pour préparer le terrain. Fréron comprit que Nadine se défendait un peu trop vivement.

— Très bien, très bien, Nadine. Je sais que ça ne peut pas venir de chez vous. Mais je pense qu'une fois de plus votre ami Damien s'est montré imprudent.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Vous le savez fort bien. Alors, que ce soit bien clair : pas question de distribuer un seul jeu d'épreuves à qui que ce soit.

— Mais les journalistes ont besoin…

— Eh bien non ! Pas d'épreuves, pas d'envoi de livres en service de presse. Pour créer l'événement, il faut susciter le désir. Les journalistes n'auront qu'à l'acheter en librairie.

— Vous avez déjà vu un journaliste acheter un livre ?

— Allons, Nadine, pas de mauvais esprit ! Rien sur ce livre avant sa mise en vente, on est bien d'accord ?

— Donc, j'en parle, je passe quelques coups de fil, mais sans rien donner.

Fréron fit la grimace.

— Nadine, vous n'en parlez pas. Vous ne savez même pas quand le livre sort. Vous ignorez même qu'il va exister un jour. Vous n'êtes au courant de rien : je me fais bien comprendre ?

— Je ne peux pas prendre Ardisson et Fogiel pour des imbéciles. On a quand même besoin d'eux…

— Je me chargerai des mécontents, s'il y en a. Ah, au fait, il est possible que Damien s'agite de son côté. Eh bien, un conseil : laissez-le faire. Je sais que vous l'aimez bien, mais je trouverais dommage qu'il ait des échos de cette conversation. Je trouverais même ça… *momoche*, lança-t-il en reprenant une expression qu'il avait entendue dans la bouche de Saintenac, et qu'il croyait très tendance.

Visiblement très contrariée, Nadine se leva, fit un petit hochement de tête et prit congé sans prononcer un mot. Il n'était que midi, mais Alain Fréron s'accorda un cigare. Il n'était pas sûr d'être le meilleur pour lancer un livre, mais il espérait bien atteindre à l'excellence pour enterrer celui-là. Il chassa de son esprit Péricolo et son train de contrariétés. Dans une heure, il serait attablé chez Taillevent avec un esthète redouté de la critique littéraire parisienne et ils auraient deux heures pleines pour déchiqueter leurs confrères. En observant les volutes de fumée qui envahissaient la pièce, Alain Fréron se dit que, pour ceux qui savaient se débrouiller, la vie n'était pas si compliquée.

CHAPITRE 35

Quelques amis à dîner

Pour se donner contenance, Jean de Vézelay s'était approché de la balustrade. Il contemplait le quai des Orfèvres depuis la terrasse de l'immeuble situé au cœur de l'île de la Cité où avait lieu le dîner.

— Tiens, la circulation est bloquée, dit-il.

Des sirènes se firent entendre au loin. Un cortège de voitures de police approchait à toute allure. Vincent Polignac en compta cinq.

— C'est un nationaliste corse qu'on a interrogé toute la journée après l'évasion de ce Canova, murmura l'homme à la main bandée. Cette affaire occupe du monde, en ce moment. Le parquet essaie de démonter le réseau de complicités qui lui a permis de sortir de Borgo par la grande porte. Pas si facile.

— Mais qui est ce type ? s'enquit Vézelay.

— Canova ?

— Non, celui qu'on transporte, toutes sirènes hurlantes ?

— Oh, lui… Juste un indic de luxe.

— Vous avez une drôle de manière de traiter vos informateurs ! ricana Vézelay.

— Au contraire, on s'en occupe très bien. Il a un casier on ne peut plus chargé et c'est en prison qu'il se trouve le plus en

sécurité. Au reste, s'il coopère vraiment, il aura droit à une nouvelle identité et à un peu de cash.

— Et après ?

— Après ? Ils le rattraperont et en feront ce qu'ils voudront…

Jean de Vézelay eut le sourire entendu de celui qui sait. De son côté, le directeur des Renseignements généraux était assez content de son petit effet. Il tira d'une boîte dorée une cigarette blonde qu'il alluma grâce à une des bougies parfumées qui diffusaient une ambiance chic et intime sur la terrasse.

Une grande femme rousse vêtue d'un fourreau de soie noire sortit de l'appartement. Vézelay et Polignac s'inclinèrent devant elle. Une nouvelle maîtresse de maison à Paris, voilà qui constituait toujours un événement. Ni l'un ni l'autre ne l'avait encore croisée. De notoriété publique, Alain Fréron étant un éternel cœur à prendre, le statut de la créature restait encore incertain. En tout cas, elle ne manquait pas d'allure, avec sa robe près du corps. Si elle avait reconnu le visage du premier, reproduit chaque semaine au-dessus de son éditorial, celui du second ne lui évoquait rien. Elle se tourna d'abord vers le journaliste.

— Vous êtes bien Jean de Vézelay ? Je suis enchantée. Alain m'a beaucoup parlé de vous.

Le directeur de l'hebdomadaire était bien embêté, car il ignorait tout de cette femme. Il s'en tira par un baise-main cérémonieux.

— On comprend mieux les cachotteries d'Alain. Il est pardonnable… Quel égoïste ! Garder pour lui un tel bijou…

Olga peina à réprimer un léger sourire. En vingt ans d'activité, elle en avait croisé, des baratineurs, mais un guignol comme ça, jamais ! Son nouveau gagne-pain s'annonçait prometteur.

— Vous me gênez, dit-elle dans un gloussement, tout en essayant de dégager sa main que Vézelay malaxait furieusement.

— Mais comment se fait-il que nos routes ne se soient jamais encore croisées ? poursuivit le directeur des consciences, comme ensorcelé.

Bah non, mon coco, contrairement à quelques-uns des familiers qui sont réunis ici ce soir, toi, tu ne connais pas la maison de Nina, à ce qu'il semble… Va donc demander à Saintenac, si tu veux en savoir plus long ! Ou à Xavier, même, puisque t'as l'air de fréquenter du beau monde. Mais la datcha de Nina plantée en plein Paris, ça, t'as jamais publié le moindre papier dessus ! Et l'autre pédé, à côté de toi, c'est qui ? Je risque pas de l'avoir rencontré chez Nina, celui-là !

Il lui parut préférable de formuler autrement ses pensées :

— Et vous, vous devez être…

— Vincent Polignac, madame, pour vous servir.

Mais, bon Dieu, à quoi ? songea-t-elle en prenant de plus en plus de plaisir à son nouveau rôle.

— Oh, mais vous vous êtes blessé ? Pendant le service ? dit-elle en esquissant un geste vers la main bandée de Polignac.

Le haut fonctionnaire fit un bond en arrière.

— En effet, madame. Mais ce n'est pas le lieu d'en parler.

Olga n'insista pas. Elle n'avait jamais aimé les flics. Si on continuait comme ça, il allait l'énerver et elle risquait de déraper.

Le bruit du convoi couvrit les voix.

— Quel cirque ! s'exclama la jeune femme en désignant la scène avec une moue d'exaspération. Chaque fois qu'ils en arrêtent un, on y a droit, même en pleine nuit…

En bas, on apercevait les portières du premier véhicule, largement ouvertes, qui laissaient voir plusieurs policiers brandissant leurs mitraillettes comme des trophées arrachés à l'ennemi. Au milieu, un fourgon blindé semblait transporter la précieuse cargaison. Juste derrière, un énorme utilitaire Renault, spécialement aménagé, fermait la marche.

— Qu'est-ce qu'il a à la main, le flic de la dernière bagnole ? demanda l'hôtesse en se tournant vers Polignac.

Celui-ci se racla la gorge d'un air gêné. La verdeur de langage de cette femme le surprenait.

— Je crois…

— On dirait… une arme de guerre, l'interrompit Vézelay à qui ses souvenirs de la guerre d'Algérie revenaient, comme souvent, en mémoire.

— Vous croyez ? fit le directeur des RG.

— Mais c'est un bazooka !

Jean de Vézelay n'aimait guère donner cette impression, mais il était stupéfait.

— Mais, pourquoi ? Tout ça me semble bien excessif, même pour un excité corse…

— On pense, place Beauvau, qu'il pourrait y avoir une tentative… Jean, c'est *off,* n'est-ce pas ?

— Nous sommes entre amis, ne vous inquiétez pas. Et puis, mon journal a le sens de l'État, figurez-vous !

— Bien. En fait, on sait par les écoutes… on pense que ce que pourrait dire ce type au juge risque de faire peur… Il plane de vraies menaces sur lui. Vous savez, un camion piégé qui bloque le convoi, un ou deux tueurs encagoulés : c'est pas si difficile à organiser… Ah, tiens, voilà le maître de maison…

— Alain, viens donc par ici !

Fréron hésita une seconde avant de rejoindre la jeune femme. Il serra la main de Polignac et prit amicalement le bras de Vézelay.

— Écoutez, mon cher, ce que raconte votre invité : c'est incroyable ! dit celui-ci, apparemment fasciné.

Depuis le temps que les Corses ridiculisaient le pouvoir, le patron des RG ne voyait pas bien le caractère inouï de ce qu'il racontait. Les hétéros des dîners en ville en savaient peut-être moins, au bout du compte, que ce qu'il imaginait.

— Eh bien, il n'y a pas grand-chose d'autre à dire. Je racontais juste les précautions qu'on juge devoir prendre pour promener ces fêlés de Corses dans Paris. L'itinéraire change tous les jours. Quant à l'équipement en bazookas, ça peut vous paraître ridicule, mais c'est utile pour se dégager en cas d'attaque au sol à l'arme lourde, justement. Il semble que tous ces types disposent sur l'île d'incroyables stocks d'armes.

À sa tenue – tablier blanc, jupe noire et chouchou dans les cheveux –, on devinait les fonctions de la femme d'un certain âge qui venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte.

— Madame est servie.

Un homme corpulent surgit à cet instant derrière la domestique.

— Ah ! cher ami, nous ne vous espérions plus…

— Désolé, Alain, la circulation est infernale ! J'ai mis trois quarts d'heure pour venir. Mon épouse s'excuse, mais elle est souffrante.

— Olga, je te présente Jean-François Charvier. Jean-François est président du Tribunal de Paris.

La flamboyante rousse s'approcha de l'invité. Il ne manquait plus que lui ! Ils étaient à moins d'un mètre l'un de l'autre, distance minimale pour préserver les convenances. Il la fixait avec fascination tout en essayant de détacher son regard des seins imposants qu'on devinait à travers le tissu.

— Je suis ravi de vous rencontrer enfin.

Ravi de me rencontrer ? Tu plaisantes, mon biquet ? Tu me connais pas, mais moi, je te connais bien. Depuis l'époque où je turbinais Chez Nina, et où toi tu t'occupais des affaires financières, au parquet. Ça te dit rien ? Il faut démanteler les réseaux de blanchiment, répétais-tu aux flics de la financière. Mais, chaque fois qu'ils tenaient un fil, tu les décourageais. Heureusement, car sinon, je serais peut-être pas là à te recevoir. Mais on n'a jamais été aussi peinards que quand tu occupais ce poste. Au bureau des « affaires réservées » d'Énergies de France, ils avaient presque ton poster accroché au mur, tellement ils t'aimaient !

— Nous nous sommes déjà vus, madame ?

— Alain, on peut y aller ?

— Manque encore Gilbert… Ah, le voilà !

Saintenac entra de son pas majestueux, accompagné d'une élégante sexagénaire qui semblait déjà s'ennuyer.

— Alain, vous connaissez mon épouse ?

— Madame…

On fit les présentations. Pauline Saintenac était donc autorisée à sortir avec son noble époux pour un soir.

Les invités traversèrent l'immense terrasse à la suite de Fréron et de sa compagne pour s'installer dans la salle à manger. Chacun tourna autour de la table à la recherche du petit carton libellé à son nom.

— Vous êtes venue sans trop de difficultés ? demanda à sa voisine Jean de Vézelay, toujours inquiet à l'idée que les femmes ne puissent pas suivre le niveau de sa conversation.

— Pas tout à fait, répondit Pauline Saintenac d'une voix placide. Une heure pour faire le trajet de la rue du Cherche-Midi, au lieu de dix minutes en temps normal. Ce doit être l'effet du grand plan d'amélioration de la circulation en Région parisienne. Pour aller au siège de campagne, l'autre jour, Gilbert a mis une heure et demie. Vous avez entendu ce que le président de région a répondu, l'autre jour, à des Parisiens un peu énervés ?

— Non, répondit Vézelay d'un air captivé.

— Il a dit que les mères de famille nombreuse n'avaient qu'à transporter leurs enfants dans une carriole accrochée à leur vélo… Lui-même ferait mieux de s'occuper de faire rouler les trains !

Il y eut un petit brouhaha. Le Tout-Paris était encore traumatisé par la grande épreuve. La grève de la SNCF du 23 mars était pourtant passée depuis dix jours et aucun des convives n'avait eu personnellement à en souffrir. La tablée en était à deviser sur l'impossibilité de réformer en France, quand Olga crut judicieux de mentionner le nom de Xavier qui, selon

elle, se couchait comme ses prédécesseurs devant quelques syndicalistes énervés. Gilbert Saintenac profita de l'arrivée du feuilleté de langoustines pour expliquer la situation politique. On dansait sur un volcan, à Matignon. Xavier faisait le maximum, mais comment gouverner soixante millions de gens qui ne voulaient entendre parler ni de réduction du nombre des fonctionnaires, ni de remise en cause des primes, ni de suppression de bureaux de poste, ni de baisse des allocations-chômage, ni de l'augmentation des prélèvements – autant d'idiots qui s'enfouissaient la tête dans le sable comme des autruches. On aurait difficilement pu trouver dans le centre de la capitale quelqu'un qui ne partageât pas globalement cette vision des choses. Les seules discussions un peu vives portaient sur les moyens. Comment faire prendre conscience à tous ces gens qu'on allait droit dans le mur ? Et de plus en plus vite ? Mais, à part « Confidences trop intimes » et « La ferme de l'arnaque », qu'est-ce qui les intéressait ?

Il y eut un silence. C'était le moment, pour Vézelay, de se rendre intéressant, unique but de sa participation aux dîners en ville. Il était sur le point d'y aller de son couplet sur les chances des Premiers ministres d'accéder à l'Élysée sous la V^e^ République lorsque la douce voix de sa voisine le devança :

— Alain, qu'allez-vous faire, avec le livre sur Gilbert, maintenant que vous avez remporté une belle victoire en justice ?… Vous le sortez bientôt ?

Alors que Fréron s'était figé, Gilbert Saintenac se tourna, consterné, vers son épouse.

— Pauline ne s'intéresse pas du tout à la politique, lâcha-t-il d'un ton définitif. Elle se passionne plutôt pour la parapsychologie, la programmation neurolinguistique, le yoga… Quel était déjà l'intitulé du dernier séminaire auquel vous avez participé ?

— « Comment gérer intelligemment les salauds qui vous entourent », mon cher. Ça ne vous dit rien ?

Olga s'amusait de plus en plus.

— Je suis d'accord avec vous, madame : ce genre de formation peut se révéler très utile.

Fréron la regarda avec stupeur. Que se passait-il, ce soir ? Quelle mouche avait piqué ces femelles ?

— Hum, hum… Pour répondre à Madame, dit Charvier, soucieux de payer sa part de langoustines, il est vrai que l'issue de ce référé est quelque peu inattendue. Cela dit, Alain, vous devez être satisfait…

— Oui, nous sommes contents, murmura l'éditeur d'un ton lugubre.

— Il faut dire que votre avocat était, paraît-il, au meilleur de sa forme, insista le président du Tribunal de Paris. On me dit que sa plaidoirie a impressionné Vitale.

Vézelay se tortillait sur sa chaise depuis déjà quelques minutes, frustré de n'avoir pas encore été consulté.

— Enfin, entre nous, il paraît qu'il n'y a strictement rien, dans ce bouquin.

— Écoutez, il y en a déjà largement trop ! insista Charvier.

— Je sais ce que je dis, répliqua sèchement le journaliste, campant sur sa position. N'est-ce pas votre avis, Vincent Polignac ?

C'était une habitude que Jean de Vézelay cultivait depuis des décennies : même s'il les connaissait à peine, il apostrophait ses contemporains par leur prénom suivi de leur nom. Manière, pour lui, d'éviter de donner du « monsieur » ou du « madame » à des congénères qu'au fond il considérait comme ses inférieurs.

Polignac aurait préféré qu'on l'oubliât. Depuis la réunion du « Cabinet noir » au QG de campagne, le Premier ministre lui avait reproché à plusieurs reprises, et en termes particulièrement vifs, le fiasco du service. Et il ne savait toujours pas ce qu'il y avait au juste dans ce foutu bouquin. Faire profil bas : on n'avait encore rien trouvé de mieux pour paraître informé.

— Secret professionnel, susurra-t-il en se caricaturant lui-même.

Il y eut quelques rires discrets. L'échéance présidentielle occupait l'esprit de tous les invités, ce soir-là. Aucun des convives ne pouvait se désintéresser totalement de l'événement. Vézelay s'interrogeait sur la façon dont il allait titrer à la veille du premier tour : fallait-il donner un coup de pouce à Xavier, qu'il soupçonnait de lui manquer d'égards ? Mais Saintenac, lui, était un complice de trente ans qui lui ouvrirait largement les portes de l'Elysée. La carrière de Charvier dépendait un peu plus directement de l'issue du scrutin : il pouvait être débarqué de son poste par le nouveau garde des Sceaux. Enfin, en théorie. À son niveau, une telle disgrâce n'arrivait que rarement.

Polignac était celui que l'élection concernait le plus directement : son poste, un des plus sensibles de la République, dépendait directement de l'humeur du futur président. Si Xavier échouait, il sautait à coup sûr. Mais s'il était élu, la situation ne se présentait guère mieux ; il était de plus en plus critiqué : trop mondain, trop brillant, trop prudent. Trop tout. Évidemment, il y avait le gang, sa dernière carte si tout semblait perdu. Avec, aux avant-postes de la défense, le président de Région. Ce fidèle, auquel il n'avait jamais rechigné à rendre service, enverrait un message menaçant suggérant que des annulations de crédit pour les travaux de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, juste devant l'Elysée, précéderaient de peu son départ. On pouvait aussi compter sur l'indéboulonnable secrétaire général adjoint de France-Télévision : la grosse Berta, tel était son surnom dans les bars du Marais. Il passerait un coup de fil préventif à l'entourage gay du nouveau président pour signaler qu'il y avait un type épatant à la tête des RG, et que ce serait grand dommage de priver l'État d'un tel serviteur. Qui encore ? Le directeur des Affaires budgétaires à Bercy, quelques amis haut placés dans les rédactions ? Important, la presse. Très important, pour tenir Xavier. Et, si ça ne suffisait pas, on rameuterait les vieilles copines de la rue Sainte-Anne de la grande époque. Ah, ces années quatre-vingt où tout était permis ! Le directeur adjoint des Affaires criminelles et des Grâces, poste stratégique de la Place Vendôme où l'on orientait les poursuites pénales, avait participé aux festivités de ces années-là. Il ne se dégonflerait pas. Des affaires de corruption qui dormaient bien

tranquillement jusque-là pouvaient se réveiller tout à trac, qui sait ? Le département gay de la Grande Banque des Promesses avait toujours enregistré d'excellents résultats. On pourrait aussi internationaliser la crise. Mettre dans le coup le représentant de la France au Comité exécutif du Fonds monétaire international. Ce serait marrant d'instrumentaliser le FMI pour sauver un membre de la communauté ! Vincent viré ? Lancement de l'offensive à Washington ! Le gouvernement français ? Des gens très bien, mais, évidemment, question rigueur, c'est pas tout à fait ça. Les déficits ? C'est vrai, mais il ne faut pas dramatiser, monsieur le secrétaire au Trésor. Vous dites ? 4,2 % ? Oh, malheureusement, c'est un peu plus : plutôt de l'ordre de 6 %, en intégrant le « trou » des entreprises publiques. Non, ils ne figurent pas au sens strict dans le budget de l'État. Oh, une petite astuce de rien du tout qu'on avait trouvée, au moment du traité de Maastricht, pour ne pas inquiéter nos partenaires. En effet, monsieur le secrétaire, ce sont de curieuses méthodes de gouvernement, mais ça marche comme ça depuis Louis XIV. Pardon ? Oh, un roi. Hein ? Ah, c'est un peu compliqué de vous expliquer… Non, il n'y avait pas de primaires pour désigner Louis XIV comme candidat. Quoi ? Non, pas de campagne, pas de villes à visiter. Pas de communication non plus. Vous savez, ça se passait au XVII^{e} siècle. Voilà, il y a longtemps, en effet. En tout cas, merci de m'avoir reçu, monsieur le secrétaire, et transmettez mes hommages à votre épouse. Quoi ? La France a de la chance d'avoir des représentants tels que moi ? Vous êtes trop indulgent, monsieur le secrétaire au Trésor…

La voix rauque du maître de maison sortit Polignac de ses douces pensées. Perdu dans ses conspirations planétaires, il avait perdu le fil de la conversation. Il s'aperçut que Pauline Saintenac s'adressait à lui depuis un moment.

— Vous m'entendez, cher monsieur ?

— Bien sûr, madame…

— Excusez-moi, mais je n'ai jamais très bien compris à quoi servaient les RG.

Son mari jugea urgent de faire diversion. Et puis, sauver la face de cet indic de luxe assis en face de lui pouvait se révéler un bon investissement.

— Tout de même, il est surprenant que ce soit vous, mon cher Alain, l'éditeur de ce torchon, fit-il en se tournant vers Fréron. Quand je pense que j'ai été obligé de vous attaquer en justice !

Olga sursauta. Son vieil amant l'agaçait de plus en plus. Le voir endosser le costume de valet de Xavier la désolait. Tout ce que racontait Péricolo était vrai, elle le savait. Eux aussi.

— Mais vous avez finalement perdu votre procès, non ? dit-elle d'une voie pointue.

Saintenac servit à sa maîtresse son plus beau sourire d'étrangleur.

— On ne peut rien vous cacher ! Mais ce laxisme est scandaleux. Et surtout inquiétant. Publier un pamphlet pareil en pleine élection c'est irresponsable ! Là, on se met à plagier les tabloïds anglais, ce qui ne représente pas un progrès pour la démocratie. Mais, puisque notre hôte dispose en quelque sorte du feu vert de la Justice, représentée il est vrai par un petit intrigant qui est passé en stage dans mon cabinet et dont j'ai eu le plus grand mal à me débarrasser – bref, je comprends, Alain, que vous ne puissiez faire autrement que publier. Sinon, le scandale serait terrible. Quelle époque !

Le président du Tribunal de Paris se tourna vers Jean de Vézelay.

— J'ai lu votre journal, ce matin. Un article très sobre sur le référé, rien à dire. Vous allez y revenir la semaine prochaine ?

Vézelay se redressa majestueusement sur sa chaise.

— Nous ne traitons pas ce genre de littérature. Notre métier est l'information, pas le ramassage des poubelles…

— Ah bon, mais alors, si je comprends bien, il y a des choses dans cet ouvrage, dit de son air tranquille Pauline Saintenac.

— Peut-être, mais nous ne chercherons pas à creuser cette question, madame, répondit Vézelay à sa voisine, sans prendre la peine de la regarder. D'ailleurs, cela n'intéresse pas les gens, et fort heureusement ! Ce culte de la transparence, entretenu par certains milieux, a un côté totalitaire, à mon humble avis.

— Mais, tout de même, il va bien se trouver des journaux pour en parler ?

— Je ne sais pas. Chacun fera selon sa conscience. La mienne a tranché, et mon équipe fait bloc derrière moi. Quant aux autres, ils décideront comme ils l'entendront. Mais, d'après les conversations que j'ai eues, je crois que personne ne fera rien…

— Moi, je pense qu'il y en aura quand même qui feront moins la fine bouche ! glissa Olga avec une moue entendue.

— On verra. Ce n'est pas si évident. Même ceux-là redouteront peut-être les foudres de la justice. Tant mieux, et je le dis sans hésiter. Nous sommes nous aussi responsables, et nous n'allons pas alimenter le populisme ambiant. Il y a assez de gens comme ça qui s'en chargent, et on connaît le résultat.

— Donc, personne ne parlera de ce bouquin ? insista Olga.

— En parlera qui veut, nous sommes dans un pays de liberté. Mais on n'est pas obligé – pardon, cher Alain – de servir de caisse de résonance à une opération mercantile.

— Vous avez tout à fait raison, mon cher Jean, enchaîna Saintenac. On n'imagine pas tout ce qui se raconte d'extravagant pendant une campagne. Vous connaissez la dernière ? Non ? Figurez-vous que Xavier protégerait un monastère transformé en machine à blanchir ! Et situé où, à votre avis ? Eh bien, en Corse ! Ça ne suffit pas ? Soit : on va encore inventer un laboratoire qui raffine de la drogue… Et tout ça dirigé par qui ? Par des faux moines, tant qu'on y est !

Un murmure d'indignation traversa la table.

— Mais qui propage ce genre de sornettes ? demanda Jean de Vézelay, incrédule.

— Oh, de beaux esprits intègres, des grandes consciences, des gens qui nous veulent du bien, comme Patrick Péricolo.

— Mais enfin, il existe, ce monastère ? interrogea Olga d'un ton ingénu, pour voir jusqu'où son ancien protecteur était capable d'aller.

— Bien sûr que oui : car dans toutes les calomnies, il faut toujours une minuscule part de vrai. Cet endroit existe, en effet, un très beau lieu, en Haute-Corse, où Xavier a fait plusieurs retraites… On y a organisé à l'occasion un ou deux colloques. Vous voyez comme on est loin de ce délire mafieux…

Jean de Vézelay devint cramoisi en se remémorant brusquement la soirée de musique sacrée au monastère. Olga dut déployer de gros efforts pour rester impassible. Le récit de Saintenac avait relancé le dîner. Quelle bonne histoire ! Incroyable ! La maîtresse de maison put s'éclipser en direction de la cuisine sans que personne n'y prêtât attention.

CHAPITRE 36

Souvenirs, souvenirs…

Elle voyageait très léger : juste un sac de cuir fauve en bandoulière. Elle portait un jean, une paire de chaussures plates assortie à la couleur de son sac, une chemise blanche ajustée et une longue veste bleu marine en maille fluide. Sa chevelure rousse était relevée en un sage chignon. Olga la sulfureuse intermédiaire n'était plus qu'un lointain souvenir.

Elle avait pris à Orly, le matin même, le premier vol pour Bastia. Il avait fallu se justifier. Oui, elle serait de retour le soir même. Bien sûr qu'elle n'aimait que lui, avait-elle glissé à Fréron d'un ton fiévreux. Non, elle n'avait rien à cacher. Si, si, elle devait rencontrer dès aujourd'hui ce notaire du Midi pour une histoire de succession qu'elle croyait réglée. Ah, il ne savait pas qu'une partie de sa famille maternelle s'était retirée sur la Côte ?

En fait, elle n'allait pas à Marseille, mais en Corse. Et elle n'avait pas rendez-vous avec un notaire. À l'issue du dîner de la veille, Saintenac l'avait rejointe sur la terrasse et l'avait questionnée : Roger l'avait-il contactée ? Non, vraiment, elle était sûre ? Si c'était le cas, surtout, qu'elle le lui signale… Après tout, elle lui devait beaucoup, non ? Fallait-il le lui rappeler ? Toujours léger, Saintenac. Elle en avait profité pour l'interroger : Qu'est-ce qu'il lui voulait, à Roger ? Il avait été bien content de le trouver, son monastère, quand il en avait eu besoin, non ? « Roger a des ennuis et je m'inquiète pour lui »,

avait juste répondu Saintenac d'un air faussement navré. Olga le fréquentait depuis assez longtemps pour savoir que c'était mauvais signe.

À la sortie de l'aéroport de Bastia, une sereine douceur tombait sur les voyageurs débarquant d'un Paris pluvieux. Olga avait en main la clé de la voiture qu'elle venait de louer. Pas question de monter au monastère en taxi. Elle y était venue trois ou quatre fois et se souvenait qu'il fallait emprunter la D 81, puis la D 80, une route côtière toute en virages qui longeait la côte vers le nord en direction de Nonza. Elle n'avait pas voulu appeler pour s'annoncer. Vingt ans d'intrigues au sommet de l'État lui avaient au moins appris que le téléphone est le dernier instrument pour communiquer avec ses proches sur des sujets délicats. Une fois dans la Clio, elle déplia la carte qu'elle avait pris soin d'acheter à prix d'or dans le hall de l'aéroport, puis démarra.

Une heure et demie plus tard, elle avait survécu à l'épreuve de la D 80, fameux itinéraire qui valait le circuit de Monaco par temps de pluie. Elle prit la bouteille d'eau qu'elle avait emportée, en avala une rasade avant de se lancer dans l'ascension du chemin caillouteux qui menait au monastère. Devant l'entrée principale, un comité d'accueil l'attendait sous la forme de trois moines au visage fermé. Elle baissa sa vitre en leur décochant un sourire professionnel qui tomba à plat.

Le plus râblé des trois s'avança vers elle à l'instant où elle entrouvrait sa portière.

— C'est privé ici, madame, c'est un lieu de prière interdit au public, dit-il avec un fort accent des Balkans. Vous n'avez rien à y faire.

Olga poursuivit son geste. Le moine costaud lui écrasa la portière sur la cheville. Elle réprima un cri de douleur.

— Non mais, ça suffit, espèce de moinillon d'opérette ! J'suis venue voir Roger. Dis-lui juste que c'est Olga, et que c'est une urgence. Et je rigole pas : ton boss, je l'ai connu bien avant toi et surtout beaucoup plus intimement, parole de scout !

Le Slave trapu ne bougea pas d'un pouce tout en lui répondant :

— De toute façon, frère Roger n'est pas là.

— Écoute, mon petit corbeau, s'il est pas là, on va aller le chercher tous les deux : Cendrillon t'invite dans son carrosse, d'accord ?

Le moine restait immobile.

— Bon, écoute-moi : si tu ne me trouves pas Roger dans le quart d'heure, si je ne peux pas au moins lui parler au téléphone, je rameute tous les touristes en goguette à Bastia et j'organise des visites guidées permanentes. Ça te va ? Maintenant, c'est gentil de le protéger, mais c'est justement pour ses ennuis que je viens. Olga, dis-lui juste : *Olga.* Et aussi que je suis là pour lui parler de Saintenac. OK ?

Frère Michel se mordillait les lèvres. Il lâcha la portière de la Clio, fit signe à un blondinet rachitique et muet qui se tenait en retrait. Puis il se tourna vers Olga qui avait fini par s'extraire du véhicule.

— Bon, d'accord. Vous montez dans le 4X4, mais à l'arrière, couchée sur la banquette, et je vous bande les yeux.

Il roulait les « r » et avalait ses fins de phrase, ce qui ne facilitait pas la communication.

— Et le portable, jamais ?

— On est peut-être idiots, mais pas à ce point-là. D'ailleurs, vous allez ouvrir votre sac avant de monter.

Le blondinet était parti chercher la Range Rover qu'on apercevait au bout du parking. Olga présenta son sac de mauvaise grâce. Frère Michel en sortit un téléphone mobile dont il ôta la batterie avant d'en rendre les deux morceaux à sa propriétaire.

— Ça sert à quoi, votre truc ?

— Précaution élémentaire (plécautio élémentel). Tant qu'il y a une (oune) batterie, on peut vous repérer (vous lepéler). Vous êtes sûre (sour) que personne ne vous a suivie (souivie) ?

— Personne ne sait que je suis là.

Frère Michel acquiesça. Il lui passa une cagoule et lui demanda presque courtoisement de s'allonger à l'arrière du 4 X 4.

Olga était en sueur sous cet accessoire quand la voiture s'immobilisa. Ils étaient dans un chemin de terre au milieu du maquis.

— Vous m'attendez là, dit le Slave. Je vais voir Roger. Ce sera pas long (Cesselapalo).

Dix minutes plus tard, elle suivait son accompagnateur par un petit sentier menant à une bergerie. Roger était là, assis sur une souche, les coudes sur les cuisses, l'air pensif. Il avait troqué sa robe de bure pour un jean et un tee-shirt du FC Bastia. Il examina ses visiteurs d'un air las. Frère Michel semblait s'être volatilisé, mais Olga le devinait prêt à surgir à la première alerte.

— Salut, gangster, dit-elle d'un ton affectueux.

Roger Santelli ne bougea pas un cil.

— T'as pas l'air dans ton assiette, mon Roger. Je t'ai jamais vu comme ça. J'ai eu raison de venir.

Elle vint s'asseoir à côté du faux moine et lui frictionna les épaules avec vigueur. L'autre se laissa faire sans broncher.

— T'as bien fait de te mettre au vert. Saintenac t'en veut à mort. Il essaie de te faire passer pour un traître. Il m'a même demandé si tu m'avais appelée : il faut que ça soit grave… Tu sais, il évite toujours de prononcer ton nom devant moi.

Olga avait connu Roger au tout début de sa carrière. Il commençait alors à basculer du nationalisme dans les trafics en tous genres. Il s'occupait de recouvrement de créances pour plusieurs clients prestigieux mais soucieux de discrétion, notamment Énergies de France. Elle était payée pour organiser des dîners avec toutes sortes d'intermédiaires venus des pays de l'Est. Parce qu'elle avait su se rendre indispensable, elle était vite devenue la titulaire de plusieurs comptes en Suisse à partir desquels elle distribuait des commissions conformément aux instructions reçues. C'est dans le cadre de leurs fonctions

respectives – pas si éloignées, finalement – qu'ils s'étaient rencontrés. Roger n'était pas très fleur bleue, mais il avait éprouvé un vrai coup de foudre en découvrant la jeune rousse. Vingt fois, cent fois il avait failli lui proposer de décrocher et de venir vivre avec lui. Mais la peur du ridicule l'en avait toujours retenu. De toute façon, elle n'aurait jamais voulu. Même avec de gros moyens, le rôle de « madame Roger » ressemblait par trop à un enterrement de première classe. Et puis, Saintenac avait mis la main sur elle à force de traîner Chez Nina, le QG de la jeune femme. Il lui avait proposé la belle vie et l'avait obligée à rompre.

Roger se tourna vers elle.

— Et toi, tu viens faire quoi ? C'est un peu tard, pour des retrouvailles romantiques, non ?

— Je voulais te prévenir, c'est tout.

— Tu crois que je vis terré dans une vieille grange pour faire un retour à la nature ? J'ai pas besoin de toi pour savoir que, cette fois, ça sent vraiment le roussi.

Olga choisit de ne pas relever.

— C'est quoi, l'histoire ? T'as fait une grosse bêtise ? Ça a un rapport avec ce monastère à la con ?

— Ouais, mais pas comme tu crois.

— C'est une histoire de pognon ?

— Tu fais l'imbécile, ou t'es au courant de rien ? Si tu veux savoir, je suis mis en examen avec contrôle judiciaire et tout le toutim dans une sale affaire. Pour résumer : une petite fiesta, fin février, sur un yacht dans le golfe de Saint-Florent, des filles, du champagne, de la coke, des gens bourrés de fric. Le rafiot appartient au fils d'un potentat africain bien pourri – me demande pas quel pays, mais il a du pétrole et c'est un ami de la France. Là-dessus, notre futur président débarque.

— Il vient souvent ?

— Chaque fois qu'il veut s'en mettre plein les narines. En tout cas, ce jour-là, il lève une fille, comme d'habitude, et

l'embarque. Dans la voiture, ça tourne mal et elle saute en marche. Résultat : y a pas meurtre, mais y a cadavre.

— Ça, c'est vraiment la merde…

— Comme tu dis, surtout que c'est moi qui ai dû assurer le service après-vente. La famille de la fille s'est agitée et la juge est remontée jusqu'au monastère. Mais elle a pas de corps, pas de suspect, pas de mobile. Y a plus de bateau : le roi nègre s'est envolé. Qui est-ce qui reste ? Bibi.

— Elle t'a convoqué ?

— Mieux que ça : perquisition, et je me suis retrouvé à paris en garde à vue. Et avec qui comme avocat, à ton avis ?

— Non, pas… ?

— Bah si. C'est tout ce que Laure a trouvé. Pourtant, quand elle me recevait à Matignon pour mes livraisons, j'avais droit à un autre discours.

— Et toi, tu vas faire quoi ? Tout balancer ?

— J'suis pas malade, quand même. Le fondateur du monastère, c'est qui ? Alors, même pour les faire chier, pas question de passer quinze ans en taule. Une fois, ça m'a suffi.

Olga secoua la tête d'un air sceptique.

— Mais pourquoi tu restes ici dans ta baraque à chèvres ? Avec tout le liquide que t'as sous la main, tu peux partir pour le Costa Rica ou n'importe où ailleurs, non ?

— J'ai pas envie. Et puis, regarde tous ces mecs qui sont partis : Chalier, Schuller, Sirven… Ou ils se sont fait serrer, ou ils sont revenus tout seuls, mais direction la Santé. C'est pas une solution. De toute façon, c'est pas une vie de s'emmerder au golf toute la journée ou de boire des coups avec des gommeux en panama.

— Mais rester en Corse, c'est pas pire ?

— D'abord ils pensent que je suis pas assez con pour rester ici. Eh ben, ils ont tort. Je sais même qu'ils sont allés chercher un gars pour me fumer. Ça, c'est une idée de ton vieux chéri, j'en suis sûr. Toussaint Canova, libéré en deux heures de la

prison de Borgo. Une regrettable erreur administrative… Mon cul, oui ! Les Canova et les Santelli, on est brouillés pour dix générations. Et ils font sortir ce vieux parrain de taule juste quand ils ont plus envie de me voir dans le paysage ! Ils me prennent pour un blaireau, en plus ! Mais je les attends de pied ferme, avec mes gars.

— Tes moines ?

— Mes moines, exactement ! Ils ont le temps de faire du jardinage, en ce moment. Mais t'inquiète pas, tout est bien empaqueté dans des disques durs : les mouvements de fonds, les numéros de comptes, et puis une grande lettre où je raconte comment fonctionnait le labo, comment on se fournissait, comment on revendait, qui on livrait… Tu vas rire, mais mon problème, c'est que je sais même pas à qui confier tout ça. Je fais plus confiance à personne. Un notaire ? Il est peut-être véreux. Un avocat ? Et s'il appartient à la même loge que Saintenac ? Les flics ? Pas question ! Il me reste frère Nicolas, le comptable, un ancien de Vivendi devenu commissaire aux comptes et qui s'est fait radier pour avoir accepté de certifier des bilans maquillés ! Mais je suis pas sûr que, le moment venu, il ait le courage de tout balancer…

Olga se planta devant lui, les poings sur les hanches.

— Donne-moi une copie.

Roger la toisa.

— Et tu vas en faire quoi ? Refiler le petit paquet à tes vieux copains ?

— Écoute, Roger, j'ai pas non plus envie de jouer les héroïnes. Si j'avais voulu faire péter la République, y a longtemps que j'aurais commencé. Mais là, c'est différent. S'il t'arrive quelque chose, je supporterai pas de rester là comme une conne. Alors, donne-moi tout ça : j'ai une petite idée sur qui ça pourrait intéresser.

— Peut-être Gilbert…

— Arrête avec ça ! Non, il y a un type à Paris auquel je pense. Tu le connais pas. Je t'en parlerai, le moment venu.

Roger se leva sans un mot et émit un sifflement. Frère Michel apparut dans l'instant, enregistra les instructions et disparut dans le maquis.

— Il sera de retour dans une heure avec le matériel, dit Roger en se tournant vers Olga. Il te rapportera ta voiture. Je veux pas que tu repasses au monastère : on sait jamais. T'as une idée pour t'occuper, d'ici là ?

Olga sourit, s'approcha de son ancien amant et l'enlaça. Ils avaient une heure devant eux. Seuls, comme autrefois.

CHAPITRE 37

Déjeuner de famille

Léonore trépignait sur le trottoir. Essoufflée d'avoir couru comme une furie, elle devait patienter. Elle était encore trop petite pour atteindre le bouton de l'interphone de l'appartement où vivaient ses grands-parents, juste au-dessus de la charcuterie. Pour une fois, elle n'était pas allée passer le week-end chez eux. Son père l'avait gardée avec lui. Dans la semaine, il lui avait présenté Eloïse. Il avait expliqué que c'était une amie. Mais elle, elle n'ignorait pas que c'était son amoureuse. Elle l'aimait bien, la nouvelle fiancée, elle était cent fois mieux que la sorcière aux doigts crochus ! Elles se comprenaient, toutes les deux. La fillette avait l'impression de vivre un rêve : son père n'allait plus au travail, il prétendait avoir un nouveau bureau. « Le placard », il l'appelait. Drôle, comme nom. En tout cas, il venait maintenant la chercher à l'école tous les jours. C'était chouette, le placard ! Il avait même acheté un scooter pour l'accompagner. Elle descendait de l'engin et ôtait son casque lentement pour être sûre que les copines la remarqueraient. À chaque fois ça marchait : elles étaient vertes de jalousie.

Mais Léonore était de plus en plus inquiète. À cause des méchants. Ils étaient toujours là. Dans la rue, au téléphone. Elle aimait pas ça. Papa non plus. La dernière fois qu'un méchant avait appelé, il lui avait demandé de décrocher le téléphone et de répondre. Il voulait enregistrer la conversation. C'était marrant, de jouer comme ça, un peu comme au théâtre.

Sauf qu'elle se rendait compte que quelque chose clochait. Il y avait ce monsieur qui appelait tous les jours. Il lui posait des questions bizarres. Il disait être un ami, mais elle savait parfaitement que c'était pas vrai. Une fois, elle lui avait répondu : « Justement, papa arrive, je vous le passe. » Là, le type avait raccroché. C'était clair : papa avait des ennuis. Tout ça l'effrayait. Elle avait plus en plus de mal à s'endormir. En même temps, elle se disait qu'elle vivait peut-être une grande aventure, que son père était poursuivi par des êtres maléfiques, des sortes d'orques sortis tout droit du *Seigneur des anneaux.* Léonore n'oubliait pas que ces répugnantes créatures avaient autrefois été des elfes bienveillants, torturés et corrompus par les Forces du Mal. LES FORCES DU MAL : Léonore voyait bien qui ça pouvait être ! La sorcière, comme les orques, ne sortait de son hôtel Matignon que la nuit. Malheureusement, elle n'était pas tout à fait comme eux, puisque la lumière ne la tuait pas. Ou alors, les orques n'aimaient tout simplement pas les juges. Mais elle se disait que son père était là pour la protéger.

Et puis, il y avait Éloïse. Elle était belle, très gentille. Pas du tout comme l'autre qui faisait comme si elle, Léonore, n'existait pas. Vendredi soir, Éloïse était venue dîner chez eux et elle lui avait apporté un cadeau. C'était un livre de grands, sans images, racontant des histoires de princesse complètement tordues. Léonore était fière qu'on ne la prenne plus pour un bébé. La veille, samedi, il s'était encore passé plein de choses. Ils étaient allés à scooter chez un ami qu'elle ne connaissait pas. Damien, il s'appelait. Il avait pas de cheveux, comme les orques, mais un sourire plus gentil. Il était grand, mais pas autant qu'eux. Elle avait aimé, surtout qu'il y avait un bébé avec lequel elle s'était bien amusée. Sauf qu'à un moment elle l'avait laissé tomber par terre. C'était pas exprès. Damien avait fait une drôle de tête et papa l'avait un peu grondée. On lui avait enlevé le bébé en lui enjoignant de ne plus y toucher. Faut pas paniquer, ça a la tête dure, un bébé. Elle le savait, elle. Et puis, les deux grandes personnes avaient couché le bébé dans la chambre et s'étaient enfermées pour discuter, longtemps. On lui avait mis le DVD de *Shrek* pour qu'elle s'ennuie pas trop. C'était un beau week-end.

Arnaud sonna à l'interphone de *La Vallée d'Aoste.* Sa fille hurla de sa plus belle voix : « C'est nous ! » Cette visite ne ressemblait pas aux autres. Longtemps il avait eu honte de son nom qui dénonçait le fils d'immigré italien. Et surtout de l'enseigne de la charcuterie qui brillait la nuit. Finalement, il avait fallu qu'il pénètre au cœur de la Mafia chic pour qu'il assume tout : le nom, les parents et même la boutique. En définitive, tout cela était bien plus noble que ce marigot où l'on se déchaînait contre lui depuis le référé. Il venait de recevoir un courrier de l'inspection générale du ministère qui souhaitait l'entendre. Motif officiel ? Manquement au devoir d'impartialité. Ils étaient forts ! Sa hiérarchie avait fait pression sur lui pour qu'il juge l'affaire Péricolo, et maintenant elle retournait l'arme contre lui. L'étau se resserrait. Ils allaient essayer de le casser, de le déshonorer.

On était à deux semaines, jour pour jour, du premier tour. Quinze jours auparavant, il était encore l'un des jeunes gens les plus prometteurs de sa génération, futur gendre d'un futur président. Et demain, plus rien ? Eh bien, tant pis ! Toutes ses petites certitudes s'étaient désintégrées en l'espace de quelques jours. Et *La Vallée d'Aoste,* tout à coup, n'était plus une station de pénitence obligée, mais un lieu de repli et de douces certitudes.

Sa mère ouvrit la porte et leur adressa un drôle de sourire. Léonore était déjà dans ses bras. Sa grand-mère passait des heures à lui confectionner des déguisements avec robes à volants dorés, diadèmes scintillants, traîne en tulle rose. Elle inventait des scénarios où sorcières, fées et loups tenaient le haut de l'affiche, et obligeait bien sûr Mario à jouer tous les rôles de méchant.

Arnaud embrassa avec émotion cette femme qu'il avait longtemps tenue à distance de sa vie. Bien sûr qu'elle ressemblait à une starlette sexagénaire. Bien sûr que sa coquetterie pouvait choquer, avec ce pantalon rouge trop serré, ces mocassins vernis, ce petit pull ajouré au crochet. Mais sa mère ne ressemblait pas à tous ces tricheurs. Ah ça, ils étaient polis, d'une exquise courtoisie, ces gens qu'il avait côtoyés au Palais ou dans l'entourage de Laure ! Mais, derrière la façade, les Gentils Nantis formaient une sacrée Coupole !

Arnaud s'avança dans le salon où il avait passé son enfance, se frayant un chemin entre les étagères regorgeant de poupées, d'objets en porcelaine, de lions égyptiens trônant à côté de l'*Encyclopedia Universalis* en vingt tomes, sans compter les innombrables lampes qui rendaient toute traversée périlleuse.

— Ton père est parti chercher le vin à la cave, dit Nicole. Alors, ce nouveau travail ?

— Intéressant. Mais je suis tout de suite tombé sur un gros dossier, et ça tangue un peu. Enfin…

— Tu as des problèmes ?

— Pas vraiment, maman.

Arnaud fit signe de se taire à sa mère en désignant Léonore qui, les jambes élégamment croisées sur le canapé, avait déjà entamé un raid sur les gâteaux à apéritif. La petite fille regarda sa grand-mère d'un air important.

— Ça, on a des ennuis, tous les deux ! Il y a un type qui arrête pas de nous téléphoner pour nous faire peur, et papa vient me chercher à l'école lui-même, tous les jours, parce qu'il craint que les Méchants me fassent du mal.

Arnaud était sidéré. Sa fille devenait une grande personne.

— Ça suffit, Léo : tu parles de choses dont tu ne sais rien. Je n'aime pas que tu te transformes en petite commère !

La remarque valait aussi pour Nicole qui baissa la tête. L'air pincé, Léonore marcha d'un air altier jusqu'à l'ancienne chambre de son père où elle entassait ses trésors.

— Alors, comment va la Magistrature ?

Mario faisait son habituelle entrée fracassante, sous le masque de cette fausse jovialité qui l'avait aidé, derrière le comptoir, à vaincre sa timidité naturelle.

— Tout va bien, papa.

— Eh bien, ça n'a pas l'air.

— Des petits soucis, c'est tout.

Nicole se mordillait l'intérieur des joues.

— Bon, Mario… moi, je crois qu'il faut lui dire…

Elle prit son fils par la taille et l'entraîna vers le canapé libéré par Léonore.

— Je t'avais parlé de ce type qui est venu se renseigner sur toi…

— Il est revenu ?

— Non, mais il a appelé et a demandé à parler à ton père. Il l'a remercié de l'avoir reçu si gentiment et lui a demandé si on avait eu des soucis, avec les impôts. Il lui a dit qu'il espérait que tous nos comptes étaient bien en ordre : voilà, c'est tout. Sauf qu'avant-hier les services sanitaires de la Répression des fraudes ont débarqué pour la première fois en quarante ans de métier. Ils ont fouillé partout, ont tout déménagé dans la cave. J'ai demandé : pourquoi nous ? Le chef n'a pas répondu, et comme au bout d'un moment je me suis mise à pleurer, il m'a expliqué qu'on avait été dénoncés. Tu te rends compte ? Comme sous l'Occupation ! Moi, je suis sûre qu'il y a un rapport entre tout ça. On n'a jamais rien eu pendant quarante ans, et là, ça n'arrête pas. Papa voulait pas que je t'en parle, mais tout de même, tu peux nous donner des conseils, non ?

Arnaud sentait la fureur le gagner. Lui qui s'était imaginé en futur pair du royaume, voyait ses parents payer pour son ambition. Et eux n'étaient pas inamovibles, pas protégés par un statut, par des syndicats. Au moindre faux pas, on pouvait les faire tomber. Un irrépressible sentiment de culpabilité l'envahit.

— Évidemment, maman, qu'il y a un rapport ! Et je crois bien que ce rapport, c'est moi. Il faut que je vous explique… J'ai rendu un jugement qui a déplu en haut lieu. Quand ce policier est venu vous voir, c'était pour avoir des renseignements sur moi, mais peut-être aussi pour m'intimider si vous m'en parliez. Pour que je sache que j'étais sous surveillance. Je suis vraiment désolé. Je n'ai pas pensé une seconde qu'ils s'en prendraient à vous. Je vais m'en occuper, je vous promets.

— Mario, va chercher sa carte : tu la veux ?

Son père partit fouiller le petit secrétaire de lointaine inspiration Louis-Philippe.

— Bon, et que vous a-t-il demandé ?

Nicole se souvenait très précisément de la scène qui s'était déroulée dans la charcuterie, quelques semaines auparavant. Elle hésitait à lui avouer qu'elle avait évoqué le nom de Damien Roussel. Mais, au point où elle en était, mieux valait ne rien oublier.

— Je ne lui ai rien dit. D'ailleurs, je ne sais pas grand-chose de ta vie, mon garçon. Je lui ai juste parlé de… de Damien pour lui montrer qu'on n'avait rien à cacher…

Arnaud s'efforça de sourire gentiment. Mais aucun son ne put sortir de sa bouche. Ils savaient, maintenant. L'impartialité dont il avait manqué, ce serait donc ça. Puisqu'il avait rendu un jugement plutôt favorable à l'éditeur, ils oublieraient Laure et Saintenac pour se concentrer sur le cas Damien. Un juge qui aide un éditeur ? Pire qu'un homme qui mord un chien !

Il quitta ses parents juste après le café. Léonore avait des devoirs à faire, et il était fatigué. Le père et la fille marchèrent sans un mot jusqu'à la gare. Une fois blottie contre lui dans le train, sa fille prit sa petite voix tendre.

— Papa, excuse-moi pour tout à l'heure, mais je la déteste vraiment, l'autre sorcière. Tu sais, quand je dormais pas, je vous entendais discuter, et des fois vous disputer.

— On ne dit pas « des fois ».

— Bon ! *Parfois* vous disputer, si ça peut te faire plaisir. Papa, tu vas pas te marier avec elle, hein ?

— Non, Léo, ça ne risque pas, siffla le magistrat plus vivement qu'il n'aurait voulu. D'ailleurs…

— Tu sais, papa, les grands font des erreurs sur les gens, alors que les enfants savent mieux, des fois…

— Léo !

— Oui, oui, ils savent *parfois* mieux, mais on les écoute jamais.

— Ma chérie, la vie est plus compliquée que ça. Il n'y a pas les bons et les méchants (encore que… à cet instant précis, il se demandât si sa fille n'avait pas raison). Laure n'est pas la sorcière que tu crois (encore que…). Simplement, elle vit dans un autre monde, avec d'autres valeurs, d'autres règles, si tu veux. Et, de toute façon…

— Mais, papa, on la reverra plus jamais, hein ?

— Je ne crois pas qu'on la revoie. Ou alors à la télévision, mais on changera de chaîne !

— Papa, tu lui as dit que tout était fini entre vous ? Si tu tiens vraiment à te caser, moi j'aimerais mieux que tu te maries avec Éloïse…

Arnaud éclata de rire.

— Je ne cherche pas à me caser, comme tu dis. Et Éloïse est juste une…

— Oh ! tu me prends pour un bébé ? Comme si je savais pas… T'es trop bête ! Bon, tu veux que je lui parle ?

— Ça suffit !

Arnaud repoussa sa mèche d'un air boudeur.

— Papa, tu me prêtes ton portable ?

La petite fille saisit l'objet et le manipula avec une grande dextérité. Puis elle lui montra l'écran.

C FINI
ENTRE
NOUS

— Tu veux en faire quoi ?

— L'envoyer à mademoiselle Matignon. Son numéro est dans ton répertoire, non ?

CHAPITRE 38

Un papier impubliable

La grand-messe du lundi tirait à sa fin. Le journaliste du service Économie était revenu à la charge à propos de l'affaire Péricolo, mais Jean de Vézelay n'avait eu aucun mal à tenir le cap : pas de place pour relayer des règlements de comptes et surfer sur la démagogie ambiante ! Il préférait s'attarder sur les ultimes réglages du journal. C'était le numéro décisif avant le premier tour de l'élection. Moment crucial pour tout directeur de journal. Une photo du futur gagnant qui déplaisait, et c'était un an de disgrâce en début de mandat ; une ligne de travers dans le récit de la semaine politique, et les amis boudaient pour longtemps. Il fallait donner l'impression de ne préférer personne tout en envoyant à chacun des candidats des PREUVES D'AMOUR. À deux semaines du scrutin, il ne restait plus beaucoup de temps pour faire sa cour. Et procéder, en cas de besoin, à un recentrage de dernière minute en direction du futur vainqueur. Le succès de l'opération « Restons-les-amis-du-pouvoir » exigeait une vigilance de chaque instant. C'était un métier, bien plus difficile que de rédiger trois feuillets contenant éventuellement quelques informations. Mais, évidemment, les journalistes de base ignoraient tout de cet art-là. On ne pouvait leur en vouloir. Ils ne connaissaient rien à ce grand secret et, de toute façon, ils n'étaient pas payés pour ça. Tous ces moutons partaient chaque jour, la carte de presse accrochée à leur toison, déjeuner avec les importants du pays dans toutes les cantines à

cent euros par tête de la capitale. Ils pensaient aller à la guerre, ils se rendaient juste à l'abattoir. Deux cents euros l'addition pour se faire intoxiquer : on aurait pu trouver que ça n'était pas une affaire. Jean de Vézelay, lui, considérait que ce n'était pas cher payé pour occuper son cheptel et remplir les colonnes de son journal.

Cette période excitante lui permettait aussi de distribuer quelques friandises au bétail. Comme il le faisait depuis trois décennies, il balançait à son auditoire, pendant les conférences de rédaction, des pronostics définitifs qui se révélaient faux trois fois sur quatre.

Ce lundi-là, on planait en pleine irréalité. La France, le monde, la planète. Les grands mots déferlaient : intégration, cohésion sociale, compétitivité, métissage, écoute, réforme. Et, surtout : pas chômage, pas violences scolaires, pas impossibilité de trouver un médecin le week-end, pas vieux parents dépendants… Ces considérations étaient totalement étrangères au cerveau qui modelait les consciences à Paris. « J'aime tellement les trente-cinq heures que je les fais deux fois par semaine », avait-il déclaré un jour dans une émission télévisée. L'école ? Ses trois plus jeunes enfants terminaient leurs études à l'étranger, l'une à Stanford, un autre à Oxford, le troisième à l'institut européen de Florence. Les deux aînés étaient déjà dans la vie active : Etienne avait toute sa place à la rédaction, et Fabrice faisait une belle carrière dans la régie publicitaire dont le journal était l'un des principaux clients. Les petits-enfants allaient aussi s'en sortir. Louis-Hector, Ombeline et Timothée étaient mis sur orbite à l'École alsacienne ou au cours Hattemer. La médecine sinistrée ? Jean de Vézelay devait de plus en plus souvent intervenir auprès des mandarins qu'il connaissait bien pour recommander d'autres amis en difficulté. Lui-même avait la sagesse de se faire suivre de près par les meilleurs. Pour la prostate, c'était Bernard Debré à Cochin ; pour le cœur, Alain Deloche à Pompidou. En cas de cancer, Khayat à la Pitié. Pour les petits bobos, Escande faisait fort bien l'affaire.

Ce matin encore, il s'était levé optimiste et, pour tout dire, heureux. Il avait relu quelques pages de ses Mémoires dont il s'apprêtait à publier, en septembre, le quatrième tome. Son

éditeur s'était montré confiant : « Ce que j'en ai lu est très fort, Jean, lui avait glissé, ému, Fréron. C'est une symphonie où l'on entend le son de chaque instrument. Votre public va adorer. » Le public en question se réduisait, selon les tomes, à une petite secte de mille à quinze cents personnes que l'éditeur, bon garçon, présentait comme une très grande famille approchant les vingt mille lecteurs. L'essentiel était que « Jean » ne demandât pas à recevoir les droits d'auteur correspondant à ces acheteurs imaginaires.

La journée s'était donc présentée au mieux jusqu'à l'arrivée sur son bureau d'un article d'Éloïse Mazurier. Le titre, « L'envers du décor », l'avait alerté d'emblée. Cette petite, qu'il avait crue capable de chroniquer sérieusement la vie politique, ne cessait de le décevoir. Sa liaison avec Xavier avait laissé augurer du meilleur, mais elle manquait décidément de classe. Au point de commettre ce papier nauséabond sur l'homme qui serait sans doute à l'Elysée dans quelques semaines. On tombait de plus en plus bas !

Alors que l'assemblée se dispersait, il s'approcha de la journaliste.

— Il me semble que nous devons parler.

Eloïse guettait les réactions de son patron depuis le début de la conférence. Elle avait pris soin de ne pas intervenir dans les débats afin d'éviter tout incident. Elle se fit un chignon de fortune qu'elle fixa en y plantant son stylo et suivit son patron jusqu'à son bureau qui jouxtait la salle de réunion. Elle s'assit, croisa les jambes et attendit le sermon.

— Cet article est, j'imagine, un canular ? Une farce pour tester ma réaction ?

La journaliste ne cilla pas.

— Cela dit, il faut reconnaître que ce n'est pas mal écrit. On y croirait presque…

Elle avait tout envisagé, sauf cela. Il fallait une bonne dose de perversité pour transformer en mauvaise plaisanterie un article sur lequel elle travaillait depuis un mois et dont elle

avait pesé le moindre mot. Du grand Vézelay ! Elle devait monter en ligne.

— Ce n'est pas une blague, monsieur, c'est un article de journal, dit-elle en détachant chaque syllabe. On en a parlé à plusieurs réunions, et il me semblait avoir compris que l'idée était justement d'aller au-delà des apparences de la campagne…

— Vous pensiez donc sincèrement que cette chose était publiable ? Je ne suis plus agacé, je suis alarmé !

— Qu'est-ce qui vous choque tant dans ce que j'ai écrit ?

Jean de Vézelay poussa un soupir déchirant.

— Ce qui me choque, ma petite Éloïse, c'est d'abord que vous êtes la plus mal placée pour parler de ce que vous appelez « l'envers du décor ».

— Tout ça résulte d'une enquête, monsieur (oublié, l'ami « Jean », désormais).

— Une enquête journalistique, dites-vous ? siffla entre ses dents le directeur. Vous vous acharnez à démontrer que le favori à l'élection présidentielle est un cynique cocaïnomane…

— Je raconte simplement ce qui s'est passé au Buisson d'Argent. J'ai des preuves.

— Des preuves, vraiment ? Des photos, des analyses de sang ? J'aimerais bien voir vos preuves.

— Écoutez, j'ai passé plusieurs jours là-bas, avec les gens. Sur le terrain, selon vos recommandations… Pour tout vous dire, ce sont eux qui ont trouvé de la cocaïne dans les poches du candidat.

Jean de Vézelay faillit s'étouffer.

— Vous accordez donc du crédit à des petits loubards qui font les poches des visiteurs !

— Pas du tout, monsieur. Il se trouve que le candidat a passé la nuit avec une beurette qui, comme son frère, joue un rôle local important. C'est une de mes informatrices, et c'est elle

qui a trouvé les sachets. D'après une analyse que j'ai fait faire, ils portent les empreintes digitales du candidat. Il se trouve que cela recoupe des confidences que j'ai recueillies, dans l'entourage même du Premier ministre, sur sa dépendance…

— Vous faites donc confiance à la sœur d'un voyou qui doit être un de ces petits repris de justice employé dans les banlieues pour acheter la paix à bas prix, c'est bien ça ?

— Monsieur, cette sœur-là en vaut bien une autre, non ?

— Vous parlez de qui ?

Éloïse tentait de maîtriser la fureur qui la gagnait.

— De celle du candidat, qui passe tout son temps à désinformer la presse : voilà de qui je parle !

— Je crois, Éloïse, que vous mélangez vos rancœurs personnelles avec votre travail. C'est d'ailleurs votre seule excuse – bien misérable, au demeurant.

La jeune femme essayait désespérément de rester calme.

— Je dis juste ce que tout le monde sait. Mais, apparemment, c'est un secret d'État ! J'étais au Buisson d'Argent ! J'ai vu le candidat choisir la fille ! Et cette fille, je lui ai parlé ! En plus, je n'étais pas le seul témoin.

— À supposer qu'une partie de cette histoire à dormir debout soit vraie, elle relève de la vie privée, mon petit. Vous croyez élever le débat en racontant ce genre de choses ? Vous trouvez sain que les Français se déterminent sur des ragots de ce type ? Encore un petit effort, et vous serez prête à publier chez Fayard !

— Pardon, mais ce ne sont pas des ragots. Si, quand on mène une enquête et qu'on a des preuves concernant un futur président de la République, on décide de ne pas publier, je ne vois pas très bien ce qu'on fait dans le journalisme !

— Puisque je vous dis que tout cela ne présente aucun intérêt ! Et à supposer même qu'une fois par hasard Xavier se soit un peu dopé, où est le crime ?

— C'est tout de même lui qui nous matraque avec ses discours antidrogue… C'est lui qui est shooté au point de ne

pas pouvoir recevoir le chancelier à Matignon comme ça s'est passé il y a deux mois… Vous êtes au courant ?

Le visage de Vézelay avait perdu ce qui lui restait de patelin. Il voulait en finir au plus vite.

— Ça suffit, cette démagogie ! Et votre petit numéro sur le juge martyr, ça va bien aussi… Si ce Vitale a des ennuis, eh bien, peut-être qu'il les a cherchés, voyez-vous ! Depuis quelque temps vous m'inquiétez, ma petite Éloïse. Je vois bien que vous êtes mal à l'aise dans ce que vous faites. Il est temps pour vous de changer. Nos pages « Art de vivre », en fin de journal, ont besoin d'être rajeunies et développées. Je crois que vous ferez ça très bien et que vous aurez vite fait de vous y mettre. Vous verrez, vous vous entendrez très bien avec Astrid, elle vous apprendra beaucoup.

Elle m'apprendra quoi, la grande amie des marques ? À passer Noël à l'œil au *Royal Palm* en échange d'un reportage pas trop féroce ? À emprunter des fringues chez les grands couturiers en oubliant de les rendre, moyennant un petit encadré gentil sur les nouvelles collections ? À disposer d'une voiture neuve et gratuite, changée tous les trois mois, contre une page émerveillée à la moindre modification du tableau de bord ?

— Et si je refuse ?

— Vous ne feriez pas cette bêtise, répondit Vézelay avec un sourire mauvais.

— Et pour le papier ?

— Vous avez vraiment besoin de repos. Voici ce que je vous propose : prenez une semaine de vacances, là, dès ce soir. Et puis revenez mardi prochain. On vous aura trouvé un nouveau bureau. Réservez votre déjeuner pour Astrid. Je lui en ai déjà parlé. Elle est ravie de vous accueillir.

CHAPITRE 39

Repentances

Il y avait eu ce coup de téléphone curieux. Aucune voix ne s'était fait entendre lorsqu'il avait répondu. Le magistrat avait alors songé à une erreur. Puis il avait pensé à ce Mercurial dont il gardait la carte de visite dans sa poche. Ah, les RG ! Toujours sur la brèche, pour les conneries ! Ce mardi après-midi, il avait décidé de faire du rangement chez lui, rue Saint-Merri. « Le placard » lui laissait plus que jamais des loisirs. Il fallait bien s'occuper en attendant le verdict. On était le 6 avril. Plus que douze jours avant le premier tour. Les sondages ne donnaient une avance décisive à aucun des deux principaux candidats. Mais si son ex-futur beau-frère était élu, ses problèmes n'étaient pas près de s'arranger.

Le spectacle qu'offrait son bureau l'agaça. Il commença à le débarrasser de l'attirail du parfait artiste que Léonore y avait installé jusque-là en toute impunité. C'est au cours de ses séjours à Vanves que la fillette avait été encouragée dans cette voie. *La Vallée d'Aoste* avait pris subitement l'allure de l'atelier de Michel-Ange visité par l'inspiration. Sa fille le lui avait dit un jour on ne peut plus clairement : « Tu comprends, papa, avec tes papiers partout, je n'ai plus de place pour installer mon matériel. Moi aussi, je veux mon bureau. Quand est-ce que je l'aurai ? » « Mon matériel » désignait sa collection de crayons de couleur, sa boîte à peinture et un stock effrayant de colles, chemises Canson, ciseaux et autres outils indispensables aux enfants surdoués, catégorie dans

laquelle ses grands-parents avaient une fois pour toutes rangé Léonore. Ses papiers à lui étaient enterrés sous un fatras d'œuvres en cours de réalisation. Il en avait pourtant besoin : il n'eût plus manqué qu'il perdît un dossier important !

D'authentiques vendettas naissaient souvent à Paris entre gens qui s'étaient crus proches, amis, frères de sang. Les pages des journaux regorgeaient de bons sentiments. J'ai confiance. On se parle librement. Je sais que tu ne me piégeras pas. Tu passes les photos que tu trouves bien. Les démonstrations d'affection suintaient de partout, les proclamations d'amitié éternelle se faisaient plus vibrantes à chaque reportage. Au milieu de ces relations trônait l'éthique. Le goût du beau. L'élévation spirituelle… Un an auparavant, *Paris-Match* avait publié sur trois pages un article qui avait porté un rude coup à ce pacte d'amour. Il y était question d'un mythe, d'un Grand Acteur, mais aussi de l'homme, plus fragile, incertain, imprévisible. Et puis, comment éviter de parler des femmes, de toutes ces femmes qui comptaient tant pour lui ?

Que de détails inhabituels dans cet article ! songeait Arnaud en le relisant. Ce portrait distancié lui sembla truffé d'allusions difficiles à décrypter, y compris pour un spécialiste du langage codé des médias comme lui. Ainsi ce passage sur la compagne, l'amie propulsée sur le devant de la scène du petit théâtre journalistique. « Maltraitée », pouvait-on lire à l'occasion de la description d'une de leurs nombreuses altercations. Bousculée ? Traitée sans égards ou… autre chose ? Pas tout à fait le même tarif, devant la XVII^{e}… Dans le contexte, on pouvait indéniablement comprendre que l'ami avait la main lourde quand une dame le contrariait. Et la précision, donnée trente lignes plus tôt, que l'acteur forçait un peu sur le Chivas quand il se sentait mal, ce qui pour l'heure était apparemment souvent le cas, n'arrangeait rien. L'ensemble, mis bout à bout, pouvait laisser penser que la star du cinéma français était un fameux poivrot qui folâtrait avec tout ce qui passait à sa portée et qui secouait sa régulière lorsque celle-ci osait émettre quelque protestation. Quel sens fallait-il donner à ce mot diabolique : « maltraitée » ? Qui ? Comment ? Par qui ? Où ? Quand ? Encore un truc perfide de journaliste insolent pour se faire comprendre sans trop de

risques ? Le jeune magistrat conclut à regret qu'il n'aurait jamais à juger cette affaire prometteuse.

C'est à cet instant que retentit la sonnerie de l'interphone. Il se leva et appuya sur la touche qui permettait d'établir la communication avec le hall de l'immeuble.

— C'est moi.

Il identifia instantanément la voix, qui le mit d'humeur badine.

— Qui ça, moi ?

— Écoute, Arnaud, ne fais pas l'idiot, ouvre-moi !

Ça commençait fort.

— C'est toi, Laure ?

— Ah, tu me reconnais ? Génial !

Il ouvrit la porte du hall. En bas, elle appelait l'ascenseur. Pourquoi ce débarquement à l'improviste ? En général, une demi-douzaine de coups de fil précédaient son arrivée dans le quartier. Laure vient de partir (Gentiane). Elle a été retenue par le PM, mais elle est en route (l'assistante de Gentiane). La rue des Archives est barrée du côté de la rue de Rivoli ; par où je peux passer, monsieur ? (René, son chauffeur habituel). Chéri, je suis à deux pas, mais ton quartier, c'est l'enfer ; tu ne veux pas nous rejoindre devant le BHV, ce serait plus facile (Laure). Ça y est, j'ai pris le sens unique et j'ai chopé la rue Vieille-du-Temple, ce n'est pas la peine de venir vers nous (René). Mais, aujourd'hui, pas de Gentiane, pas d'assistante, pas de René, pas de Velsatis, pas de gyrophare, pas de protocole et plus de « PM » : juste une grande fille toute simple avec son petit cœur en berne.

Il ouvrit la porte et l'aperçut sortant de l'ascenseur avec une lenteur qui lui parut encore plus calculée qu'à l'ordinaire.

— Ça me fait plaisir de te voir, dit-elle avec une voix d'hôtesse de l'air, en s'approchant pour l'embrasser.

Il détourna la tête juste au moment où leurs lèvres allaient se toucher. La manœuvre aboutit à un baiser maladroit sur la joue. La rencontre au sommet démarrait fraîchement.

— Je t'en prie, fais comme chez toi…

La sœur du Premier ministre se débarrassa de son manteau et fit semblant de chercher un endroit où le poser avant de le lui tendre avec un large sourire.

Une série de phrases idiotes venaient à l'esprit d'Arnaud.

— Comment vas-tu ? se contenta-t-il de lâcher comme si la question avait encore un sens pour lui.

— Oh, les derniers jours, c'est épouvantable, tu sais. Chacun y va de sa saloperie, c'est crevant…

Le magistrat se demanda s'il y avait, dans la remarque, une allusion le concernant.

— Que disent les derniers sondages ?

Elle le fixa une seconde, comme si elle hésitait à révéler un incroyable secret qui serait dans les journaux dès le lendemain matin.

— Xavier a un point d'avance.

— Ce sera serré.

— Oui, mais on pense que ça va passer.

Le jeune homme secoua la tête d'un air pensif sans prononcer une parole. Maintenant, en la regardant bien en face, il percevait sa nervosité.

— Écoute…

Sa voix s'enroua brusquement. Apparemment, elle ne pouvait plus parler. Tout cela semblait irréel. Elle s'était toujours parfaitement contrôlée. À quoi rimait ce cirque ?

— Je regrette ce que j'ai pu te dire de blessant. Je sais que je ne me suis pas occupée de toi comme j'aurais dû, mais c'est à cause de la campagne, tu comprends ?

— Mais, Laure, de quoi tu parles ?

— Ton texto de dimanche…

Il haussa les épaules. Le visage subitement redevenu dur, elle lui jeta un coup d'œil terrible.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris ? fit-elle en affichant un air interloqué très travaillé.

Il avait vécu pendant des mois chez les dingues sans s'en rendre compte. Ou plutôt, il n'avait pas voulu s'en rendre compte. C'est qu'il avait tellement désiré en être. Faire son entrée dans le monde des importants. Se trouver là où « ça » se passait. Savourer le pouvoir comme une friandise. Et séduire.

— En fait, tu sais, c'est ma fille qui a eu l'idée de ce texto. Et j'ai trouvé que c'était vraiment une bonne initiative.

— Mais tu déc… Enfin, je veux dire : tu laisses ta fille… J'ai rêvé, ou il se passait quelque chose de très fort entre nous ?

— Là, tu racontes n'importe quoi. Faut-il que je te rappelle l'originalité de ce qu'on pourrait difficilement appeler notre vie commune ?… Lorsque je devais prendre rendez-vous pour obtenir…

— Non, mais…

— Je termine : tu sais très bien que pour décrocher la moindre audience, c'était un cauchemar. Ce qui comptait, c'était Xavier. Xavier a fait une bonne interview. Xavier a gagné des points dans les sondages. Xavier a fait un meeting fantastique. Eh bien, marre de vivre avec Xavier !

— Mais pourquoi tu ne m'as jamais dit ça ?

— On en a parlé cent fois. Et d'ailleurs, si on s'est éloignés, il y a aussi d'autres raisons, tu le sais très bien…

— Ah, on ne baisait pas assez, voilà le grand drame !

— Écoute, pense ce que tu veux, ça ne m'intéresse plus. La vie de couple par fax et par mail, c'est pas mon truc.

— Je suis d'accord, je te l'ai dit en arrivant, mais…

— Attends, juste une dernière chose : le coup de m'inviter à la Lanterne pour la petite comédie du dîner d'amoureux et de me refiler en douce la mission d'interdire un bouquin, ça, je n'ai qu'à moitié apprécié.

— Je ne t'ai jamais rien demandé, n'invente pas, s'il te plaît !

Elle devait déjà imaginer des interviews de lui dans la presse. Censure à Matignon. Pressions sur un haut magistrat.

— Je ne retire rien, dit-il d'un ton sec. C'est ce que vous attendiez, tu me l'as fait comprendre ce soir-là. Et comme si tout ça ne suffisait pas, tu es ensuite passée au stade des menaces et…

— N'importe quoi ! siffla-t-elle entre ses dents.

— … et pas en prenant des gants ! C'est comme les crêpes, tu sais, j'aurai eu droit à une complète…

— Tu délires !

— … avec placardisation, départ programmé de la XVII^e^ chambre. Le retour à la circulation, comme chez les flics ! Et ne proteste pas : c'est Charvier lui-même qui m'a confirmé que vous m'avez collé une enquête administrative sur le dos.

Le nom du président du Tribunal bloqua net l'indignation de la conseillère spéciale du Premier ministre. Arnaud se félicita de cette invention. Cette canaille devait bien le surveiller. Un magistrat au sommet de la hiérarchie, qui prenait ses consignes auprès de cette petite clique, tel un domestique, on était au-delà de la République bananière ! Ne manquaient plus que les tontons-Macoute du regretté Duvalier. Et encore…

— Ce n'est pas moi : au contraire, je t'ai défendu…

Parce qu'en plus on débattait de son cas ! Exécution entre gens distingués. Il les imaginait : « Au fait, ton ex, on en fait quoi ? »

— Et qu'est-ce que souhaitait la frange dure de votre comité ? Me faire buter, peut-être ?

Elle haussa les épaules et prit l'air exaspéré qui lui permettait d'habitude de guider la conversation à son gré.

— Ne dis pas n'importe quoi, je t'en prie. On n'a pas besoin de ça en ce moment… Il n'a jamais été question de te faire quitter la XVII^e^. D'ailleurs, je ne vois pas quel aurait été l'intérêt de…

— Ah oui ? Tu veux un dessin, Laure ? Un de tes ex à un poste aussi sensible ?

— Quand tu as l'air buté comme ça, tu me fais peur.

— Je te fais peur ? Vraiment ? Pauvre petite chérie !

— Évidemment, si tu préfères croire tous ces pantins de magistrats, c'est ton problème… Écoute, je t'aime et c'est ça le plus important, non ?

À cet instant, Arnaud Vitale comprit que cette femme était capable de tout. Et dire qu'il avait sérieusement pensé l'épouser, lui, le parfait imbécile !

— Tu fais quoi, ce soir ?

Il sursauta. L'Anaconda s'approchait lentement, silencieusement. Dans quelques secondes il serait avalé, digéré, broyé, recraché, enveloppé d'une douce pellicule graisseuse et translucide, comme les proies de son homologue amazonien. Seule différence : il se sentait devenir serpent, lui aussi.

— Je m'occupe de ma fille. Car vos petites brigades ont aussi décidé de s'intéresser à Léonore. Oh, ne proteste pas, il y a des enregistrements ! Et puisque en ce moment j'ai des loisirs, j'ai même réussi à trouver le nom du commissaire qui traite de mon cas aux RG : un certain Mercurial, tu connais ?

Arnaud se sentait en pleine forme.

Elle haussa les épaules et soutint son regard. Les hommes finissent toujours par céder, dans ce genre de situation, lui avait-elle expliqué, un jour de confidences. Un dîner, quelques belles paroles, un passage au lit et l'affaire était dans le sac. L'amant se transformait en eunuque. Après quoi, elle choisissait dans son sérail celui qui aurait la faveur de la distraire au fil des jours. Le souvenir de cet aveu avait bien aidé Arnaud.

— Si tu veux, je repasse chez moi et tu me rejoins plus tard… ?

Il n'en croyait pas ses oreilles. Jamais elle n'avait manifesté une telle compréhension. Tant de gentillesse masquait les plus

grands périls. Il fallait donner un coup sur le museau de l'Anaconda.

— Laure, je te l'ai dit, c'est fi-ni ! On a déjà eu des dizaines de conversations sur tout ça… Maintenant, c'est trop tard. Je ne comprends même pas comment tu peux imaginer…

Elle le regardait, incrédule. Alors, tous ces sortilèges mis patiemment au point durant des années ne servaient plus de rien ? Il y avait donc un antidote ? Et personne ne lui en avait rien dit ? Des larmes coulaient sur ses joues. Arnaud se surprenait : aucune émotion face aux vieux trucs de l'artiste en perdition. Elle ne pleurait que sur elle-même. Pas sur lui, ni même sur ce couple qu'ils auraient pu former.

— Mais, Arnaud… tout ce qu'on a vécu ensemble… nos projets…

Les sanglots lui cassaient la voix.

— Laure, nous allons virer au grotesque.

— Ce sera trop dur, sans toi.

— Il fallait y penser avant.

— C'est ce que j'ai toujours fait ! dit-elle en élevant la voix.

— Écoute, ça suffit, la comédie. Mais, avant que tu partes, une dernière chose.

Elle le fixa d'un air hébété.

— Ta petite mafia chic, je m'en fous. Il peut leur arriver n'importe quoi : lettres anonymes, accidents de voiture, tabassages, qu'ils se démerdent ! Je ne m'en mêlerai jamais. Tu comprends ?

— Je crois, réussit-elle à articuler d'une voix incertaine.

— Vos histoires ne me concernent plus. Par contre, il y a deux personnes à qui il ne doit rien arriver…

— Ah, je comprends mieux la situation…, fit-elle d'un ton grinçant.

Il hésita une seconde. Sa remarque l'obligeait à commencer par l'autre nom de sa « liste rouge ».

— Je prendrais comme un acte dirigé contre moi personnellement le fait qu'on fasse des misères à Damien Roussel…

Tout son corps se redressa d'un mouvement vif qui avait quelque chose de surprenant chez une personne en apparence si abattue.

— À ce sujet, je te remercie de m'avoir prévenue que le responsable de ce torchon était ton ami intime.

— Pense ce que tu veux. Je ne l'avais pas revu depuis des années. En fait, c'est ton comportement qui m'a fait renouer avec lui.

— Ça, c'est la meilleure !

— Donc, pas de vacances forcées, pas de filiale fantôme pour qu'il s'épanouisse, rien. Tout continue comme avant : c'est clair ? D'ailleurs, vous avez bien travaillé : le bouquin de Péricolo est introuvable en librairie et, visiblement, personne ne compte en parler dans les médias.

— Tu nous prêtes beaucoup de pouvoir. Ces torchons n'intéressent pas les Français, voilà tout.

— Épargne-moi ton humour noir ! Laure, on est d'accord ? Comme Fréron est beaucoup trop lâche pour se lancer sans instructions, toute mesure visant Damien ne pourrait émaner que des actionnaires parmi lesquels vous comptez justement de bonnes connaissances, ou bien encore de Saintenac, un futur auteur maison, à ce que j'ai compris… Évite-toi le ridicule de prendre de grands airs, je te prie : c'est toi-même qui me l'as dit un jour.

Deuxième invention. Ce changement de vie commençait bien.

— Et puis, il y a Éloïse…

— Je la connais, celle-là ! vociféra la sœur du Premier ministre. Juste une question : depuis combien de temps vous couchez ensemble, tous les deux ?

Le magistrat n'avait aucune intention de laisser dégénérer cet instant de bonheur.

— Tu perds la boule, vraiment. Il n'y a rien entre nous, et tu le sais bien.

Elle le regarda d'une façon qui l'inquiéta.

— Ah oui ? Et pourquoi vous vous cachez pour vous voir ?

— Je n'ai plus le temps de discuter, Laure, excuse-moi. Je veux juste te dire : ne touche pas un cheveu d'Éloïse. Parce qu'autrement, crois-moi, je n'aurai aucun scrupule à m'en servir, moi, des médias ! Et, avec Damien, à nous deux, on n'est pas manchots, je t'assure !

— Tu n'oserais jamais ! Tu es beaucoup trop trouillard ! Et puis, tu leur dirais quoi, aux médias ? Tu crois qu'ils t'écouteraient ? Tu sais, c'est un métier. Aussi difficile que magistrat, peut-être même plus, persifla-t-elle.

— Eh bien, on verra, dit-il en la fixant avec un large sourire.

— Je ne suis pas venue ici pour recevoir des ultimatums. Tu es bien sûr de toi ? C'est fini ? Tu m'abandonnes au pire moment ?

Elle se leva brusquement et tourna autour de lui en levant un doigt vengeur dans sa direction.

— Tu le regretteras, Arnaud.

— Garde ton calme. Je ne t'agresse pas. Fais-en autant, s'il te plaît.

Elle ne l'écoutait plus.

— Tu ne te rends pas compte ! criait-elle maintenant. C'est moi qui t'ai imposé. Personne ne voulait de toi. Ni Xavier, qui se méfiait, ni Gilbert, qui te hait. Personne ! Mais tu me plaisais. Et puis, c'est vrai, tu avais le bon profil. Pas de casseroles, une belle gueule, de la souplesse à revendre. Tu n'as pas eu à te plaindre, il me semble. Voyages officiels, mariage people en vue, de nouvelles relations, la XVII^{e}, tout s'est bien passé pour toi, non ? rassure-moi ! Mais il a fallu que tu fasses le malin. Que tu voies en cachette cette petite salope qui a déjà failli couler Xavier ! Et ton petit copain éditeur ! Et ensuite, ta décision dégueulasse sur le bouquin de Péricolo, alors que tu savais combien c'était capital pour nous.

— Laure, je me permets de te rappeler que je suis magistrat, et…

— Je le sais, tu me les as assez répétées, tes conneries sur ton métier, ton indépendance, ton sens de l'État… Mais l'État, c'est nous, espèce d'imbécile ! Ça fait plus de vingt ans que ma famille dirige ce pays de merde, et on s'en est pas trop mal sortis ! Alors, c'est pas des petits connards dans ton genre qui vont changer le cours des choses !

Il ne comprenait pas d'où lui venait ce calme qu'il éprouvait depuis que cette Furie avait forcé sa porte.

— Et Péricolo aussi appartient à la catégorie des connards, comme tu dis ?

— Ah, lui… c'est le pire…

— Il a pourtant fini par se réveiller. Même lui.

— Je suis la seule à pouvoir juger mon père, figure-toi ! Et ce n'est pas toi…

Il la regarda avec effarement, incapable de deviner si elle tentait un ultime coup de bluff pour l'apitoyer. D'un côté, cela aurait expliqué pourquoi Péricolo l'avait épargnée dans son livre. D'un autre, la ficelle était un peu grosse.

— Hé oui, c'est comme ça, fit-elle en soupirant. Ma mère et lui ont eu une aventure, autrefois…

— Mais depuis quand… ?

— Ma mère me l'a avoué ce week-end pour tenter d'apaiser les choses. Et…

Arnaud Vitale éprouva presque de la compassion pour cette grande névrosée. Elle mentait, il en était presque sûr. Mais quand bien même elle aurait dit vrai ? L'espace de quelques secondes, il hésita à aller vers elle pour la réconforter, mais il se ravisa à temps. Elle comprit, se leva et quitta la pièce sans un mot.

CHAPITRE 40

Entrefilet

SÉCURITÉ ROUTIÈRE-CORSE
ACCIDENT MORTEL
SUR UNE ROUTE SIGNALÉE COMME DANGEREUSE

BASTIA (AFP) – À la suite d'une collision avec un véhicule non identifié, une Range Rover immatriculée au Luxembourg a fait une chute de soixante mètres, mardi 6 avril, le long d'une falaise située au point kilométrique 16 de la D 81, près de Nonza. Il n'y avait à son bord que le conducteur, Roger Santelli. Retiré depuis plusieurs années au monastère de la Miséricorde, cet ancien nationaliste avait été récemment mis en examen dans une affaire de disparition relevant du droit commun. Les premières investigations de la section de recherche de la gendarmerie écartent la piste criminelle. Le nombre d'accidents de la route mortels, en Corse, est toutefois en régression de 12,7 % par rapport à la même période de l'an passé. Mais cette départementale demeure un des points noirs de la circulation sur l'île. Son tracé devrait, selon la préfecture, être remanié avant la fin de l'année.

AFP 080456

CHAPITRE 41

Devant le Grand Porte-Glaive

Maurice Mercurial sonna à l'interphone du blockhaus qui tenait lieu de siège social à la Grande Loge Unie de France. Il n'y était venu qu'en de très rares occasions, pour des cérémonies où les portes étaient grandes ouvertes, les frères nombreux et endimanchés. Ce mercredi 14 avril, à quatre jours du premier tour de la présidentielle, le flic était aux abois. Cette mission était pourrie, il l'avait toujours su. Le début de sa petite Bérézina personnelle ç'avait été une note de service de Polignac. Après lui avoir mis la pression à propos de Vitale, de ses parents, de sa fille, de son poisson rouge – « Les conditionner, Mercurial, vous savez faire, non ? Ce n'est pas un vieux de la vieille comme vous qui va flancher juste quand on a besoin de lui. À quelques mois de la retraite, ce serait dommage… » –, son directeur avait commencé par ne plus le saluer dans les couloirs. Sentant la prime de départ lui échapper et se volatiliser la voiture promise à sa femme, Mercurial avait redoublé d'ardeur. Et la première note de service était tombée pour lui rappeler les règles déontologiques en vigueur. Elle avait été suivie d'une deuxième, puis d'une troisième. Polignac voulait lui faire endosser toute la campagne anti-Vitale. Pourquoi ? Mystère. Comme s'il avait pu à lui seul actionner les services fiscaux, les services sanitaires et l'inspection de la Chancellerie ! Alors qu'il s'était contenté de placer le juge sur écoutes et de téléphoner à la gamine pour mettre un peu d'ambiance. Une

gentille farce, sur l'échelle éthique des RG. Et puis, vendredi dernier, il avait reçu la lettre.

À LA GLOIRE DU GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS

NOUS, Grand Porte-Glaive de la Grande Loge Unie de France, invitons le R.F. Maurice Mercurial à se présenter le mercredi 14 avril à 17 h 30 devant un conseil restreint, salle Anderson.

ATTENDONS ses explications sur son comportement professionnel et la compatibilité de celui-ci avec ses engagements auprès de la Grande Loge.

Sentiments fraternels

Mercurial avait passé le week-end terré dans l'atelier qu'il s'était installé dans le sous-sol du pavillon. Ne voir personne. Pas sa femme, pas son fils. Personne. Cuver sa rancœur et essayer de refaire surface. Si les frangins le lâchaient aussi, c'était fini. Ils avaient fait toute sa carrière. Sans la fraternelle du ministère de l'intérieur qui regroupait près de mille adeptes, il n'aurait jamais été commissaire. Et puis, à chaque franchissement de grade, les frères avaient œuvré. L'assurance « trois points », comme on disait dans la maison, était une garantie contre tous les soucis, petits et grands, du fonctionnariat : mutation non désirée, notation insuffisante pour passer divisionnaire, problèmes disciplinaires… Après trente ans de cotisations scrupuleusement réglées, de présence assidue tous les mardis soir – sauf quand le service l'en empêchait – à l'atelier « Fils de la Lumière » où il retrouvait des collègues, dont un très haut placé, voici qu'il était convoqué. CONVOQUÉ !

Il montra le papier au gardien – la non-mixité maçonnique frappait aussi à l'échelon du personnel subalterne – qui déverrouilla la lourde porte d'entrée en fer et verre dépoli. Le commissaire pénétra dans le grand hall et s'obligea à marcher lentement, s'astreignant au sang-froid. C'était maintenant que tout se jouait. Polignac ne pourrait rien contre lui s'il obtenait l'appui de la franc-maçonnerie. Oh, il comprendrait vite : un ou deux coups de fil lui conseillant de laisser son subordonné partir gentiment à la retraite devraient suffire. S'il s'entêtait, quelques échos dans la presse sur les ratés du directeur des RG le ramèneraient à la raison.

La salle Anderson était située au premier étage. Mercurial prit l'ascenseur en compagnie d'un type renfrogné qui ne le salua même pas. Les usages se perdaient, dans la maison ! Mais il était prêt à pardonner à ce frère discourtois. Son plan de bataille anti-Polignac devrait fonctionner, cette convocation ne pouvait être que de pure forme. Après tout, il n'avait rien fait de mal, à part exécuter les ordres ! Il allait expliquer et tout s'arrangerait…

Maurice Mercurial poussa une porte revêtue d'un cuir noir fatigué qui, en pivotant, émit un grincement désagréable. Dans

la pièce aveugle, le damier noir et blanc du carrelage luisait sous la lumière des plafonniers. Aucun des trois hommes qui l'attendaient n'était en tenue maçonnique. Contrairement à ce que lui avait fait redouter le courrier, il s'agissait donc d'une rencontre informelle. Le commissaire retrouva le sourire. Au centre, un homme âgé qu'il avait vu à plusieurs reprises dans des manifestations internes à l'organisation. C'était lui, le Grand Porte-Glaive, l'équivalent du ministre de la Justice, capable de faire et défaire les réputations maçonniques et d'exclure, au besoin, les mauvais éléments. Dans le civil, son C*V* était moins flamboyant, puisque cet agent immobilier était passé plusieurs fois à la limite de la mise en examen pour escroquerie et n'avait dû son salut qu'à la puissance du réseau. À sa gauche, le vénérable de son atelier lui adressa un bref sourire contrit. Cet ancien commercial de chez Rank Xerox ne se sentait plus depuis qu'il présidait aux destinées des « Fils de la Lumière ». À droite, enfin, un personnage que le flic ne s'attendait pas à trouver en ces lieux : le directeur général de la Police nationale en personne. Le vénérable lui fit signe de s'asseoir. Sa belle humeur se ternit à nouveau lorsqu'il comprit qu'il se retrouvait comme au tribunal : face à un président et à ses deux assesseurs.

Mercurial posa son imperméable fatigué sur le dossier d'une chaise pliante puis s'y assit. Pour se donner contenance, il mit sa serviette sur ses genoux et commença à farfouiller dedans, comme à la recherche de précieux documents. Ses trois juges restaient silencieux, observant son manège avec des regards d'ethnologues.

— Voilà, je suis là. Je dois vous avouer que je ne comprends pas très bien…

Le Grand Porte-Glaive fronça les sourcils.

— Mon très cher frère, tonna-t-il, as-tu jamais eu à te plaindre de la franc-maçonnerie ?

— Non, non, bien au contraire, répondit le gros flic avec une obséquiosité exagérée.

— Eh bien, aujourd'hui, la franc-maçonnerie a à se plaindre de toi. C'est pour cela que tu es parmi nous : pour qu'on essaie

de trouver une solution honorable pour toi et pour notre obédience, qui ne peut se permettre d'être à nouveau salie par des scandales.

— Mais trouver une solution à quoi ?

Cette fois, ce fut le directeur général de la Police nationale qui prit la parole.

— J'ai reçu la semaine dernière une demande de comparution en conseil de discipline signée de Vincent Polignac. Votre directeur souhaiterait que vous soyez sanctionné au plus vite, en tout cas avant le second tour de la présidentielle, le 2 mai…

Le visage de Mercurial se vida de tout son sang. Il ne parvenait plus à parler et s'efforçait juste de maîtriser le tremblement qui commençait à s'emparer de lui. Sans compter que le directeur de la Police dérogeait au tutoiement maçonnique pour bien marquer ses distances.

— … Il semble que vous ayez outrepassé dans des proportions inacceptables les ordres reçus concernant la surveillance d'un magistrat proche de Matignon. Si nous sommes là aujourd'hui, c'est pour tenter de trouver une issue. J'imagine que l'idée de surveiller ce Vitale ne vous est pas venue toute seule.

— Non, monsieur le directeur, cela a fait l'objet d'une commande précise. J'ai même tenté de dissuader mon directeur de me confier cette mission. Mais il n'a rien voulu savoir…

— Fort bien, Mercurial. Mais vous aviez des ordres écrits ?

— Monsieur le directeur !

— Nous sommes là pour vous aider dans la mesure de nos moyens, qui sont beaucoup plus modestes que vous l'imaginez. Le Grand Porte-Glaive nous fait l'amitié d'être parmi nous pour se porter témoin de tout ce qui sera dit. Et votre vénérable a tenu lui aussi à vous apporter son soutien. Vous allez en avoir besoin. La note de Vincent Polignac fait état de manœuvres d'intimidation auprès de l'entourage de ce juge, notamment une mineure, sa fille de huit ans. L'affaire est

remontée jusqu'à Matignon. Pourquoi avoir montré tant de zèle pour opérer ce mange-merde de Vitale ?

— J'avais des ordres. Il fallait le mettre sous pression, m'a-t-on dit. Alors j'ai traduit. J'ai été perturber un peu ses parents, puis j'ai appelé la petite fille pour bien faire comprendre à son père qu'on ne plaisantait pas.

— Mais ça n'a pas marché ! Là est le problème. Vous avez échoué sur toute la ligne…

Ils le laissèrent mijoter quelques minutes.

— Maurice, il faut que tu nous dises tout, susurra le vénérable du ton qu'on emploie pour s'adresser aux grands malades. On est là pour t'aider, éviter le scandale. Tu es presque à la retraite, Maurice, et non seulement tu te mets dans une situation terrible, mais tu nous entraînes dans ta chute. Si cette histoire s'ébruite, c'est toute l'obédience qui sera touchée. Et Dieu sait que nous n'avons pas besoin de cela !

— Nous faisons appel à ta dignité de maçon, ponctua le Grand Porte-Glaive.

Toi, avec les six mises en examen auxquelles t'as échappé, t'es vraiment mal placé ! pensa très fort le commissaire avec ce qui lui restait de cerveau. Bientôt, celui-ci serait carbonisé par la catastrophe dont il se savait la victime désignée. Mais ce qui parvint à franchir le seuil de ses lèvres fut fort différent. Une sorte de cri plaintif :

— Des trucs comme ça, on en fait tous, dans le service. C'est même pour ça qu'on est payés. Vous n'allez pas me lâcher ? J'suis même pas à six mois de la retraite…

— C'est largement suffisant pour prononcer une mise à la retraite d'office avec suspension de la pension. N'importe quel conseil de discipline prononcerait cette sanction, reprit le grand manitou de la Police. Nous sommes ici entre frères et j'estime qu'il faut trouver une solution en interne. Voilà ma proposition : vous allez demander votre mise à la retraite anticipée pour raison de santé. Un de nos frères est prêt à vous signer un certificat d'expertise médicale : dépression sévère et persistante vous mettant dans l'incapacité de continuer

d’exercer votre activité professionnelle. Vous repassez au bureau juste pour prendre vos affaires personnelles. Puis vous rentrez chez vous, Mercurial, et vous n’en sortez plus, sauf pour aller chercher le pain. Et vous vous faites oublier. De mon côté, je me charge de Polignac. On évite le conseil de discipline, le scandale, et vous conservez votre pension.

— Et ma prime de départ ? osa Mercurial à qui l’image de son épouse en colère donna l’audace du désespoir.

— Écoute, Maurice, je crois que notre frère fait déjà le maximum. Tu oublies ta prime de départ et on s’occupe du reste, d’accord ?

Le commissaire acquiesça avec une mine d’enterrement. Adieu, voiture, paix conjugale…

C’est le moment que choisit le Grand Porte-Glaive pour reprendre la parole.

— Peux-tu me remettre ta convocation ?

— Pour quoi faire ?

— Nous allons la détruire, afin qu’il ne reste pas trace de cette entrevue. Puisque nous avons pu nous arranger, il n’y a aucune raison de conserver la moindre mention de cet entretien. D’ailleurs, il n’a jamais eu lieu. Peux-tu aussi écrire une lettre à ton atelier demandant ta mise en sommeil pour raison de santé ?

— Comment ?

— Maurice, il faut être cohérent, expliqua le vénérable de sa voix réservée aux grands dépressifs. Tu es gravement malade, tu vas te soigner. Dès que tu iras mieux, tu reviendras parmi nous.

Mercurial rédigea sur la feuille blanche qu’on lui tendait sa demande de retrait provisoire. En échange, le Grand Porte-Glaive lui remit un dossier dans lequel il trouva un certificat médical signé.

— Bien, la séance est levée, décréta le Grand Porte-Glaive. Repose-toi, et reviens vite parmi nous.

Il se leva, fit le tour de la table pour venir embrasser Mercurial. Le directeur de la Police nationale fit de même, suivi par le vénérable de l'atelier « Fils de la Lumière ».

Cinq minutes plus tard, Mercurial attendait le bus, assis sur un banc. Il tenait sa tête entre ses mains pour cacher les larmes du grand dépressif qu'il était devenu.

CHAPITRE42

Conversation *post mortem*

Le lieu du rendez-vous avait fait l'objet de tractations dignes des accords de Camp David. Eloïse avait finalement accepté à contrecœur de se rendre à l'hôtel Matignon, en terrain ennemi. Arnaud l'avait convaincue qu'elle avait tout à y gagner. Le rapport des forces penchait en sa faveur. Elle n'avait emporté avec elle qu'une copie de la lettre manuscrite de frère Roger et plusieurs pages de notes qu'elle avait prises en examinant les deux enveloppes de documents dont le magistrat avait hérité.

La tête qu'il faisait, mercredi dernier, en débarquant à l'appartement ! La journaliste avait passé la journée avec Léonore : matinée à la Cité des Sciences, McDo, puis après-midi à la maison pour faire les devoirs et se reposer. Elle avait découvert à cette occasion ce qu'était, dans la société moderne, un petit être de huit ans. Une journée de travail normale, par comparaison, ressemblait à un long dimanche de farniente. Mais elle avait été contente de s'occuper de la fillette : non seulement elle était gaie et amusante, mais elle s'était révélée une excellente informatrice sur la vie passée de son papa. Surtout, elle détestait Laure au-delà de tout. Que des qualités !

Ce soir-là, Arnaud était arrivé avec deux grosses enveloppes en papier kraft sous le bras. C'était le testament de Roger Santelli. L'émissaire était une grande femme rousse qui avait harcelé le greffe de la XVII^{e} chambre pour accéder à Arnaud.

« Très belle, genre espionne russe », avait commenté la secrétaire en lui remettant les deux plis. La femme n'avait rien dit, si ce n'est qu'il s'agissait d'archives extrêmement précieuses dont elle avait conservé copie, et que leur propriétaire était mort huit jours auparavant dans un étrange accident de la route.

Ce mercredi-là, Léonore avait eu le droit de venir dormir chez Éloïse. Dès 20 h 30, elle avait été couchée dans le petit lit d'appoint du salon. Éloïse et Arnaud étaient descendus dans une brasserie déserte pour étudier de près le contenu des enveloppes. Le mode d'emploi se trouvait à l'intérieur ; une lettre du patron du monastère de la Miséricorde balançait tout : ses liens avec la sainte famille, son histoire personnelle, la restauration du lieu et le reste. Suivaient des listings de mouvements de fonds et des photographies du labo clandestin.

Éloïse et Arnaud étaient les derniers clients de la brasserie. Ils n'avaient presque pas parlé durant le dîner. Lui, revoyait le moine tonsuré en grande conversation avec Laure pendant la fête, et surtout la cave, la porte blindée, les digicodes… Et puis, toute cette sympathique ambiance mafieuse… Éloïse, elle, pensait à Selim, à Samira, aux petits sachets avec les empreintes du candidat. Le patron de l'établissement avait manifesté les signes d'une impatience grandissante. Il avait déjà rangé les chaises de la terrasse couverte, fait clignoter à plusieurs reprises les lumières et posé l'addition sur leur table. Arnaud avait réglé, remis l'enveloppe au milieu du paquet de documents, pris la main de la jeune femme et l'avait entraînée dans la rue Montessuy où un petit crachin les avait obligés à presser le pas, bras dessus, bras dessous.

Ils étaient rentrés sans bruit dans l'appartement et s'étaient blottis dans le lit d'Éloïse pour ouvrir l'enveloppe. Que pouvait-elle contenir de pire ? Un procès-verbal de première comparution, puis un récit écrit de la main de Roger Santelli. Le bateau, Xavier, la fille, l'accident…

La journaliste n'avait pas prononcé une parole. Elle tremblait tant que les caresses d'Arnaud avaient mis beaucoup de temps à l'apaiser. Au bout de la nuit, ils n'avaient pas dormi, mais avaient beaucoup parlé. Ils allaient affronter

l'ennemi, traiter d'égal à égal avec lui. Ils en avaient les moyens, ensemble.

Une semaine s'était écoulée depuis lors. Le premier tour avait donné une courte avance à Xavier. Et maintenant elle était là, à l'hôtel Matignon. Elle se repassait le film, tout en patientant dans l'antichambre, près du bureau de la secrétaire. Déjà un quart d'heure. Elle se leva, marcha jusqu'à l'assistante de Laure et, de son ton le plus aimable :

— Je suis désolée, mais je ne vais pas pouvoir attendre beaucoup plus longtemps. J'ai d'autres rendez-vous, ensuite.

Gentiane prit son habituel air apaisant.

— Elle a presque terminé. Je lui rappelle que vous êtes là.

Éloïse retourna s'asseoir d'un pas faussement calme. Si cette salope ne la recevait pas, elle devrait faire quoi ? Lui laisser une copie de la lettre ? Trop risqué. Et si elle la recevait, est-ce qu'elle allait tenir le coup ? En rester au scénario qu'elle avait échafaudé avec Arnaud ? Oui, elle avait le trac, mais elle s'en sentait parfaitement capable. La secrétaire était maintenant devant elle, tout sourire. La journaliste la suivit jusqu'à un grand bureau couvert de tout un capharnaüm de notes, de photos de campagne, d'articles surlignés. Au centre, Laure semblait absorbée par l'écran de son ordinateur. Elle ne leva pas la tête. Cinq secondes, dix secondes. Sans réfléchir, Éloïse marcha jusqu'au fond de la pièce de manière à se trouver derrière elle. Un astroflash ! Elle consultait un thème astral sur Internet ! En un éclair, Laure cliqua pour fermer la page et retrouver son fond d'écran. Mais Eloïse avait été la plus rapide. Tout en revenant face au bureau, elle s'enquit :

— Les astres sont favorables ?

— Que puis-je pour vous ?

Autrefois, les deux femmes s'étaient tutoyées.

— Je ne vous prendrai pas beaucoup de temps. Je suis venue au nom du devoir de mémoire, comme dit votre frère dans ses discours…

— Oui ?

— Roger Santelli, ça vous dit quelque chose ?

Laure fit une moue perplexe.

— De toute façon, peu importe. Avant d'être victime d'un accident stupide, cet homme a tenu à transmettre son savoir. Il se trouve que je suis une des dépositaires…

— Qu'est-ce que vous racontez ?

Laure battait maintenant du pied droit avec ardeur et avançait son buste vers Éloïse, les mains bien à plat sur le bureau. Ses ongles marquaient de dix petites taches rouges les papiers posés devant elle.

La journaliste sortit son cahier de notes ainsi que la copie de la lettre qu'elle tendit de loin à son interlocutrice.

— Écoutez, je n'ai pas de temps à perdre avec des enfantillages…

— Pour épargner votre temps, je ne vous parlerai pas cette fois de la fille du bateau, de la Range Rover ni de votre frère…

— C'est une lamentable manipulation, fit la conseillère en haussant la voix. Tout cela est entièrement faux et vous le savez bien. Ce pseudo-moine a pété les plombs. Il a profité du monastère pour organiser ses petits trafics, et lorsque nous l'avons découvert, il a cherché à nous compromettre. J'ai cru que personne de sensé ne goberait son histoire. Vous croyez quoi ? Tenir le scoop du siècle ? Eh bien, écrivez-le et demandez à Jean de Vézelay s'il veut bien le publier ! C'est écœurant. Surtout venant de vous ! Mais faites très attention : on ne vous loupera pas…

Éloïse ne put s'empêcher d'agripper les bras de son fauteuil Empire.

— Je n'aime pas beaucoup ce ton. Il suffit que je passe en direct chez Fogiel avec quelques documents, et c'est vous qui serez mal…

— Marco est un ami…

— Bon, écoutez, je n'ai pas l'intention de faire un scandale, et Arnaud non plus.

— Arnaud ?

— Oui, Arnaud. J'ai peur que vous n'ayez pas tenu compte de votre dernière conversation avec lui.

— Qu'est-ce qu'Arnaud vient faire dans cette histoire ? fit Laure en jouant la candide.

— Ça, c'est son problème, et un peu le mien, désormais. Il vous a demandé deux ou trois choses. Mais il n'a pas clos sa liste. En ce qui concerne ses parents, par exemple, on n'a pas progressé. Le fisc, les services sanitaires sont toujours sur leur dos…

— Hé, vous vous faites un film, tous les deux !

— Possible, mais vous allez quand même m'écouter jusqu'au bout ; et je souhaite que vous preniez des notes. Oui, un stylo, une feuille de papier. Pour ne rien oublier…

Laure fit mine de se lever pour mettre fin à la séance. Éloïse ne broncha pas et poursuivit :

— Je suis très sérieuse. En plus d'Arnaud et de sa famille, je m'intéresse de près à ce qui arrive à deux personnes et à leur entourage : Damien Roussel et aussi Selim Belkaci.

À l'énoncé de ce dernier nom, Laure retomba lourdement sur son fauteuil.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— La paix, juste la paix. Ce qui veut dire : plus de sbires sur le dos d'Arnaud, plus d'enquête administrative, d'accord ? Damien Roussel, je crois qu'Arnaud vous en a déjà parlé, non ? Et puis Selim. C'est un type très futé. Nous pensons tous qu'il mérite un poste dans une télévision publique au titre des « minorités visibles » : c'est bien comme ça qu'on dit ?

— Vous voulez peut-être qu'il présente le 20 heures ? Vous avez vu comment il parle ? grinça Laure.

— Débloquez-lui une place dans un des stages de formation proposés au nom de la mixité sociale qui vous obsède tant depuis deux mois. Vous verrez, au bout de quinze jours, il parlera aussi bien que vous et que Xavier.

— Et pour vous, petite madame, ce sera quoi : la présidence du CSA ?

— J'examinerai toutes les propositions. Mais, sérieusement, je veux juste la paix. Et pas de coups de fil à Vézelay, pas de salades sur moi. C'est tout.

— Les documents ? Je peux les voir, tout de même ?

— Non. Il va falloir me croire sur parole.

Eloïse prit congé au moment où une porte dérobée s'ouvrait, à droite de la pièce. Machinalement, elle tourna la tête, reconnut le Premier ministre, croisa son regard, puis tourna les talons.

CHAPITRE43

Des ténèbres à la lumière

Quand j'ai reçu le coup de fil, à 18 h 30, j'y ai enfin cru. Tous baisés ! Et bien profond ! ON A GAGNÉ, qu'ils beuglaient comme des veaux, place de la Concorde. Bien sûr, bien sûr. Ça va leur passer, mais, pour l'instant, ça leur fait du bien. Tant mieux. On est passé des ténèbres à la lumière. Du conservatisme à la construction d'une nouvelle société. Mais certainement, mes biquets. L'écoute, le dialogue social, l'égalité de tous les beaufs, main dans la main, c'est tout moi, ça. Redistributeur de chances : la voilà, ma vocation. Pour l'instant, la France ; demain, l'Europe. Et puis le monde ! Depuis tout petit, je voulais faire président de la République. Papa, je veux changer la vie. Ferme-la et bosse. Après, on verra. Comme si tu étais capable de faire de la politique ! Tu n'y connais rien, mon pauvre Xavier, tu es à moitié analphabète ! Et quand je dis à moitié, je suis gentil. Et ta mère qui croit que tu pourrais faire une grande école ! Je rêve !… Elle a perdu les pédales, celle-là. Mais, papa… Allez, ça suffit, finis ton assiette et va travailler dans ta chambre. Il serait épaté, le vieux, de me voir ce soir. L'Élysée, ça t'en bouche un coin, hein ? T'as jamais cru en moi. Et pourtant, tu vois, j'y suis arrivé. Mieux que toi. T'as jamais fait mieux que sénateur de la Sarthe. Ah, j'oubliais : employé aussi à mi-temps à Énergies de France, toujours prêt à rendre des services pour trois francs. Pas glorieux. Dommage que tu sois plus là pour assister au spectacle, ce soir. Ça me manque. Il y

a maman, évidemment, mais ça n'est pas pareil, elle comprend pas grand-chose à ce que je fais. Reste Laure. Très bonne, ma petite sœur, sauf dans la dernière ligne droite. Là, elle a sérieusement merdé. Enfin, peu importe maintenant.

Président. J'arrive pas à m'y faire. Chauffeur, à l'Élysée ! Oui, à l'Élysée, abruti, tu connais pas ? Ah, quand même ! Faut que j'en profite, parce que ça va pas durer, la lune de miel. Dans six mois, ils feront la gueule. Et dans un an, j'aurai le droit à la Grande Déception. Mais qu'est-ce qu'ils veulent ? Le chômage ? C'est foutu. Qu'est-ce que je peux faire ? Relancer la consommation ! Ah ça, c'est futé, c'est nouveau ! Relancer ! La consommation ! Et avec quoi ? Du pouvoir d'achat ! Génial. Comment j'y avais pas pensé avant ! Et il va venir d'où, tout ce magnifique flouze ? Des coffres-forts du monastère ? Non, faut pas déconner. Alors, d'où ? Où est-elle, la caverne d'Ali Baba du POUVOIR D'ACHAT ? Y a pas de caverne, espèces d'idiots ! Ça fait trente ans que vous voulez pas comprendre ! Alors, sans caverne, sans trésor caché, comment je fais, moi ? Je distribue mes petites réserves ? Je plaisante ! Faire fonctionner le Grand Bordel, ce qu'ils appellent l'État ? Elle est en faillite, la Pompe aspirante. Mille milliards d'euros de dettes, soixante-dix milliards d'euros de déficit. Par an. Une paille. Vingt-cinq ans à rembourser devant nous. Alors, où ils vont, les sans-emploi ? Eh ben, à l'ANPE. Comme du temps de mon prédécesseur. Et de mon successeur. C'est comme ça. De toute façon, même si je voulais m'agiter, y a la BCE qui me tomberait dessus ! La Fabrique à billets de Francfort, quoi. Vouloir construire l'Union, la Sublime Porte de tous les Grands Peuples européens qui s'aiment tant, et penser en même temps qu'on allait pouvoir continuer à bricoler dans notre coin, à Bercy ? Foutaises.

Souveraineté nationale, Grandeur de la France, qu'il disait, le Vieux. Disparue, la Souveraineté. Engloutie, la Grandeur. Faut payer les traites d'un demi-siècle de mégalomanie, maintenant. Comment ? Ça, c'est la devinette du jour. De toute façon, je ferai comme les autres. Relance, nouveau souffle, état de grâce et régalade générale. Et puis feu orange, gros yeux à Bruxelles, le trou qu'on peut plus cacher. Et la raison

qui revient. Pas la rigueur, attention. Ni l'austérité. Non, pas du tout. Le sens de l'État, simplement. On bricolera comme on l'a toujours fait. On s'en est toujours sorti jusqu'ici, non ?

Et comme Premier ministre ? Le plus peinard, ce serait Gilbert. Il connaît la musique. Bien sûr, ça fera pas jeune-jeune. C'est un problème. Je pourrais peut-être faire revenir le Surdoué. Normale, Conseil d'État, commissaire à Bruxelles, ancien ministre. Tout fait à quarante ans, celui-là. Mais il oubliera de me donner l'ordre du jour du Conseil des ministres au bout de trois mois. Pas galéré si longtemps pour introniser déjà un successeur de merde !

Alors, qui ? Un finaud qui tienne la boutique. Et qui mette au pas les petits salopards. L'ex-futur mari d'empaffé de juge, par exemple. Et son copain éditeur sans foi ni loi, sans oublier leurs complices. Ils vont tous boire la tasse ! Et cette ordure de Péricolo aussi, faudra se le faire. Surtout que son bouquin m'a pas empêché d'être élu. Faut dire qu'on le trouvait nulle part et que les journalistes se sont pas bousculés pour en parler. Gilbert, il a le sens des relations humaines. Avec la famille de Santelli, il a été très bien. Il faudra être correct : pas question de les lâcher, ceux-là. Il a l'art des places, aussi ; important, ça. Faudrait quand même qu'on ait des gens à nous. Olga, par exemple. On pourrait l'envoyer au Conseil constitutionnel, non ? Bon, on verra. En attendant, il devra aussi tenir les chiens. Ça va vite les démanger de me faire la peau. Même Vézelay, faudra l'avoir à l'œil. C'est ceux qu'on a le mieux nourris qui vous mordent le plus vite ! Décidément, à part Gilbert, il n'y a personne. Dommage, j'aurais bien voulu injecter un peu de sang neuf, mais c'est le désert. Allez, va pour Gilbert à Matignon. Et puis, pour préparer ma réélection, ce sera pas le moins inspiré.

CHAPITRE 44

Bienvenue dans un monde meilleur !

Le Grand Soir était arrivé. Enfin. Le vainqueur de la Coupe serait désigné tout à l'heure, à vingt heures. En attendant, Damien était furieux. Il avait voulu offrir du jus de légumes au moins pendant la première partie de soirée. Il en avait acheté de toutes sortes : carotte, tomate, haricot vert, melon, ils étaient tous là, disposés de manière artistique sur la table basse du salon. Mais Arnaud et Éloïse avaient déjà leurs petites manies, légitimes mais agaçantes. Ce serait champagne. Un magnum de Bollinger. « Autant boire maintenant », avait décrété Arnaud.

C'était la première fois qu'ils se retrouvaient tous les trois. Léonore était partie jouer dans la chambre du fils aîné de Damien, tandis que le bébé gazouillait dans son transat. Leur mère avait décidé d'aller au cinéma pour échapper à la longue soirée-télé.

Le magistrat fit le tour du salon japonisant de l'éditeur à la recherche de verres.

— Première à droite dans le couloir, grogna Damien. Dans le placard du haut.

Eloïse et Damien ne s'étaient rencontrés qu'une fois. Pour se mettre à l'aise, ils échangèrent quelques mots moqueurs sur

l'incapacité d'Arnaud à se repérer entre un évier et une cuisinière.

— Tu ne trouves pas ? cria Damien.

Arnaud tomba en contemplation devant les tableaux qui tapissaient deux des murs de la cuisine. Les conversions en calories de la moindre portion de nourriture y étaient inscrites, ainsi que les rations idéales et les bonnes proportions d'un repas diététique. Sur des étagères trônait une série de bocaux remplis de graines de tailles et de couleurs différentes.

— C'est quoi, ces conneries sur les vitamines ? dit-il en revenant au salon, les bras chargés d'un plateau garni de trois verres.

— Quand tu auras les artères bouchées par toutes les saloperies que tu ingurgites, tu feras moins le malin, fit Damien, condescendant.

Arnaud déboucha le magnum et servit d'autorité son ami.

— Je porte un toast au nouveau directeur éditorial qui se trouve parmi nous ce soir. C'est une belle récompense pour avoir réussi à torpiller le meilleur coup de l'année. J'aurais vraiment été trop bête de faire interdire un livre qu'on ne trouve dans aucune librairie et dont personne ne parle ! Bon, maintenant, explique-nous…

Damien passa la paume de sa main sur son crâne brillant.

— C'est assez simple. Fréron est allé présenter ma tête au groupe pour essayer de sauver la sienne. Je n'y étais pas, mais j'ai cru comprendre qu'il leur a foutu la trouille, tellement il avait l'air paniqué. Il n'avait prévenu personne de l'histoire Péricolo, et ils l'ont pris pour un type dépassé par les événements. En une journée il a dû faire ses cartons pour se retrouver dans un des sites de banlieue, chargé d'une vague mission de diversification. Ils ont débauché pour occuper sa place mon premier patron, qui travaillait pour la concurrence. Voilà comment je suis devenu numéro deux de la maison au lieu d'être licencié… Ça me paraît une promotion justifiée, non ?

Damien prit la télécommande pour allumer la télévision à écran plat fixée à un mur. Plus que dix minutes à attendre.

— Ce qui est sympa, poursuivit-il, c'est qu'on va pouvoir s'amuser un peu. Sortir au moins deux ou trois bouquins à partir des documents qu'on a. Au fait, et votre copain agent d'ambiance, il en est où ?

— Le copain d'Éloïse, s'il te plaît ! Moi, je ne le connais pas, ce Selim. On suit de près son parcours. Tu ne le verras pas encore ce soir sur le plateau de la soirée électorale, mais ça pourrait venir bientôt. Figure-toi qu'il a été reçu à l'Académie France Télévision. Ça se passe bien. Il prend des cours de diction en plus du cursus normal. Il trouve que c'est du boulot, mais il s'accroche.

— Et vous deux ?

— On a des projets. Mais on t'en parlera après 20 heures.

Quelques minutes plus tard, l'air faussement mystérieux du présentateur vedette tentait d'entretenir le suspense. Pendant quelques secondes, un vague espoir plana dans la pièce. Arnaud semblait particulièrement anxieux. Tout à coup, on aperçut le sommet d'un crâne. Puis le front. Aucun doute sur le vainqueur de la Coupe. « Voici donc le nouveau président de la République. »

Les trois complices ne s'attendaient pas à un miracle, mais la nouvelle les frappa de plein fouet. Éloïse fut la première à réagir.

— Et voilà : on a le premier président à la fois toxico et voleur ! Et même un peu assassin par personne interposée… Comment disait Marchais ? « Viens, Liliane, on fait les valises ! »

— On aurait dû tout balancer, gémit Damien. Tu vois, je te l'avais dit, Arnaud : on s'est comportés comme des mauviettes. On a sauvé notre peau, celle de votre petit copain Selim ; tout ça nous a fait marrer, mais voilà le résultat.

— Balancer quoi ? et comment ? C'est l'éditeur de la bombe Péricolo qui me dit ça ? Il y a eu à peine quelques entrefilets sur le bouquin. Et nous, on allait arriver avec la terrible

histoire de frère Roger ? Facile à vendre, dans le contexte ! Vous savez, le type que vous allez élire, il est pas net. Si, si, il y a un petit labo en Corse qui lui fournit sa dope gratis, mais, lui, il ne sait rien, évidemment, et puis on peut aussi vous montrer plein de comptes à lui dans les paradis fiscaux. Et puis, il a à moitié violé une fille à bord d'une voiture, la fille s'est jetée par la portière et elle en est morte !… Mais, mon vieux, personne n'aurait acheté cette histoire ! Nous, par contre, on aurait déjà la camisole de force. La vérité, c'est que je ne comprends même pas que Laure ait pu avoir peur, quand Éloïse est venue la voir.

— Elle ne voulait pas prendre de risques, c'est tout, remarqua la journaliste.

— Elle aurait aussi bien pu te foutre dehors. Et si elle avait continué à persécuter mes parents, à me faire virer de la magistrature et toi de ton journal, qu'est-ce qu'on aurait pu faire ?

— Elle avait tout à perdre à nous provoquer, réagit vivement Éloïse. Elle n'était pas sûre de son coup. Elle a préféré céder. De son point de vue, elle a eu raison…

Damien prit l'air philosophe.

— En tout cas c'est reparti pour un tour…

— Vous croyez que ce voyou de Polignac sauvera sa peau ? interrogea Arnaud.

— Pas le moindre doute, grinça l'éditeur, un type qui croit autant au service public de la police…

— Et ton ami Vézelay ? fit Arnaud en se tournant vers Eloïse.

— On ne change pas une équipe qui gagne, dit-elle en souriant. Le numéro deux qui se trouve être mon chef ira direct au cimetière des dauphins et le vieux s'accrochera encore pendant un mandat.

Sur l'écran, les guignols de la nouvelle équipe présidentielle s'étripaient avec les clowns de l'opposition. Pas un, bien entendu, pour parler de mensonge, d'imposture, ou de

déliquescence de la V^e^ République et de son système. Damien coupa le son.

— Alors, vous devenez quoi, mes petits agneaux, dans ce scénario d'épouvante ?

— On a beaucoup réfléchi et on a opté pour la division du travail, répliqua ironiquement Arnaud d'un ton professoral. Moi, je quitte la magistrature et je m'inscris au barreau. J'ai envie de faire du pénal, et aussi du droit de la presse. Évidemment, au nom de la déontologie, je ne pourrai pas plaider tout de suite devant la XVII^e.^ Mais je peux dispenser quelques conseils. J'ai déjà trois propositions de différents cabinets.

Quant à Éloïse, eh bien, elle va se mettre en congé de son journal pour écrire un livre…

— Sur quoi ?

— Une biographie du nouveau président, tiens ! Elle se donne trois ans pour enquêter à partir de la petite base documentaire dont elle dispose…

— Tu es obligée de publier chez moi ! fit Damien en se tournant vers la jeune femme.

— Ça, mon vieux, c'est un peu plus compliqué. Pas question de devenir le Péricolo des années à venir ! C'est pourquoi il y aura des avocats, des clauses qui ruineront l'éditeur s'il se dégonfle in extremis, enfin un gros dispositif anti-étouffement, tu vois ?

Léonore fit irruption dans la pièce en arborant un air consterné.

— Alors, le nouveau président, c'est Monsieur Matignon ? C'est vraiment nul ! Moi, je dis qu'il faudrait vraiment penser à aller vivre ailleurs, dans un pays normal.

Personne ne trouva rien de sensé à lui rétorquer.

COUR D'APPEL DE PARIS

ORDONNANCE DE NON-LIEU

TRIBUNAL DE GRANDE INSTANCE DE PARIS

N° DU PARQUET **: .000789235791**

N° INSTRUCTION **: .4562/00/86**

Nous, Juge d'instruction au Tribunal de Grande Instance de Paris,

Vu l'information contre :

— **M. SANTELLI Roger**

né le 14/08/44 à Bastia

profession : sans

demeurant Monastère de la Miséricorde BP 135 BASTIA CEDEX, en France

ayant pour avocat : Mr Gilbert SAINTENAC

Personne mise en examen –

Du (des) chef(s) de :

ENLÈVEMENT ET SÉQUESTRATION

Vu le réquisitoire de Monsieur le Procureur de la République tendant au non-lieu et dont nous adoptons les motifs,

Attendu que Monsieur Santelli Roger est décédé d'un accident de la route le 6 avril dernier,

Attendu qu'il est le seul mis en examen dans le cadre de cette information, et qu'aucun élément ne peut permettre de retenir des charges contre une autre partie,

Déclarons n'y avoir lieu de poursuivre et ordonnons le dépôt au greffe en vue de clôture du dossier.

FIN